

OEuvres complètes de Marivaux

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

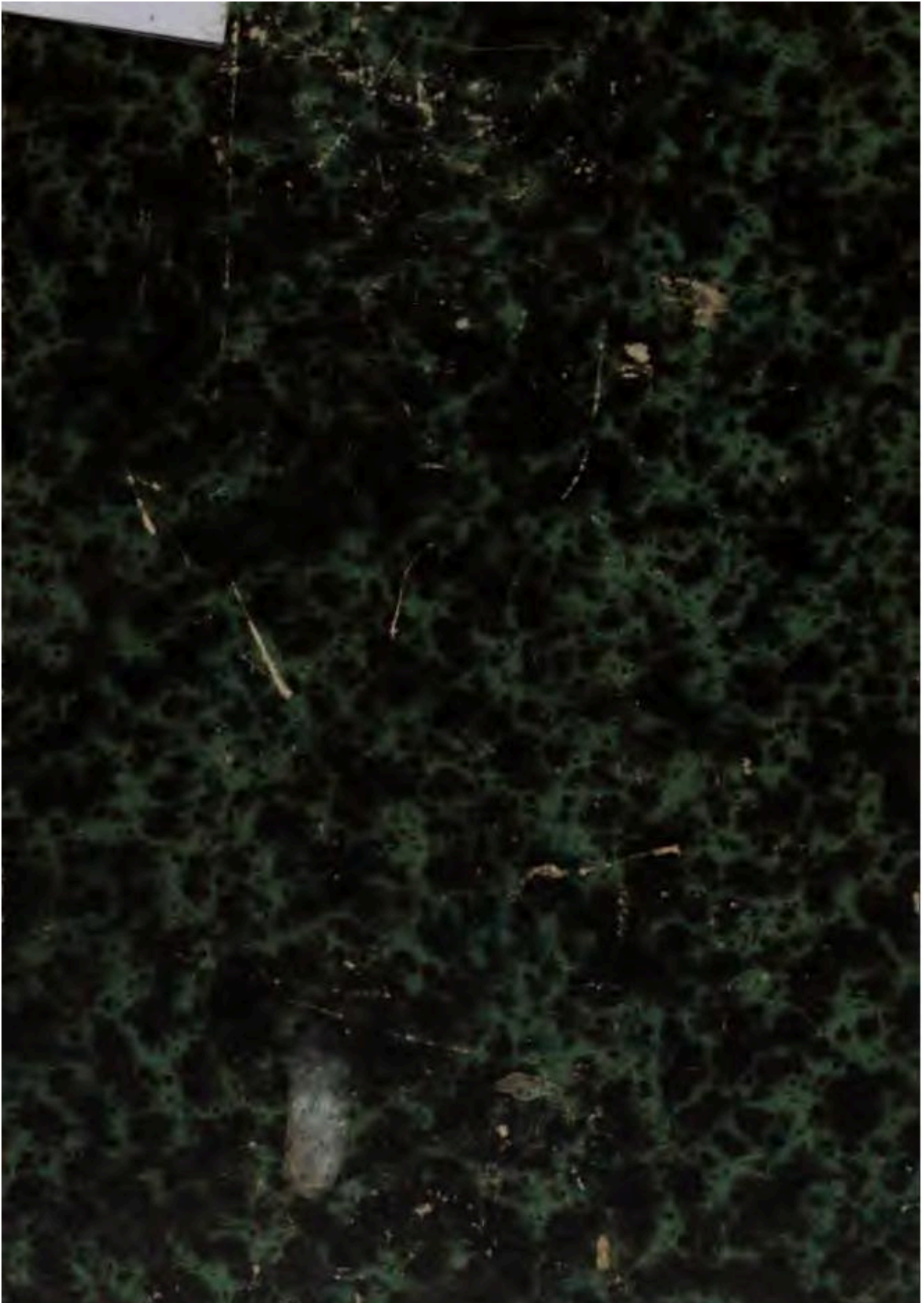
Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

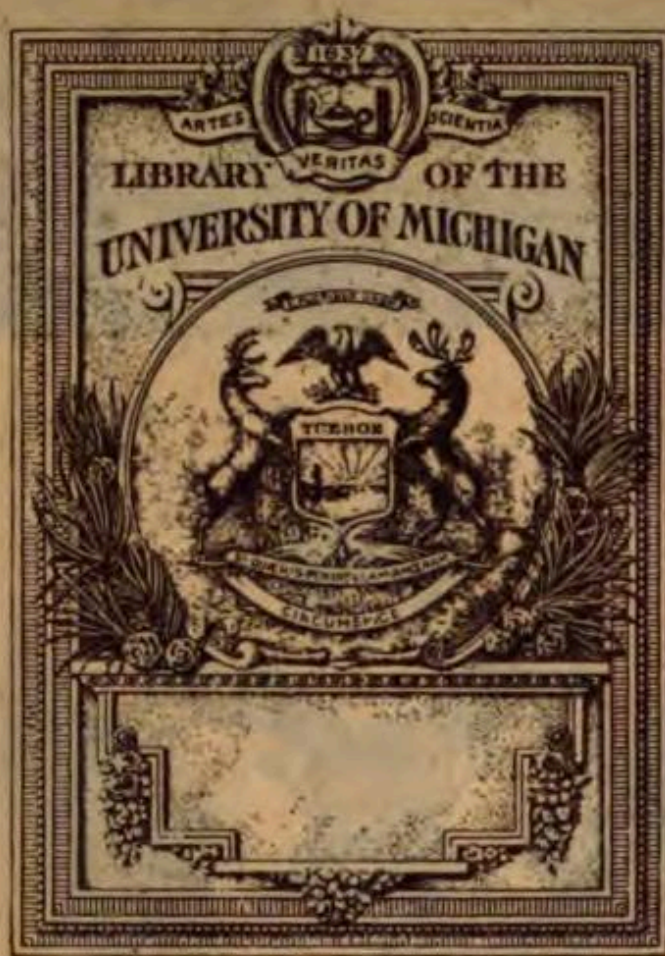
Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>



The text on this page is estimated to be only 1.00% accurate

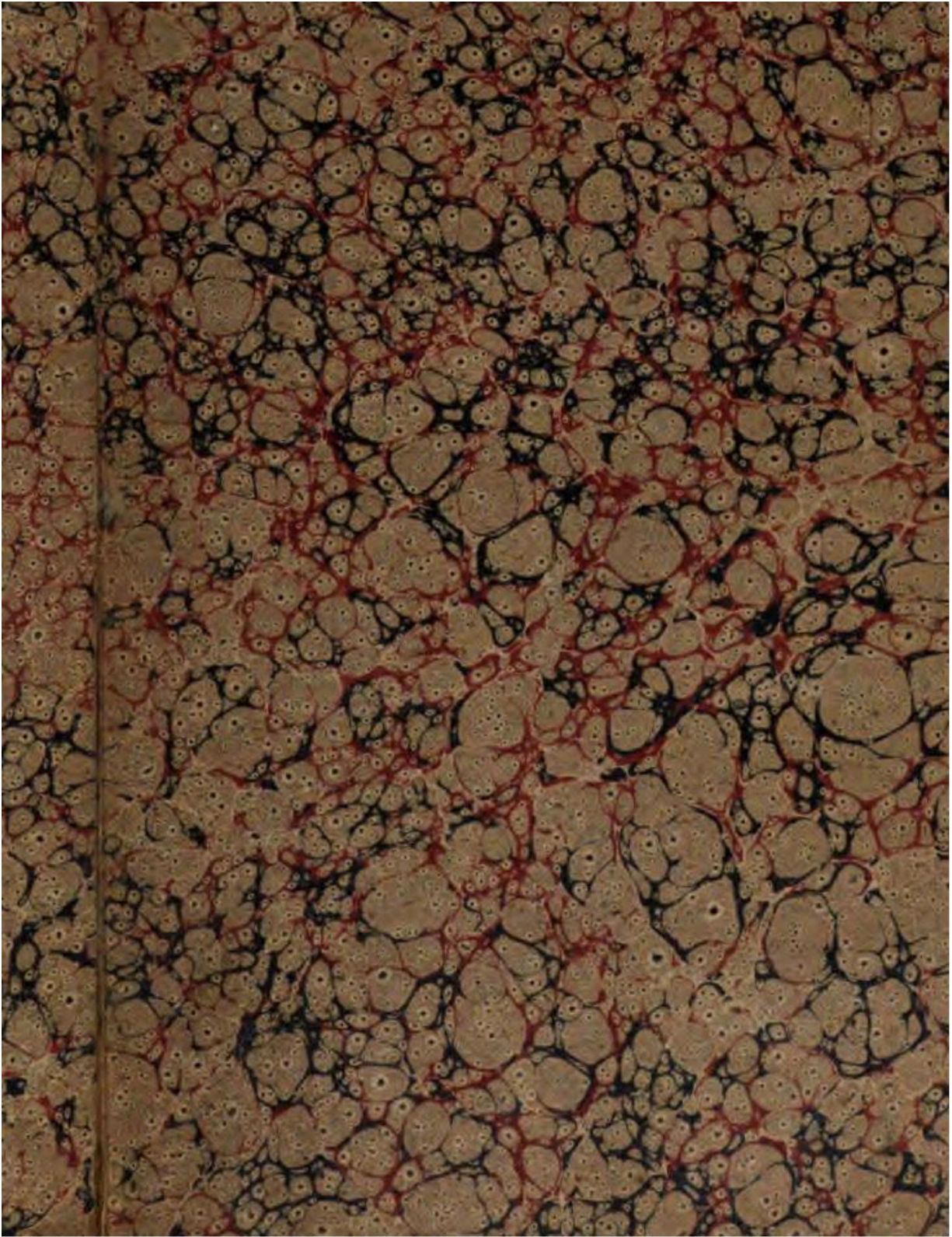
mTM::^:"^,^^^^:-'^ .> . •. V.J*' V . < ^tr-.



Wrest Park.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

'r(r(:^^^-'ii' ;'"< .;



The text on this page is estimated to be only 10.00% accurate

£.C.

The text on this page is estimated to be only 24.00% accurate

OEUVRES COMPLÈTES DE MARIVAUX. TOME V. V ti

The text on this page is estimated to be only 5.00% accurate

t

The text on this page is estimated to be only 8.46% accurate

OEUVRES COMPLÈTES DE MARITAIN, DB l'académie
FBinçisc ; NOUVELLE ÉDITION, ivic US! nOTici iiaTOiiti in la >■ n-
li ctiiciii* tu laLini n juamiBi iintikiau ii tu no»!, : PAR M. DUVIQUET.
TOME CINQUIÈME. PARIS, DAUTHIERIEU, LIBRAIRIE RUE
MCHÉLIEU, N° 17.

The text on this page is estimated to be only 9.00% accurate

r I

The text on this page is estimated to be only 9.52% accurate

LA MÉPRISE, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE ,
Représentée pour U première fois par lei comédiens italiens , le6 toèt 1734»
5. i- v>

JUGEMENT 8U& LA MÉPRISE. Ergaste y marquis et ofBcier , se rendant du Dauphiné à Paris , s'est arrêté à Lyon chez un ami , qui l'a mené à une campagne voisine de cette dernière ville. Là , dans une promenade publique, il a vu une jeune et belle personne, à laquelle il n'a adressé encore que deux mots , en lui ramassant son gant tombé à terre. Il en est amoureux , il cherche à la revoir , et a même quelque raison d'espérer qu'il la reverra. Toilà où en sont les choses f lorsque la scène commence. Mais Glarice (c'est le nom de l'aimable inconnue) a une sœur nommée Hortense, qui lui ressemble beaucoup, qui s'habille comme elle ; et toutes deux portant des masques pour se préserver du hâle et de la chaleur, il est difficile, surtout pour un amant si subitement improvisé, de les distinguer l'une de l'autre. C'est sur cette ressemblance , on le devine , que roulera la méprise, dont Marivaux va nous retracer les divers accidens.

4 JUGEMENT MalheureuseinenC , ii faut en convenir , les pièces dont l'intrigue est établie sur cette donnée, sont plus amusantes à la lecture qu'elles ne produisent d'effet et d'illusion au théâtre. On ne saurait trouver deux acteurs ou deux actrices assex parfaitement appareillés (pardon de l'expression cavalière) , pour tromper le regard attentif du spectateur. Aussi avons-nous quelques pièces y où , dans le but d'éluder cette difficulté , l'on a ménagé les entrées et les sorties des deux personnages supposés semblables , de manière à pouvoir confier leurs deux rôles à un seul et même acteur. Ainsi a fait Palissot dans ses Nouveaux Ménéchmes, Ce procédé, qui peut-être remplace un inconvénient par un autre, est du moins une nouvelle preuve de la r[ati]onance du public à accepter les méprises de visage. Un autre tort de ces sortes de comédies est d'être bien usées, et sans doute par cela seul qu'elles sont trop invraisemblables; elles ont, pour cette raison, dû vieillir plus vite, et je crois que Marivaux aurait pu s'écrier franchement, dès 1784 : Encore {les Ménéchmes ! et donner ee titre à sa l'ère esquisse , comme l'a fait de nos jours notre Picard, avec sa bonhomie spirituelle, pour un de ses gais imbroglios. Quoi qu'il en soit, voyons si l'auteur du Jeu de l'Amour et du Hasard aura su dissimuler et faire excuser,' à force d'art , l'invraisem

SUR LA MÉPRISE. 5 blance qui était comme le péché originel du sujet de sa pièce. Ergaste attend Clarice au rendez-vous tacite qu'il lui a indiqué assez adroitement la veille. Il voit arriver Hortense, la prend pour celle qu'il aime, et lui déclare ses sentimens. Hortense, d'abord étonnée, se radoucit bientôt, et finit par lui donner quelque espoir; elle l'avait remarqué la veille à cette promenade, où elle se trouvait avec sa sœur. Celle-ci arrive à son tour, mais un peu tard; elle ne trouve qu'Hortense, dont elle se débarrasse par une ruse innocente. Survient alors une seconde fois Ergaste, qui parle de son amour avec plus de confiance, obtient de Clarice un demi-aveu très-encourageant, se jette à ses pieds et lui baise la main. Hortense, qui espérait le moment de se rencontrer de nouveau avec celui qu'elle croit son amant, l'a vu de loin en contenter sa sœur; elle est furieuse, et, pour rompre avec lui, elle lui envoie un billet injurieux, auquel il ne comprend rien, sans doute parce qu'il faut que la comédie continue. En effet, ces mots qu'elle lui écrit : Je viens de vous apercevoir aux genoux de ma sœur devraient lui expliquer toute l'énigme. Ajoutez à cela que la veille, lorsqu'il s'est mis à adorer Clarice, elle était en compagnie d'Hortense, et que d'ailleurs, dans une des scènes de l'exposition, la suivante Lisette a

6 JUGEMENT parle mi valet d'Ergaste , aa trop spirituel Frontin , de sa ma! tresse et d'Hortense comme de deux JiUes vivant ensemble dans tût accord qui va Jusqu'à sTiabiUer Tune comme t autre, ajrant toutes deux presque, le même son de voix , toutes deux blondes et charmantes. Tous les personnages s*obstinent, quoi qu'ils en aient, à ignorer jusqu'au bout le secret de la comédie. Pardonnons-leur toutefois cet aveuglement peu croyable , qui nous vaudra deux ou trois scènes fort plaisantes; sachons gré aussi à Marivaux de n'avoir pas trop prolongé l'embarras comique d'Ergaste, et d'avoir jugé lui-même que la posiUon assez fausse où il l'avait jeté , ne pouvait durer long-temps. Le dénouement ne se fait pas attendre ; il est amené tout naturellement par l'apparitiou simultanée des deux sœurs sur la scène. Le marquis reconnaît celle qu'il aime , et s'excuse auprès de Tautre, pour qui des complimens paraissent être une faible consolation. Nous avons cherché vainement quel fut le sort de la Méprise dans sa nouveauté. VBistoire du ThéâtreItalien n^en dit pas un mot. On peut croire , et nous avons dit pour quel motif , que son succès ne fui pas très-brillant. C'est toutefois l'une des pièces dé Marivaux où il a prodigué le plus d'esprit. Peut-être même doit -on lui reprocher d'en avoir trop donné à sou

The text on this page is estimated to be only 23.80% accurate

SUR LA MÉPRISE. 7 Frontin. C'était bien, il est vrai, une chose à peu près convenable dans la poésie de l'ancien théâtre, qu'un valet doit avoir plus d'esprit que son maître ; mais cette supériorité étrange est ici par trop marquée , et rend moins plausible encore la méprise qui abuse Frontin aussi bien qu'Ergaste. i*""^

The text on this page is estimated to be only 8.06% accurate

PERSONNAGES. CLARICB. ilORTEHSE, M»ur dcChric». i:rgaste. LISETTE, saiviDlc d« ChiUx. ARLEQOIH, valet d'HorteoM. FRONTIN, valet d'Ergute. n scèpe tel atu enviroai de Ljoa. L« tbéltre reprëMote u jai-din , qui lert de promenade publique.

LA MÉPRISE. SCÈNE I. FRONTIN, ERGASTE. FROSTIV. Je vous dis , monsieur, que je Tattends ici^ je voua dis qu elle s'y rendra , que j'en suis sûr , et que j'y compte , comme si elle y était déjà. ERGASTB. Et moi , je n'en crois rien. FROSTIV. C'est que vous ne savez pas ce que je vaux ; mais une fille ne s'y trompera pas. J'ai vu la friponne jeter sur moi de certains regards , qui n'en demeureront pas là , qui auront des suites-, vous le verrez. ERGASTE. Nous n'avons vu la maîtresse et la suivante qu'une fois-, encore, ce fut par un coup du hasard que nous les rencontrâmes hier dans cette promenade-ci. Elles ne furent avec nous qu'un instant. Nous ne les connaissons point. De ton propre aveu , la suivante ne te répondit rien quand tu lui parlas. Quelle apparence y a-t-il qu'elle ait fait la moindre attention à ce qu tu lui dis ?

The text on this page is estimated to be only 21.90% accurate

LA MEPRISE, FBOSTIM. Mais, monsieur, faut-il encore vous répéter que ses yeux me répondirent? N'est-ce rien que des yeux qui parlent? Ce qu'ils disent est encore plus sûr que des paroles. Mon maître en vient pour votre maîtresse, lui dis-je tout bas en me rapprochant d'elle ; son cœur est pris, c'est autant de perdu. Celui de votre maîtresse me paraît bien aventuré; j'en crois la moitié partie, et l'autre en Tair. Du mien, vous n'en avez pas fait à deux fois; vous me l'avez expédié d'un coup d'œil. En un mot, ma charmanle, je t'adore. Nous rt;vlendrons demain ici, mon maître et moi, à pareille iiL-ure. Ne manque point d'y mener ta maîtresse, afin i[u'on donne la dernière main k cet amour-ci, qui n'a pt'ut-être pas toutes ses fkçons. Moi, je m'y rendrai une heure avant mon maître ; et tu comprends bien que c'est t'inviter d'en faire autant; car il sera bon de nous entendre sur tout ceci, n'est-ce pas? Nos cœurs ne seront pas fSchés de se connaître un peu plus k fond; qu'en peuset-tu, ma poule? Y vien.lr:is-tu ? BKGASTE. A cela nulle réponse? rtORTIB. Àli! vous m'excuserez. «EOAITE. Onoi! elle parfa donc?

SCÈNE L 11 BAGISTE. Qae veax«tu donc dire? Comme il faut du temps pour prononcer des paroles , et que nous étions très-pressés , elle mit, ainsi que je ^s Tai dit , des regards à la place des mots, pour aller plus vite, et se tournant de mon côté avec une doncenr infinie : Oui , mon fik, me dit-elle, sans ouvrir la bouche , je m'y rendrai , je te le promets ; tu peux compter là-dessus; viens^y en pleine confiance, et tu m'y trouveras. Voilà ce qu'elle me dit ; -et je vous le rends mot pour mtft, comme je Tai traduit d'après ses yeux. ERGASTE. Va , tu Téves. FROUTIN. Enfin je l'attends. Mais vous, monsieur, pensezvous que la maîtresse veuille revenir? EKGAYTE. Je n'ose m'en flatter, et cependant je l'espère un peu. Tu sais bien que notre conversation fut courte. Je lui rendis le gant qu'elle avait laissé tomber; elle me remercia d'une manière très-obligeante de la vitesse avec laquelle j'avais couru pour le ramasser, et se démasqua en me remerciant. Que je la trouvai charmante! Je croyais, lui dis-je, partir demain, et voici la première fois que je me promène ici ; mais le plaisir d'y rencontrer ce qu'il y a de plus beau dans le monde, m'y ramènera plus d'une fois.

The text on this page is estimated to be only 23.63% accurate

13 LA MÉPRISE, rHOUTID. Le plaisir d'y recontrer! Poarquoi ne pas dire 'é l'espérance? C'aurait été indiquer adroitement un ♦ rendez-vous pour le lendemain. I ERSASTB. ' Oui; mais ce rendez-TOOS indiqué l'aurait peutêtre empêchée d'y venir par raison de fierté. A\x lieu qu'en ne parlant qoe du plaisir de la revoir, c'était simplement supposer qu'elle vient ici tous les jours , - et lui dire que j'en profiterais, sans rien m' attribuer p de la démarche qu'elle ferait en y venant. FkOnTIR, rtfirdiBl l'rt la «dÎim. Tenez, tenez , monsieur, suis-je un bon traducteur du langage des œillades? Eh ! dire2-vous que je rêve? Voyez-vous cette figure tendre et solitaire , qui se proI mène là-bas en attendant la mienne ? EROASTE. Je crois que tu as raison , et que c'est la suivante. riOHTIR. Je l'aurais défiée d'y manquer; je m'y connais. Retirez-vous, monsieur; ne gênez point les intentions * _ de ma belle. Promenez-vous d'un autre côté; je vais f Qi'instruire de tout, et j'irai vous rejoindre. I %

SCENE IL i3 SCÈNE IL LISETTE, FRONTIN. FR0ZITIN>

rUnt. Eh I eh ! bonjour, chère enfaût. Reconnaissez-^moi ; me voilà; c'est le véritable. LISETTE. Que voulez-vous, monsieur le véritable? Je ne cherche personne id, moi. FRONTIZfk Oh ! que si; vous me cherchiez, je vous cherchais; vous me trouvez, je vous trouve; et je défie que nous trouvions mieux. Comment vous portez-vous? LISETTE, faisant la rtf rtf reneft* . Fort bien; et vous, monsieur? ^ROKTIir. Â merveille. Voilà des appas dans la compagnie desquels il serait difficile de se porter mal. LiSfeTTB. Vous êtes aussi galant que familier. Et vous , aussi ravissante qu'hypocrite. Mettons bas les façons, vivons à notre aise. Tiens , je t^aime, je te Tai déjà dit , et je le répète. Tu m'aimes , tu ne me Tas pas dit; mais je n'en doute pas. Donne-toi donc le plaisir de me le dire; tu me le répéteras après ^ et

The text on this page is estimated to be only 15.40% accurate

■ 4 LA MEPRISE. nous serons tous denx aussi avances l'un que l'autre. LKBTTB. Tu ne doutes pas que je ne t'aime, dis-tu ? FBONTIM. Ejitre nous, ai-jctort d'enétresâr?l]ne fille comme loi manquerait-elle de goût? Là, voyons-, regardemoi pour vérifier la chose; tourne encore sur moi cette prunelle fiiande que lu avais hier, et qui m'a laisst- pour toi Iti plus tendre appétit du monde. Tu n'oses, tu rougis! * Allons, m'amour, pointde quartier; finissons i!et article-U. LISSTTB, !■●■ lir iHil». Laisse-moi, FKOMTm. ^'on ; ta iicTié s^meurt-, je ne la qnitte pas que je ue Taie achevf-iî. LISETTS' * Dès que tu as'deviné que tu me plais , n'est-ce pas ■.z? Je ne t'en apprendrai pas davantage. FKONTIH. Il est vrai , lu ne feras rien pour mon instruction ; mais il manque à ma gloire le ragoût de te l'entendre Tu veux donc que je la r^ale aux dépens de la mienne i* FKODTIB. La tienne! ElilpaUambleu, je t'aime; qpe lui fautil de plus?

The text on this page is estimated to be only 28.04% accurate

SCENE II. i5 LISETTE. Mais. . . je ne te haii pas. FRONTIN.
Allons, allons, tu me voles; il n'y a pas là ce qui m'est dû ; fais-moi mon
compte. LISETTE. Tu me plais. TROHTIlf. Tu me retiens encore quelque
chose , il n*y a pas }h ma somme. LISETTE. Eh bien I donc... je t'aime.
FAOHTIV. Un bis, et me voilà payé. LISETTE. Le bis viendra dans le
cours de la conversation \ fais-m'en crédit, pour à présent; ce serait trop de
dépense à la fois. FKONTIK. Oh! ne crains pas la dépense ; je mettrai ton
cœur en fonds ; va , ne t^embarrasse pas. LISETTE. Parlons de nos maîtres.
Premièrement, qui âlcsvous, vous autres^ FKONTIH. Nous sommes des
geps de condition qui retournons à Paris , et de là à la cour , qui nous trouve
à

i6 LA MEPRISE, redire. Nous revenons d'une terre que nous avons dans le Dauphinë. En passant , un de nos amis nous a arrêtés à Lyon , puis il nous a menés à cette campagne-ci , où deux paires de beaux yeux nous raccrochèrent hier pour autant de temps qu'MI leur plaira. LISETTE. Où sont-ils ces beaux yeux ? FaOSTIJI. En voilà deux ici ; ta maîtresse a les deux autres. LISETTE. Que fait ton maître ? FaOVTIIf. La guerre, quand les ennemis du roi nous raisonnent. LISETTE. C'est-à-dire qu'il est officier. Et son nom ? FEOHTIIf. Le marquis Ergaste ; et moi , le chevalier Frontin , comme cadet de deux frères que nous sommes. LISETTE. Ergaste ? ce nom^à est connu ; et tout ce que tu me dis là nous convient assez. FROVTIir. Quand les minois se conviennent, le reste s'ajuste. Mais, voyons, mes enfans, qui êtes -vous à votre tour ? LISETTE^ En premier lieu, nous sommes belles»

SCÈNE IL 17 FRONTIZI. On le sent encore mieux qu'on ne le voit. LISETTE. Âh ! le compliment vaut une révérence* FROKTIir. Passons , passons ; ne te pique point de payer mes complimens ce qu'ils valent; je te ruinerais en révérences. Je te cajole gratis. Continuons. Vous êtes belles. Après ? LISETTE. Nous sommes orphelines. F.KOITTIlf. Orphelines? Expliquons - nous ; Famour en ûât quelquefois, des orphelins ; êtes -vous de sa façon? Vous êtes assez aimables pour cela. LISETTE. Non, impertinent! Il n y a que deux ans que nos parens sont morts ; gens de condition aussi , qui nous ont laissées très-riches. FEOUTIir. Voilà de fort bons procédés. LISETTE, Ils ont eu pour héritières deux filles. Elles vivent ensemble dans un accord qui va jusqu'à s'habiller Tune comme l'autre \ elles ont toutes deux presque le même son de voix, sont toutes deux blondes et charmantes, et se trouvent si bien de leur état, qu'elles 5. 2

i8 LA MEPRISE, ont fait serment de ne point se marier, et de rester filles. FHONTIIL. Ne point se marier fait un article; rester filles , en fait un autre* LI9BTTBC*est la même chose. FBOltTIIl. Oh que non ! Quoi qu'Ml en soit, nous protestons x:ontre l'un ou l'autre de ces deux sermens; celle que nous aimons n'a qu'à choisir, et voir lequel des deux elle veut rompre. Comment s'appelle-t-elle? LISETTB. Clarice; c'est l'atnée , et cette à qui je suis. ttovtiv. Que dit-elle de mon maître? Depuis qu'elle V^ vu, t:omment va son vœu de rester fille? LISETTE. Si ton maître s'y preiid bien , je ne crois pas qu'il se soutienne] le goût du mariage remportera. FEOfTIH. Voyez le grand malheur ! G)mbien y a-t-il de ces vœux-là qui se rompent à meilleur marche! Eh ! dismoi, mon maître l'attend ici ; va*t-elle venir? LISETTte. Je n'en doute pas. FROITTIir. fierart-elle encore masquée ? i

The text on this page is estimated to be only 22.30% accurate

SCENE m. 19 JLiflBVTB. Oui; en ce p^s-ci c'est Tasage en été,
qtlând On est à la campagne , à cause du hâle et de la chaleiih Mais n^est-ce
pas Ergaste que je vois là-bas ? PBOsrTxir, Cest lui-même. le te quitte
donc« Informe-le de tout; encourage son amour. Si ma maltresse devient sa
femme , je me charge de t'en fournir une. i^Aoffirizf» Eh l me la fonniras-
tu en Muscienoe? LtSETtÈ. Impertinent ! je te conseille d'en douter !
FKOITTIir. Oh ! le doute est de bon sens ; tu es si jolm ! (Lisette Mrt«
SCÈNE IIL FRONTIN, ERGASTE. Eh bien ! que dit la suivante ?
rEOHTizr. Ce qu'elle dit ? €e que fti toujours prévu ; que nous triomphons,
qu'on est rendu, ttt{ûëy quaiïd il nous plaira , le notaire nous dira le reste

ao LA MÉPRISE, BBG1.8TE. Cominent? Çsl-xe que sa maîtresse
lai a parlé de moi? froktin. Si elle en a parlé ! On ne tarit point ^ tous les
échos du pays nous connaissent. On Istnguit , on soupire , on demande
quand nous finirons ; peut-être qu'à la fin du jour on nous sommera
d'épouser; c'est ce que j'ai pu juger d'après le discours de Lisette. Et la chose
vaut la peine qu'on y pense. Clarice , fille de qualité, d'un coté; Lisette, fille
de condition, de l'autre; cela est bon. La race'des Frontins et desErgastes ne
rougira point de leur devoir son entrée dans le monde, et de leur donner la
préférence. EKGASTE. • t Il faut que l'amour t'ait tourné la télé ; explique-
toi donc mieux. Âurais-je le bonheur de ne pas déplaire à Clarice ?
FROZITIr. Eh ! monsieur, comment vous expliquez-vous vousmême? Vous
parlez du ton d'an suppliant; et c'est à nous que l'on présente requête. Je
vous félicite , au reste ; vous avez dans votre victoire un accident glorieux
que je n'ai pas dans la mienne. On avait juré de garder le célibat; vous
trionphez du serment. Je n'ai point cet honneur-là , moi ; je ne triomphe
que d'une fille qui n'avait juré de rien. BEOASTE. Eh! dis-mei
naturellement si l'on a du penchant pour moi. • . . !

The text on this page is estimated to be only 25.70% accurate

SCÈNE IV. ai FROHTIV. Oui, monsieur^ la vérité toute pure est que je suis adoré , parce qu^avec. moi cela va un .peu vite | et quant à vous , vous êtes à la veille de Fêtre. Et je vous le prouve , car voilà votre future idolâtre qui vjous cherche. ERGASTE. Écarte-toi. SCÈNE IV. ERGÂSTE, HORTENSE, FRONTIN. t (Hortense , ea entrant en scène, tient ion inasr(ue A la main pour te faire connaître du apectatewr;- biais ell« I» remet sur son vuàfo. dès que Froalio loarne la léle.) ■ ' HORTENSE, trarersant le th^lrre. N* EST-CE pas là le cavalier que je vis hier ramasser le gant de ma sœur? Je n^en ai guère vu de si bien fait. Il me regarde. J'étais hier démasquée avec ce .même habit \ il me reconnaît , sans doute. (Elle Ta poar se retirer.) ERG A STB , qui la prend pour Glarice , Faborde et la salue. Puisque le hasard vous offre encore à mes yeux, madame, permettez que je ne perde pas le bonheur qu'il me procure. Que mon action ne vous irrite point; ne la regardez pas comme un manque de respect pour vous -, le mien est infini , j'en suis pénétré. Jamais on ne craignit tant de déplaire v mais jamais cœur, en même temps, ne fut forcé de céder à une passion ni si soumise, ni si tendre.

The text on this page is estimated to be only 19.57% accurate

99 LA MÉPRISE, Mc^Dsieur, je ne m^atteodjHs pas a aa tàk
abord; el quoique vous ai'aycs vue hier id » comae en effet j* j tftâia , et
démasqaë, cette façon de se ^oir n^étaUit entre noat aucune conaaissance ;
tel n^est point Tn* sage avec les personnes de mon sexe. Ainsi , toos Toulez
bien qne Tentretien finisse. Ah ! madame, a|rr|tet, de gr|pe , et ne me laisses
point en proie à la douleur de croire que je vous aï offeneéo. La joie de vous
retrouver ici m*a ëgarë, j*en conviens \ je dois vous paraître coupable
d*une hardiesse que je n'ai pourtant point ; car je n'ai su ce que je faisais ,
et je tremble devant vous an moment où je vous parle. flOaXBHSB. le ne
pins vous fScouter. BBGASTE. Voulez-vous ma vie en réparation de
Faudace dont vous m'accusez? Je vous Tapporte, elle est à. vous ; mon sort
est entre vos mains \ je ne saurais pins vivre , si vous me rebutez.
BOBTB9SB. Vpus, monsieur? •••fil , BfGASTE. J'explique ee que je \$ens,
madame. Je me donnai hier' à vous \ je vous consacrai sMm coeur , je
cpnçus k dessein d'obtenir grâce du vôtre , et je mourrai , &'il

The text on this page is estimated to be only 24.89% accurate

SCÈNE IY. 23 me la refuse. Jugez si un oianque de respect est compatible avec de pareils sentimens. BOATBSSB. Vos expressions sont vires et pressantes , assnrë^ ment \ il est difficile de rien dire de plus fort. Mais enfin , plus j'y pense, et plus je vois qu*il faut que je me retire , monsieur \ il a*y a pas m<yf en de se prêter plus long- temps à une conversation coftime celle-ci , 01 je commence à avoir plus de tort que vous. ERGA8TB. Eh! de grâce, madame , encore un mot qui décide de ma destinée, et je finis. Me haïssez- vous ? BOBTSIISB. Je ne dis pas cela \ je ne pousse point les choses jusque-là ^ elles ne le lâéritent pas. Sur quoi voudriezvous que fût fondée ma haine ? Vous m'êtes inconnu , monsieur^ attendez donc que je vous connaisse. Me serait -il permis de chercher à vous être présenté , madame ? HORTlSlISB. Vous n*aviez qu'un mot h me dire tout à Theure. Vous me Favez dit , et vous continuez , monsieur. Achevez donc, ou je m'en vais , car il n'est pas dans l'ordre que je reste. BRGASTB. Âh ! je suis^ au désespoir (Je vous entends *, vous ne voulez pas que je vous voie davantage.

LA MEPRISE, Mais en vérité, monsieur, après m'avoir appris que vous m'aimez, me conseilliez-vous de vous dire que je veux bien que vous me voyiez ? Je ne pense pas que cela m'arrive. Vous m'avez demandé si je vous haïssais y je vous ai répondu. que non ; en voilà bien assez, ce me semble ; n'imaginer pas que j'ai une plus loin. Quant aux mesures que vous pouvez prendre pour vous mettre en état de me voir avec un peu plus de décence qu'ici , ce sont vos affaires» Je ne m'opposerai point à vos desseins ; car vous trouverez bon que je les ignore , et il faut même que cela soit ainsi. Un homme comme vous a des amis , sans doute , et n'aura pas besoin d'être aidé pour se produire. BftGASTB. Hélas ! madame, je m'appelle Ergaste ; je n'ai d'amis ici que le comte de Belfort, qui m'arrêta hier comme j'arrivais du Dauphiné , et qui me mena sur-le-champ dans cette campagne - ci. HOITBIISE. Le comte de Belfort , dites - vous ? Je ne savais pas qu'il fut ici. Nos maisons sont voisines; apparemment qu'il nous viendra voir. Et c'est donc chez lui que vous êtes actuellement , monsieur ? BEGASTE. Oui , madame. Je le laissai hier donner quelques ordres après dîner , et je vins me promener dans les allées de ce petit bois où j'apercevais du monde. Je

SCÈNE IV. 25 TOUS y vis ; tous tous y dëinasquâtes un instant, et dans cet instant vous devîntes l'arbitre de mon sort» J'oubliai que je retournais à Paris ; j'oubliai jusqu'à un mariage avantageux qu'on m'y ménageait , et auquel je renonce. Quant à la personne avec qui j'allais le conclure, rien ne me lie avec elle qu'un simple rapport de condition et de fortune. BORTENSB. Dès que ce mariage vous est avantageux , la partie se renouera. La dame est aimable , sans doute , et vous ferez vos réflexions. • •

• BAOA8TB. Non , madame ; mes réflexions sont faites , et je le répète encore, je ne vivrai que pour vous ; ou je ne vivrai pour personne. Trouver grâce à vos yeux, voilà à quoi j'ai mis toute ma fortune ; ,et je ne veux plus rien dans le monde, si vous me défendez d'y aspirer. BORrrBHSB. « Moi , monsieur ! je ne vous défends rien , je n'ai pas ce droit-là { on est le maître de ses sentimens ^ et si le comte de Belfort, dont vous parlez , allait vous mener chez moi , je le suppose , parce que cela peut arriver, je serais même obb'gée de vous y bien recevoir. EEGASTE. Obligée , madame ! Vous ne m'y sbufihrez donc que par politesse ?

The text on this page is estimated to be only 25.70% accurate

a8 LA MEPRISE, ▲ ALBQUtir. Cest ce monsieur Damis , qui est si amoureux de vous. HO&TEIfSS* Je n'ai (fue faire de lui ni de son amour, E^t*ce qu'il me cherche? De quel côté vient-il ? Il ne vient par aucun côté, car il ne bouge; et c'est moi qui viens pour lui , afin de savoir où vous êtes. Lui dirai-je que vous êtes ici , ou bien ailleurs ? BOETEUSE. Non; nulle part. ^ AftLEQIJIR. Cela ne se peut pas ; il faut bien que vous soyez en quelque endroit. Vous n'avez qu'à dire où vous voulez être. HORTEZfSB. Quel imbécile! Ra'pporte^lni que tu ne me trouves pas. ARLEQUIR. Je vous ai pourtant trouvée ; comment ferons-uous ? HOETElf SE. Je t'ordonne de lui dire que je n'y suis pas -, car je • • • 1 . m en vais. (EIU sVlotgn* un p«a.) ARLEQUIK. Eh bien ! vous avez raison \ quand on s'en va , on n'y est pas; cela est dair. (Kton.)

The text on this page is estimated to be only 23.80% accurate

SCÈNE VI. ag SCÈNE VI. HORTENSE, CLARICE vêtue
absolument comme Hortense. BOKTEZfSE, à pftH. Ne voilà-t-il pas
encore ma sœur! CLARICE y d« ménv* J'ai tourné mal à propos de ce côté-
ci. M'a-t-elle vue? ^DRTENSB, d« mémo. Je la trouve embarrassée *,
qu'est-ce que cela signifie? Ergaste y aurait-il part ? GLAAIGE , de même. ;
U faut lui parler -, je sais le moyen de la congédier. (Hattt.) Ah ! vous voilà ,
ma sœur? H011TE98E. Oui , je me promenais ; et vous , ma sœur?
CLARICE. Moi j de même. Le plaisir de rêver m'a insensiblement amenée
ici. HORTENSE. Et poursuive&-vous votre promenade? CLARICE.
Encore une heure ou deux. UORTEiraB. Une heure ou deux !

The text on this page is estimated to be only 29.98% accurate

3a LA MEPRISE, de Tair dont il voas lorgna hier, je vais gager qu'il voos voit encore. Ainsi prenons par là. CLAAiCB. Non ; je suis trop lasse ; il y a long-temps que je me promène. LISBTTB. Oni-dà^ un bon quart d'heure à peu près. Mais pourquoi me fatignerais-je à fuir un homme qui, j'en suis sûre, ne songe pas plus à moi que je ne songe à lui ? LISBTTB. Eh ! mais , c'est bien assez qu'il y songe autant. CLABICB. Que veux-tu dire? LISETTE. Vous ne m'avez encore parlé de lui que trois on quatre fois. CLAIICB. Ne te figurerais-tu pas que je suis venue seule ici pour lui donner occasion de m'aborder? LISETTE. Oh ! il n'y a point de plaisir avec vous \ vous devinez mot à mot ce qu'on pense. CLABICE. Que tu es folle!

The text on this page is estimated to be only 29.68% accurate

SCÈNE Vii. 33 LI8ETTË, riaûl. Si VOUS n'y étiez pas yenaë de vous-même, je de^ vais vous y mener, moi. CLÀEICË. M y mener! Mais vous êtes bien hardie.de me lé dire. LISETTE. Bon! je suis encore bien plus hardie que cela \ c'est que je crois que vous y seriez venue. CLAEICE^ Moi? LISETTE. Sans doute : et vous auriez eu raison \ car il est fort aimable, nesl-il pais vrai? • » GLARICE. ' J'en conviens. LISETTE. Et ce n'est pas li tout; c^est qu'il vous aime; GLARICE. Autre idée ! LISETTE. Oui'-dà \ pe\it4tTe que je me trompe* GLARICE. Safls doute, à moins qu'on ne te l'ait dit 5 et je suiâ persuadée que non. Qui est-ce qui t'en a parlé? LISETTE. Son valet m'en a touché quelque chose. 5. 3

The text on this page is estimated to be only 27.12% accurate

34 LA MEPRISE, CLARIGB. Son valet ? LI8ETTE. Oui.
GLÀAIGB| a*oa ton dHnpatienc , aprèt aroir aU«^a ▼ «îaaaeBt d« pieu
longQM •splicttioBS. Et ce valet t'a demande le secret, apparemment ?
LISETTE. Non. CLAEICE. Gela revient pourtant au même ; car je renonce
à savoir ce qu'il vous a dit, s'il faut vous interroger pour l'apprendre.
LISETTE. Tavoue qu'il y a un peu de malice daps mon fait \ mais ne vous
fichez pas. Ergaste vous adore , madame. GLAEIGB. Tu vois bien qu'il ne
sera pa^ nécessaire que je l'évite; car il ne paraît pas. » LISETTE. Non \
mais voici son valet qui me fait signe d'aller lui parler. Irai-je \$2^^911: ce.
qu'il me vaHl? . . ■ SCÈNE y III. FRONTIN, LISETTE, CLARICE>.
GLAEICE. Oh ! tu le peux -, je ne t'en empêche pas.

SCÈNE VIII. 35 LISETTE. Si VOUS ne vous en souciez guère, ni moi non plus. CLARICE. Ne vous embarrassez pas que je m'en soucie, et allez toujours voir ce qu'on vous veut. LISETTE. Eh! parlez donc. (s'appréchant d'entrer.) Ton maître est-il là ? FROHTIER. Oui ; il demande s'il peut reparaitre, puisqu'elle est seule. LISETTE.' Madame, c'est monsieur le marquis Ergaste qui aurait grande envie de vous faire encore la révérence, et qui , comme vous voyez , vous en sollicite par le plus révérencieux de tous les valets. GLARICE. Si je l'avais prévu , je me serais retirée. LISETTE. Lui dirai-je que vous n'êtes pas de cet avis-là ? CLARICE. Mais je ne suis d'avis de rien ; réponds ce que tu voudras. Qu'il vienne. LISETTE, A Frohtier. On n'est d'avis de rien ; mais qu'il vienne. FRONTIN. Le voilà tout venu.

36 LA MÉPRISE, LISETTE. Toi , avertis - nous si quelqu'un
approche, (Froolin lorU) SCÈNE IX. CLARICE, LISETTE, ERGÂSTE.
EEGÀ5TE. Que ce jour - ci est heureux pour moi , madame ! Avec quelle
impatience n'attendais-je pas le moment de vous revoir encore ! Tai observé
celui où vous étiez seule. GLAEIGB, se d^matqaant un momeal. Vous avez
fort bien fait d'avoir cette attention-là ; car nous ne nous connaissons guière.
Quoi qu'il en soit, vous avez souhaité me parler, monsieur*, j'ai cru pouvoir
y consentir; auriez-vous quelque chose à me dire? EEGASTE. Ce que mes
yeux vous ont dit avant mes discours, ce que mon cœur sent mille fo^s
mieux qu'ils ne le disent, ce que je voudrais vous répéter toujours ^ que je
vous aime , que je vous adore , que je ne vous verrai jamais qu'avec
transport. LISETTE, bafàCUrice. Mon rapport est-il fidèle ? CLAEICE. é
Vous m'avouerez, monsieur, que vous ne mettez

SCENE IX. 37 guère d'intervalle entre me connaître, m'aimer et me le dire -, nn pareil entretien aurait pu être précédé de certaines formalités de bienséance qui sont ordinairement nécessaires. BRGASTE. Je crois vous Favoir déjà dit, madame ; je n'ai su ce que je faisais. Oubliez une faute échappée à la violence d'une passion qui m'a troublé , et qui me trouble encore toutes les fois que je vous parle. LISETTE, UsàClarice. Qu'il a le débit tendre ! CLAEICE. Avec tout cela , monsieur, convenez pourtant qu'il en faudra revenir à quelqu'une de ces formalités dont il s'agit, si vous avez dessein de me revoir. ERGJkSTE. Si j'en ai dessein ! Je ne respire que pour cela , madame. Le comte de Belfort doit vous rendre visite ce soir. CLARIGE. Est-ce qu'il est de vos amis ? ERGASTE. Cest lui, madame, chez qui il me semble vous avoir dit que j'étais. CLARICE. Je ne me le rappelais pas. / ERGASTE. Je l'accompagnerai chez vous, madame; il me l'a

The text on this page is estimated to be only 23.94% accurate

^T 38 LA MÉPRISE, promis. S'engage- 1- il à quelque chose qui vous déplaît ? Conseillez - vous que je lui aie cette obligation ? GLÀRICB. Votre question m'embarrasse ^ dispensez - moi d'y répondre '. BBGA8TE.)E^-ce qje votre réponse mp Sjerait ppntraire ? GLAmCE. Point du tout. LISETTE. Et c'est ce qui fait qu'on n'y répond pas. (ErgasU M j elle ans fMons de GiArtce , et loi baue U main.) CLARIGp, remettant «m masqoe. Adieu , monsieur^ j'attendrai le comte de Belfort. Quelqu'un approche *, laissez-moi seule continuer ma promenade *, nous pourrions nous y rencontrer encore . SCÈNE X. ERGASTE, CLARICE, LISETTE, FRONTIN. FEOZrTIV, àLuelte. Je viens vous dire que je vois de loin une espèce de petit nègre qui accourt. * Dispefuezt-moi d'y répondre, Hortonae a déjà répondu poar eUe M une semblable question, et d'une manière un peu plus décidée. A cet embarras de sa nouvelle interlocutrice , Er^ste devrai être tant soit peu surpris , et deviner qu'il parle k une autre personne. Ce n'est pas d'ailleurs la seule fois , comme nous l'aTons dit et comme on le Terra , qu'il faut le supposer aTeugle.

SCÈNE XL 39 LISETTS. Retirons - nous vite-, madame \ c'est Arlequin qui vient. (CUricesortaTécLiMUe.) SCÈNE il. ERGÂSTE, FRONTON. EKGASTB. Je suis enchanté, Frbntitl ; J6 sais transporte! Voilà deux fois que je lui parle aujourd'hui. Qu'eUe est aimable ! Que de grâces ! Et qu'il est doux d'espérer de lui plaire ! FRONTIIf. Bon ! espérer ! Si la belle vous donne cela pour de l'espérance, elle ne vous trompe pas. CRGASTK. Belfort m'y mènera ce soir. FROUTIUr. Cela fera une petite journée de tendresse assez complète. Au reste, j'avais oublié de vous dire le meilleur. Votre maîtresse a bien des grâces ; mais le plus beau de ses traits , vous ne le voyez point ; il n'est point sur son visage , il est dans sa cassette. Savez-vous bien que le cœur deClarice est une emplette de cent miUe écus , monsieur ? ergAste. « C'est bien à cela que je pense ! Mais, que nous veut ce garçon-ci ?

The text on this page is estimated to be only 20.67% accurate

1 4o LA MEPRISE, FEOHTIV. C'est le beaa bnpi qae f ai vu
Tenir. SCÈNE XII. ARLEQUIN, ERGASTE, FRONTIN. ÂELKQUIN, à
BifMU. Vous êtes mon homme *, c'est tous que je dierche. Parle. Que me
yeux-tu? FKOHTill. Ou est ton diapeaa ? ÀELBQUlir. Sur ma tête.
FaOVTillf , U lui 6UBl. U n*y est plus. ÂaLEQUXH. Il y était quand je Fai
dit ; (l« nactiut. > et il y retourne. BaOÀSTB. De quoi est-il question ?
▲BLBQVIII. D'un discours malhonnête que j'ai ordre de tous, tenir, et qui
ne demande pas la cérëmonie du chapeau. BBGASTE. Un discours
malhonnête! A moi! Et de quelle pîl|t?

SCÈNE XII. il ARLEQUIN. De la part d'une personne qni s'est
moquée de vous. ERGASTE. Insolent! t'expliqueras-tu? ARLEQUIN. Dites
Yos injures à ma commission -, c'est elle qui est insolente, et non pas moi.
FRONTIN. Voulez -vous que j'estropie le commissionnaire, monsieur?
ARLEQUIN. Cela n'est pas de l'ambassade; je n'ai point ordre de revenir
estropié. ERGASTE. » Qu'il est-ce qui t'envoie? ARLEQUIN. Une dame qui
ne fait point de cas de vous. ERGASTE. Quelle est-elle ? ARLEQUIN. *
Ma maltresse. ERGASTE. Est-ce que je la connais ? ARLEQUIN. Vous lui
avez parlé ici. ERGASTE. Quoi! c'est cette dame*là qui t'envoie dire qu'elle
s'est moquée de moi ?

The text on this page is estimated to be only 28.66% accurate

1 44 l'A MEPRISE, regarde maintenant comme une farce qui n'amuse plus* Adieu. (Il fait q[n«lqaM pu coma* poar tortir.) SRGÂSTB. Je m*y perds. AELE Q,U IV y iwTeoaoL Attendez.... Il y a encore un petit reliquat^ je ne vous ai donné que la moitié de votre affaire. J'ai ordre de vous dire... J'ai oublié mon ordre... La moquerie ; un^ la farce, deux; il y a un troisième article. FKOUTIir. S'il ressemble au reste , nous ne perdrons rien de curieux. ÂALEQUIir, tirant d« UblettM. Pardi ! il est tout de son long dans ces tablettes-ci. BKGASTE. Eh ! montre donc. ÀRLBQUIir. Non pas , s'il vous plaît ; je ne dois pas vous les montrer. Cela m'est défendu, parce qu'on s'est repenti d'y avoir écrit , à cause de la bienséance cl de votre peu de mérite \ et on m'a crié de loin de les supprimer, et de vous expliquer le tout dans la conversation. Mais laissez-moi voir ce que j'oublie... A propos, je ne sais pas lire ; lisez donc vous-même. (Il donne let tablettes i Ergaste.) FRONTIN. Eh! morbleu, monsieur, laissez là ces tablettes, et n'y répondez que sur Le dos du porteur.

The text on this page is estimated to be only 27.72% accurate

SCENE xn. 45 ARLEQUIN. Je n'ai jamais été le pupitre de personne. ERGASTE, lisant. a Je viens de vous apercevoir aux genoux de ma sœur. » (S'interrorapant.) Moi ! (Il cunlinne.) ((VoUS jOUCZ <c fort bien la comédie ; vous me Tavez donnée tance tôt; mais je n'en veux plus. Je vous avais permis « de m'aborder encore, et je vous le défends; j'ou« blie même que je vous ai vu. » ARLEQUIN. Tout juste ; voilà l'article qui nous manquait. Plus de fréquentation ; c'est l'intention de la tablette. Bonsoir. (Ergatte raste comae iaimobtle.) FRONTIN. ••• / J'avoue que voilà le vertigo le mieux conditionné qui soit jamais sorti d'aucun cerveau femelle. ERGASTE, courant aprii Arlequin . ^ Arrête. Oit est-elle ? ARLEQUIN. Je suis sourd. EAGASfE. Attends que j'aie fait, du moins, un mot de réponse. Il m'est aisé de me justifier; elle m'accuse d'avoir tu sa sœur , et je ne la connais pas. ABLICQUIN. Chanson! ERGASTE, lai donnant de Targent» Tiens, prends et arrête. »

The text on this page is estimated to be only 27.35% accurate

48 LA MÉPRISE, FRONTIV. Doucement! je n'ai pas le sou, mon garçon. ▲ RLEQUIV. Ce misérable ! et du crédit? Ayec cette mine-là, où veux -tu que j'en trouve? Mets- toi à la place du marchand de vin. ÀELEQUIH. Tu as raison ; je te rends justice ^ on ne saurait rien emprunter sur cette grimace-là. FROUTin. Il n'y a pas moyen,. elfe est trpp sincère. Mais il y a un rejinède à toat^ paie, et je te le rendrai. ÀRLEQUIIf. Tu me le rendras? Mets -toi à ma place aussi ^ le croirais-tu? FtOlf^tH. Non^ tu répoonds juste; mais paie «n fmr don, par galanterie] sois généreux.. . ^ ▲ RLEQXTIN. Je ne saurais , car je suis vilain \ je n'ai jamais bu à mes dépens. FROFTIN. ' Morbleu! que ne sommes -nous à Paris? j'aurais crédit. ARLEQUIN. Eh ! que fait-on à Paris? Parlons de cela, faute de mieux. Est-ce une grande ville?

SCENE XIV, 49 FROHTIH. Qu'appelles -tu une ville? Paris, c'est le inonde ^ le reste de la terre n'en est que les faubourgs. ÀRLEQUIH, Si je n*aimais pas Lisette , j'irais voir le monde. TRONTIH. ' Lisette , dis-tu ?
▲RLEQUIM. Oui y c'est ma maîtresse. FROHTIN. Dis donc que ce l'était ; car je te l'ai soufflée hier. ARLEQUIN. Ah! maudit souffleur! Ah! scélérat! Ah! chenapan! SCÈNE XIV. ERGASTE, FRONTIN, ARLEQUIN.
ERGASTE. Tiens , mon ami -, cours porter cette lettre à la dame qui t'envoie. ÀRLBQtTilf. J'aimerais mieux être le postillon du diable. Qu'il vous emporte tous deux , vous et ce coquin , qui est la copie d'un fripon \ ce maraud , qui n'a ni argent, ni crédit, ni le mot pour rire^ un sorcier qui souille les filles; un escroc qui veut m'emprunter du vin; un gredin qui dit que je ne suis pas dans le monde , et 5. 4

The text on this page is estimated to be only 28.60% accurate

50 * LA MÉPRISE, que mon pays ii*est qu'un faubourg. Cet insolent! un faubourg! va, va, je t'apprendrai à connaître les villes. (Iliort.) BEGÀSTS, k Fronlin. Qu*est-ce que cela signifie ? PROUTIH. C'est une bagatelle, une affaire de jalousie. C'est que nous nous trouvons rivaux, et il en sent la conséquence. ERGA8TB. De quoi aussi t'avises^tu de parler de Lisette? * FRONTIH. Mais, monsieur, vous avez vu des amans-, devineriez-vous que cet homme -là en est un? Dites, en conscience. ERGÀSTE. Va donc toi-même chercher cette dame, et lui remets mon billet le plus tôt que tu pourras. FRONTIM. Soyez tranquille*, je vous rendrai bon compte de tout ceci par le moyen de Lisette. ERGÀ8TE. Hâte-toi, car je souffre. (Frontin «on.) SCÈNE XV. ERGASTE, seul. Yrr-ON jamais rien de plus étonnant qae ce qui «n'arrive? Il faut absolument qu'elle se soit méprise.

The text on this page is estimated to be only 29.27% accurate

SCÈNE XVI. Si * SCÈNE XVI. LISETTE, ERGASTE.

LISETTE. « N' AYEZ-VOUS pas VQ la sœur de madame , monsieur ?

ÊBRGASTÉ. « Êh ! non, Lisette; de igui me parles- tu? Je n'ai va que ta maîtresse , je ne me suis entretenu qu'avec elle *, sa sœur m'est totalement ineohttue^ et je n'ehtends rien à ce qu'on me dit là. LISETTE. Pourquoi

vous fôcher? Je ne vous dis pas que vous lui ayez parlé; je vods demande si vous ne l'avel pas aperçue ? ERGASTfek £h! non, te dis -je; non, encore une fois, non; je n'ai vu de femme que ta maîtresse; et quiconque lui a rapporte autre chose a fait une imposture ; et si elle croit avoir vu le contraire , elle s'est trompécv LISETTE. Ma foi, monsieur, si vous n'entendez rien à ce que je vous dis , je ne vois pas plus clair dans ce que vous me dites. Vous voilà dans un mouvement épouvantable , à cause de la question du monde la plus simple que je vous fais. A qui en avez-vous? Est-ce distraction, méchante humeur, ou fantaisie? ERGASTE. D'où vient qu'on me parle de cette sœur? D'où

5a LA MEPRISE, vient qu'on m'accuse de m'être entretenu avec elle? LISETTE. t Eh ! qui est-ce qui vous en accuse? Oà ayez- vous pris qu'il s'agisse de cela? En ai-je ouvert la bouche? EEGASTE, Frontin est allé porter un billet à ta maltresse , où je lui jure que je ne sais ce que c'est. LISETTE. Le billet était fort inutile -, et je ne vous parle ici de cette sœur, que parce que nous l'avons vue se promener ici près. ERGASTE. Qu'elle s'y promène ou non , ce n'est pas ma faute, Lisette^ et si (Quelqu'un s'est jeté à ses genoux, je te garantis que ce n'est pas moi. LISETTE. Oh! monsieur, vous me fôchez aussi, et vous ne me ferez pas accroire qu'il me soit rien échappé sur cet article-là. Il faut écouter ce qu'on vous dit, et répondre raisonnablement aux gens, et non pas aux visions que vous avez dans la tête. Dites - moi seulement si vous n'avez pas vu la sœur de madame; et puis c'est tout ? ERGASTE, Non, Lisette, non; tu me désespères. LISETTE. Oh! ma foi, vous êtes sujet à des vapeurs; ou bien

The text on this page is estimated to be only 22.05% accurate

SCÈNE XVII. 53 auriez- vous, par hasard, de l'antipathie pour le mot de sœur? » • - * Fort bien. • • . ^ • LISETTE. Fort mal. Écoutez-moi , si Vous le pouvez. Ma maitresse a \in mot à vous dire sur le comte de Belfort ; elle n'osait revenir à cause de cette soeur dont je vous parle, et qu'elle a aperçue se promener dans ces cantODStci. Qty TOUS m^assûrea ne l'avoiv ipoînt vue. EEGA8TE. J'en ferai tous les sermens imaginables. . Qh! je iwus croisv«{A ^n.) Le pi^isant-écart! Quoi qu'il en soit, ma maîtresse vaf revehlp^ «tt^ndez-la. Bttâl^TÉ.* Elle va revenir , dis-tu ? '/♦«•; ►n ; Odi, Glârice : elle-mêiné ^ et j'arrive^ exprèd pour vous en avertir, (a part..«PM. <on<i^ivii le froot.) C'est là qu'il en tient ^ quel dommage ! (Eiie lori.) • » > • SOENE EIIGASTE, seuL PuisQtB Clarice revie&t, apparemment qu'elle s'est désabusée et qu'elle a reconnu son erreur. '^.

The text on this page is estimated to be only 13.48% accurate

54 LA BfÉPRISE. SCÈNE XVIIH. FRONTIN, ERGÂSTE.

ERGÂSTE. Eh bien ! Froritin , on n*est plus fâché \ et, le billet H été bien reçu , n*est-ce pas? Qui es^oe qn» vous fonrail ¥08 DooTeHèt , mon^ •ienr ? . . ^ . EEGA8TB. Pourquoi? C'çst que aïoi, q*î aots de 1» m/ttée> je Y0m. en apporte d' on pen dîffiérani«b • Qu*est-il donc arriyë ? . Tifez 8pr ma figure Itborofmi^ 40 notr^ fortune^ Et mon billet? FaOVTIH. Hélas! c'est le ptu9i9alti:aîléN Ko voyez -tous pas }>ien que j'en porte le deuil d'ayanpe ? EAGA8TB. Qu*est-ce que c'est que d'aTance?Ou est-il? FEONTIir. Dans ma poche, en fort mauvais état, (uuiire.) Tenez y pxgez vous-même s'il peut en revenir.

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

SCÈNE XVIII. 55 é ERGÀSTE. Il est déchirë ! FKOHTIH. Oh! cruellement; et bien m'en a pris d'élre d'une étoffe d'un peu plus de résistance que lui; car je ne reviendrais pas en meilleur état. Je ne dis rien des ignominies qui ont accompagné notre disgrâce, et dont f ai risqué de vous rapporter un certificat sur ma joue. Em.GA8TB. Lisette, qui sort d'ici , m'a donc joué? FBOWTHIÏ. Eh! que vous a-t-dle dit, cette double soubrette? Que j'attendisse sa maitresse ici, qu'elle allait y venir pour me parler, et qu'elle ne songeait à rien. FRONTIN. Ce que vous me dites là ne vaut pas le diable. Ne vous fiez point à ce calme-là , vous en serez la dupe, monsieur. Nous revenons houspillés, votre billet et moi; allez-vous^n, sauvez le corps de réserve. ERGASTE. Dis-moi donc ce qui s'est passé. FROnTIN. En voici la courte et lamentable histoire. J'ai trouvé l'inhumaine à trente ou quarante pas d'ici. Je vole à elle, et je l'aborde en courrier suppliant : C'est de la part du marquis Ergaste, lui dis-je d'un ton de voix j

56 LA MÉPRISE, qui demandait la paix. — Qu'est-ce, mon anii? Qiii êtes-vous, et que voulez-vous ? Qu'est-K^e que c'est que cet Ergaste? Allez, vous vous méprenez. Retirez-vous^ je ne connais point cela. — Madame, que votre beauté ait pour agréable de m'entendre. Je parle pour un homme à demi mort, et peut-être actuellement dé* funt, qu'un petit nègre est venu de votre part assassiner dans des tablettes ; et voici les mourantes lignes que vous adresse dans ce papier son douloureux amour. Je pleurais moi-même en lui tenant ces propos lugubres ^ on eût dit que vous étiez enterré , et que c'était votre testament que j'apportais. BRGASTB. Achève. Que t'a-t-dle répondu? FEONTIf, lui montnt J« billet. Sa réponse? la voilà mot pour mot*, il ne faut pas grande mémoire pour en retenir les paroles. BRGÀSTB. L'ingrate ! FRONTIK. . Quand j'ai vu cette action barbare, et le papier couché sur la poussière, je l'ai ramassé. Ensuite, re^ doublant de zèle, j'ai pensé que mon esprit devait suppléer au vôtre-, et vous n^avez rien perdu au change. Ou n'écrit pas mieux que j'ai parlé, et j'espérais déjà beaucoup de ma pièce d'éloquence, quand le vent d'un revers de main qui m'a frisé la moustache , a forcé le harangueur de s'arrêter aux deux tiers de sa baningue.

The text on this page is estimated to be only 22.37% accurate

SCÈNE XIX. 57 t ERGA.STE. Non , je ne reviens point de Tétonnement où tout cela me jette , et je ne conçois rien aux motifs d'une aussi sanglante raillerie. FBOlfTIIf) se frottant les yeax. Monsieur, je la vois; la voilà qui arrive, et je me sauve. Cest peut-être le soufiet qui a manqué tantôt, qu'elle vient essayer de faire rëiissir. (11 sa relire è Tëcart sans sortir.) il' SCÈNE XIX. ERGASTE, CLARICE, LISETTE, FRONTIN. CLARICE , Unant d'abord k la main son mastfae, qnVUE replace ' sur son nsage, après s'être montrée au speclatenr. Je prends Finstant où ma sœur, qui se promène làbas, est un pea éloignée, pour vous dire un mot, monsieur. Vous devez., dites --vous, accompagner ce soir au log^s le comte dé Belfort. Silence, ;s'il vous plaît , sur 119s entretien^ dans ce Kçu-d.» Vous sentes bien qu'il faut que ma sœur et lui les ignorent. Adieu. ER6ASTE. Quel étrange procédé que le vôtre , madame ! Vous reste- t-il encore quelque nouvelle injure à fiiire à ma tendresse ? CLÀRIGE. Qu'est-ce que cela signifie, monsieur? Vous m'é-» tonnez !

The text on this page is estimated to be only 26.27% accurate

58 LA MEPRISE, LISETTE. Ne vous Tai-je pas dit ? c'est que
vons lui parlez de votre soeur; il ne saurait entendre prononcer ce motlà ,
sans en être furieux. Je n'en ai pas tiré plus' de raison tantôt. FRONTIir. La
bonne âme! Tous verrez que nous aurons encore tort. N'approchez pas,
monsieur; plaidez de loin; madame a la main légère. Elle me doit un
soufflet, vous dis -je, et elle vous le paierait peut-être. En tout cas , je vous
le donne. CLAHICE. Un soufflet! Que veut-il dire? LISETTE. • < Ma foi ,
madame, je n'en sais rien.. H y a des fous qu on appelle visionnaires ; n'en
ser^jit-ce pas. là? CL<Att&CE. Expliquez' donc cette ënrgme, mûhsieor.
Quelle injûire vous a-t-dn^aite ? De quoi se plain(-il? ■ « eugàste. Eh!
madame, qu'appellez -vous énigme? A quoi pms^je attribuer cette
contradictvM dans v6s mamèrea, qu'an dessein fornieri de vous moquer de-
moi?Où ai-je vu cette sœur, à qui vous voulez que j'aie parle ici? LISETTE.
Toujours cette sœur! ce mot-là lui tourne la tête.

The text on this page is estimated to be only 21.21% accurate

SCENE XIX. 5^ FRONTIK. El ces^ agréables 1-ableCtes où no»
sopirs sont tfâi* tés (Je farcQ y et qui sont charges d'un congé .à notre
adresse. « CLARICE. Lisette, sais-tu ce que c'est? LISETTE. Bon! ne
voyez -vous pa& bien que le mal est au tîBiiir^? EUGASTE. Comneat
avez-vous reçu mon billet, madame ? FRONTIN, lo moDirant. - f' -, ' Dans
Tétat où vous Pavez mis, je vous demande à présent ce qu^)! en peiit fair4.'
. // . . ^ ERGASTE. * • • • Porter le mépris jusqu'à refuser de le lire ! .) . * .
. ' • • " • • . . ^ j, . ' ■ . Violer le droit des ge&s çq m^ personne , attaquer la
joue d'un orateur, le forcer, d'esquiver, une impolitesse! Où en serait-éllé ,
si elle avait étq maladroite?, erïoas9b; Méritais-je que ce papier fût déchiré?
FRONTI». Ce soufflet était-il à sa place ? LISETTE* Madame, sommes-
nous en sûreté avec eux? Ils ont les yeux bien égarés.

The text on this page is estimated to be only 19.39% accurate

60 Là MF.PRISE, CLA&ICB. Ergaste, je ne vous crois pas un insensé ; mais tout ce que vous me dites là ne peut être que FeiFet d'un i^éve ou de quelque erreur dont je ne sais pas la cause*. Voyons. . . .

LISETTE. Je VOUS avertis qu'Hortense approche, madame. CLÀaiCB. Je ne m'écarte que pour un moment, Ergasle^ car je veux éclaircir cette aventure-là. (Gterke H LinUt «ttMt.) SCÈNE XX. ERGASTE, FRONTIN.

ERGASTE. «, , . " " ■ ' . ' * Mais en effet, Frontin, te serais-tu trompé ? N'au* rais-tu pas porté mon btllef à une autre ? ' FKONTIB. Bon! oubliez - TOUS les tablettes? Sont- elles tombées des nues? EMOASTE. Cela est vrai. ' L'effet (tun ré%^e ou de queUfue erreur dont je ne tais pas la cause, Cest qaVlle ne Teut pas U savoir. Lisette la met bien sur la ▼oie de deriner toute IVnigme, quand elle rinterronpt pour lai dire : Je vous avertis qu'Uortense approche ^ madame.

SCENE XXII. 6i SCÈNE XXI. * HORTENSE, ERGASTE, FRONTIN. BORTENSE) *ma«qaéa. Vous venez de m*envoyer un billet, monsieur, qui me fait craindre que vous ne tentiez de me parler , ou qu'il ne m'arrive encore quelque nouveau mes» sage de votre part; et je viens vous prier moi -même qu'il ne soit plus question de rien ; que vous ne vous ressouveniez pas de m*avoir vue; surtout que vous le cachiez à ma sœur , comme je vous promets de le lui cacher à mon tour. C*est tout ce que j*avais à vous dire , et je passe. ERGASTE, tflonne. Entends-tu , Frontin ? FKOIfTIll. Mais où diable est donc cette sœur? SCÈNE XXII. HORTENSE, CLARICE, LISETTE, ERGASTE, FRONTIN, ARLEQUIN. CLARICE, à Brgwtt et à Horlcnm. Quoi! ensemble! vous vous connaissez donc? FRONTIH, voyaot Clarice. Monsieur, voilà une friponne, sur ma parole. HORTENSE, k ErgatU. Êtes-vous confondu ?

The text on this page is estimated to be only 13.93% accurate

6i LA MEPRISE, SCÈNE XXIL Et toi, Taimés-tu? Comment Ta
le cœur? LISETTE) BMWinat Froalin. Bemande-loi-en des nouTelles ; c'est
lai qui me le garde. Fin DE LA MÉPaiSE.

The text on this page is estimated to be only 13.33% accurate

LA MÈRE CONFIDENTE, COMEDIE EN TROIS ACTES ET
EN PROSE, Reprûentce pour U première fois pur les coné le 9 mai 1735. 5.
5

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

$$>r^{*.\wedge i}$$

JUGEMENT sur LA MÈRE CONFIDENTE. Mabiyaux a été jusqu'ici peu connu; qu'on nous permette de constater encore une fois ce fait par une éclatante et dernière preuve. Entendron citer souvent la Mère confidente ? Non : et pourtant nous oserons mettre cette pièce à peu près au même rang que les cinq comédies charmantes auxquelles paraît être bornée toute la richesse dramatique de leur auteur, si Ton consulte même les amateurs les plus instruits et les lecteurs les plus consciencieux de notre ancien répertoire ; et pourtant une idée de morale sévère y est développée de la manière la plus insinuante et la plus adroite ; et la situation principale en est très-neuve et très-hardie , sans être pour cela moins vraie ; et l'on y trouve un heureux mélange de beaucoup de scènes touchantes et de quelques détails simplement et naturellement comiques. Hâtons-nous de justifier par quelques mots d'analyse ces éloges, que tout le monde d'ailleurs serait disposé à confirmer, si nous pouvions engager tout le monde à lire ce que nous louons. On serait tenté de croire, si Ton Jones et Fellamar n'était postérieur à la Mère confidente^ que Marivaux s'est inspiré de ces vers, si justes au fond, quoique

The text on this page is estimated to be only 13.89% accurate

I peu ni[^]lig[^] (l'aiu la forme, qu'adresse au Iwd Felniar iindiuie Sumuier , la itière <le Sophie. Le raiwct eit le Trait du don de l'ciiiiteDce : Knlr'cui [ocm cnfaiu] rt doiu, njlon], il net trop de diitince j Il ferme tout «ccc> à U •iaceriltf. (JulIi GUei tam[^]aditlaTcrit[^]? I.e Un ri:<loul« ir de noa eofiDi D'citi nout qu'l demi : Que faire donc , quand on est mire, qu'on a une fdie à surveiller, et qu'on n'a pas un auui généreux et loyal comme le lord Fellaniar? 11 faut se faire soi-[^]nème , sll est pnsMt)le, l'amie, ta confidente de sa fille. On obtiendra d'elle quelques aveuK dans les petites choses; puis , lor>qiie lirs révélations deviendront plus sérieuses, on la VL'iia liesiler, mentir même, tout en ayant l'air de tenir sus prome&ses de franchise. Qu'on lui fasse alors sentir combien une fille est en danger, si elle se met une fois k avoir des Secrets pour u mère, et poar une mère ili[^]venue son amie .- elle s'attendrira , elle placera »a ili'sùiiéii entre les mains de celle qui ne s'alarme et lie l'inquiite que pour la rendre heureuse. Une fille peut avoir l'ait un dioix excellent, quoique en cachette ; mais si elle roiiinue d'agir dans l'ombre, elle a tout à craindi-e, niciuL- avec le plus honnête homme ; car le plus boimète lioiimi[^] n'est pas toujours scrupuleux sur les moyens de léuïsii . ai une mère sage et sans prévention intervient i propos , elle se fera juge impartial de ce choix , l'approuvera s'il est raisonnable, et baiera le mariage, qui, sans elle, pourrait tarder trop, devenir, pour de bonnes uisois , iuutite aux yeux de l'amant, et, par suite,

SUR LA MÈRE CONFIDENTE. 69 n'arriver jamais. Nous
veurons d'indiquer le sujet». ou du moins le but de la Mère confidente.
Dorante , jeune gentilhomme sans fortune , a rencontré Angélique dans une
promenade , .a lié conversation , avec elle et en a déjà obtenu plusieurs
rendez -vous» Madame Argante est informée de cette imprudence de sa fille
par l'indiscrétion d'un paysan , qui se fait l'espion de la mère aussi bien que
des amans , pour recevoir de toutes mains. Madame Argante propose à
Angélique un mari très[^]riche, mais sombre , mais sérieux, qui n'est point
agréé. La mère , soit sagesse , soit bouté y ne se fâche pas de ce refus ; elle
promet à sa QUe de ne jamais violenter son inclination; elle lui, demande,
en retour[^] une con&ance entière à l'av«nir ; elle consent, pour l'enhardir , à
déposer le titre, vénérable et sacré qu'elle tient; de la nature. Angélique
conclut en riant ce marché, dont elle ne prévoit pas toutes les obligations ;
et bientôt la voilà amenée à avouer son penchant pour un inconnu*. Eclairée
, ou plutôt effrayée par les remontrances amicales de sa nouvelle confidente
, elle se décide à congédier Dorante, dont, pour, commencer, elle refuse
d'ouvrir un billet. Au second acte , elle querelle son amant et sa suivante :
on voit qu'elle s'en veut d'aimer, et qu'elle ne sait à qui s'en prendre. A peine
Dorante est-il parti, dés* espéré,, qu'elle, a regret de l'avoir traité si
durement« . Pressée par sa suivante., elle le rappelle ; et c'est pour
s'entendre faire la proposition d'un enlèvement, proposition qu'elle repousse
d'abord avec colère , et dont elle finit par avoir moins d'effroi. Toute cette
scène est filée on ne peut plus habilement, et l'idée en est prise tout-à-fait
dans la nature. A quelque temps de là , arrive ma7

70 JUGEMENT clame Afcante. Angélique , désormais résolue à être moins franche, déclare, avec Une indifférence affectée , qu'elle a rompu avec Dorante. La mère, aussi adroite que bonn^ , feint de donner dans le piège et accable sa fille de louanges et d'amitiés. Celle-ci n'y tient plus; elle pleure , elle avoue son mensonge , elle le répare aussitôt par les confidences les pins étendues, mais en même temps les plus passionnées. Madame Argante a pitié d'elle et lui annonce qu'elle veut avoir un entretien avec Dorante, aux yeux duquel elle passera pour la tante , non pour la mère de sa maîtresse. Cette dernière scène est admirable. Au troisième acte , nouvelles instances de Dorante au sujet de l'enlèvement : refus et désespoir d'Angélique , dont cette lutte est sur le point d'épuiser toute la force 4e résistance. L'arrivée de madame Argante fait fuir Dorante , qui, n'ayant pu la voir , est rappelé bientôt après, pour avoir à s'expliquer avec la prétendue tante d'Angélique. Il s'entend alors reprocher avec énergie d'avoir Touluy par un enlèvement, rendre méprisable une fille vertueuse ; il rougit de son dessein et en témoigne un véritable repentir. Madame Argante reconnaît en lui un honnête homme , et heureuse de ne pouvoir blâmer' le choix d'Angélique , ^lle lui dit : Ma fille , je vous permets d'aimer Dorante. Cette scène , conduite avec un art infini , est toute palpitante d'intérêt. Pour mettre le comble au bonheur des deux amans , Ergaste , ce prétendu ^ju'Angélique a rebuté , et qui n'est autre que l'oncle de Dorante , vient retirer sa parole et proposer à sa place son neveu, auquel il assure tout son bien. Ce n'est pas ici le lieu de relever quelques taches qu'un ceil exercé apercevra dans cette pièce , ni de signaler les beautés de détail dont elle fourmille. Quelques notes

SUR LA MERE CONFIDENXE. 71, rempliront cet office. Qu'il nous joit permis toutefois de rendre dès ce moment un juste hommage au mérite de deux rôles secondaires t celui de Lisette , espèce de démon tentateur , qui tient dans sa main et dirige à son gré^ l'âme passionnée d'Angélique ; et celui de Lubin , sorte de Mercure Yillageois, pour qui sa niaiserie, vraie ou supposée, est un sûr moyen de prendre effrontément l'argent des deux partis qu'il s'est engagé à servir* La Mère confidente, nous^ l'apprenons par V Histoire du Théâtre^Italien. fut très-bien accueillie dans sa nouveauté« On la verrait encore aujourd'hui avec plaisir reparaître sur la scène où brillent de tant d'éclat quelques-unes des comédies du même auteur. Mais prenons patience : le sujet traité dans cette pièce est trop heureux et trop neuf encore, pour ne pas tenter un jour ou l'autre nos littérateurs vivant d'emprunt; et nous en pouvons espérer une reproduction sous nouvelle forme , ou peut-être même avec un simple changement de costumes. Cette supposition est-elle invraisemblable , par le temps qui court , et lorsque M. Scribe , si riche de son propre fond , a eu la fautaisie de refaire , dans ses //iconsolables, et, il faut le dire , sans beaucoup de succès , la pièce de la Surprise de l'Amour , faite deux fois, déjà par Marivaux lui-même ?

The text on this page is estimated to be only 15.30% accurate

PERSONNAGES. MADAME ARGANTE. ANGÉUQUE» sa
fille. DORANTE, •mant d*Angélique. ERGASTE, oncle de Dorante.
LUBINy pajsan au service de madame Argante. LISETTE, suivante
d'Angélique. La scène se passe & la campagne, chez madame Arganie.

The text on this page is estimated to be only 25.47% accurate

LA MÈRE CONFIDENTE ACTE I. SCÈNE 1. DORANTE,
LISETTE. OX>BA2VTE. Quoi! vous venez sans Angélique, Lisette ^
LISETTE.' ♦ ... Elle arrivera bientôt ; elle est avec sa mère : je lui ai dit que
j'allais toujours devant, et je ne me suis hâtée que pour avoir avec vous un
moment d*entretien, sans qu'elle le sache. DORANTE. Que me veux-tu,
Lisette? LISETTE. Ah ça r nous ne vous connaissons , Angélique et moi ,
que par une aventure de promenade dans cette campagne. ^ DORANTE. Il
est vrai. LISETTE. Vou&éles tous deux aimables^ Tasiour sfest mis de

The text on this page is estimated to be only 24.23% accurate

76 LA MERE CONFIDBtTE, commence à m'intéresser; je me pei^uade qa Angéli* que serait bien avec vous. DOAAKTK. Je n'aimevai jamais qu'elle. LI8BTTS. Vous lui ferez donc sa fortune aussi bien qu'à moi ? Mais, monsieur, vous n'avez rien, dites- vous. Cela est dur. N'béritez-vous de personne? tous vosparens sont*iis ruinés? DOBAirTE. Je suis le neveu d'un homme qui a de très -grands biens , qui m'aime beaucoup , et qui me traite comme un fils. Eh ! que ne parlez-vous donc P d'ofa vient me faire peur avec vos tiistes récits , pendant qme vous en avez de si consobns à faire ? Un oncle riébe , voilà qui est excellent : et il est vieux, sans doute ; car ces mes* sieurt-là ont coutume de l'être. Oui *, mais le mien ne suit pas la coutume , il est jeune. ^., . LISETTE. Jeune ! de quelle jeunesse encore ? DORÂITTE. Il n'a que trente-cinq ans. I.I8ETTE. Miséricorde ! trente-cinq ans ! Cet homme - là n'est bon qu'à être le neveu d'un autr.e.

ACTE I, SCENE I. 77 I DORANTE. Il est vrai. g LISETTE. Mais
cUi moins, est-il un peu infirme? DORAKTE. Point du tout y il se porte à
merveille; il est, grâce au ciel, de la meilleure santé du monde; car il m'est
cher. LISETTE. Trenle-cinq ans et de la santé, avec un degré de parenté
comme celui-là! Le joli parent! Et quelle est Thumeur de ce galant homme?
DOnANTE. Il est froid, sérieux et philosophe. LISETTE. t Encore passe,
voilà une humeur qui peut nous dédommager de la vieillesse et des
infirmités qu'il n'a pas : il n^a qu'à nous assurer son bien. DOAAHTE. Il ne
faut pas s'y. attendre; on parle de quelque mariage en campagne pour lui.
LISETTE, «Vcriant. Pour ce philosophe ! Il veut donc avoir des héritiers en
propre personne? doraute. Le bruit en (iourt. LISETTE. Oh ! monsieur ,
vous m'impatientez avec votre si

78 LA MÈRE CONFIDENTE, tuatiou -, en vëritë , vous êtes insupportable \ tout esl désolai)^ avec vous, de quelque côté qu'on se tourne. DORANTE. . Te voilà donc dégoûtée de me servir ? LISETTE, ▼ÎTement. Non 3 VOUS avez un malheur qui me pique, et que je veux vaincre. Mais retirez-vous, voici Angélique qui arrive : je ne lui ai pas dit que vous viendriez ici , 5î quoiqu'elle s'attende bien à vous y voir. Vous paraîtrez dans un instant , et ferez comme si vous arriviez. Donnez-moi le temps de l'instruire de tout-, j'ai à lui rendre compte de votre personne , elle m'a char-*gée de savoir un peu de vos nouvelles. Laissez-moi faire. (Dorante sort.) SCÈNE II. ANGÉLIQUE, LISETTE. LISETTE. Jfe désespérais que vous vinssiez, madame^ ANGÉLIQUE. C'est qu'il est arrivé du monde à qui j'ai tenu compagnie. Eh bien, Lisette, as -tu quelque chose à me dire de Dorante ? as-tu parlé de lui à la concierge du château où il est ? LISETTE. Oui , je suis parfaitement informée. Dorant^ est un homme charmant, un homme aimé, estimé de tout V

The text on this page is estimated to be only 24.88% accurate

ACTE I, SCÈNE IL 79 le monde; en un mot, le plus honnête homme qu'on puisse connaître. ▲ ifGÉLIQUE. Hélas ! Lisette y je a'en doutais pas ; cela ne m'apprend rien, je Favais deviné. i LISETTE. Oui *, il n'y a qu'à le voir pour avoir bonne opinion de lui. U faut pourtant le quitter, car il ne vous con* vient pas. ▲ HGÉLIQUE. Lie quitter ! Quoi ! après cet éloge ! LISETTE. Oui, madame; il nest pas votre fait. ANGÉLIQUE, Ou vous plaisantez, ou la tête vous tourne. LISETTE. Ni Tun ni Fautre. Il a un défaut terrible. ANGÉLIQUE. Tu m'effraies. LISETTE. Il est sans bien. ANGÉLIQUE. Ah ! je respire. N'est -^ ce que cela ? Explique - toi donc mieui^ , Lisette ^ ce n'est point un défaut, c'est un pialhepr; je le regarde coqime ujoe bagatelle, moi. LISETTE. Vous parlez juste^ mais nous avons une mère; allez la consulter sur cette bagatelle-^ là, pour voir un peu

So LA MERE CONFIDENTE, ce qu'elle vous répondra.
Demandez -kii si die sera d'avis de vous donner à Dorante. ▲ HGÉLIQUE.
Et quel est le tien là-dessus , Lisette ? LISETTE. Oh ! le mien, c'est une
autre affaire. Sans vanité, je penserais un peu plus noblement que cela^ ce
serait une fort belle action que d'épouser Dorante. ANGÉLIQUE. Va y va ,
ne ménage point mon cœur ; il n'est pas au - dessous du tien ; conseille -
moi hardiment une belle action. LISETTE. Non pas, s'il vous plaît. Dorante
est un cadet, et Tusage veut qu'on le laisse là. ▲ 9GÉLIQUE. Je
Fenrichirais donc ? Quel plaisir ! LISETTE. Oh ! vous en direz tant que
vous me tenterez. ANGÉLIQUE. Plus il me devrait, et plus il me serait cher.
LISETTE, Vous êtes tous deux les plus aimables enfans du monde; car il
refuse aussi, à cause de vous, une veuve très-riche, à ce qu'on dit.
ANGÉLIQUE. Lui ? eh bien ! il a eu la modestie de s'en taire ;

ACTE I, SCENE II. Si ce sont toujours de nouvelles qualités que je lui découvre, LISETTE. Allons, madame, il faut que vous épousiez cet homme-là ; le ciel vous destine Fun à Taùtre, cek est visible. Rappelez • vous votre aventure. Nous nous promenons toutes deux dans les allées de ce bois. U y a mille autres endroits pour se promener : point du tout ; cet homme , qui nous est inconnu , ne vient qu'à celui-ci, parce qu'il faut qu'il nous rencontre^ Qu'y faisiez - vous ? Vous lisiez. Qu'y faisait -il? Il lisait. T a*t-il rien de plus marqué ? ARGÉLIQUE. Effectivement. LISETTE. il vous salue, nous le saluons ; le lendemain; même promenade , mêmes allées , même rencontre , même incUnatiou des deux côtés , et plus de livres de part et d'autre ; cela est admirable ! ANGÉLIQUE. Ajoute que j'ai voulu m'empêcher de Taimer , et que je n'ai pu en venir à bout. LISETTE. Je vous en défierais* ▲ 9GÉLIQUÉ. u n'y a plus que ma mère qui m'inquiète ^ cette mère qui m'idolâtre , qui ne m'a jamais fait sentir que son amour, qui ne veut jamais que ce que je veux. 5. 6

8a LA MÈRE CONFIDENTE, LISETTE. Bon ! c'est que vous ne voulez jamais que ce qui lui plaît. ANGÉLIQUE. Mais si elle fait si bien - que ce qui lui plaît me plaise aussi , n'est-ce pas comme si je faisais toujours mes volontés ? LISETTE. Est-ce que vous tremblez déjà ? ANGÉLIQUE. Non , tu m'encourages ; mais c'est ce misérable bien que j'ai et qui me nuira. Ah ! que je suis fâchée d'être si riche ! LISETTE. Ah ! le plaisant chagrin ! Eh ! ne l'êtes -vous pas pour vous deux ? ANGÉLIQUE. Il est vrai. Ne le verrons -nous pas aujourd'hui ? Quand reviendra - il ? LISETTE regarde son portrait. Attendez , je vais vous le dire. ANGÉLIQUE. Comment ! est-ce que tu lui as donné rendez-vous ? LISETTE. Oui ; il va venir y il ne tardera pas deux minutes \ il est exact. ANGÉLIQUE. Vous n'y songez pas , Lisette ; il croira que c'est moi qui le lui ai fait donner.

ACTE I, SCENE III. 83 LI8BTTB. Non , non ; c'est toujours avec moi qu'il les prend , et c'est vous qui les tenez sans le savoir.

ANGÉLIQUE. Il a fort bien fait de ne m'en rien dire , car je n'en aurais pas tenu un seul ; et comme vous m'avertissez de celui-ci , je ne sais pas trop si je puis rester avec bienséance ^ j'ai presque envie de m'en aller. LISETTE.

Je crois que vous avez raison. Allons, partons, madame. ANGÉLIQUE. Une autre fois , quand vous lui direz de venir, du moins ne m'avertissez pas ;

voilà tout ce que je vous demande. LISETTE. Ne nous fâchons pas; le

voici. SCÈNE III. DORANTE, ANGÉLIQUE, LISETTE; LUBIN^ dans

Véloignement. ▲ lîGÉLIQUE. Je ne vous attendais pas au moins , Dorante.

boiLÀIfTE. Je ne sais que trop que c'est à Lisette que j'ai l'obligation de

vous voir ici , madame. LISETTE. Je lui ai pourtant dit que vous viendriez.

84 LA MÈRE CONFIDANTE, ANGÉLIQUE. Oui, elle vient de me rapporter tout à Thevite. LISETTE. Pas tant tout à Theure. ANGÉLIQUE. Taisez-vous, Lisette. DORANTE. Me voyez-vous à regret, madame ? ANGÉLIQUE. Non, Dorante-, si fêtais fâchée de vous voir, je fuirais les lieux où je vous trouve, et où je pourrais soupçonner de devoir vous rencontrer. LISETTE. Oh ! pour cela, monsieur, ne vous plaignez pas \ il faut rendre justice à madame ; il n'y a rien de si obligeant que les discours qu'elle vient de me tenir sur votre compte. ANGÉLIQUE. Mais, en Venté, Lisette ! . . . DORANTE. Eh ! madame, ne m'enviez pas la joie qu'elle me donne. LISETTE. Où est Finconvénient de répéter des choses qui ne sont que louables ? Pourquoi ne saurait-il pas que vous êtes charmée que tout le monde Taime et Testime ? Y a-t-il du mal à lui dire le plaisir que vous vous

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

A:CTE I, SCENE III. 85 proposez à le venger de la fortune, à lui apprendre que la sienne vous le rend encore plus cher ? Il n'y a point à rougir d'une pareille façon de penser-, elle, fait reloge de votre cœur.. DOUANTE. Quoi ! charmante Angélique, mon bonheur irait-il JTisque^là ? €)serais-je ajouter foi à ce qu'elte me dit ? ▲kgAliqub. Jç vous avpue qu'elle est bien étourdie,, DOftÀSTE. Je n'ai que mon cœur à vous offrir, il est vrai-, mais du moins n'en fut-il jamais de plus pénétré tii de plus tendre. CLnUD panlt diDs Moignemcat.) LISETTE. Doucement^ ne parler pas si haut^ il me semble qpe je vois le neveu de notre fermier qui nous observe. Ce grand h^né-là, que fait-il ici ? AVUÉLIQ^UE. C'est lui - même. Ah ! que je suis inquiète \ U dira tout à ma mère. Adieu , Dorante \ noyf nous reverrons v je me sauve, retirez-vous aussi •(eii« ton.) (Dorante veul sVn aller.) LISETTE, rarréUDt. Non , monsieur , s^rrétez : il me. vient une idée ^ il faut tâcher de le mettre dans nos intérêts ; il ne me hait pas. DORÀHTE. Puisqu'il nous a vus, c'est le meilleur parti.

88 LA MÈRE CONFIDENTE, LISSETTE. Et puis on se salue. Et pis queuque bredouille au bout de la rëyërence ^ c'est itou ma coutume -, toujours je bredouille eu saluant, et quand ça se passe avec des femmes, faut bien qu'ailes répondent deux paroles pour une ; les bojoymes parlent, les femmes babillent : allez youte çhemiif ; Vlà qui est fort bon , fort raisonnable et fort civil. Oh çà! la rencontre, la si^utation , la demande, la réponse , tout ça est payé \ il n'y a pus qu'à nous accommoder pour le courant. DORANTE. Voilà pour le courant. LUBJ». Courez donc tant que vous pourrez.; ce que vous attraperez, c'est pour vous; je n'y prétends rin, pourvu que j'attrape itou, Sarviteur; il n'y 9, morgue! parsenne de si agriable à i:encontrer que vous. LISETTE. Tu seras donc de nos amis à présent ? LUBIif. Tatigué ! oui ; ne m'épargnez pas , toute mon amiqnié esta voûte sarvice au même prix. LISETTE. Puisque nous pouvons compter sur toi , veux - tu bien actuellement faire le guet pour nous avertir, en cas que quelqu'un vienne , et surtout madame ?

ACTE I, SCENE V. 89 LTXB
Iris. Que vos parsonnes se tienent
en paix-, je tou^^ garaï
Uis. des. passans une lieue à la ronde. (11 ion.).

SCÈNE V. DORANTE, LISETTE. LISBTTE. P018QXJS nous voici seul»
un moment, parlons. (encore de votre amour, monsieur. Vous m'avez fait de
grandes promesses , en cas que les choses cëussissent ; mais comment
réussiront-elles? Angélique est une héKitièi;e, et je sais les intentions de la
mère. Quelque tendresse qu'elle ait pour s^ fille qui vous aime , oe ne sera
pas vous à qui elle la donnera ; c'est de quoi vous devez être bien convaincu
: or, cela supppsé, que vous passe-t-il dans l'esprit là-dessius? DORANTE.
Rien encore, Lisette. Je n'ai jusqu'ici songé qp'au plaisir d'aimer
Ângélic^ue. LISETTE. Mais ne pourriez-vous pas en même temps soQgèr à
faire durer ce plaisir ? C'est bien m,on dessein ^ m^s comment s'y prendre?
LISETTE. Je vous le demande. D0RA1ÎTE« J'y rêverai, Lisette^

The text on this page is estimated to be only 25.46% accurate

90 LA MERE CONFIDENTE, LISSETTE. Ah ! vous y rêverez ! Un^y a qu'un petit inconvénient à craindre-, c'est qu'on ne marie votre maîtresse , pendant que vous révèrez à la conserver. DORANTE. Que me dis-tu, Lisette ? J'en mourrais de douleur» LISETTE. Je vous tiens donc pour mort. DORANTE. Est-ce qu'on la veut marier? LISETTE. La partie est toute liée avec la mère; il y a déjà un époux d'arrêté, je le sais de bonne part. DORANTE. Eh! Lisette, tu me désespères; il faut absolument éviter ce malheur-là. LISETTE. Ah! ce ne sera pas en disant j'aime, et toujours faime... N' imaginez-vous rien? DORANTE. Tu m'accables. SCÈNE VI. LUBIN, LISETTE, DORANTE. LUBIN, accouru» Gagnez pays, mes bous amis; sauvez - vous , v'là l'ennemi qui s'avance. \

The text on this page is estimated to be only 26.22% accurate

ACTE I, SCÈNE VIL 91 f LISETTE. Quel ennemi ? LUBZir.
Morgue ! le plus médiant ; c'est la mère d'Angélique. LISETTE, è Dorante.
Eh ! vite, cachez-vous dans le bob , je me retire. (EU« tori.) LUBIir. Et je
ferai semblant d*être sans malice. SCÈNE VIL LUBIN, M- ARGANTÊ.
m"** ÀliGAlfTE. Ah ! c'est toi , Lubin ; tu es tout seul ? Il me semblait
avoir entendu du monde. Non, noute maîtresse; ce n'est que moi qui me
parle et qui me repars, à celle fin de me tenir com* pagnie-, ça amuse. m"*
ÀRGAlfTE. Ne me trompes- tu point? L0BIV. Pargué ! je serais donc un
fripon ? m"" àrgànte. Je te crois , et je suis bien aise de te trouver ; car je te
cherchais. J'ai une commission à te donner, que je

1 ga LA MERE CONFIDENTE, ne veux confier à aucun de mes gens ; c'est d'observer Angélique dans ses promenades, et de me rendre compte de ce qui s'y passe. Je remarque depuis quelque temps qu'elle sort souvent à la même heure avec Lisette , et j'en voudrais savoir la raison. LUBIN. Ça est fort raisonnable. Vous me baillez donc une charge d'espion? m"*^ ÀRGiJITB. A peu près. LUBIN. Je savons bien ce que c'est ; j'ons la pareille. .*• ▲ RGANTE. Toi? LtJBIV, Oui \ ça est fort lucratif; mais c'est qu'ous venez un peu tard , noute maîtresse ; car je sis retenu pour vous espionner vous-même. Qu'entends -je ? (Haut.) Moi , Lubin ? LUBIN. Vrament oui. Quand mademoiselle Angélique parle en cachette à son amoureux y c'est moi qui regarde si vous ne venez pas. m"* AKGAHTE. Ceci est sérieux; mais vous êtes bien hardi , Lubin , de vous charger d'une pareille commission. LUBIN. Psirdi ! y a-t-il du mal à dire à cette jeunesse : V'ia

ACTE I, SCÈNE VIL 93 madame qui vient , la voilà qui ne vient pas ? Ça em*pechet-il que vous ne veniez, ou non? Je n'y entends pas de finesse. M** argauts. Je te pardonne, puisque tu n'as pas cru mal faire, à condition que tu m'instmiras de tout^ que tu ver^ ras et de tout ce que tu entendras. LttBiir. Faudra donc que j'âCoute et que je regarde l^ Ce sera moi qui e pus de besogne avec vous qu'avec eux. M** ÀRGAirTE. Je consens même que tu les avertisses quand j'arriverai , pourvu que tu me rapportes tout fidèlement ^ et il ne te sera pas difficile de le faire, puisque tu ne t'éloignes pas beaucoup d'eux. Eh ! sans doute , je serai tout porté pour les nouvelles -, ça Aie sera commode; aussitôt pris, aussitôt rendu. m"* argahte. Je te défends , surtout , de les informer de l'emploi que je te donne , comme tu m'as informée de celui qu'ils t'ont donné ; garde-moi le secret. LUBIN. Drès qu'ous voulez qu'en le garde, en le gardera : s'ils me l'ont recommandé , j'aurions fait de même -, ils n'ont qu'à dire.

The text on this page is estimated to be only 29.17% accurate

94 LA MERE CONFIDENTE, M** À&GÀHTB. rTy manque pas à mon égard , et pnisqu^ils ne se soucient point que tû gardes le leur, achère de m*instraire ^ tu n'y perdras pas. I.UBIN. Premièrement, au lieu de pardre aiTec eux, j'y gagne. m"* àkgahte. Cest-à-dire. qu'ils te paient? LUBIH. Tout juste. M** AHGÂITTE. Je te promets de faire comme eux, quand je serai rentrée chez moi. LUBIS. Ce que j'en dis n'est pas pour porter exemple ; mais ce qu'ous ferez sera toujours bien fait. X"*

▲RGABTTB. Ma fille a donc un anumt ? Quel est-il ? LUBX9. Un biau jeune homme fait comme une merveille , qui est Bbéral, qui a un air, une présentation, une philosomie ! Dame ! c^est ma meine à moi, ce sera Ja vôtre itou^ il n'y a pas de garçon pus gracieux à contempler, et qui fait l'amour avec des paroles si douces. C'est un plaisir que de l'entendre débiter sa petite marchandise î II ne dit pas un mot qu'il n'adore. M"* ARGAIÏTE. Et ma fille, que lui répond -elle ?

ACTE I, SCENE VII. 9^ LUBIir. Voûte fille ? mais je pense que bientôt ils s'adoreront tous deux. m"* ÀEGÀirTE. N'as-tu rien retenu de leurs discours ? LUBIir. Non , qu'une petite miette. Je n'ai pas de moyen , ce li fait-il. Et moi j'en ai trop , ce li fait-elle. Mais, li dit -il, j'ai le cœur si tendre 1 Mais, li dit -elle, qu'est-ce que ma mère s'en souciera ? Et pis Uidessus ils se lamentont sur le plus , sur le moins , sur la pauvreté de l'un, sur la richesse de l'autre^ ça fait des regrets bian touchans ! M** ÀRGÀlfTE. Quel est ce jeune homme? X'ITBIlf. Attendez , il m'est avis que c'est Dorante*, et comipe c'est un voisin , on peut l'appeler le voisin Dorante. m"* àrgànte. Dorante ! ce nom -là ne m'est pas inconnu. Comment se sont-ils vus? LUBin. Ils se sont vus en se rencontrant; mais ils ne se rencontrent pus , ils se treuvent. m"* ÀEGAirTE. Et Lisette, est -elle de cette partie? LUBIN. Morgue ! oui ^ aile est leur capitaine ; aile a le gou

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

g6 LA MERE CONFIDENTE, Vamement des rencontres : c'est
no trésor pour des amoureux que s te fiUe-ià. M** ÂAGAlfTE. Voici , ce
me semblé , ma fille , qui feint de se promener et qui vient à nous. Retire-toi
, Lubin ; continue d'observer et de m'instmire avec fidélité*, je te
récompenserai. LUBin. Oh ! que oui , madame , ce sera au logis ^ il n'y à
pas loin, (n •ofrio SCÈNE VIIL M- ARGANTE, ANGÉLIQUE. Jb vous
demandais à Lubin , ma fiUe. AIIGÉLIQUE. Àvez-Vous k me parler,
madame^ m"* À&GÀlfTE. Oui ; vous connaissez Ergaste , Angélique ;
vous Tavez vu souvent à Paris : il vous demande en mariage. ÀK6iLIQUB.
Lui , ma mère \ Ergaste , cet homme si sombre , si sérieux? Il n'est pas fait
pour être un mari» ce me semble. m"" A&GAlfTB. U n'y a rien à redire à
sa figure é I

V ACTE I, SCÈNE y III. 97 ANGÉLIQUE. Pour sa figure^ je la
lui passe ^ c'est à quoi je ne regarde guère. M*" ÀRGÀHTE. U est froid.
ÀiroÉLIQUE. Dites glacé, taciturne, mélancolique, rêveur et triste. m""*
▲ egàvte. Vous le verrez bientôt, il doit venir ici ; et , s'il ne vous
accommode pas , vous ne Tépouserez pas malgré vous, ma chère enfant.
Vous savez bien comme nous vivons ensemble. ANGÉLIQUE. Ah ! ma
mère , je ne crains point de violence de votre part ; ce n'est pas là ce qui
m'inquiète. M** ARGANTE. Es*tu bien persuadée que je t'aime ?
ANGÉLIQUE. Il n'y a point de jour qui ne m'en donne des preuves. M""*
ARGANTE. Et toi , ma fille, m'aimes-tu autant? ANGÉLIQUE. Je me flatte
que vous n'en doutez pas , assurément. m""* ARGANTE. Non -, mais pour
m'en rendre encore plus sûre , il faut que tu m'accordes *une grâce. 5. 7

gS LA MERE CONFIDENTE, Une grâce , ma mère ! Voilà un mot qui ne me contîent point. Ordonnez, et je vous obëiitti. m"*

ARGÂlfTE. • Oh ! si tu le prends sur ce ton - là , tu ne m'aimes pas tant que je croyais. Je n'ai point d'ordre à tous donner, ma fille; je suis votre amie, et vous êtes la mienne *, et si vous me traitez autrement, je n'ai plus rien à vous dire. ÀKGÉLIQUE. Allons , ma mère , je me rends ; vous me charmez , j'en pleure de tendresse. Voyons, quelle est celte grâce que vous me demandez? Je vous l'accorde d'à-* vance. M** ARGANTE. Viens donc que je t'embrasse. Te voici dans un âge raisonnable, mais où tu auras besoin de mes conseils et de mon expérience. Te rappelles-tu l'entretien que nous eûmes l'autre jour, et cette douceur que nous nous figurions toutes deux à vivre ensemble dans la plus intime confiance, sans avoir de secrets l'une pour l'autre *, t'en souviens-tu ? Nous fûmes interrompues \ et comme cette idée - là te réjouit beaucoup , exécutons-la; parle -moi à cœur ouvert ; fais - moi ta confidente. Vous , la confidente de votre fille ? Oh ! votre fille, et qui te parle d'elle? Ce n'est

ACTE I, SCÈNE YIII. 99 point ta mère qui veut être ta confidente -, c'est ton amie , encore une fois. * ▲ l'ANGÉLIQUE, riant. D'accord ; mais mon amie redira tout à ma mère ; Tune est inséparable de Tautre. m"* argante. Eh bien ! je les sépare , moi \ je t'en fais serment. ' Oui, mets-toi dans Fesprit que ce que tu tne confieras sur ce pied-là , c'est comme si ta mère ne l'entendait pas. Eb ! mais , cela se doit^ il y aurait même de la mauvaise foi à faire autrement. AUGÉLIQUB. Il est difficile d'espérer ce que vous dites là. M** ARGANTE. Ah ! que tu m'affliges ! Je ne mérite pas ta résistance. ANGÉLIQUE. Eh bien ! soit -, vous Fexigez de trop bonne grâce ^ j'y consens, je dirai tout. M** ARGANTS. Si tu veux , ne m'appelle pas ta mère -, donne - moi un autre nom. Oh ! ce n'est pas la peine, ce nom - là m'est cher. Quand je le changerais, il n'en serait ni plus ni moins-, ce ne serait qu'une finesse inutile^ laissez-moi , il ne m'effraie plus.

The text on this page is estimated to be only 27.34% accurate

loo LA MÈRE GONFIDEKTE, m""* ÂIIGÀNTB. Comme ta voudras , ma chère Angélique. Ah ça ! je suis donc ta confidente. N'as - tu rien à me confier dès à présent ? ÀlfGiLIQUB. Non , que je sache \ mais ce sera pour Tavenir. m"" 4RGÀNTB, Comment va ton cœur ? Personne ne Fa - 1 - il aita* que jusqu'ici? ÂZfGÉLIQUE. Pas encore. m"* AKGÀirTE. Hum ! Tu ne te fies pas à moi; j'ai peur que ce ne soit encore à ta mère que tu réponds. ▲ NGÉLZQUB. C'est que vous commencez par une furieuse question. m"" À&GÀIfTE. La question convient à ton âge. kVQthiqVE. Ah! m"* àrgante. Tu soupirez ? ANGÉLIQUE. Il est vrai. m"* ÀEGÀIfTE. Que t'est - il arrivé ? Je t'offre de la consolation et des conseils. Parle. ANGÉLIQUE. Vous ne me le pardonnerez pas. * •

The text on this page is estimated to be only 23.64% accurate

ACTE r, SCÈNE VIIL loi Ttt rêves encore , avec tes pardons y tu me prends pour ta mère. ANGELIQUE. H est assez permis de s*y tromper ; mais c'est du moins pour la plus digne de Fêtre , pour la plus tendre et la plus chérie de sa fiUe qu'il y ait au monde. H""* ÀBGÀirTE. Ces sentimens - là sont dignes de toi , et je les lui dirai; mais il ne s'agit pas d'elle, elle est absente; revenons. Qu'est-ce qui te chagrine? ANGÉLIQUE. Vous m'avez demande si on avait attaqué mon cœur ? Que trop, puisque j'aime '! m"^ ÀRGAZÏTE, d^an air annaux.. Vous aimez ? . . . ▲ ifGÉLIQUE, rUoL Eh bien! ne voilà- l- il pas cette mère qui est absente ? C'est pourtant elle qui me répond; mais rassurez-vous, car je badine. * Que trop, puisque j'aime ! Que cetaTeu a de la peine à Tenir! Cela devait être ainsi dans une première confidence. Madame Argante devait, de son cdt^ , reprendre aussitôt le rMe de mère, par un premier mouvement dUnadvertance^et dire» comme elle le fait, d'un ton sérieux et.pcesque lâche' : f^ous aimez ? C'était une conséquence nécessaire qu'Angélique , recourant alors â la dissimulation , s'empressâi d'ajouter : Mais rassurez^vous, car je badine» Tonte ceUe scène est d'un naturel parfût.

102 LA MÈRE CONFIDENTE, NoQ y tA ne badines point ; tu me dis la vérité ; et il n'y a rien là qui me surprenne. De mon côté, je n'ai répondu sérieusement que parce que tu me parlais de même. Ainsi point d'inquiétude. Tu me confies donc que tu aimes. Je suis presque tentée de m'en dédire. m"* argakte. Ah ! ma chère Angélique , tu ne me rends pas tendresse pour tendresse. ANGÉLIQUE. Vous m'excuserez 5 c'est l'air que vous avez pris qui m'a alarmée ; mais je n'ai plus peur. Qui , j'aime ; c'est un penchant qui m'a surpris. m"* argante. Tu n'es pas la première ; cela peut arriver à tout le monde. Et quel homme est-ce ? Est-il à Paris ? ANGÉLIQUE. Non, je ne le connais que d'ici. D'ici , ma chère ? Conte-moi donc cette histoire-là ^ je la trouve plus plaisante que sérieuse. Ce ne peut être qu'une aventure de campagne, une rencontre ? ANGÉLIQUE. Justement.

The text on this page is estimated to be only 25.96% accurate

ACTIB I, 8GÈNE VIII. iq3 m*** ÀBGAIVTS. Quelque jeune homme galant , qui t*a saluée , et qui a su adroitement engager uie conversation ? Cest cela même. m"^ àrgaiite. Sa hardiesse m'étonne ; car tu es d'une figure qui devait lui en imposer. Ne trouves • tu pas qu'il a un peu manqué de respect ? ÀBroÉLIQtJB. Non ', le hasard a tout fait , et c'est Lisette qui en est cause , quoique fort innocemment ^ elle tenait un livre, elle le laissa tomber; il le ralnassa, et on se parla ; cela est tout naturel. m"^ AHOA.lfTE, riant. Ta , ma chère enfaint , tu es fdle de t'imaginer que tu aimes cet homme ^ là. C'est Liâette qui le le fait accroire. Tu es si fort au«-des5us de pareille chose! tu en riras toi-même au premier jour.

ANGÉLIQUE. Non , je n'en erois rien-, je ne m'y attends pas, en vérité.

M*** AUGAITTS. Bagatelle, te dis- je. C'est qu'il y a là •* dedans un air de roman qui te gagne. A|fOÉJ(.IQUE. Moi, je n'en lis jamais*, et puis notre aventure est toute des plus simples.

The text on this page is estimated to be only 27.86% accurate

ie4 l'A MÈRE CONFIDENTE, M[^] ▲EGAfiTE. Ta verras , te dis
- je ; tu es raisonnable , et c'est assez : mais Tas-tu vu souvent ?
ÀlfGÉLXQUE. Dix ou douze fois. m"* akgàiiite. Le verras^tu encore ?
ANGÉLIQUE. Franchement y j'aurais bien de la peine à m^en en»pécher.
m"***" à B GANTE. Je t'offre, si tu le veux, de reprendre ma qualité de
mère pour te le défendre. ANGÉLIQUE. Non vraiment ^ ne reprenez rien ,
je vous prie. Ceci doit être un secret pour vous en cette qualité -là , et je
compte que vous ne savez rien^ au moins vous me l'avez promis. m"*
argante. I Oh [je te tiendrai parole ; mais puisque cela est si sérieux, peu
s'en faut que je ne verse des larmes sur le danger où je te vois de perdre
l'estime qu'on a pour toi dans le monde. ANGÉLIQUE. Comment donc ?
l'estime qu'on a pour moi ! Vous me faites trembler. Est-ce que vous me.
croyez capa-* ble de manquer de sagesse ?

ACTE I, SCÈNE VIII. 105 m"* argànte. Hélas ! ma fille , vois ce que tu as fait; te serais -tu crue capable de tromper ta mère , de voir à sou insu un jeune étourdi, de courir les risques de son indiscretion et de sa vanité , de t'exposer à tout ce qu'il voudra dire, et de te livrer à l'indécence de tant d'entrevues secrètes, ménagées par une misérable suivante sans cœur, qui ne s'embarrasse guère des conséquences , pourvu qu'elle y trouve son intérêt , comme elle l'y trouve sans doute? Qui t'aurait dit, il y a un mois , que tu t'égarerais jusque-là , l'aurais-tu cru? AliGÉLIQUE, trisiement. Je pourrais bien avoir tort ; voilà des réflexions que je n'ai jamais faites. MTM* ABGAirTE. Eh ! ma chère enfant , qui est-ce qui te les ferait faire ? Ce n'est pas un domestique payé pour te trahir, non plus qu'un amant qui met tout son bonheur à te séduire. Tu ne consultes que tes ennemis*, ton cœur même est de leur parti. Tu n'as pour tout secours que ta vertu, qui ne doit pas être contente, et qu'une véritable amie comme moi, dont tu te défies; que ne risques-tu pas ? ANGÉLIQUE. Ah! ma chère mère, ma chère amie, vous avez raison , vous m'ouvrez les yeux , vous me couvrez de confusion. Lisette m'a trahie, et je romps avec le jeune homme. Que je vous suis obKgée de vos conseils!

The text on this page is estimated to be only 21.06% accurate

10Ô LA MÈRE CONFIDENTE, I. U B I If 9 eotnnt , à midame Arganta. Madame , il vient d'arriver un homme qui demande à vous parler. m" ^ AR gante y à AngAiqne. En qualité de simple confidente , je te laisse libre. Je te conseille pourtant de me suivre, car le jeune homme est peut-être ici. AlfGélilQUE. Permettez-moi de rêver un instant ^ et ne vous embarrassez point ; s'il y est , et qu'il ose paraître , je le congédierai , je vous assure. m" ABGAlfTE. Soit ^ mais songe à ce que je t'ai dit. (Eiie son.) SCÈNE IX. ANGÉLIQUE, LUBIN. ANGÉLIQUE. Voilà qui est fait , je ne le verrai plus. (Lq ^ io, sam tWrêier, loi rcmac ap« lotira aatis la mau.) Arrêtez. De qui est-ello ? LU BI N , ca •'•& alUbt, da loiÉ. De ce cher poulet. C'est vôute galant qui vous la mande. ANGÉLIQUE , la rejatanf. Je n'ai point de galant, reportez -la. LUBIN. Elle est faite pour rester.

ACTE I, SCÈNE IX. 107 ANGÉLIQUE. Reprenez-la, encore une fois*, et retirez-^ous. LUBIN. Eh morgue ! queu fantaisie ! je tous dis qu*il faut qu'aile demeure , à celle fin que vous la lisiais \ ça m'est enjoint, et à vous aussi. U y a là -dedans un entretien pour tantôt, à l'heure qui vous fera plaisir, et je sis enchargé d'apporter Theurè à Lisette, et non pas la lettre. Ramassez-la*, car je n'ose, de peur qu'en ne me voie *, et pis vous me crierez la réponse tout bas. Ramasse -la toi-même, et va-t'en, je te l'ordonne. LUBIN. Mais voyez ce rat qui li prend ! Non ^ morgue ! je ne la ramasserai pas ; il ne sera pas dit que j'aie fait ma commission tout de travers. ANGÉLIQUE, •VnallAoU Cet impertinent ! L u B I N , Ja regardant s^cn aller. Faut qu'aile ait de l'avs^rsion pour l'écriture. FIN DU PREMIER ACTE.

The text on this page is estimated to be only 23.04% accurate

io8 LA MÈRE CONFIDENTE, ACTE II. SCÈNE 1. DORANTE,
LUBIN. L XT B I IT y eDlrant l« premier.^ JL A&soififE ne vian. (Donne
entre.) Eh palsanguië! am* vez donc : il y a plus d'une heure que je suis à
Faffût de vous. DORAifTE. fh bien ! qu* as-tu à me dire ? LUBIK. Que
vous ne bougiais d'ici. Lisette m'a dit de vous le commander. DORANTE.
T'a-t-elle dit Fheure qu'Angélique a prise pouc notre rendez-vous ? LUBIIV.
Non \ aile vous contera ça. BORAHTK. Est-ce là tout? LUBin. C'est tout
par rapport à vous ; mais il y a un restant par rapport ù moi.

ACTE II, SCÈNE L 109 DORASTE. De quoi est-il question ?
LUBIN. C'est que je roe repens.... DORANTE. Qu'appelles -tu te repentir?
J'entends qu'il y a des scrupules qui me tourmentent sur vos rendez-vous
que je protège ; j'ons queuquefois la tentation de vous torner casaque sur
tout ceci, et d'aller nous accuser tretous. DORANTE. Tu rêves. Où est le
mal de ces rendez-vous ? Que crains-tu ? Ne suis-je pas honnête homme ?
LUBIN. Morgue! moi itou*, et tellement honnête , qu'il n'y aura pas moyen
d'être un fripon, si en ne me soutient le cœur, par rapport à ce que j'ons
toujours maille k partir avec ma conscience *, il y a toujours queuque chose
qui cloche dans mon courage ; à chaque pas que je fais, j'ai le défaut de
m'arrêter, à moins qu'en ne me pousse , et c'est à vous à pousser.
DORANTE, tirant an« Itaigiie qv^il lai doDoe. Eh ! morbleu ! prends
encore cela , et continue. LUBIN. Ça me ravigote.

iiio LÀ MÈRE CONFIDENTE, Dis-moi; Angélique viendra-t-elle bientôt? LUBIir. Peut-être bian tôt, peut -être bian tard, peut-être point du tout, DORANTE. Point du tout! Qu est-ce que tu veux dire ? Comment a-t-elle reçu ma lettre ? LI7BIN* Ah ! comment ! Est - ce que vous me faites itou voûte rapporteur auprès d'elle ? Pargué ! je serons donc Fespion à tout le monde ? DORANTE. Toi ? Eh ! de qui Tes-tu encore ? LUBIV. Eh ! pardi ! de la mère , qui m'a bian enchargë de n^en rian dire. DORAKTE. Misérable! tu parles donc contre nous? LUBIf. Contre vous, monsieur! Pas le mot, ni pour ni contre. Je fais ma main , et v'ia tout. Faut pas mêmeement que vous sachiez ça. DORANTE. Explique-toi donc-, c'est-à-dire que ce que tu en fais, n'est que pour obtenir quelque argent d'elle, sans nous nuire?

ACTE II, SCENE I. m LUBIN. Voilà c'en que c'est 5 je tire d'ici , je tire d'ilà^ et j'attrape. DORANTE. Achève. Qae t'a dit Angélique, quand tu lai as porté ma lettre ? LUBIN. Parlez -ji toujours, mais ne lui écrivez pas^ vôûte griffonnage n'a pas fait fortune. DORANTE. Quoi ! ma lettre l'a fâchée ? I*UBIV. Aile n'eu a jamais voulu tâter^ le papier la courrouce. DORANTE. Elle te l'a donc rendue ? LUBIN. AUe me l'a rendue à tarre^ car je l'ons ramassée; et Lisette la tiant. DORANTE. Je n'y comprends rien. D'où cela peut-il provenir? LUBIN. Voilà Lisette , interrogez - la ; je retourne à ma place pour vous garder. (iiMno

112 LA MERE CONFIDENTE, SCÈNE IL LISETTE,

DORANTE. DOUANTE. Que viens -je d'apprendre, Lisette? Angélique a rebute ma lettre ! LISETTE. Oai 'j la voici, Lubin me Ta rendue ; j^ignore quelle fantaisie lui a pris •, mais il est vrai qu'elle est de fort mauvaise humeur. Jeu ai pu m'expliquer avec elle, à cause du monde qu'il y avait au logis ; mais elle est triste, elle m'a battu froid, et je Tai trouvée toute

changée. Je viens pourtant de l'apercevoir là-bas , et J'arrive pour vous en avertir. Attendons-la ; sa rêverie pourrait bien tout doucement la conduire ici. DORANTE. Non , Lisette \ ma vue ne ferait que l'irriter peutêtre \ il faut respecter ses dégoûts pour moi , je ne les soutiendrais pas , et je me retire.

LISETTE. Que les amans sont quelquefois risibles ! Qu'ils disent de fadeurs ! Tenez, fuyez-la, monsieur-, car elle arrive -, fuyez-la, pour la respecter.

SCÈNE III. ANGÉLIQUE, DORANTE, LISETTE. ANGÉLIQUE. Qvoi ! monsieur est ici ! Je ne m'attendais pas à l'y trouver.

ACTE II, SCÈNE III 3 DORAKTE» Xallais me retirer,
madame. Lisette vous le dira; je n'avais garde de me montrer. Le mépris que
vous avez fait de ma lettre , m'apprend combien je vous suis odieux.
àNGÉLIQUS. Odieux ! Ah ! j'en suis quitte à moins. Pour indifférent passe ,
et très-indifférent. Quant à votre lettre , je Tai reçue comme elle le méritait,
et je ne croyais pas qu'on eût droit d'écrire aux gens qu'on a vus par hasard.
J'ai trouvé cela fort singulier , surtout avec une personne de mon sexe.
M'écrire, à moi, monsieur ! D'où vous est venue cette idée ? Je n'ai pas
donné lieu à votre hardiesse, ce me semble. De quoi s' agit -il entre vous et
moi ? DORAKTE. De rien pour vous , madame ; mais de tout pour un
malheureux que vous accablez. ÀHGÉLIQUB. Voilà des expressions aussi
déplacées qu'inutiles \ je vous avertis que je ne les écoute point.
DORAJfTE. Eh ! de grâce, madame, n'ajoutez point la raillerie aux discours
cruels que vous me tenez. Méprisez ma douleur; mais ne vous en moquez
pas. Je ne vous exagère point ce que je souffre. ÀVOÉLIQUE. Vous
m'empêchez de parler à Lisette, monsieur; ne m'interrbmpez point. 5. 8

ii4 LA MERE CONFIDENTE, LISETTE. Peut -on, sans être trop curieuse, vous demander à qui vous en avez ? ANGÉLIQUE. A vous ; je ne suis venue ici que parce que je vous cherchais \ voilà ce qui m'amène. DOKAMTE. Voulez-vous que je me retire, madame? ▲ IIGÉLIQIB. Comme vous voudrez , monsieur. DORÀKTE. Ciel! ▲ KGÉLIQVE. Attendez pourtant; puisque vous êtes là, je serai bien aise que vous sachiez ce que j'ai à vous dire. Vous m'avez écrit , vous avez eu conversation avec moi , vous pourriez vous en vanter , cela n'arrive que trop souvent ; et je serai charmée que vous appreniez ce que j'en pense. DORANTE. Me vanter, moi, madame ! De quel affreux caractère me faites - vous là ? Je ne réponds rien pour ma défense , je n'en ai pas la force. Si ma lettre vous a déplu , je vous en demande pardon ; n'en présumez rien contre mon respect; celui que j'ai pour vous m'est plus cher que la vie , et je vous le prouverai, en me condamnant à ne vous plus revoir, puisque je vous déplaïs.

ACTE II, SCÈNE III. 115 ANGÉLIQUE. Je VOUS ai déjà dit que je m'en tenais à Tindifférence. Revenons à Lisette. LISETTE. Voyons , puisque c'est mon tour pour être grondée Je ne saurais me vanter de rien., moi \ je ne vous ai écrit ni rencontrée; quel est mon crime ? ANGÉLIQUE. Dites -moi-, il n'a pas tenu à vous que j'en eusse des dispositions favorables pour monsieur ^ c est par vos soins qu'il a eu avec moi toutes les entrevues où vous m'avez amenée, sans me le dire; car c'est sans me le dire; en avez-vous senti les conséquences? LISETTE. Non, je n'ai pas eu cet esprit-)à. ANGÉLIQUE, Si monsieur, comme je l'ai déjà dit, et à l'exemple de presque tous les jeunes gens , était homme à faire trophée d'une aventure dont je suis tout-à-fait innocente, où en serais- je? LISETTE, à l'écrit. Remerciez, monsieur. DOEANTS. Je ne saurais parler. ANGÉLIQUE. Si , de votre côté , vous êtes de ces filles intéressées qui ne s'en soucient pas de faire tort à leurs maîtresses ,

ii6 LA MERE^CONFIDENTE, pourvu qu'elles y trouvent leur avantage, que ne risquerais -je pas? LISETTE. Oh ! je répondrai, moi ; je n'ai pas perdu la parole : si monsieur est un homme d'honneur à qui vous faites injure *, si je suis une fille généreuse, qui ne gagne à tout cela que le joli compliment dont vous m'honorez, où en est avec moi votre reconnaissance, hein? ANGÉLIQUE. D'où vient donc que vous avez si bien servi Dorante ? Quel peut avoir été le motif d'un zèle si vif? Quels moyens a-t-il employés pour vous faire agir ? LISETTE. Je crois vous entendre; vous gageriez, j'en suis sûre , que j'ai été séduite par des présents ? Gagez , madame , faites-moi cette galanterie-là-, vous perdrez, et ce sera une manière de donner tout-à-fait noble. DOEARTE. Des présents, madame ! Que pourrais-je lui donner qui fût digne de ce que je lui dois ? LISETTE. Attendez, monsieur; disons pourtant la vérité. Dans vos transports , vous m'avez promis d'être extrêmement reconnaissant, si jamais vous aviez le bonheur d'être à madame -, il* faut convenir de cela. ANGÉLIQUE. Eh ! je serais la première à vous donner moi-même.

ACTE II, SCÈNE III. 117 DORANTE. Que je suis à plaindre d*avoir livré mon cœur à tant d*amour ! LISETTE. J'entre dans votre douleur , monsieur-, mais faites comme moi. Je n'avais que de bonnes intentions; j'aime ma maîtresse, tout injuste qu'elle est-, je voulais unir son sort à celui d'un homme qui lui aurait rendu la vie heureuse et tranquille ; mes motifs lui sont suspects, et j'y renonce. Imitez-moi, privez-vous, de votre côté, du plaisir de voir Angélique, sacrifiez votre amour à ses inquiétudes; vous êtes capable de cet effort -là. A. » GÉLXQUE. Soit. LISETTE, à Dorante, à part. Retirez-vous pour un moment. DORANTE. Adieu, madame-, je vous quitte, puisque vous le voulez. Dans l'état où vous me jetez , la vie m'est à charge V je pars, pénétré d'une affliction mortelle, et je n'y résisterai point ^ jamais on n'eut tant d'amour, tant de respect, que j'en ai pour vous ; jamais on n'osa espérer moins de retour. Ce n'est pas votre indifférence qui m'accable , elle me rend justice-, j'en aurais soupiré toute ma vie sans m'en plaindre ; et ce n'était point à moi, ce n'est peut-être à personne à prétendre à votre cœur-, mais je pouvais espérer votre estime, je me croyais à l'abri du mépris, et ni ma passion ni mon caractère n'ont mérité les outrages que vous leur faites. (11 ion.)

The text on this page is estimated to be only 25.04% accurate

ii8 LA MÈRE CONFIDENTE, SCÈNE IV. ANGÉLIQUE,
LISETTE, LUBIN. ANGÉLIQUE. Il est parti ? LISETTE. Oui) madame.
AH GÉLIQUE y nn moment Mtt» parier, et k part. Tai été trop vite. Ma
mère, avec toute son expérience, en a mal jugé-, Dofânte est un honnête
homme. LISETTE, à part. Elle rêve , elle est triste \ cette querelle - ci ne
nous fera point de tort. IsVBI\y à Angélique. J'aperçois par là - bas un
passant qui vient envars nous : voulez- vous qu il vous regarde ?
ANGÉLIQUE. Eh ! que m'importe ? LISETTE. Qu'il passe ; qu'est-ce que
cela nous fait ? LUBIN, ipart. Il y a du bruit dans le ménage \ je m'en
retorne donc. (Haat.) Je vas me mettre pus près par rapport à ce que je
m'ennuie d'être si loin, j'aime à voir le monde ; vous me sarvirez de
récreation , n'est-ce pas ? LISETTE. Ck)mme tu voudras ^ reste à dix pas.

The text on this page is estimated to be only 29.66% accurate

ACTE II, SCÈNE V. iig LUBIN. Je les compterai en conscience,
(a p«rt.) Je sk pus fin qu'eux; i'alloùs faire roa fomiture de nouvelles pour la
bonne mère. (u ivioigoe.) SCÈNE y. ANGÉLIQUE, LISETTE, LUBIN,
éloigné. LISETTE. Vous avez furieusement maltraité Dorante l
ANGÉLIQUE. Oui; vous avez raison, j'eù suis fâchée ; ttai laissez-moi ,
car je suis outrée eontre vous. Lt8ETt£. Vous savez si je le mérite.
ANGÉLIQUE. Cest vous qui êtes cause que je me suis accoutumée à le
voir. LISETTE. Je n'avais pas dessein de vous tendre un mauvais service-,
et cette aventure-ci n'est triste que pour lui. Avez - vous pris garde à l'état où
il est ? C^est un homme au désespoir. ANGÉLIQUE. Je n'y saurais que
faire -, pourquoi s'en Vâ-t-il ? LISETTE. C'est aisé à dire à qui ne se soucie
pas de lui -, mais vous savez avec quelle tendresse il vous aime.

lao LA MERE CONFIDENTE. Et vous prétendez que je ne m'en soucie pas, moi ? Que vous êtes méchante ! LISETTE. Que voulez-vous que j'en croie ? Je vous vois tranquille , et il versait des larmes en s'en allant. ANGÉLIQUE. Lui? LISETTE. Eh! sans doute. ANGÉLIQUE. Et malgré cela» il part ! LISETTE. Eh ! vous l'avez congédié. Quelle perte vous faites! A Zr G É L I Q U E , après avotr réTé. Qu'il revienne donc , s'il y est encore 5 qu'on lui parle, puisqu'il est si af&igé. LISETTE. Il ne peut être qu'à l'écart dans ce bois ; il n'a pu aller loin , accablé comme il l'était. Monsieur Do^ rante ! monsieur Dorante ! SCÈNE VI. DORANTE, ANGÉLIQUE, LISETTE, LUBIN, éloigné. DORANTE. Est-ce Angélique qui m'appelle ?

ACTE II, SCÈNE VI. la LISETTE. Oui ; c'est moi qui parle -)
mais c'est elle qui vous demande. ▲ irGÉLIQUE. Voilà de ces faiblesses
que je voudrais bien qu'on m'épargnât. DOEÀNTE. Aquoidois-je
m'attendre, Angélique? Que souhaitez-vous d'un homme dont vous ne
pouvez plus supporter la vue ? ANGÉLIQUE. Il y a grande apparence que
vous vous trompez. nOHAITTE. Hélas ! vous ne m'estimez plus.
Jlf/&ÉLIQUE. Plaignez- vous, je vous laisse dire^ car je suis un peu dans
mon tort. DORASTE. Angélique a pu douter de mon amour ! ▲
SGÉLIQUE. Elle en a douté pour en être plus sûre ; oda est-il si
désobligeant ? DOEÀJfTE. Quoi ! j'aurais le bonheur de n'être point haï?
ANGÉLIQUE. J'ai bien peur que ce ne soit tout le contraire. DORANTE.
Vous me rendez la vie.

1aa LA MÈRE CONFIDENTE, ÀVGÉLIQUB. OÙ est celle letlre
que j'ai refusé de recevoir ? S'il ne lient qu'à la lire, on le veut bien.
DOBANTE. J'aime mieux vous entendre. ANGÉLIQUE» Vous n'y perdez
pas. DOBAHTB. Ne vous dëQez donc jamais d'un cœur (Jui vous adore.
AVGtLIQUB. Oui , Dorante , je vous le promets \ voilà qui est fini. Excusez
tous deux l'embarras où se trouve une fïUe de mon âge, timide et vertueuse.
Il y a tant de pièges dans la vie ! j'ai si peu d'expërience ! serait - il difficile
de me tromper , si on voulait ? Je n*ai que ma sagesse et mon innocence
pour toute ressource, et quand on n'a que cela, on peut avoir peur -, mais me
voilà bien rassurée. Il ne me reste plus qu uil chagrin. Que deviendra cet
amour ? Je n'y vois que des sujets d'affliction. Savez -^ vous bien que ma
mère me propose un époux, que je verrai dans un quart d'heure? Je ne vous
disais pas tout ce qui m'agitait*, il m'était ^ien perttiis d'étré fâcheuse ,
comme vous voyez. nOUAITTE. Angélique, vous êtes toute mon espérance.
LISETTE. Mais si vous avouiez votre amour à cette mère qui

ACTE II, SCÈNE VI. laS TOUS aime tant, serait- elle inexorable ? Il n'y a qu'à supposer que vous avez connu monsieur à Paris, et qu'il y est. ANGÉLIQUE. Cela ne mènerait à rien, Lisette, à rien du tout; je sais bien ce que je dis. nORÀRTE. Vous consentirez donc d'être à un autre ? ANGÉLIQUE. Vous me faites trembler. . DOBAVTS. Je m'égare à la seule idée de vous perdre , et il n'est point d'extrémité pardonnable que je ne sois tenté de vou\$ proposer. ANGÉLIQUE. D'extrémité pardonnable ! LISETTE. J'entrevois ce qu'il veut dire. ANGÉLIQUE. Quoi ! me jeter à ses genoux ? c'est bien mon dessein. Lui résister ? j'aurai bien de la peine, surtout avec une mère aussi tendre. LISEf TE. Bon! tendre; si elle l'était tant, vous génèrait-elle là -dessus? Avec le bien que vous avez, vous n'avez besoin que d'un honnête homme, encore une fois.

ia4 l'A MÈRE CONFIDENTE, ANGÉLIQUE. Tu as raison ; c'est une tendresse fort mal entendue, j'en conviens. DORANTE. Ah ! belle Angélique , si vous aviez tout Fainour que j'ai , vous auriez bientôt pris votre parti : ne me demandez point ce que je pense y je me trouble , je ne sais où je suis. ANGÉLIQUE, à LU«U». Que de peines ! Tâche donc de lui remettre l'esprit 5 que veut-il dire ? LISETTE. Eh bien ! monsieur, parlez ; quelle est votre idée ? DORANTE, ««jetant & ses genoux. Angélique, je meurs ; que voulez-vous ? ANGÉLIQUE. Non ! levez-vous et parlez ; je vous l'ordonne. DORANTE. J'obéis ; votre mère sera inflexible , et dans le cas où nous sommes... ANGÉLIQUE. Que faire ? DORANTE. Si j'avais des trésors à vous offrir , je vous le dirais plus hardiment. ANGÉLIQUE. Votre cœur en est un ; achevez, je le veux.

ACTE II, SCÈNE VI. 15 DOUANTE. À notre place, on se fait son sort à soi-même. ANGÉLIQUE. Et comment ? DORANTE. On s'échappe... LUBIN¹⁵deloin. An volenr ! ANGÉLIQUE. Après? DOEANTE. Une mère s*emporte ; à la fin elle consent ; on se réconcilie avec elle , et on se tronve uni avec ce qu'on aime. ANGÉLIQUE. Mais ou j'entends mal, ou cela ressemble à un enlèvement. En est-ce un, Dorante? DORANTE. Je n*ai plus rien à dire. ANGÉLIQUE, le regardant. Je VOUS ai forcé de parler, et je n'ai que ce que je mérite. LISETTE. Pardonnez quelque chose au trouble où il est; le moyen est dur, et il est fSicheux qu'il n'y en ait point d'autre. ANGÉLIQUE. Est-ce là un moyen , est-ce un remède qu'une extravagance ? Âh ! je ne vous reconnais pas à cela , Dorante ; je me passerai mieux de bonheur que de

The text on this page is estimated to be only 28.67% accurate

126 LA MÈRE CONFIDENTE, vertu. Me proposer d'être insensée , d'être méprisable ! Je ne vous aime plus. DORANTE. Vous ne m'aimez plus ! Ce mot m'écabole , il m'arrache le cœur. LISETTE. En vérité, son état me touche. DORANTE. Adieu , belle Angélique ; je ne survivrai pas à la menace que vous m'avez faite. ▲ ANGÉLIQUE. Mais , Dorante, êtes-vous raisonnable? LISETTE. Ce qu'il vous propose est hardi ^ mais ce n'est pas un crime. ANGÉLIQUE. Un enlèvement, Lisette! DORANTE. Ma chère Angélique, je vous perds. Concevez-vous ce que c'est que vous perdre ? et si vous m'aimez un peu , n'êtes-vous pas effrayée vous-même de l'idée de n'être jamais à moi ? Et parce que vous êtes vertueuse, en avez - vous moins de droit d'éviter un malheur ? Nous aurions le secours d'une dame qui n'est heureu-^ sement qu'à un quart de lieue d'ici , chez qui je vous mènerais. LUBIN, deUin. Aïe ! aïe !

The text on this page is estimated to be only 26.16% accurate

ACTE II, SCENE VIII. ^ 127 ÀZVGÉIfIQUi;. Non, Dorante^
laissons là votre dame. Je parlerai à ma mère , elle est bonne ^ je la
toucherai peut-être ; je la toucherai , je Tespère. Ah ! SCÈNE VIL LUBIN,
LISETTE, ANGÉLIQUE, DORANTE. LUBIM. Eh ! vite , eh ! vite , qu^on
s'éparpille -, v*là ce grand monsieur que j*ons vu une fois à Paris , cheux
vous , et qui ne parle point. (iiiVeane.) ÀITGÉLIQUE. Cest peut - être celui
à qui ma mère me destine. Fuyez, Dorante-, nous nous reverrons tantôt -, ne
vous inquiétez point. (Uoram* toit.) SCÈNE yiii. ANGÉLIQUE, LISETTE,
ERGASTE. ANGÉLIQUE, «nie voyant. C'est lui-même. Ah ! quel homme !
LISETTE. U n'a pas l'air éveillé. EHGÀSTE, marchant lentement. Je suis
votre serviteur, madame ^ je devance madame votre mère , qui est
embarrassée ^ elle m'a dit que vous vous promeniez.

ia8 LA MÈRE CONFIDENTE, ANGÉLIQUE. Vous le voyez ,
monsieur. BRGÀSTB. Et je me suis hâté de venir vous faire la révérence.
LISSETTE, èpart. Appelle-t-il cela se hâtec? ERGÀSTE. Ne suis-je pas
importun ? ANGÉLIQUE. Non , monsieur. LISSETTE, à part. Ah ! cela vous
plaît à dire. ERGASTE. Vous êtes plus belle que jamais. ANGÉLIQUE. Je
ne Fai jamais été. ERGASTE. Vous êtes bien modeste. LISSETTE, k part. U
parle comme il marche. ERGASTE. Ce paysKsi est fort beau.
ANGÉLIQUE. U est passable. LISSETTE, A part. Quand il a dit un mot, il
est si fatigué qu'il fiiut qu'il se repose.

The text on this page is estimated to be only 29.99% accurate

ACTRII, SCÈNE VIII. 139 BRGASTE. Et solitaire.

ANGÉLIQUE. On n'y voit pas grand monde. , LISETTE, Quelque importun par- ci par-là. EaUÀSTE. ^ y en a partout. (On e<t da unpt una parltr.) LI8EÏTE, à pkrt. Voilà la conversation tombée \ ce ne sera pas moi qui la relèverai. - BRGÀSTB, Ah ! bonjour, Lisette» LISETTE. Bonsoir, monsieur. Je vous dis bonsoir, parce que je m'endors. Ne trouvez-vous pas qu'il fait un temps pesant ? ERGASTB. Oui, cerne semble. LISETTE. Vous vous en retournez sans doute ? BRGASTE. Rien que demain. Madame Ârgante m'a retenu. ANGÉLIQUE. Et monsieur se promène-t-il ? BRGASTE. Je vais d'abord à ce château voisin, pour y porter 5. 9

The text on this page is estimated to be only 27.71% accurate

i3o LA MERE CONFIDENTE, une lettre qu'on m*a prié de rendre en main propre, et je reviens ensuite. ANGÉLIQUE. Faites , monsieur -, ne vous gênez pas. BRGÀSTE. Vous me le permettez donc ? ▲ KGÉLIQUB. Oui, monsieur. « LISETTE. Ne vous pressez point -, quand on a des commissions, il faut y mettre tout le temps nécessaire. J^'a-^ vez*vous que celle-là ? EBGÀSTE. Non, c'est Tunique. LISETTE. Quoi ! pas le moindre petit compliment à faire ailleurs? EaOÀSTE. Non. ANGÉLIQUE. Monsieur y soupera peut-être ? LISETTE. Et, à la campagne , on couche où Ton soupe. ERGASTE. Point du tout-, je reviens incessamment, madame. (A pari , en s'en allant.) Jc uc saisque dirc aux fommos , même à celles qui me plaisent, (iicort.)

ACTE IIr SCÈNE IX. i3i SCÈNE IX. ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE. Ce garçon - là a de grands talens pour le silence ; quelle abstinence de paroles ! U ne parlera bientôt plus que par signes.

ANGÉLIQUE. Il a dit que ma mère allait venir, et je m'ëloigne. Je ne saurais lui parler dans le désordre d'esprit où je suis ^ j'ai pourtant dessein de F attendrir sur le chapitre de Dorante. LISETTE. Et moi, je ne vou\$

conseille pas de lui en parler; TOUS ne feriez que la révolter davantage, et elle se hâterait de conclure. ANGÉLIQUE. Oh ! doucement ! je me

révolterais à mon tour. LISETTE, riant. Vous , contre cette mère qui dit

qu'elle vous aime tant ? ANGÉLIQUE. Eh bien ! qu'elle aime donc mieux ; car je ne suis point contente d'elle. LISETTE. Retirez -vous, je crois qu'elle vient. (Angtffi^ue ioh.) ■

The text on this page is estimated to be only 29.37% accurate

i32 LA MERE CONFIDENTE, SCÈNE X. M- ARGANTE,
LISETTE, qui veut s'en aller. m" ^ ÀRGÀlfTE, àpart. Voia cette foarbe de
suivante, (Ham.) Un moment, où est ma fille ? J'ai cru la trouver ici avec
monsieur Rrgaste. LISETTE. * Un y étaient tous deux tout à Fbeure ,
madame -, mais monsieur Ergaste est allé à cette maison d'ici près, remettre
une lettre à quelqu'un y et mademoiselle est là-bas, je pense. m" ^*
ARGANTE. Allez lui dire que je serais bien aise de la voir. LISETTE, 4
part. EUe me parle bien sèchement. (Haat.)ry vais, madame-, mais vous me
paraissez triste ^ j'ai eu peur que vous ne fussiez fichée contre moi. m" *
argahtb. Contre vous? est-ce que vous le méritez, LisetJ ^ ? LISETTE. Non,
madame. m" ^ ARGANTE. Il est vrai que j'ai l'air plus occupé qu à
l'ordinaire. Je veul marier ma fille à Ergaste , vous le savez ^ et je crains
souvent qu elle n'ait quelque chose dans le cœur -, mais vous me le diriez,
n'est -il pas vrai?

The text on this page is estimated to be only 29.78% accurate

ACTE II, SCENE XI. i33 LISETTE. Eh ! mais, je le saurais. m"*
ÀRGÀITTE. Je n'en doute pas ; allez , je connais votre fidélité , Lisette ^ je
ne m'y trompe pas , et je compte bien vous en récompenser comme il faut.
Dites à ma fille que je l'attends. LISETTE, à p«rt. Elle prend bien son temps
pour me louer! (BUt Mru) m"^* ÀRGAirTE. Toute fourbe qu'elle est , je
Fai embarrassée. SCÈNE XI. LUBIN, M" ARGANTE. ^ m"* ÀHGANTE.
Âh ! tu viens à propos. As - tu quelque chose à me dire? LUBIH. Jamigoi !
si j' avons queuque chose î J'avons vu des pardons , j'avons vu des offenses ,
des allées , des venues, et pis des moyens pour avoir un mari. ic"* àrgànte.
Hâte -toi de m'instruire, parce que j'attends Angélique. Que sais- tu?
LUBIXf. Pisque vous êtes pressée , je mettrons tout en un tas.

The text on this page is estimated to be only 23.72% accurate

i34 LA MÈRE CONFIDENTE, M** ÀR&ÀIITE. Parle donc.
LUBIN. Je sais une accusation , je sais une innocence , et pis U|i autre grand stratagème. Attendez , comment appelonl-Us cela ? m"*' ▲eoàiiite. Je ne ^entends pas ; mais va - f en , Lubin. J^aperçois ma fille, tu me diras ce que c'est tantôt ; il ne faut pas qu'elle nous voie ensemble. LUBXV. Je m*en retome donc à la provision, (u ton.) SCÈNE XII. M~ ARGANTE, ANGÉLIQUE. YoTons de quoi il sera question. ANGÉLIQUE, «part. Pas de confidence -, Lisette a raison , c'est plus sûr. (Htat.) Lisette m'a dit que vous me demandiez ma mère. m"" argaute. Oui^ je sais que tu as vu Ergaste ^ ton éloignement pour lui dure-t-il toujours ? * ANGÉLIQUE, «oariaot. Ergaste n'a pas change. m"* àrgante. Te souvient --il qu'avant que nous vinssions ici , tu m'en disais du bien ?

The text on this page is estimated to be only 29.74% accurate

ACTE II, SCENE XII. i35 Je vous en dirai volontiers encore , car je ^{^^}estime ; mais je ne Faime point, et Testime et Tindifférence vont fort bien ensemble. m"* àrgante. Parlons d'autre chose. N'as- tu rien à dire à ta confidente ? ANGÉLIQUE. Non, il n'y a plus rien.de nouveau. m"* àrgawte. Tu n'as pas revu le jeune homme ? ANGÉLIQUE. Oui, je l'ai retrouve -, je lui ai dit ce qu'il fallait, et voilà qui est fini. m"* ARGANTE, sourUnl. Quoi ! absolument fini ? ANGÉLIQUE. Oui, tout-à-Ëiit. m"" ARGANTE. Tu me charmes , je ne saurais t'exprimer la satisfaction que tu me donnes. Il n'y a rien de si estimable que toi , Angélique , ni rien aussi d'égal au plaisir que j'ai à te le dire^ car je compte que tu me dis vrai ^ je me livre hardiment à ma joie. Tu ne voudrais pas m'y abandonner, si elle était fausse : ce serait une cruauté dont tu n'eâ pas capable. ANGÉLIQUE , d'au (on timide. Assurément.

i36 LA. MÈRE CONFIDENTE, M** ARGAMTE. Va, IH n'as pas besoin de me rassurer, ma fiUe\$ ta me ferais injure, si tu croyais que j'en doute. Non, ma chère Angélique, tu ne verras plus Dorante^ tu Tas renvoyé, j'en suis sûre. Ce n'est pas avec un ca^* ractère comme le tien qu'on est exposé à la douleur d'être trop crédule. N'ajoute donc rien à ce que tu m'as dit-, tu ne le verras plus, tu m'en assures, et cela suffit. Parlons de la raison , du courage et de la vertu que tu viens de montrer. Angélique, d'an aU interdit, à pan. Que je suis confuse ! m"* ÀEGÀirTE. Grâce au ciel, te voilà donc encore plus respecta-* ble, plus digne d'être aimée, plus digne que jamais de faire mes délices. Que tu me rends glorieuse. An-* géll^ue ! ANGÉLIQUE, plcArant. Ah ! ma mère, arrêtez, de grâce. h"* argawte. Que vois -je? Tu pleures, ma fille-, tu viens det triompher de toi-même, tu me vois enchantée, et tu pleures ! ANGÉLIQUE, s« jetant 4 fes genoux. Non, ma mère, je ne triomphe point. Votre joie et vos tendresses me confondent; je ne les mérite point. M** A a G A N TE la reLève. Relève-toi , ma chère enfant. D'où te viennent ces

ACTE II, SCÈNE XII. i3y mouvemens où je te reconnais toujours? Que veulentils dire ? Hélas ! c'est que je vous trompe. m"* àroàutb. Toi? (tinmoneot MU rien aire.) Non, tu HO me trompes point, puisque tu me Tavoues, Achevé; voyons de quoi il est question. ANGÉLIQUE. Vous allez frémir! On m'a parlé d'enlèvement. IC"* AUGÀITTB. Je n'en suis point surprise. Je te l'ai dit; il n'y a rien dont ces étourdis-là ne soient capables ; et je suis persuadée que tu en as plus frémi que moi. ANGÉLIQUE. J'en ai tremblé , il est vrai ; j'ai pourtant eu la fai* blesse de lui pardonner, pourvu qu'il ne m'en parle plus. m"* akgahte. N'importe *, je m'en fie à tes réflexions ; elles te donneront bien du mépris pour lui. ANGÉLIQUE. Eh ! voilà encore ce qui m'afflige dans l'aveu que je vous fais ; c'est que vous allez le mépriser vousmême. Il est perdu \ vous n'étiez déjà que trop pré* venue contre lui; et cependant il n'est point si méprisable. Permettez que je lejustifie: je suis peut-être prévenue moi-même; mais vous m'aimez, daignez

iA\$ LA MÈRE CONFIDENTE, m[^]enlendre, portez vos bontés jusque-là. Vouj- croyez que c est un jeûna. homme sans caractère, qui a plus de vanité que d'amour, qui ne eherc}ie qu'à me séduire, et ce n est point cela, je vous assure. Il a tort de m'avoir proposé ee que je vqus ai dit-, mais il faut regarder que c'est Je tort d'un homme au désespoir, que j'ai vu fondre en larmes quand j'ai paru irritée ; d'un homme à qui la crainte de me perdre a tourné la tête. Il n'a point de bien , il ne s'en est point caché , il me l'a dit. U ne lui restait donc point d'autre ressource que celle dont je vous parle ; ressource que je condamne comme vous ^ Biais qu'il ne m'a proposée que dans la seule vue d'être à moi. C'est tout ce qu'il y a compris ^ car il m'adore , on n'en peut douter. Eh ! ma fille ! il y en aura tant d'autres qui t'aimeront encore plus que lui. ANGÉLIQUE. Oui[^] mais je ne les aimerai pas, moi, m'aimassentils davantage[^] et cela n'est pas possible. h"* argante. D'ailleurs, il sait que tu es riche. ANGÉLIQUE. H l'ignorait quand il m'a vue 5 et c'est ce qui devrait l'empêcher de m'aimer. Il sait bien que quand une fille est riche, on ne la donne qu[^]à un homme qui a d'autres richesses, tout inutiles qu'elles sont; c'est du moins l'usage-, le mérite n'est compté pour rien.

ACTE II, SCÈNE XII. iSg m""* ÀRG4NTE. Tu le défends d'une manière qai m' alarme. Que pentes- tu donc de cet enlèvement ? Dis - moi, tu es la franchise même ^ ne serais-* tu point en danger d'y consentir ? ▲ NGéLIQtJE. Ah ! je ne crois pas , ma mère. M""* ARGAHTE. Ta mère ! Ah ! le ciel la préserve de savoir seulement qu'on te le propose ! Ne te sers plus de ce nom \ elle ne saurait le soutenir dans cette occasion-ci. Mais pourrai^-tu la fuir? te sentirais -tu la force de l'af&iger jusque-là, de lui donner la mort, de lui porter le poignard dans le sein ? ANGÉLIQUE. J'aimerais mieux mourir moi-même. m""* aegaittb. Survivrait - elle à l'affront que tu te ferais? Souffre à ton tour que mon amitié te parle pour eUe. Lequel aimes - tu le mieux, ou de cette mère qui t'a inspiré mille vertus, ou d'un amant qui veut te les ôter toutes ? ANGÉLIQUE. Vous m'accablez. Dites -lui qu'elle ne craigne rien de sa fille '^ dites -lui que rien ne m'est plus cher ■ Dites'lui qu'elle ne craigne rien de sa jille. Il D^est pas naturel qu* Angélique , dans un pareil moment, songe à cette distinction konventionnelle de la mère et de la confidente , et charge froidement Vaikt de se* commissions pour l'iutre.

i4o LA MÈRE CONFIDENTE, qu'elle, et que je ne yevai plus
Dorante, si elle me condamne à le perdre. X""* AftGÂNTE. Et que perdras-
tu dans un inconnu qui n'a rien ? ANGÉLIQUE. Tout le bonheur de ma vie.
Ayez la bonté de lui dire aussi que ce n'est point la quantité de biens qui
rend heureuse, que j'en ai plus qu'il n'en faudrait avec Dorante, que je
languirais avec un autre. Rapportez-lui ce que je vous dis là, et que je me
soumets à ce qu'elle en décidera. m""* ÀRGAITTS. Si tu pouvais seulement
passer quelque temps sans le voir? Le veux-tu bien? Tu ne me réponds pas
-, à quoi songes-tu? ANGÉLIQUE. Vous le dirai-je? Je me repens d'avoir
tout dit; mon amour m'est cher, je viens de m'ôter la liberté d'y céder, et peu
s'en faut que je ne la regrette; je suis même fâchée d'être éclaircie -, je ne
vois rien de tout ce qui m'effraie, et me voilà plus triste que je ne rétais. m""
akgâte. Dorante me connaît-il? ANGÉLIQUE. Non, à ce qu'il m'a dit. k""*
aegante. Eh bien! laisse-moi le voir; je lui parlerai sous le

The text on this page is estimated to be only 24.74% accurate

ACTE II, SCÈNE XII. 141 nom d'une tante à qui tu auras tout confié , et qui veut te servir. Viens , ma fille ^ et laisse à mon cœur le soin de conduire le tien. ' AHAÉLIQUE. Je ne sais ^ mais ce que vous inspire votre tendresse m'est d'un bon augure. FIN DU SEGOND ACTE.

The text on this page is estimated to be only 28.64% accurate

i4a LA MÈRE CONFIDENTE, ACTE IIL SCÈNE I. M«*

ARGANTE, LUBIN. k''' àr gante. Peksonne ne nous voit-il ? LUBIN. On ne peut pas nous voir, drès que nous ne voyons parsonne. m"* àrgante. Cest qu'il me semble avoir aperçu là-bas monsieur Ergaste qui se promène. LUBIN. Qui ? ce nouviau venu ? Il n'y a pas de danger avec li \ ça ne regarde rin *, ça dort en marchant. M"* ÀRGÂNTE. N'importe , il faut l'éviter. Voyons ce que tu avais à me dire tantôt, et que tu n'as pas eu le temps de m'achever*. Est-ce quelque chose de conséquence ? ' £t que tu n*as pas eu le temps de m* achever. Oo B^st trop aperça qae Tauteur TaTait erapécbe d^achever, pour ne pas affaiblir Tiutêrét qui devait résulter, dans Ja scène suivante, de ces longs et pénibles épancbemens de la fille dans le sein de sa mère.

ACTE III, SCÈNE I. 143 LUBIN, Jarni , si c'est de conséquence !
Il s'agit tant seulement que cet amoureux veut détourner votre fille. m"
ARGÂITE. Qu'appelles- tu la détourner ? LUBIN. La loger ailleurs , la
changer de chambre -, v'ia c'en que c'est. m"* ÀR<IANTZ. Qu'a-t-elle
répondu ? LUBIN. U n'y a encore rien de décidé r, car votre fille a dit :
Comment, ventregué ! un enlèvement, monsieur, avec une mère qui m'aime
tant ! Bpn ! belle amitié ! a dit Lisette. Votre fille a reparti que c'était une
honte , qu'elle vous parlerait, vous émouverait, vous embrasserait les
jambes^ et pis'chacun a tiré de son côté , et moi chimian. h"* augajvtk. ' » »
Je saurai y mettre ordre. Dorante va-t-il se rendre' ici? Tatiguë , s'il viendra !
Je H ons donné l'ordre de la part de votre demoiselle ; il ne peut pas
manquer d'être obéissant, et la chaise de poste est au bout de l'allée. ["•
ARGAUTE. La chaise !

i44 LA MÈRE CONFIDENTE, . LOBIH. Eh ! voirement oui !
avec une dame entre deuc âges , qu'il a mémement descendue dans
Thôtellerie du village. M** ârgâhte. Et pourquoi Ta-t-il amenée ? • LITBIN.
Pour à celle fin qu'aile fasse compagnie à noute demoiselle, si elle veut iaire
un tour dans la chaise-, et pis dç là , aller souper en ville, à ce qui m'est avis
, selon queuques paroles que j'avons attrapées , et qu'ils disiont tout bas.
Voilà de furieux desseins ! Adieu , je m'éloigne •, et surtout ne dis point à
Lisette que je suis iciLUBXir. Je vas donc courir après elle ; mais faut que
chacun soit content. Je sis leur commissionnaire itou à ces enfans. Quand
vous arriverez , leur dirai-je que vous venez ? M** IBGAHTE. Tu ne leur
diras pas que c'est moi, à cause de Dorante qui ne m'attendait pas-, mais
seulement que c'est quelqu'un qui approche. (4 p-n.) Je ne veux pas le
mettre entièrement au fait. LUBIK. Je vous entends-, rien que queuqu'un,
sans nommer parsonne. Je ferai voûte affaire, noute maîtresse^

ACTE m, SCENE IL 145 enfalez le taillis , stapendant que je reste pour la manigance. SCÈNE II. LUBIN, ERGASTE. LUBIH. MoKGuÉ !. je gaigne bien ma vie avec F amour de s te jeunesse. Bon ! à Tautre. Qu'est-ce qu il vianr roder ici sti*là ? ERGÂSTE, rêveur. Interrogeons ce paysan 9 il est de la maison. LUBIN, chanUot ea te promenanl * La, la, la. BRGA5TE. Bonjour, Fami. LUBin. Serviteur. La , la. EBGA8TE. Y a-t-il long-temps que vous êtes ici ? LUBIN. Il n*y a que Thorloge qui en sait le compte *, moi , je n'y regarde pas. EBGÀ8TE. Il est brusque. LUBIN. Les gens de Paris passent -ils leur chemin queuquefois ? Restez-vous là, monsieur? ERGA»STE. Peut-être. 5. 10 ^ ^

i46 LA MÈRE CONFIDENTE, LUBIN. Oh ! que aanni ! la civilité ne vous le parmet pas. BRGÀSTE. Et d'où vient ? LUBIN. C'est que vous me portez de rincommodité. J'ons besoin de ce chemin -ci pour une confarence en cachette. BRGÀSTE. le te laisserai libres je n'aime à gêner personne-, mais dis -moi, connais -tu un nommé monsieur Dorante ? LUBIN. Dorante ? Oui-dà. BRGÀSTE. B vient quelquefois ici , je pense, et connaît mademoiselle Angélique ? LUBIN. Pourquoi non ? Je la connais bian, moi. BRGÀSTE. N'est-ce pas lui que tu attends ? LUBIN. c'est à moi à savoir ça tout seul. Si je vous disais oui , nous le saurions tous deux. BRGÀSTE. C'est que j'ai vu de loin un homme qui lui ressemblait. LUBIN. Éh bien ! cette ressemblance , ne faut pas que vous l'aparceviez de près , si vous êtes honnête.

ACTE m, SCÈNE II. 147 I EEGÀSTE. Sans doute ^ mais j'ai compris d'abord qu'il était amoureux d'Angélique, et je ne me suis approché de toi que pour en être mieux instruit. LUBIN. Mieux ! Eh ! par la sambille , allez donc oublier ce que vous savez déjà. Comment instruire un homme qui est aussi savant que moi ? EEGÂSTE. Je ne te demande plus rien. LUBIN, Voyez qu'il a de peine ! Gageons que vous savez itou qu'elle est amoureuse de li ? ERGÀSTE. Non ^ mais je l'apprends. LUBIf. Oui, parce que vous le saviez*, mais transportezvous plus loin •, faites - li place , et gardez le secret , monsieur; ça est de conséquence. ERGÀSTE. Volontiers, je te laisse, (iiiort.) L U B I If , le Toyant partir. Queu sorcier d'homme ! Dame , s'il n'ignore de rin , ce n'est pas ma fautes

i48 LA MÈRE CONFIDENTE, SCÈNE III. DORANTE, LUBIN.

LUBIN. Bon, vous êtes homme de parole. Mais dites-moi, avez -vous souvenance de connaître un certain monsieur Ergaste, qui a Tair d'être gelé, et qu'on dirait qu'il ne va ni ne grouille, quand il marche? DORANTE. Un homme sérieux ? LUBIN. Oh ! si sérieux que j'en sis tout triste.

DORANTE. Vraiment oui ! je le connais , s'il s'appelle Ergaste. Est-ce qu'il est ici ? LUBIN. Il y était tout présentement^ mais je li avons finement persuadé d'aller être ailleurs. DORANTE. Explique-toi , Lubin. Que fait-il ici ? LUBIN. Oh ! jarniguenne, ne m'amusez pas, je n'ons pas le temps de vous acouter dire^ je suis pressé d'aller avartir Angélique -y ne démarrez pas. DORANTE. Mais, dis-moi auparavant...

ACTE m, SCÈNE IV. 149 LITBIN, encolure. Tantôt je ferai le récit de ça. Pargué ! allez -, j'ons bian le temps de Tentamer de la manière. (IImh.) SCÈNE IV. ERGASTE, DORANTE. DORANTE 9 un moment Mal. Ergaste! dit -il; connaît -il Angélique dans ce pays-ci ? BRGÀSTE, rêrant. C'est Dorante lui-même. DORANTE. Le voici. Me trompë-je ? Est-ce vous, monsieur? ERGASTE.^ Oui, mon neveu. DORANTE. Par quelle aventure vous trouvé-je dans ce pays-ci ? ERGASTE. J'y ai quelques amis que j'y suis venu voir-, mais qu'y venez-vous faire vous-même ? Vous m'avez tout l'air d'y être en bonne fortune -, je viens de vous y voir parler à un domestique, qui vous apporte quelque réponse, ou qui vous y ménage quelque entrevue. DORANTE. Je ferais scrupule de vous rien déguiser. Il y est question d'amour, monsieur, j'en conviens. ERGASTE. Je m'en doutais. On parle ici d'une très -aimable

i5o LA MÈRE CONFIDENTE, fille, qui s'appelle Angélique. Est-ce à elle que s'adressent vos vœux? DORANTE. C'est à elle-même.
BRGASTB. Vous avez donc accès chez la mère? DORANTE. Point du tout, je ne la connais pas y et c'est par hasard que j'ai vu sa fille. BRGASTE. Cet engagement-là ne vous réussira pas , Dorante^ vous y perdez votre temps^ car Angélique est extrêmement riche : on ne la donnera pas à un homme sans bien. DORANTE. Aussi la quitterais-je , s'il n'y avait que son bien qui m'arrêât) mais je l'aime, et j'ai le bonheur d'ea être aimé. ERGASTE. *
Vous Ta-t-elle dit positivement ? DORANTE. Oui , je suis sûr de son cœur.
ERGASTB. C'est beaucoup ; mais il vous reste encore un autre inconvénient; c'est qu'on dit que sa mère a pour elle actuellement un riche parti en vue. DORANTE. Je ne le sais que trop , Angélique m'en a instruit.

f ACTE III, SCÈNE IV. i5i BRGASTE. Et dans quelle disposition est-elle là-^dessus ? DORANTE. Elle est au désespoir! Et dit -on quel homme est ce rival? EEG48TE. Je lé connais ^ c'est un honnête homme. dorâhte. Il faut du moins qu'il soit bien peu délicat, s'il épouse une fille qui ne pourra le souiTir^ et puisque TOUS le connaissez, monsieur, ce serait en vérité lui rendre service, aussi bien qu'à moi, que de lot apprendre combien on le hait d'avance. ERGÀSTE. Mais on prétend qu'il s'en doute un peu. DORÀMTE. Il s'en doute et ne se retire pas! Ce n'est pas là un homme estimable. « ERGASTE. Vous ne savez pas encore le parti qu'il prendra. DORANTE. Si Angélique veut m'en croire, je ne le craindrai plus*, mais, quoiqu'il arrive, il ne peut Fépouser qu'en m'ôtant la vie. ERGASTE. Du caractère dont je le connais , je ne crois pas qu'il voulût vous ôter la vôtre , ni que vous fussiez

i52 LA MERE CONFIDENTE, d'humeur à attaquer la sienne ; et si vous lui disiez poliment vos raisons , je suis persuadé qu'il y aurait égard. Voulez-vous le voir? DORANTE. C'est risquer beaucoup. Peut-être avez - vous meilleure opinion de lui qu'il ne mérite. S'il allait me trahir? Et d'ailleurs, où le trouver? ERGASTE. Oh ! rien de plus aisé; car le voilà tout porté pour vous entendre. DORANTE. Quoi ! c'est vous , monsieur ? ERGASTE. Vous l'avez dit, mon neveu. DORANTE. Je suis confus de ce qui m'est échappé ; et vous avez raison , votre vie est bien en sûreté. ERGASTE. ^ La vôtre ne court pas pluà de hasard, comme vous voyez. DORANTE. Elle est plus à vous qu'à moi ; je vous dois tout , et je ne dispute plus Angélique. ERGASTE. L'attendez-vous ici ? DORANTE. Oui, monsieur; elle doit y venir ; mais je ne la ver

ACTE III, SCENE V. i53 rai que pour lui apprendre
l'impossibilité où je suis de la revoir davantage. ERGASTE. Point du tout,
allez votre chemin. Ma façon d'aimer est plus tranquille que la vôtre ; j'en
suis plus le maître» et je me sens touché de ce que vous me dites.
DORANTE. Quoi! vous me laissez la liberté de poursuivre? eugâte.
Liberté tout entière. Continuez , vous dis-je \ faites comme si vous ne
m'aviez pas vu , et ne dites ici à personne qui je suis, je vous le défends
bien. Voici Angélique ; eUe ne m'aperçoit pas encore -, je vais lui dire un
mot en passant , ne vous alarmez point. SCÈNE V. DORANTE,
ERGASTE; ANGÉLIQUE, apercevant Érgasie, veut se retirer, ERGASTE.
Ce n'est pas la peine de vous retirer, madame; je suis instruit. Je sais que
monsieur vous aime, qu'il n'est qu'un cadet; Lubin m'a tout dit, et mon parti
est pris. Adieu, madame, (iiton.)

i54 LA MERE CONFIDENTE, SCÈNE VI. DORANTE,
ANGÉLIQUE. DORANTE. Voila notre secret découvert. Cet homme^là ,
pour se yenger^ va tout dire à votre mère. ANGÉLIQUE. Et
malheureusement il a du crédit sur son esprit. DORANTE. Il y a apparence
que nous nous voyons ici pour la dernière fois, Angélique? ANGÉLIQUE.
Je n'en sais rien. Pourquoi Efgaste se trouve-t-il ici? (A part.) Ma mère
aurait-elle quelque dessein ? DORANTE. Tout est désespéré-, le temps nous
presse. Je finis par un mot : m'aimez^vous? m'estimez'-vous ?
ANGÉLIQUE. Si je vous aime ! Vous dites que le temps presse , et vous
faites des questions inutiles ! , DORANTE. Achevez de m'en convaincre.
J'ai une chaise au bout de la grande allée : la dame dont je vous ai parlé, et
dont la maison est à un quart de lieue d'ici, nous attend dans le village.
Hâtons-nous de l'aller trouver^ et vous rendre chez elle.

ACTE III, SCÈNE VI. 155 ALF OÉLIQUE. Dorante, ne songez plus à cela; je vous le défends. DOAANTE. Vous voulez donc me dire un éternel adieu ? ANGÉLIQUE. Encore une fois y je vous le défends. Mettez-vous dans Tesprit que, si vous aviez le malheur de me persuader, je serais inconsolable; je dis le malheur, car n'en serait-ce pas un pour vous de me voir dans cet état? Je crois qu'oui. Ainsi , qu'il n'en soit plus question; ne nous effrayons point, nous avons une ressource. DORANTE. Et quelle est-elle? ANGÉLIQUE. Savez -vous à quoi je me suis engagée? A vous montrer à une dame de mes parentes. DOUANTE. De vos parentes? ANGÉLIQUE. Oui, je suis sa nièce ; et elle va venir ici. DORANTE. Et vous lui avez confié notre amour? ANGÉLIQUE. Oui. DOUANTE. Et jusqu'où Favez-vous instruite ? ANGÉLIQUE. • Je lui ai tout conté pour avoir son avis.

i56 LA MÈRE CONFIDENTE, DORANTE. Quoi ! la fuite même que je vous ai proposée? ÀNGÉLIQUE. Quand on ouvre son cœur aux gens, leur cache-t-on quelque chose? Tout ce que j'ai mal fait, c'est que je ne lui ai pas paru effrayée de votre proposition autant qu'il le fallait; voilà ce qui m'inquiète. DORANTE. Et vous appelez cela une ressource ? ÀNGÉLIQUE. Pas trop , cela est équivoque \ je ne sais plus que penser. DORANTE. Et vous hésitez encore de me suivre ? ÀNGÉLIQUE. Non-seulement j'hésite , mais je ne le veux point. DORANTE. Non, je n'écoute plus rien. Venez, Angélique, au nom de notre amour; venez, ne nous quittons plus, sauvez-moi ce que j'aime, conservez-vous un homme qui vous adore. ÀNGÉLIQUE. De grâce, laissez-moi , Dorante ; épargnez-moi cette démarche , c'est abuser de ma tendresse : en vérité , respectez ce que je vous dis. DORANTE. Vous-nous avez trahis -, il ne nous reste qu'un moment à nous voir, et ce moment décide de tout.

The text on this page is estimated to be only 29.59% accurate

ACTE III, SCÈNE VII. 167 ANGÉLIQUE, combattue. Dorante, je ne saurais m'y résoudre. DORANTE. Il faut donc vous quitter pour jamais. ANGÉLIQUE. Quelle persécution ! Je n'ai point Lisette , et je suis sans conseil. DORANTE. Ah! vous ne m'aimez point. ANGÉLIQUE. JPouvez-vous le dire ? SCÈNE VIL DORANTE, ANGÉLIQUE, LUBIN. LUBIN, paMot aa milieu d*oax tant »*arrêter. Prenez garde -, reboutez le propos à une autre fois ; voici queuqu un. DORANTE. Et qui? .LUBIN. Queuqu'un qui est fait comme une mère. DORANTE , fujant avec Lubio. Votre mère ! Adieu, Angélique, je Favais prévu \ U n'y a plus d'espérance. ANGÉLIQUE, Tonlant le roteair. Non \ je crois qu'il se trompe , c'est ma parente. Il ne m'écoute point ; que ferai-je ? Je ne sais où j'en suis.

i58 LA MÈRE CONFIDENTE, SCÈNE VIII. M- ARGANTE,
ANGÉLIQUE. ANGÉLIQUE, allant 4 m mère. Ah , ma mère ! Qu*as - tu
donc , ma fille ? d*oii vient que tu es si troublée ? àugéliqcb. Ne me quittez
point , secourez - moi ^ je ne me reconnais plus. m"* àe gante. Te secourir !
Et contre qui , ma chère fille ? ANGÉLIQUE. Hélas ! contre moi , contre
Dorante et contre vous, qui nous séparez peut-être. Lubin est venu dire que
c'était vous. Dorante s*est sauvé, il se meurt; et je vous conjure qu'on le
rappelle , puisque vous voulez lui parler. m"* AEGANTE, a part. Sa
franchise me pénètre. (Haut.) Oui , je te Tai promis , et j'y consens ; qu'on le
rappelle. Je veux devant toi le forcer lui-même à convenir de l'indignité
qu'il te proposait. (Siie appeUt Lnbin.) Lubiu , cherche Dorante, et dis-lui
que je l'attends ici avec ma nièce. LUBIN. Voûte nièce ! Est-ce que vous
êtes itou la tante de voûte fille? (Il sort.)

ACTE III, SCÈNE IX. iS^ Va , ne t'embarrasse point. Mais j'aperçois Lisette ^ c est un inconvénient ; renvoie-la comme tu pourras, avant que Dorante arrive. Elle ne me reconnaîtra pas sous cet habit , et je me cache avec ma coiffe. SCÈNE IX. M- ARGANTE, ANGÉLIQUE, LISETTE. LISETTE, èAngëliquo«. ÀPPAEEMMEifT que Dorantc attend plus loin. (A madame Argaate.) QuC jC UC VOUS SOis poiut SUSpCCtC , madame *, je suis du secret , et vous allez tirer ma maîtresse d'une dépendance bien dure et bien gênante; sa mère aurait infailliblement forcé son inclination. (A Angëiiquo.) Pour vous, madame, ne vous faites pas un monstre de votre fuite. Que peut -on vous reprocher, dès que vous fuyez avec madame ? MTM* ARGANTE, te découvrant. Retirez-vous. LISETTE, rayant. Oh! m"^- argahte. C'était le plus court pour nous en défaire. ANGÉLIQUE. Voici Dorante, je frissonne. Ah ! ma mère, songez que je me suis ôté tous les moyens de vous déplaire ; et que cette pensée vous attendrisse un peu pour nous.

The text on this page is estimated to be only 28.36% accurate

i6o LA MERE CONFIDENTE, SCÈNE X. DORANTE, M-
ARGANTE, ANGÉLIQUE, LUBIN. ANGÉLIQUE. Appechez , Dorante.
Madame n'a que de bonnes intentions -, je vous ai dit que j'étais sa nièce.
DORANTE, saluant. Je VOUS croyais avec madame votre mère. m"
à hantv. C'est Lubin qui s'est mal expliqué d'abord. DORANTE. Mais ne
viendra-t-elle pas ? m" a gaiite. Lubin y prendra garde. Retire*toi , et
nous avertis si madame Armante arrive. LUBIN)' rit par intervalles.
Madame Argante ? allez , allez , n'appréhendez rien plus, je la défie de vous
surprendre. Elle pourra arriver, si le diable s'en mêle. (ils sortent.)
SCÈNE XL M- ARGANTE, ANGÉLIQUE, DORANTE. m" argante. Eh
bien ! monsieur, ma nièce m'a tout conté , rassurez-vous ^ il me paraît que
vous êtes inquiet.

ACTE III, SCÈNE XI. 161 DORANTE. Tavoue, madame, que votre présence m'a d'abord un peu troublé. ANGÉLIQUE, à part Comment le trouvez-vous , ma mère? M** AEGAKTE, k partie premier mot. Doucement. Je ne viens ici que pour écouter vos raisons sur Tenlèvement dont vous parlez à ma nièce. DOSANTE. Un enlèvement est effrayant , madame -, mais le désespoir de perdre ce qu'on aime rend bien des choses pardonnables. ANGÉLIQUE. Il n'a pas trop insisté; je suis obligée de le dire. DORANTE. Il est certain qu'on ne consentira pas à nous unir. Ma naissance est égale à celle d'Angélique ; mais la différence de nos fortunes ne me laisse rien à espérer de sa mère. M*** ARGANTE. Prenez garde, monsieur; votre désespoir de la perdre pourrait être suspect d'intérêt; et quand vous dites que non , faut-il vous en croire sur votre parole? DORANTE. Ah ! madame, qu'on retienne tout son bien, qu'on me mette hors d'état de Favorir jamais. Le ciel me punisse si j'y songe ! 5. II

i6?. LA MÈRE CONFIDENTE, ANGÉLIQUE. Il m'a toujours parlé de même. m"" augànte. Ne nous interrompez point, ma nièce. (a Dorante) L'amour seul vous fait agir, soit; mais vous êtes, m'a - t- on dit , un honnête homme, et un honnête homme aime autrement qu'un autre. Le plus violent amour ne lui conseille jamais rien qui puisse tourner à la honte de sa maîtresse. Vous voyez; reconnaissez-vous à ce que je dis là, vous qui voulez engager Angélique à une démarche aussi déshonorante. Alf&ÉLIQUE, à part. Ceci commence mal. «"" ARGAITTE. Pouvez-vous être content de votre cœur ? Et supposons qu'elle vous aime , le méritez - vous ? Je ne viens point ici pour me fâcher, et vous avez la liberté de me répondre ; mais n'est - elle pas bien à plaindre d'aimer un homme aussi peu jaloux de sa gloire, aussi peu touché des intérêts de sa vertu, qui ne se sert de sa tendresse que pour égarer sa raison, que pour lui fermer les yeux sur tout ce qu'elle se doit à elle - même , que pour l'étourdir sur l'affront irréparable qu'elle va se faire ? Appelez - vous cela de l'amour ; et la puniriez -vous plus cruellement du sien, si vous étiez son ennemi mortel? DOUANTE. Madame, permettez - moi de vous le dire, je ne

ACTE III, SCÈNE XI. i63 vois rien dans mon cœur qui ressemble à ce que je viens d'entendre. Un amour infini, un respect qui m'est peut-être encore plus cher et plus précieux que cet amour même , voilà tout ce que je sens pour Angélique. Je suis d'ailleurs incapable de manquer d'honneur ', mais il y a des réflexions austères , qu'on n'est point en état de faire quand on aime. Un enlèvement n'est pas un crime , c'est une irrégularité que le mariage efface. Nous nous serions donné notre foi mutuelle , et Angélique, en me suivant, n'aurait fui qu'avec son époux. ANGÉLIQUE, à part Elle ne se paiera pas de ces raisons-là. M^{me} ARGANTE. Son époux, monsieur ! suffit-il d'en prendre le nom pour l'être? Et de quel poids, s'il vous plaît, serait cette foi mutuelle dont vous parlez? Vous vous croiriez donc mariés , parce que , dans l'étourderie d'un transport amoureux , il vous aurait plu de vous dire : Nous le sommes ? Les passions seraient bien à leur aise , si leur emportement rendait tout légitime. ANGÉLIQUE. Juste ciel ! m^{me} argante. Songez • vous que de pareils engagements déshonorent une fille; que sa réputation en demeure ternie, qu'elle en perd l'estime publique -, que son époux peut réfléchir un jour qu'elle a manqué de vertu, que la faiblesse honteuse où elle est tombée doit la flétrir à ses yeux mêmes , et la lui rendre méprisable ?

i64 LA MÈRE CONFIDENTE, ANGÉLIQUE y virement. Âh!

Dorante, que vous êtes coupable! Madame, je me livre à vous, à vos conseils; conduisez - moi, ordonnez; que faut-il que je devienne? Vous êtes la maîtresse; je fais moins cas de la vie que des lumières que vous venez de me donner. Et vous, Dorante, tout ce que je puis à présent pour vous, c'est de vous pardonner une proposition qui doit vous paraître affreuse.

DOEANTE. N'en doutez pas, chère Angélique; oui, je me rends, je la désavoue. Ce n'est pas la crainte de voir diminuer mon estime pour vous qui me frappe, je suis sûr que cela n'est pas possible; c'est l'horreur de penser que les autres ne vous estimeraient plus, qui m'effraie. Oui, je le comprends, le danger est sûr. Madame vient de m'édairer à mon tour, je vous perdrais; et qu'est-ce que c'est que mon amour et ses intérêts, auprès d'un malheur aussi terrible? m'" ARGANTE. Et d'un malheur qui aurait entraîné la mort d'Angélique, parce que sa mère n'aurait pu le supporter.

ANGÉLIQUE. Hélas! jugez combien je dois l'aimer, cette mère! Rien ne nous a gênés dans nos entrevues. Eh bien! Dorante, apprenez qu'elle les savait toutes, que je l'ai instruite de votre amour, du mien, de vos desseins, de mes irrésolutions.

ACTE III, SCENE Xi. i65 DOUANTE. Qu'entends -je?

ANGÉLIQUE. Oui, je Favais instruite. Ses bontés, ses tendresses volj
avaient obligée ; elle a été ma confidente , mon amie*, elle n'a jamais gardé
que le droit de me conseiller*, elle ne s'est reposée de ma conduite que sur
ma tendresse pour elle, et m'a laissée la maîtresse de tout, n n'a tenu qu à
moi de tous suivre, d'être une ingrate envers elle» de l'affliger impunément ,
parce qu'elle avait promis que je serais libre. Bon A RTS. Quel respectable
portrait me faites - vous d'elle ! Tout amant que je suis, vous me mettez
dans ses intérêts mêmes ; je me range de son parti , et me regarderais
comme le plus indigne des hommes , si j'avais pu détruire une aussi belle,
aussi vertueuse union que la vôtre. ANGÉLIQUE, à part. Ah ! ma mère , lui
dirai-je qui vous êtes ? DOBANTE. Oui, belle Angélique, vous avez raison.
Abandonnez-vous toujours à ces mêmes bontés qui m'étonnent , et que
j'admire. Continuez de leç mériter, je vous y exhorte. Que mon amour y
perde ou non , vous le devez. 3e serais au désespoir, si je l'avais emporté sur
elle. M ARGANTE, après avoir rêv^ qualqna Umps. Ma fille, je vous
permets d'aimer Dorante.

i66 LA MÈRE CONFIDENTE, DORANTE. Vous, madame, la mère d'Angélique ! ANGÉLIQUE. C'est elle - même. En connaissez -vous qui lui ressemble ? DOAANTC. Je suis si pénétre de respect.... M** ARGANTE. Arrêtez ; voici monsieur Ergaste. SCÈNE XII. ERGASTE, LES PRÉCÉDENS. ERGASTE. Madame, quelques affaires pressantes me rappellent à Paris. Mon mariage avec Angélique était comme arrêté \ mais j'ai fait quelques réflexions ^ je craindrais qu'elle ne m'épousât par pure obéissance , et je vous remets votre parole. Ce n'est pas tout ; j'ai un époux à vous proposer pour Angélique, un jeune homme riche et estimé. Elle peut avoir le cœur prévenu; mais n'importe. ANGÉLIQUE. Je vous suis obligée, monsieur; ma mère n'est pas pressée de me marier. m''' ARGANTE. Mon parti est pris, monsieur; j'accorde ma fille à Dorante que vous voyez. Il n'est pas riche; mais il

ACTE III, SCÈNE XII. 167 vient de me montrer un caractère qui me charme, et qui fera le bonheur d'Angélique. Dorante, je ne veux que le temps de savoir qui vous êtes. (Dorante vent m jeter ans genoux de madame A.rganle , qui le relève.) ERGASTE. Je vais vous le dire , madame \ c'est mon neveu , le jeune homme dont je vous parle , et à qui j'assure tout mon bien. m"*** A.'ItGÀIfTE. Votre neveu ! ANGÉLIQUE, à Uàranle, àpart. Ah ! que nous avons d'excuses à lui faire ! I DOBAHTE. Eh ! monsieur , comment payer vos bienfaits ? ERGASTE. Point de remerciemens. Ne vous avais-je pas promis qu'Angélique n'épouserait point un homme sans bien? Je n'ai plus qu'une chose à dire*, j'intercède pour Lisette, et je demande sa grâce. ["• AR GANTE. Je lui pardonne. Que nos jeunes gens la récompensent^ mais qu'ils s'en défassent. LUBIN. Et moi , pour bian faire , faut qu'en me récompense, et qu'en me garde. m"* ARGANTE. Je t'accorde les deux. FIN DE LA MÈRE CONFIDENTE.

The text on this page is estimated to be only 16.56% accurate

r LES FAUSSES CONFIDENCES, COMÉDIE EN TROIS
ACTES ET EN PROSE, Représentée pour la première Ibis par les
comédiens italiens , le 16 mars 1737.

JUGEMENT SUR LES FAUSSES CONFIDENCES. Geoffroy a écrit : « Je regarde les Fausses Confidences comme le chef-d'œuvre du théâtre de Marivaux. » Trois pages plus loin , dans son Cours de littérature dramatique (on a donné ce titre au recueil de ses feuilletons) , il écrit encore , à propos du Jeu de F Amour et du Hasard, du même auteur : « C'est , à mon gré, son chef-d'œuvre. » Comment concilier ces deux formules admiratives, qui accordent successivement à chacune des deux pièces une supériorité décidée et exclusive, au détriment de l'autre} On ne peut que répéter, après Horace : Quandoque... dormitat Homerus. Je ne dis pas , et pour cause , bonus Homerus. Le lecteur a déjà vu que le Jeu de F Amour et du Hasard était la pièce que je préférais , et cette opinion est aujourd'hui à peu près générale. Des motifs , j'en ai plusieurs ^ ainsi que le public probablement ; mais ce n'est pas ici le lieu de les exposer. J'ajouterai seulement que les Fausses Confidences sont , à mes yeux , une des plus charmantes pièces de notre vieux répertoire comique , le plus riche que l'on connaisse, n'en déplaise aux hardis novateurs de notre siècle, qui n'ont encore produit que des théories.

i7!i JUGEMENT Le célèbre critique que j'ai cité plus haut , et qu'il faut souvent citer, car il eut souvent raison , blâme, dans la comédie qui nous occupe, le sujet même, qui lui paraît romanesque. Il se récrie contre le rôle de cette « riche veuve qui s'enflamme dans quelques heures pour un inconnu sans fortune , et finit par épouser le soir celui qu'elle a vu le matin. « Je ne contesterai pas la justesse de cette censure ; mais je réclamerai contre ce qu'elle a de rigoureux et d'absolu « Il y a une vérité au théâtre qui n'est pas celle du monde : on doit y laisser librement circuler tout ce qui n'est pas absurde en soi. S'il s'agissait d'événements multipliés dont l'entassement en une seule journée fut physiquement impossible, à la bonne heure, je partagerais la sévérité d'un Aristarque» dont presque toutes les doctrines sont les miennes. Mais il n'y a pas de loi qui fixe de terme à une femme pour aimer^ et pour épouser celui qu'elle aime. On conçoit très - bien qu'elle aille vite en amour; et, avouons- le, oh le conçoit surtout en présence des pièces de notre époque. M. Scribe, qui a donné le ton à tous ses confrères , et qui méritait à coup sûr cet honneur , marche vite aussi à la scène. Voyez , en prenant le premier venu de ses légers et rapides ouvrages , voyez V Héritière ou la Demoiselle à marier. Dans ces deux chaî-mantes esquisses de mœurs, il s'agit de personnages, non-seulement inconnus d'abord l'un à l'autre, mais indifférents^, mais armés l'un contre l'autre de préventions défavorables. Et pourtant, ils finissent par s'aimer, par être malheureux de la séparation qui les menace, et cela au bout

SUR LES FAUSSES CONFIDENCES. 173 de quelques heures , entre le déjeuner et le dîner. Tolérez cette petite invraisemblance , qui cesse d'en éire une dès qu'elle est une chose convenue; et par combien de beautés, de mots plaisans, de situations heui^euses, même de peintures vraies , vous êtes dédommagé d'une indulgence que j'oserai presque appeler un devoir de spectateur ! Le sujet des Fausses Confidences est d'une invraisem• blance bien moins forte, et qui d'ailleurs disparaît entièrement par l'étonnante habileté de l'exécution. Geoffroy se hâte de l'avouer, plaçjint ainsi l'éloge auprès du blâme : « Les connaisseurs, dit-il, admirent l'art de l'auteur, qui a su répandre une couleur de vraisemblance sur un événement aussi extraordinaire. » En effet, Âraminte est riche; mais elle n'a pas l'ambition d'accroître sa fortune, ni d'enter sur son nom de finance un titre de comtesse , ainsi que le voudrait sa mère. Elle gémit des préjugés du monde qui lui défendent de faine le bonheur d'un honnête homme; elle est disposée à les braver, si elle osait : l'amour^ on le prévoit dès-lors , lui en fournira l'occasion et le courage. Dorante a vraiment bonne façon; c'est une remarque qui échappe à Araminte , dès le premier coup d'oril qu'elle a jeté sur lui. Il a un mérite de plus; c'est qu'il est passionnément amoureux. Ce serait un ridicule peut-être, un motif de disgrâce auprès d'une femme coquette; mais aux yeux d'une femme vertueuse et tendre, c'est la plus belle des qualités. Avec toute sa passion, l'aimable intendant est trop discret et trop timide pour en laisser rien percer

174 JUGEMENT au dehors. Par bonheur, il peut, en toute assurance, se ménager les honneurs de la discrétion et de la timidité, puisqu'un valet intelligent, autorisé par lui A faire ses affaires, s'en acquitte à merveille. C'est ce valet qui découvre à Araminte le fol amour qu'elle a inspiré à Dorante. Pourquoi chasserait -elle, sur un si léger prétexte, un pauvre intendant qui fait son devoir, et qui, au demeurant , n'est pas encore sorti avec elle des bornes du respect? D'ailleurs, quelle femme s'est fâchée jamais d'être adorée? Bile le gardera donc; rien de plus naturel. Mais tout le monde se déclare contre lui , madame Ârgante, le comte Dorimont , et jusqu'à ce Dubois, qui paraît être son adversaire le plus dangereux. Il est tout simple qu'Araminte (car elle est femme, et partant veut être maîtresse chez elle) le défende contre tant d'ennemis. A force de le défendre , comment n'en viendrait-elle pas à concevoir pour lui uik véritable intérêt ? Il peut maintenant tomber aux genoux de sa maîtresse et lui avouer qu'il brûle' pour elle d'une flamme téméraire; on ne le trouvera pas si coupable qu'il a l'air de le craindre, on a désormais pour lui les mêmes sentimens. Encore quelques contrariétés de la part des gens qui prétendent la gouverner, et Araminte sera bien près de faire à son amant le plus grand des sacrifices, je veux dire , de l'épouser. Elle hésite encore pourtant, et même elle l'a congédié; mais dans une dernière entrevue , une audience de congé, elle lui avoue qu'elle l'aime. Dorante, ivre de joie, croit

SUR LES FAUSSES CONFIDENCES. 175 devoir payer une félicité si grande et si imprévue par l'aveu sincère des ruses qu'il a permis à son fidèle Dubois d'employer, dans l'espérance, ou plutôt le désir de réussir. Tant de fi-anhise achève de gagner Âraminte, qui justifiée suffisamment à ses propres yeux , et bravant Topinion de ses amis et de sa famille, se mariera selon le vœu de son cœur.: rien ne saurait plus la faire changer de résolution. Je le demande, après cet exposé incomplet des Fausses Confidences , ne serait-ce pas la chose la plus invraisemblable, si Âraminte n'offrait pas sa main à Dorante ? Cette pièce est donc lavée du seul reproche que pussent lui adresser, avec quelque apparence de raison, les juges d'autrefois, plus sévères que ceux d'aujourd'hui. Mais, au reste, que de détails charmants, que de révélations du cœur fines et déliées, que de situations neuves nous trouverons, en lisant la pièce et l'analysant scène à scène ! Je ne puis pourtant clore cet examen général , sans avoir rendu un juste hommage à la vérité et à la diversité de caractères dont Marivaux a marqué cette fois chacun des personnages de sa comédie. D'abord, madame Argante, femme vaine, ridicule, entêtée de ses idées de fausse grandeur, et persuadée qu'elle a droit de conduire Aranainte, devenue veuve et indépendante, comme une petite fille. Le comte Dorimont , plat, insignifiant personnage, qui serait d'une nullité complète, s'il ne servait de machine à empêcher l'action de se développer trop rapidement et

1^6 JUGEMENT librement^ inutile, sous tout autre rapport, à la pièce dont il fait partie, comme Tétaient alors au monde où ils végétaient la plupart des gens de son espèce. M. Remy, représentant naïf de la classe moyenne de ce temps, estimable dès-lors par ses moeurs, sa franchise, sa probité, nonobstant les éternelles plaisanteries sur les procureurs; personnage grossier toutefois, comme Fétaient beaucoup de nos pères avant la fusion générale des divers ordres de la société ; espèce de John Bull bourgeois de la France du xviii* siècle. Quant aux deux caractères principaux , l'on a déjà pu voir que je les jugeais tracés de main de maitre. Un mot encore sur Araminte : c'est le plus délicieux portrait de femme qu^ait esquissé Marivaux. Bonne, sensible, souriant à tout le monde, assez ferme cependant pour résister aux préjugés de sa mère , il serait impossible de ne pas Taimer d'amour, fut-on son intendant , son laquais même : il n'est personne qui ne comprenne et ne soit prêt à partager la folle ardeur de Dorante. Marlon n'est pas jetée dans le moule commun des soubrettes du vieux répertoire. Ce n'est pas une égrillarde qui mène sa maîtresse, gourmande le prétendu de sa maitresse et dirige toute l'intrigue de la comédie ; c'est une bonne fille qui sait se tenir à sa place. Elle veut se marier, et elle accepte Dorante, dès qu'on le lui offre; elle se fâche un peu quand ce mariage, arrangé brusquement par M. Remy, vient à manquer; mais elle est bientôt, sinon consolée , au moins détachée de cet amant qui com

SUR LES FAUSSES CONFIDENCES. 177 mençait à lui plaire beaucoup : il faut bien qu'elle fasse dans son cœur place pour un autre ; elle veut se marier. Enfin, reste Dubois. Celui-ci est bien un yalet taillé sur le patron de convention des Crispins et des Mascarilles , sui&sans, impertinens , ayant de ^assurance pour leurs maîtres toujours nécessairement un peu embarrassés. Mais Dubois , par une heureuse conséquence de sa position , se montre tel qu'il doit être. Il a entre les mains le sort de Dorante; il est le seul qui puisse agir et parler, puisque l'amant , cette fois , pour dissimuler son amour, est obligé de se tenir sur le second plan : il est bien permis à un homme qui se sent indispensable , de faire un peu l'impor* tant, à plus forte raison si cet homme est un yalet. Que dire encore des Fausses Confidences ? Cette pièce n'eut pas d'abord tout le succès qu'elle méritait ; mais à la reprise on lui rendit plus de justice : voilà ce que nous apprend VHistoire du Thédre^Italien, Aujourd'hui c'est une de celles que l'on revoit toujours avec plaisir , grâce au talent si fin et si vrai de mademoiselle Mars. Il faudrait la faire disparaître de l'affiche , si notre grande comédienne, comme on nous en menaçait dernièrement, se retirait du théâtre ; car le rôle d'Araminte demande à être joué avec supériorité, sinon à être approfondi par un lec*teur attentif dans le silence du cabinet. 5.

t2

The text on this page is estimated to be only 24.83% accurate

PERSONNAGES. ARAMINTE, fiUe de madame Argante.
DORANTE, neveu de M. Remy. M. REMY, procureur. MADAME
ARGAJVTE. ARLEQUIN, valet d'Aramînte. DUBOIS, ancien valet de
Dorante. MARTON, suivante d'Araminle. LE COMTE. UN
DOMESTIQUE parlant. Un garçon)oaillier. La scène est chez madame
Argante.

LES FAUSSES CONFIDENCES. ••»• ACTE I. SCÈNE 1.

DORANTE, ARLEQUIN. A RLE QU I N) introdaîaant Dorante. Ayez la bonté, monsieur, de vous asseoir un moment dans cette salle. Mademoiselle Marton est chez madame , et ne tardera pas à descendre, DORANTE. Je vous suis obligé.* ARLEQUIN. Si vous voulez, je vous tiendrai compagnie, de peur que Tennui ne vous prenne ^ nous discourrons en attendant. DORANTE. Je vous remercie ^ ce n'est point la peine , ne vous détournez point. ARLEQUIN. Voyez , monsieur , n'en faites point de façon ^ nous avons ordre de madame d'être honnêtes, et vous êtes témoin que je le suis.

i8o LES FAUSSES CONFIDENCES, DORANTE. Non y voas dis -je, je serai bien aise d'être Un moment seul. ARLEQUIN. Excusez, monsieur, et restez à voire fantaisie. SCÈNE IL DORANTE , DUBOIS , entrant avec un air de mystère. DORANTE. Ah ! le voilà ? DUBOIS» Oui ^ je vous guetlais. DORANTE. J'ai cru que je ne pourrais me débarrasser d'un domestique qui m'a introduit ici , et qui voulait absolument me désennuyer en restant. Dis^moi, monsieur Remy n'est donc pas encore venu? DUBOIS. Non -) mais voici l'heure à peu près qu'il vous a dit qu'il arriverait. (U cherche et regarde.) N^y a-t-il là personne qui nous voie ensemble ? Il est essentiel que les domestiques ici ne sachent pas que je vous connaisse. DORANTE. Je ne vois personne. DUBOIS. Vous n'avez rien dit de notre projet à monsieur Remy votre parent ?

ACTE I, SCÈNE II. ,8i DORANTE. Pas le moindre mot. U me présente de la meilleure foi du monde y en qualité d'intendant, à cette dameci, dont je lui ai parlé, et dont il se trouve le procureur. U ne sait point du tout que c'est toi qui m'as adressé à lui : il la prévint hier ^ il m'a dit que je me rendisse ce matin ici , qu'il me présenterait à elle , qu'il y serait avant moi , ou que , s'il n'y était pas enccNre, je demandasse une mademoiselle Marton^ voilà tout -, et je n'aurais garde de lui confier notre projet, non plus qu'à personne :. il me pardt extravagant à moi qui m'y prête. Je n'en suis pourtant pas moins sensible à ta bonne volonté , Dubois. Tu m'as servi, je n'ai pu te garder, je n'ai pu même te bien récompenser de ton zèle ^ malgré cela , il t'est venu dans l'esprit de faire ma fortune. En vérité , il n'est point de reconnaissance que je ne te doive. DUBOIS. Laissons cela , monsieur ^ tenez , en un mot , je suis content de vous ^ vo,us m'avez toujours plu ; vous êtes un excellent homme, un hqmme que j'aime ; et si j'avais bien de l'argent , il serait encore à votre service. DORANTE. Quand pourrai -je reconnaître tes sentimens pour moi ? Ma fortune serait la tienne -, mais je n'attends rien de uotre entreprise, que la honte d'être renvoyé demain. DITBOIS. {^h bien ! vous vous en retournerez»

i82 LES FAUSSES CONFIDENCES, DORANTE. Cette femme -
ci a un rang dans le monde; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux ,
veuve d'un mari qui avait une grande charge dans les finances ; et tu crois
qu'elle fera quelque attention à moi ; que je Vépouserai, moi qui ne suis
rien, moi qui n'ai point de bien? DUBOIS. Point de bien! votre bonne mine
est un Pérou. Tournez-vous un peu , que je vous considère encore ; allons,
monsieur, vous vous moquez; il n'y a point de plus grand seigneur que vous
à Paris ; voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles , et notre
affaire est infaillible, absolument infaillible. Il me semble que je vous vois
déjà en déshabillé dans l'appartement de madame. DORANTE. Quelle
chimère ! DUBOIS. Oui , je le soutiens ; vous êtes actuellement dans votre
saUe , et vos équipages sont sous la remise. DORANTE. • I Elle a plus de
cinquante mille livres de rente,. Dubois. DUBOIS. Ah ! vous en avez bien
soixante pour le moins. DORANTE. Et tu me dis qu'elle est extrêmement
raisonnable. ^

ACTE I, SCÈNE II. 13 DUBOIS. Tant mienx pour vous , et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez , elle en sera si honteuse, elle se débattrait, elle deviendra si faible , qu'elle ne pourra se «soutenir qu'en épousant ^ vous m'en direz des nouvelles. Vous l'avez vue , et vous l'aimez ?

DORANTE. . Je l'aime avec passion] et c'est ce qui fait que je tremble.

DUBOIS. Oh ! vous m'impatientez avec vos terreurs. Eh ! que diantre ! un peu de confiance ; vous réussirez , vous dis-je. Je m'en charge , je le veux \ je l'ai mis là. Nous sommes convenus de toutes nos actions; toutes nos mesures sont prises ; je connais l'humeur de ma maîtresse ; je sais votre mérite , je sais mes talens , je vous conduis; et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est -, on vous épousera , toute fière qu'on est , et on vous enrichira , tout ruiné que vous êtes ; entendezvous ? Fierté , raison et richesse , il faudra que tout se rende. Quand Tamour parle , il est le maître ; et il parlera. Adieu ; je vous quitte 5 j'entends quelqu'un , c'est peut-être monsieur Remy ; nous voilà embarqués, poursuivons. (Ira il qaelq Despas, et revient.) A prOpOS, tâchez que Marton prenne un peu de goût pour vous. L'amour et moi , nous ferons le reste.

] !&} LES FAUSSES CONFIDENCES, SCÈNE IIL M. REMY,
DORANTE. M. KEMY. BoNjouK, mon neveu ; je suis bien aise de vous
voir exact. Mademoiselle Marton va venir ^ on est allé l'avertir. La
connaissez-vous ? DORANTE. Non y monsieur^ pourquoi me le
demandez- vous ? H. REMT, Cest qu'en venant ici , j'ai rêvé à une chose...
Elle est jolie , au moins. DORANTE. Je le crois. M. REMY. Et de fort
bonne famille^ c'est moi qui ai succédé à èon père ; il était fort ami du vôtre
, homme un peu dérangé \ sa fille est restée sans bien. La dame d'ici a voulu
l'avoir^ elle Taime, la traite bien moins en suivante qu'en amie , lui a fait
beaucoup de bien , lui en fera encore, et a offert même de la marier. Marton
a d'ailleurs une vieille parente asthmatique dont elle hérite , et qui est à son
aise. Vous allez être tous deux dans la même maison \ je suis d'avis que
vous Fépou^ siez ; qu'en dites- vous ? DORANTE, souriant, «part. Eh !...
mais je ne pensais pas à elle.

ACTE I, SCENE IV. i85 Eh bien ! je vous avertis d'y penser ;
tAchez de lui plaire. Vous n'avez rien , mon neveu ^ je dis rien , qu'un peu d'
espérance. Vous êtes mon héritier ; mais je me porte bien , et je ferai durer
cela le plus longtemps que je pourrai. Sans compter que je puis me marier-,
je n'en ai point d'envie*, mais cette envie-là vient tout d'un coup; il y a tant
de minois qui vous la donnent : avec une femme on a des enfans, c'est la
coutume; auquel cas, serviteur au collatéral. Ainsi, mon neveu , prenez
toujours vos petites précautions , et vous mettez en état de vous passer de
mon bien, que je vous destine aujourd'hui, et que je vous ôterai demain
peut-être. DORANTE. « Vous avez raison , monsieur -, et c'est aussi à quoi
je vais travailler. JHl. RKJtt X* Je vous y exhorte. Voici mademoiselle
Marton; éloignez-vous de deux pas , pour me donner le temps de lui
demander comment elle vous trouve. (Dorante t^tfcarle un peu.) * SCÈNE
IV. M, REMY, MARTON, DORANTE. MÀHTON. Je suis fôchée ,
monsieur, de vous avoir fait attendre ; mais j'avais affaire chez madame.

t86 LES FAUSSES CONFIDENCES, REHY. Il n'y a pas grand mal ^ mademoiselle ^ j'arrive. Que pensez-vous de ce grand garçon-là ? c Monmot Oonote.) M AH TON, riaot. £h! par queUe raison , monsieu^ Remy., faut- il que je vous le dise ? M. KEMY. Cest qu il est mon neveu. MÀRTOIV. Eh bien ! ce neveu-là est bon à montrer ^ il ne dépare point la famille. M. REMY. Tout de bon ? Cest de lui que j'ai parle à madame pour intendant, et je suis charmé quMlvous revienne. Il vous a déjà vue plus d'une fois chez moi, quand vous y êtes venue 5 vous en souvenez -vous? MARTON. Non, je n'en ai point d'idée. M. REMY. On ne prend pas garde à tout. Savez -vous ce qu'il me dit la première fois qu'il vous vit ? Quelle est cette jolie fille -là? (MartooMuiU.) Approchez, mon neveu. Mademoiselle, votre père et le sien s'aimaient beaucoup ; pourquoi les enfans ne s'aimeraient - ils pas? En voilà un qui ne demande pas mieux -, c'est un cœur qui se présente bien. DORANTE, «mbarrassé. Il n'y a rien là de difficile à croire.

ACTE I, SCÈNE IV. 187 M» KEM Y» Voyez comme il vous regarde ! vous ne feriez pas là une si mauvaise emplette. MARTON. J'en suis persuadée *, monsieur prévient en sa faveur, et il faudra voir. Bon ! bon ! il faudra ! Je ne m'en irai point, que cela ne soit vu. MARTON, riant. Je craindrais d'aller trop vite. DORAÏTE. Vous importunez mademoiselle, monsieur. M Art ON, riant. Je n'ai pourtant pas Tair si indocile. M. REMT, joyeux. Ah \ je suis content^ vous voilà d'accord. Oh ça! mes enfanS (U lear prend les mains & Ions deux) , jC VOUS fiaUCC , en attendant mieux. Je ne saurais rester; je reviendrai tantôt. Je vous laisse le soin de présenter votre futur à madame. Adieu, ma nièce, (niort.) MARTON, riant. Adieu donc, mon oncle.

i88 LES FAUSSES CONFIDENCES, SCÈNE V. MARTON,
DORANTE. MÀRTOir. En vérité, tout ceci a Fair d'un songe. Comme
monsieur Remy expédie ! Votre amour me paraît bien prompt ; sera-t-il
aussi durable ? DORANTE. Autant Fun que l'autre , mademoiselle.
HARTON. Il s'est trop hâté de partir. J'entends madame qui vient , et
comme , grâce aux arrangemens de monsieur Remy, vos intérêts sont
presque les miens, ayez la bonté d'aUer un moment sur la terrasse, afin que
je la prévienne. DORANTE. Volontiers, mademoiselle. MARTON, en le
voyant toïtir. J'admire ce penchant dont on se prend tout d'un coup l'un pour
l'autre. SCÈNE Vï. ARAMINTE, MARTON. ARAMINTE. Marton , quel
est donc cet homme qui vient de me saluer si gracieusement , et qui passe
sur la terrasse ? Est-ce à vous qu'il en veut?

\ ACTE I, SCÈNE VI. 189 MÂŕTOIV. Non , madame -, c'est à vous-même. ARÂMIUTE, d'an air aiiŕs rif. Eh bien! qu'on le fasse venir-, pourquoi s'en va-t-il? marton. C'est qu'il a souhaité que je vous parlasse auparavant. C'est le neveu de monsieur Remy, celui qu'il vous a propose pour homme d'affaires. . ARÂMIŕTB. Ah ! c'est là lui ! Il a vraiment très-bonne façon. MARTOIf. Il est généralement estimé ^ je le sais. araminte. Je n'ai point de peine à le croire -, il a tout l'air de le mériter. Mais , Marton , il a si bonne mine pour un intendant, que je me fais quelque scrupule de le prendre \ n'en dira-t-on rien ? MARTOir. Et que voulez-vous qu'on dise ? Est-on obligé de n'avoir que des intendants mal faits ? ARAHIŕTE. Tu as raison. Dis - lui qu'il revienne. U n'était pas nécessaire de me préparer à le recevoir. Dès que c'est monsieur Remy qui me le donne , c*en est assez -, je le prends. MARTON, comme tVa allant. Vous ne sauriez mieux choisir. (PaurevenaDt.) Êtes

igo LES FAUSSES CONFIDENCES, vous convenue du parti que vous lui faites? Monsieur Remy m'a chaînée de vous en parler.

ARAKINTE. Cela est inutile. Il n'y aura point de dispute là-dessus. Dès que c'est un honnête homme, il aura lieu d'être content. Appelez-le. MARTOIT, lieu de partir. On lui laissera ce petit appartement qui donne sur le jardin ; n'est-ce pas ? ah miute. Oui, comme il voudra ^ qu'il vienne.

(Marton va dans la coulisse.) SCÈNE VIL DORANTE, ARAMINTE, MARTON. MARTOIT. Monsieur Dorante, madame vous attend.

ARAMINTE. Venez, monsieur ; je suis obligée à monsieur Remy d'avoir songé à moi. Puisqu'il me donne son neveu, je ne doute pas que ce ne soit un présent qu'il me fasse. Un de mes amis me parla avant-hier d'un intendant qu'il doit m'envoyer aujourd'hui \ mais je m'en tiens à vous.

DORANTE. J'espère, madame, que mon zèle justifiera la préférence dont vous m'honorez, et que je vous supplie

ACTE I, SCÈNE VIL 191 tle me conserver. Rien ne m'affligerait tant à présent que de la perdi'e. MÂRTON. Madame n'a pas deux paroles. ARÂMINTE. Non , monsieur^ c'est une affaire terminée, je renverrai tout. Vous êtes au fait des affaires apparemment ? vous y avez travaillé ? DORANTE. Oui, madame ^ mon père était avocat, et je pour* fais rétre moi-même. ARAMINTE. C'est- à -dire, que vous êtes un homme de trèsboftne famille , et même au-dessus du parti que vous prenez ? DORANTE. Je ne sens rien qui m'humilie dans le parti que je prends, madame. L'honneur de servir une dame comme vous n'est au-dessous de qui que ce soit, et je n'envierai la condition de personne. ARAMINTE. Mes façons ne vous feront point changer de sentiment. Vous trouverez ici tous les égards que vous méritez ; et si , dans la suite , il y avait occasion de vous rendre service , je ne la manquerai point. MARTON. Voilà madame-, je la reconnais. ARAMINTE. Il est vrai que je suis toujours fâchée de voir d'hon

iga LES FAUSSES CONFIDENCES, nêtes gens sans fortune,
tandis qu'une infinité de gens de rien , et sans mérite, en ont une éclatante.
C'est une chose qui me blesse , surtout dans les personnes de son âge *, car
tous n'avez que trente ans tout au plus ? DORANTE. l'as tout-à-fait encore,
madame. ARÂMIITTE. Ce (u'il y a de consolant pour vous, c'est que vous
avez le temps de devenir heureux. DORÂITTE. 3e commence à l'être
aujourd'hui , madame. ARÂMIirTE. Ou vous montrera l'appartement que je
vous des-* fine. S'il ne vous convient pas , il y en a d'autres , et vous
choisirez. Il faut aussi quelqu'un qui vous serve , et c'est à quoi je vais
pourvoir. Qui lui donneronsnous, Marton ? MARTON. U n'y a qu'à prendre
Arlequin , madame. Je le vois à l'entrée de la salle, et je vais l'appeler.
Arlequin , parlez à madame. SCÈNE VIII. ARAMINTE, DORANTE,
MARTON, ARLEQUIN. ilRLEQUIN. Me voilà, madame.

The text on this page is estimated to be only 29.19% accurate

ACTE !, SCÈNE VIII. 193 ▲ BAHIICTE. Arlequin , vous êtes à présent à monsieur ; vous le servirez; je vous donne à lui. ▲ RLE^UIH. CGynment , madame ! vous me donnez à lai ! Est^e que je ne serai plus à moi ? Ma personne ne m^appar* tiendra donc plus ? XABTON. Quel benêt! ▲ HAMIITTE. Tenlends qu^au lieu de me servir, ce sera lui que tu serviras. ARLEQUmi comme pleurant. Je ne sais pas pourquoi madame me donne mon congé; je n'ai pas mēritē ce traitement; je l'ai toujours servie à faire plaisir. ▲ RAMIKTE. Je ne te donne point ton congé; je te paierai pour être à monsieur. ▲ RLEQUIV. Je représente à madame que cela ne serait pas juste; je ne donnerai pas ma peine d'un côté, pendant que l'argent me viendra d'un autre. Il faut que TOUS ayez mon service, puisque j'aurai vos gages; autrement je friponnerais , madame. ▲ BAHIlfTE. Je désespère de lui faire entendre raison. MABTOir. Tu es bien sot! quand je t'envoie quelque part, 5. i3

The text on this page is estimated to be only 27.86% accurate

ig4 LES FAUSSES. CONFIDENCES, ou que je te dis : Fais telle ou telle diose , n'obéis-tu pas? ▲ BLEQTJIIV. Toujours. KAitTOll. Eh bien ! ce sera monsieur qui te le dira ccunme moi, et ce 'sera à la place de madame , et par son ordre. A&LE'QIJlir. Âh ! c'est une autre affaire.* C'est madame qui donnera ordre à monsieur de souffrir mon service, que je lui prêterai par le commandement de madame. MARTOH. Voilà ce que c'est. ARLEQUIN. Vous voyez bien que cela méritait explication. VV DOMESTIQUE. 1 Voici TOtre marchande qui vous apporte des étoffes, madame. ▲ BAMIIITE. Je vais les voir, et je reviendrai. Monsieur, j'ai à vous parler d'une affaire^ ne tous éloignez pas. SCÈNE IX. DORANTE, MARTON, ARLEQUIN. ABLBQVIH. Oh ça ! monsieur, nous sommes donc l'un à Tau

ACTE I, SCÈNE IX. igS tre 9 et vous avez le pas sui; moi ? Je ferai le valet qui «ert; et vous le valet qui seret servi par ordre. MARTON. Ce faquin avec ses comparaisons 1 Va-t'en. AALEQUIN. Un moment -, avec votre permission, monsieur, ne paierez - vous rien ? Vous a-t-on donne ordre d^élre servi gratis? (Donnte ni.) MARTON. , Allons , laissez-nous. Madame te paiera; n'est-ce pat assez? ARLEQTJlir. Pardi ! monsieur , je ne vous coûterai donc guère ? On ne saurait avoir un valet à meilleur marché. . DORAZfTE. Arlequin a raison. Tiens , voilà d'avance ce que je le donne. ARLEQUm. Ah ! voilà une action de maître. A votre aise le reste. noRAnTE. Va boire à ma santé. ARLEQUIN, »*eaalUDt. Oh ! s'il ne faut que boire afin qu'elle soit bonne, tant que je vivrai , je vous la promets excellente. <A paru) Le gracieux camarade qui m'est venu là par hasard !

196 LES FAUSSES CONFIDENCES, SCÈNE X. DORANTE,
MARTON; M- ARGAOTE, qui arriife un instant après, MARTOZr, Vous
aTez lieu d^être satisfait de Taccûeil de madame. EUe parait faire cas de
vous , et tant mieux , ' nous n'y perdrons point. Mais voici madame Argaute ;
je Vous avertis que c'est sa mère , et je devine à peu près ce qui l'amène. X*'
AfiGAUTE. Eh bien ! Marton , ma fille a un nouvel intendant que son
procureur lui a donné, m'a-t-elle dit. J'en suis pichée \ cela n'est point
obligeant pour monsieur le comte , qui lui en avait retenu un. Du moins
devaitelle attendre , et les voir tous deux. D'où vient préférer celui-ci ?
Quelle espèce d'homme est-ce ? MAaTOV. C'est monsieur , madame. X"*
ABGAXTE. Hé? c'est monsieur! Je ne m'en serais pas doutée } il est bien
jeune. VÀRTON. ^ A trente ans, on est en âge d'être intendant de maison,
madame. h"" àrgante. C'est selon. Êtes- vous arrêté , monsieur?

ACTE I, SCÈNE X. 197 DORANTS. Oai , madame. k"* argaute.
 Et de chez qui sortez-vous ? DORAHTE. De chez moi , madame -, je n'ai
 encore été chez personne. m"* AEGAITTE. De chez vous ! Vous allez donc
 faire ici TOtre ap~ prentissage ? MARTOH. Point du tout. Monsieur entend
 les affaires ; il est fils d'un père extrêmement habile. 11^ ARGAZfTE,
 iM«rtoa,ipart. Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là. Est-ce là la
 figure d'un intendant? U n'en a aon plus l'air... MARTON, à part. L'air n'y
 fait rien. (H«ni.) Je vous réponds de lui 9 c'est l'homme qu'il nous faut. M**
 ARGAHTE. Pourvu que monsieur ne s'écarte pas des intentions que nous
 avons, il me sera indifférent que ce soit lui ou un autre. DORANTE. Peut-
 on savoir ces intentions , madame ? M*' ARGANTE. Connaissez-vous
 monsieur le comte Dorimont? C'est un homme d'un beau nom. Ma fille et
 lui aUaient

igS LES FAUSSES CONFIDENCES, avoir un procès ensemble ,
an sujet d'une terre considérable. Il ne s'agissait pas moins que de savoir à
qui elle resterait-, et on a songé à les marier, pour empêcher qu'ils ne
plaident. Ma fille est veuve d'un homme qui était fort considéré dans le
monde, et qui l'a laissée fort riche. Madame la comtesse Dorimont aurait un
rang si élevé, irait de pair avec des personnes d'une si grande distinction,
qu'il me tarde de voir ce mariage conclu] et , je Tavoue , je serais charmée
moi-même d'être la mère de madame la comtesse Dorimont, et de plus que
cela peut - être^ car monsieur le comte Dorimont est en passe d'aller à tout.
DOKAITE. Les paroles sont-elles données de part et d'autre ? m"*

ABGÀIfTE. Pas tout - à - fait encore , mais à peu près ; ma fille n'en est pas
éloignée. Elle souhaiterait seulement être bien instruite de l'état de l'affaire,
et savoir si elle 4i'a pas meilleur droit que monsieur le comte , afin que, si
elle l'épouse, il lui en ait plus d'obligation. Mais j'ai quelquefois peur que ce
ne soit une défaite. Ma fille n'a qu'un défaut \ c'est que je ne lui trouve pas
assez d'élévation. Le beau nom de Dorimont et le rang de comtesse ne la
touchent pas assez; elle ne sent pas le désagrément qu'il y a de n'être qu'une
bourgeoise. Elle s'endort dans cet état , malgré le bien qu'elle a.

DORA.IITE, doucementf. Peut -être n'en sera - 1 - elle pas plus heureuse, si
elle en sort.

The text on this page is estimated to be only 26.79% accurate

ACTE I, SCENE X. 19g M** AKGAirTE, Tlfement. Il ne s'agit pas de ce que vous en pensez. Gardes votre petite réflexion roturière-, et servez -nous, si vous voulez être de nos amifi. Cest un petit trait de morale qi^i ne gête rien à notre affaire. m"* ARGAIITE. Morale subalterne qui me déplaît. DOAAVTE. De quoi est-il question, madame? If** AAGAIITB. De dire à ma fille , quand vous aurez vu ses papiers , que son droit est le moins bon \ que, si elle plaiderait, elle perdrait. DOAAVTE. Si efibctivement son droit est le plus fidUe , je ne manquerai pas de Ten avertir, madame. M** ABGAITTB, àMartoB,à|Mirl. Hum ! quel esprit borné ! (A Donntc.) Vous n*j êtes point', ce n'est pas là ce qu'on vous dit; on vous charge de lui parler ainsi , indépendamment de son droit bien ou mal fondé. DOEAHTB. Mais , madame , il n'y aurait point de probité à la tromper. K** AEGAVTE. De probité ! J'en manque donc, moi? Quel raison

ao0 LES FAUSSES CONFIDENCES, nement ! C'est moi qui suis sa mère y et qui vous ordonne de la tromper à son avantage, entendez-YOos ? cVst moi f moi. DORANTF. Il y aura toujours de la mauvaise foi de ma part. k"^ ARGaute, à Marton, à pfilil. C'est un ignorant que cela, qu'il faut renvoyer. Adieu, monsieur Fhomme d'affaires, qui n'avez fait celles de personne, csne lort.) SCÈNE XI. DORANTE, MARTON. DOAANTB. Cette mère-là ne ressemble guère à sa fille. MAftTON. Oui , il y a quelque différence ; et je suis (îchée de n'avoir pas eu le temps de vous prévenir sur son humeur brusque. Elle est extrêmement entêtée de ce mariage, comme vous voyez. Au surplus, que vous .importe ce que vous direz à la fdle, dès que la mère sera votre garant? Vous n'aurez rien à vous reprocher , ce me semble. Ce ne sera pas là une tromperie. DORAUTE. Eh ! vous m'excuserez ; ce sera toujours l'engager à prendre un parti qu'elle ne prendrait peut-être pas sans cela. Puisque l'on veut que j'aide à l'y déterminer, elle y résiste donc ?

ACTE I, SCÈNE XI. aoi XÀ&TOK. C'est par indolence. Croyez-moi ; disons la vërilë. Oh ça ! il y a une petite raison à laquelle vous devez vous rendre; c est que monsieur le comte me fait présent de mille écus le jour de la signature du contrat; et cet argent-là, suivant le projet de monsieur Remy, vous regarde aussi bien que moi, comme vous voyez. DORANTE., • f Tenez , mademoiselle Marton , vous êtes la plus aimable fille du monde ; mais ce n'est que faute de réflexion que ces mille écus vous tentent. MARTOJf. Au contraire ^ c'est par réflexion qu'ils me tentent ; plus j'y rêve , et plus je les trouve bons. DORANTE. Mais vous aimez votre maîtresse ; et si elle n'était pas heureuse avec cet homme- là, ne vous reproche-, riez - vous pas d'y avoir contribué pour une si misérable somme ? MARTON. Ma foi , vous avez beau dire ; d'ailleurs , le comte est un honnête homme, et je n'y entends point de finesse. Voilà madame qui revient , elle a à vous par

aoa LES FAUSSES CONFIDENCES, 1er. Je me retire. Méditez
sar cette somme; tous la goûterez aussi bien que moi. çexu wn.)
BO&AUTE* Je Be suis pas si fâché de la tromper. SCÈNE XII.
ARAMINTE, DORANTE. ▲KAHIZITB. Vous ayez donc vu ma mère?
DOBAITTE. Oui, madame; il n'y a qu'un moment. ▲ RAMINTE. Elle me
Ta dit , et voudrait bien que j*en eusse pris un autre que tous. DOEAHTB.
Il me Ta paru. ▲ AIMIZITE. Oui; mais ne vous embarrassez point; vous
me convenez. Je n'ai point d'autre ambition. ÀKIMINTS. Parlons de ce que
j'ai à vous dire ; mais que ceci soit secret entre nous, je vous prie.
DORAHTB. Je me trahirais plutôt moi-même.

ACTE I, SCÈNE XII. aoS 1RÀMI»TB. Je n[^]hësite point non plus à vous donner ma confiance. Voici ce que c'est; on veut me marier avec monsieur le comte Dorimont , pour éviter un grand procès que nous aurions ensemble au sujet d'une terre que je possède. DOElZITE. Je le sais , madame ; et j'ai le malheur d*avoir dëplu tout à l'heure là-dessus à madame Argante. A&AXIlfTE. Eh ! d'où vient ? nORAKTE. C'est que si , dans votre procès , vous avez le bon droit de votre côté, on souhaite que je vous dise le contraire, afin de vous engager plus vite à ce maôage; et j'ai prié qu'on m'en dispensit. ▲ BÀXINTE. Que ma mère est frivole ! Votre fidélité ne me sur- j prend point-, j'y comptais. Faites toujours de même , et ne vous choquez point de ce que ma mère vous a dit. Je la désapprouve. A-t-elle tenu quelque discours désagréable ? DORANTE. Il n'importe, madame ; mon zèle et mon attache-] ment en augmentent *, voilà tout. ▲ ramirte. Et voilà pourquoi aussi je ne veux pas qu'on vous chagrine, et j'y mettrai bon ordre. Qu'est-ce que

/ ao4 L£S FAUSSES CONFIDENCES, cela signifie ? Je me
tacherai, si cela continue. Comment donc? vous ne seriez pas en repos! On
aura de mauvais procédés avec vous , parce que vous en avez d'estimables \
cela serait plaisant ! DORÀHTB. Madame, par toute la reconnaissance que
je vous dois , n'y prenez point garde. Je suis confus de vos bontés , et je suis
trop heureux d'avoir été querellé. AEÀHIZITB. Je loue vos sentimens.
Revenons à ce procès dont il est question, si je n'épouse point monsieur le
comte. SCÈNE XIII. DORANTE, ARAMINTE, DUBOIS. DUBOIS.
Madams la marquise se porte mieux, madame, (Il feint de voir Dontale tvec
iirpris«.) Ct VOUS CSt fort obligéc. • . . fort obligée de votre attention.
(Donnte reiat àe aétiani«r u Uu, poar M cadì«r â« Daboia.) ARAMINTE.
Toilà qui est bien. DUBOIS) regardant toujonn Dorante. Madame , on m'a
chargé aussi de vous dire un mot qui presse. ARAHIHTB. De quoi s'agit-il
?

ACTE I, SCÈNE XIV. 105 DUBOIS. Il m'est recommandé de ne vous parler qu'en particulier. ▲ RAHXVTEi à Dorante. Je n'ai point achevé ce que je voulais vous dire. Laissez - moi , je vous prie, un moment; et revenez. SCÈNE XIV. ARAMINTE, DUBOIS. ▲ KAHIIIVTE. Qu'est-ce que c'est donc que cet air étonné que tu as marqué , ce me semble, en voyant Dorante ? D'où vient cette attention à le regarder ? DUBOIS. Ce n'est rien , sinon que je ne saurais plus avoir l'honneur de servir madame, et qu'il faut que je lui demande mon congé. ▲ RAMIHTE, larprisc. Quoi ! seulement pour avoir vu Dorante ici ? DUBOIS. Savez-vous à qui vous avez affaire ? ARÀMIITTE. Au neveu de monsieur Remy , mon procureur. DUBOIS. Eh ! par quel tour d'adresse est- il connu de madame? comment a-t-il fait pour arriver jusqu'ici ?

!U)6 XES FAUSSES CONFIDENCES, ▲ AAMIRTE. C'est monsieur Remy qui me Fa enyoyë pour intendant. DUBOIS. Lui, votre intendant! Et c'est monsieur Remy qui VOUS l'envoie! Hëlas! le bonhomme , il ne sait pas qui il vous donne -, c'est un démon que ce garçon-là. ▲ aiMINTB. Mais que signifient tes exclamations ? Explique-toi ; esVce que tu le connais ? DUBOIS. Si je le connais, madame! si je le connais! Âh! vraiment oui; et il me connaît bien aussi. N'avezvous pas vu comme il se détournait, de peur que je ne le visse ? ▲ RÀMIZITE. Il est vrai , et tu me surprends à mon tour. Seraitil capable de quelque mauvaise action , que tu saches? Est-ce que ce n'est pas un honnête homme ? DUBOIS. Lui ! il n'y a point de plus brave homme dans toute la terre ; il a peut - être plus d'honneur à lui tout seul que cinquante honnêtes gens ensemble. Oh ! c'est une probité merveilleuse ; il n'a peut - être pas son pareil. ▲ KAMIHTS. Eh I de quoi peut-il donc être question? D'où vient que tu m'alarmes ? En vérité , j'en suis tout émue.

ACTE I, SCENE XIV. 207 DUBOIS. Son défaut, c'est là.

(iiMtoachcUfrootoCestà la tête que le mal le tieut. 4 la tête? Duaoïd. Oui; il est timbré, mais timbré comme cent. ARÀMIHTE. Dorante! U m*a paru de très-bon sens. Quelle preuve as-tu de sa folie P DUBOIS. Quelle preuve? U y a six mois qu'il est tombé fou , qu'il en a la cervelle brûlée, qu'il eu est comme un perdu. Je dois bien le savoir, car j'étais à lui, je le servais \ et c'est ce qui m'a obligé de le quitter-, et c'est ce qui me force de m'en aller encore : ôtez cela, c'est im homme incomparaUe. ▲ BAMIVTB, un pea boadanC. Oh bien ! il fera ce qu'il voudra *, mais je ne le garderai pas. On a bien affaire d'un esprit renversé ; et peut-être encore, je gage, pour quelque objet qui n'en vaut pas la peine \ car les hommes ont des fan-» taisies!...'

DUBOIS. ^ Ah ! vous m'excuserez. Pour ce qui est de l'objet, il n'y a rien à dire. Malepeste I sa folie est de bon goût. ÀHAMIITTE. N'importe j je veux le congédier. Est-ce que tu la connais cette personne ?

^t. ĩ r . 210 LES Fausses confidences, •: ÀRAKIIItTE. ^ Tu m^étonnes à un point !... I>«JBOIS. Je me fis même ami d'un de vos gens qui n'y est plus, un garçon fort exact, qui m'instruisait, et à qui je payais iiouteille. C'est à la comédie qu'on va, me disait- il; et je courais faire mon rapport, sur lequel, dès quatre heures, mon homme était à la porte. C'est chez madame celle-ci , c'est chez madame celle* là ; et , sur cet avis^ nous allions toute la soirée habi^ ter la rue , ne vous déplaie , pour voir madame entrer et sortir , lui dans un fiacre , et moi derrière , tous deux morfondus et gelés , car c'était dans l'hiver ; lui ne s'en souciant guère , moi jurant par - ci , par - là , pour me soulager. AftAMIHTE. Est-il possible? DUBOIS. Oui , madame. À la fin , ce train de vie m'ennuya ; ma santé s'altérait , la sienne aussi. Je lui fis accroire que vous étiez à la campagne ; il le crut , et j'eus quelque repos. Mais n'alla-t-il pas, deux jours après, vous rencontrer aux Tuileries, où il avait été s'attrister de votre absence! Au retour, il était furieux*, il voulut me battre, tout bon qu'il est-, moi, je ne le voulus point, et je le quittai. Mon bonheur ensuite m'a mis chez madame, où , à force de se démener, je le trouve parvenu à votre intendance ; ce qu'il ne J troquerait pas contre la place de l'empereur.

ACTE I, SCÈNE XIV. 211 ▲ RIMXSITE. Y a-t-il rien de si particulier? Jesui8si lasse d'avoir des gens qui me trompent > cpje je me réjouissais de ravoir, parce qu'il a de la probité. Ce n'est pas que je sois fâchée } car je suis bien au-dessus de cala* DUBOIS. U y aura de la bonté à le renvoyer. Plus il voit madame, plus il s'achève. ▲ ramjnte. Vraiment, je le renverrais bien -, mais ce n'est pas là ce qui le guérira. Je ne sais que dire à monsieur Remy, qui me l'a recommandé ; et ceci m'embarrasse. Je ne vois pas trop comment m'en défaire honnêtement. DUBOIS. Oui \ mais vous ferez un incurable, madame. ARAHINTE, vivement. Oh ! tant pis pour lui \ je suis dans des circonstances où je ne saurais me passer d'un intendant. Et puis , il n^ a pas tant de risque que tu le crois. Au contraire , s'il y avait quelque chose qui pût ramener cet homme, c'est rhabitude de me voir plus qull n'a fait ; ce serait même un service à lui rendre^ DUBOIS. Oui 5 c'est un remède bien innocent. Premièrement, il ne vous dira mot^ jamais vous n'entendrez parler de son amour. ahàmintte. En es-tu bien sûr ?

212 LES FAUSSES CONFIDENCES, BUBOIS. Oh ! U ne faut pas en avoir peur} il mourrait plutôt, lia un respect, um adoration, une humilité pour vous , t'ui n'est pas concevable. Est-ce que vous croyez qu'il songe à être aimé ? Nullement. U dit que dans Tunivers il n'y a personne qui le mérite ; il ne veut que vous voir , vous considérer, regarder vos yeux , vos grâces , votre belle taille ; et puis c'est tout. Il me Ta dit mille fois. ▲ KAMIHTB , htuMant les ^paolet. Voilà qui est bien digne de compassion ! Allons, je patienterai quelques jours, en attendant que j'en aie un autre. Au surplus , ne crains rien \ je suis contente de toi. Je récompenserai ton zèle, et je ne veux pas que tu me quittes j entends-tu , Dubois ? DUBOIS. Madame, je vous suis dévoué pour la vie. ▲ RAMIITTE. j'aurai soin de toi. Surtout qu'il ne sache pas que je suis instruite \ garde un profond secret ; et que tout le monde , jusqu'à Marton , ignore ce que tu m'as dit. Ce sont de ces choses qui ne doivent jamais percer. DUBOIS. Je n'en ai jamais parlé qu'à madame. ÀRÀHIHTE. Le voici qui revient^ va-t'en.

ACTE I, SCÈNE XY. ai3 SCÈNE XV. DORANTE, ARAMINTE.

A. RÀXIIfTB.y an moment Mal*. Là Yérité est que voici une confidence dont je me serais bien passée moi-même. DORANTE» Madame , je me

rends à vos ordres. ^ ▲ ràxiutb. Oui, monsieur. De quoi vous parlais -je? Je Fai oublié. DORANTE. D'un procès, avec monsieur le comte Dorimont.

ARAMINTE. Je me remets ; je vous disais qu'on veut nous marier.

DORANTE. Oui, madame \ et vous alliez, je crois , ajouter que vous n'étiez pas portée à ce mariage. ARAMINTE. Il est vrai. J'avais envie de vous

charger d'examiner raffdre , afin de savoir si je ne risquerais rien à plaider ; mais je crois devoir vous dispenser de ce travail ; je ne suis pas sûre de

pouvoir vous garder. DORANTE. Ah ! madame, vous avez eu la bonté de me rassurer là-dessus.

2i4 LES FAUSSES CONFIDENCES, ▲aaxihte. Oqî \ mais je ne
faisais pas réflexion que j'ai promis à monsieur le comte de prendre un
intendant de sa main. Vous voyez bien qu'il ne serait pas honnête de lui
manquer de parole, et du moins faut-il que je parle à celui qu'il m'amènera*
DOaANTE. ie ne suis pas heureux ; rien ne me réussit , et j'aurai la douleur
d'être renvoyé. ▲raxiittb. ie ne dis pas cela \ il n'y a rien de résolu là -
dessus. Doai.irTB. Ne me laisser point dans l'incertitude où je suis ,
madapie. ÀRAMINTE. Eh ! mais , oui , je tâcherai que vous restiez \ je
tacherai. DORANTE. Vous m'ordonnez donc de vous rendre compte de
l'affaire en question ? ÀRAMINTE. Attendons ^ si j'allais épouser le comte
, vous auriez pris une peine inutile. DORANTE. Je croyais avoir entendu
dire à madame qu'elle n'avait point de penchant pour lui. ÀRAMINTE. Pas
encore.

ACTE I, SCÈNE XVI. 2i5 DOHALfTE. Et d'ailleurs, votre situation est si tranquille et si douce ! ARA MIXITE, à pari. Je n*ai pas le courage de Taffliger... Eh bien ! ouidà, examinez toujours, examinez. J'ai des papiers dans mon cabinet, je vais les chercher. Vous viendrez les prendre, et je tous les donnerai. (EDs'ensiUnt.) Je n'oserais presque le regarder ! SCÈNE XVI DORANTE, DUBOIS, venant a unair mystérieux et eomme passante nuBois. Marton vous cherx^he pour vous montrer Fappartement qu*on vous destine. Arlequin est allé boire. Tai dit que j'allais vous avertir. Comment vous traitet-on ? dorahte. Qu'elle est aimable ! Je suis enchanté ! De quelle façon a-t-elle reçu ce que tu lui as dit ? DUBOIS, comme en fuyant. Elle opine tout doucement à vous garder par compassion; elle espère vous guérir par l'habitude de la voir. DORAUTE, charma. Sincèrement ?

216 LES FAUSSES CONFIDENCES, DUBOIS. Elle n'en réchappera point ; c'est autant de pris. Je m'en retourne. DORANTE. Reste , au contraire. Je crois que voici Marton. Dis-, lui que madame m'attend pour me remettre des papiers y et que j'irai la trouver dès que je les aurai. DUBOIS. Partez^ aussi bien ai -je un petit avis à donner à Marton. Il est bon de jeter dans tous les esprits les soupçons dont nous avons besoin. SCÈNE XVII. DUBOIS, MARTON. MARTON. OÙ est donc Dorante ? il me semble l'avoir vu avec toi. DUBOIS y bnuquement. Il dit que madame l'attend pour des papiers; il reviendra ensuite. Au reste, qu'est-il nécessaire qu'il voie cet appartement? S'il n'en voulait pas, il serait bien délicat. Pardi, je lui conseillerais... MARTON. Ce ne sont pas là tes affaires ; je suis les ordres de madame. DUBOIS. Madame est bonne et sage -, mais prenez garde , ne

ACTE I, SCÈNE XVII. 217 trouvez-vous pas que ce petit galant-là fait les yeux doux? MARTON. U les fait comme il les a. BUBOIS. Je me trompe fort, si je n'ai pas vu la mine de ce freluquet considérer, je ne sais où, celle de madame. MARTON* Eh bien ! est-ce qu'on te fôche, quand on la trouve beUe? DUBOIS. Non. Mais je me figure quelquefois qu'il n'est venu ici que pour la voir de plus près. MARTOV, riant. Ah ! ah ! quelle idée ! Va , tu n'y entends rien ; tu t'y connais mal. DUBOIS, rianU Àh ! ah ! je suis donc bien sot ! M ARTO N , riant en aVn allant. Ah ! ah ! l'original avec ses observations ! DUBOIS, seul. Allez, allez, prenez toujours. J'aurai soin de vous les faire trouver meilleures. Allons faire jouer toutes nos batteries. FIN DU mEMIER ACTE.

218 LES FAUSSES CONFIDENCES, !... ACTE II SCÈNE I.

ARAMINTE, DORANTE. Ne craignez rien, madame, vous ne risquez rien -, vous pouvez plaider en toute sûreté. J'ai même consulté plusieurs personnes, l'affaire est excellente \ et si vous n'avez que le motif dont vous parlez pour épouser monsieur le comte, rien ne vous oblige à ce mariage.

ARMINTE. Je flirterai beaucoup, et j'ai de la peine à m'y résoudre.

DORANTE. Il ne serait pas juste de vous sacrifier à la crainte de flirter.

ARMINTE. Mais avez-vous bien examiné ? Vous me disiez tantôt que mon état était doux et tranquille. N'aimeriez-vous pas mieux que j'y restasse ? N'êtes-vous pas un peu trop prévenu contre le mariage, et, par conséquent, contre monsieur le comte ? DORANTE* Madame, j'aime mieux vos intérêts que les siens, et que ceux de qui que ce soit au monde. i

ACTE II, SCENE I. 3x9 ▲ bamints. Je ne saurais y trouver à redire. En tout cas , si je répouse, et qu'il yeuille en mettre un autre ici à votre place , vous n*y perdrez point. Je vous promets de vous en trouver une meilleure. DORAIVTE, trisUment. Non , madame. Si j'ai le malheur de perdre celleci , je ne serai plus à personne. Et apparemment que je la perdrai \ je m*y attends. ARAMIMTE. Je crois pourtant que je plaiderai ; nous verrons. DORAUTE. J'avais encore une petite chose à vous dire , madame. Je viens d'apprendre que le concierge d'une de vos terres est mort. On pourrait y mettre un de vos gens \ et j'ai songé à Dubois , que je remplacerai ici par un domestique dont je réponds. ARAMIIfTZ. Non. Envoyez plutôt votre homme au château , et laissez-moi Dubois ; c'est un garçon de confiance qui me sert bien , et que je veux garder. À propos , il m'a dit, ce me semble, qu'il avait été à vous quelque temps? DORANTE, feigDSDt un peu d*embftrrai. Il est vrai , madame ; il est iidèle , mais peu exacte Rarement, an reste , ces gens -là parlent -ils bien de ceux qu'ils ont servis. Ne me nuirait- il point dans votre esprit ?

The text on this page is estimated to be only 25.97% accurate

32« LES FAUSSES CONFIDENCES, ÀBAMISTE, ui^iftmmtM.
Celui • ci dit beaucoup de bien de vous j et voilà tout. Que veut monsieur
Remy ? SCÈNE IL AliAMINTE, DORANTE, M. REMY. IK» RcU sa
Madaxb, je suis votre très -humble serviteur. Je viens vous remercier de la
bonté que vous avez eue de prendre mon neveu à ma recommandation.
▲ RAHIlffTE. Je n*ai pas hésité , comme vous l*avez vu. X. BEXT. Je
vous rends mille grâce. Ne m'aviez-vous pas dit qu*on vou^ en offrait un
autre ? ▲ RAMIITTE. Oui y monsieur. K. n&Jft X. Tant mieux ^ car je
viens vous demander celui - ci pour une affaire d'importance. DOaAZITE)
d*im air d» refus. Et d'où vient , monsieur ? H. REKIY. Patience ! ▲
RAVIZITE. Mais , monsieur Remy, ceci est un peu vif. Vous prenez assez
mal votre temps ; et j'ai refusé l'autre personne.

ACTE II, SCENE II. 221 DORANTE. Pour moi , je ne sortirai jamais de chez madame , qu'elle ne me congédie. M* REXY| braic[uemntt. Vous ne savez ce que vous dites. Il faut pourtant sortir^ vous allez voir. Tenez, madame, jugez -en vous-même; voici de quoi il est question. C'est une dame de trente -cinq ans, qu'on dit jolie femme, estimable, et de quelque distinction, qui ne déclare pas son nom ; qui dit que j'ai été son procureur; qui a quinze mille livres de rente pour le moins, ce qu'elle prouvera ; qui a vu monsieur chez moi , qui lui a parlé, qui sait qu'il n'a point de bien, et qui offre de l'épouser sans délai. Et la personne qui est venue chez moi de sa part, doit revenir tantôt pour savoir la réponse , et vous mener tout de suite chez elle. Cela est-il net? Y a-t-il à se consulter là-dessus? Dans deux heures il faut être au logis. Ai -je tort, madame ? ÀRÀICIITE, froidêmeiu. C'est à lui de répondre. H. REMT. Eh bien? A quoi pense-t-il donc? Yiendrez-vous ? DORANTE. Non, monsieur; je ne suis pas dans cette disposition-là. IS* R E IS Y • Hum ! Quoi ? Entendez -vous ce que je vous dis ,

3M LES FAUSSES CONFIDENCES, qu'elle a quinze mille
 livres de rente ; entendez-vous ? dorante. Oui , monsieur ; mais en eût - elle
 vingt fois davantage , je ne Tépouserai pas. Nous ne serions heureux ni
 Tun ni l'autre ^ j'ai le cœur pris ; j'aime ailleurs. H« REM Y 9 d'un ton
 railleur, et traînant «m mots. J'ai le cœur pris ! voilà qui est fâcheux ! Ah !
 ah ! le cœur est admirable ! Je n'aurais jamais deviné la beauté des
 scrupules de ce cœur* là, qui veut qu'on reste intendant de la maison d'
 autrui y pendant qu'on peut l'être de la sienne ! Est - ce là votre dernier mot
 ^ berger fidèle ? DORANTE. Je ne saurais changer de sentiment » monsieur.
 M. REHY. Oh ! le sot cœur, mon neveu ! Vous êtes un imbécile, un insensé ;
 et je tiens celle que vous aimez pour une guenon » si elle n'est pas de mon
 sentiment. K 'est-il pas vrai , madame ? et ne le trouvez-vous pas
 extravagant ? ÀRAMIUTE, doncement. Ne le querellez point. Il paraît
 avoir tort ; j'en conviens. M. REM Y, Tirement. Comment, madame ! il
 paraît.... ARAMIUTE. Dans sa façon de penser je l'excuse. Voyez pourtant,
 Dorante. Tâchez de vaincre votre penchant , si vous le pouvez. Je sais bien
 que cela est difficile.

The text on this page is estimated to be only 28.04% accurate

ACTE II, SCENE III. 223 DORANTE. Il n'y a pas moyeu,
madame; mon amour m'est plus cher que ma vie. M. REXY, d'aD air
tftonntf. Ceux qui aiment les beaux sentimens , doivent être contens. En
voilà un des plus curieux qui se fassent. Vous trouvez donc cela raisonnable,
madame ? ▲ RAMIJfTE. Je vous laisse, parlez-lui vous-même, (a pan.) U
me touche tant, qu'il faut que je m'en aille. (EUesoit.) DORÀJfTB, à part.
U ne croit pas si bien me servir» SCÈNE III. DORANTE, M. REMY,
MARTON. M. RE M Y , regardant ton neveu. DoRAHTE , sais - lu bien qu
il n'y a point de fou aux petites-maisons de ta force ?(Hartonarrive.) Venez,
mademoiselle Marton. MARTON* Je viens d'apprendre que vous étiez ici.
M. RBMT* Dites-nous un peu votre sentiment; que pensezvous de
quelqu'un qui n'a point de bien , et qui refuse d'épouser une honnête et fort
jolie femme, avec quinze mille livres de rente bien venans P

a24 LES FAUSSES CONFIDENCES, MARTOlf. Voire question est bien aisée à décider. Ce quelqu'un rêve. M. REMTy moatrant Donnie. Voilà le rêveur) et pour excuse , il allègue son cœur que TOUS avez pris ; mais comme apparemment il n'a pas encore emporté le vôtre, et que je vous crois encore à peu près dans tout votre bon sens , vu le peu de temps qu'il y a que vous le connaissez, je vous prie 'de m'aider à le rendre plus s^e. Assurément vous êtes fort jolie ; mais vous ne le disputerez point à un pareU établissement ; il n'y a point de beaux yeux qui vaillent ce prix-là. MARTON. Quoi ! monsieur Remy, c'est de Dorante que vous parlez ? C'est pour se garder à moi qu'il refuse d'être riche? Kl* REKIY* Tout juste*, et vous êtes trop généreuse pour le souffrir. M A R T O N , avec nn air de pauion. Vous vous trompez , monsieur; je l'aime trop moimême pour l'en empêcher, et je suis enchantée. Ah ! Dorante , que je vous estime ! Je n'aurais pas cru que vous m'aimassiez tant. M. REICY. Courage ! je ne fais que vous le montrer, et vous en êtes déjà coiffée! Pardi I le cœur d'une femme est bien étonnant ! le feu y prend bien vite !

The text on this page is estimated to be only 28.56% accurate

ACTE II, SCÈNE III. aaS M A HT ON , comme chagrine. £h ! monsieur, faat-il tant de bien pour être heureux ? Madame , qui a de la bonté pour moi , suppléera en partie par sa générosité à ce qu'il me sacrifie. Que je vous ai d'obligation , Dorante ! DORANTE. Oh ! non , mademoiselle , aucune. Vous n'avez point de gré à me savoir de ce que je fais ' ^ je me livre à mes sentimens , et ne regarde que moi là - dedans. Vous ne me devez rien ^ je ne pense pas à votre reconnaissance. makton. Vous me charmez \ que de délicatesse ! Il n'y a encore rien de si tendre que ce que vous me dites. M. REMT. Par ma foi ! je ne m'y connais donc guère ; car je le trouve bien plât. (A Marton.) Adieu , la belle enfant -, je ne vous aurais, ma foi, pas évaluée ce qu'il vous achète. Serviteur , idiot ; garde ta tendresse , et moi ma succession, (u <ort.) MARTON. Il est en colère \ mais nous l'apaiserons. DORANTE. Je l'espère. Quelqu'un vient. ' f^ous n'avez point de gré h me savoir, etc. On dirait mieux au jourd^hiî : F'ous n*avez pointa me savoir gré, etc. 5. 15

226 LES FAUSSES CONFIDENCES^, MÀRTOK. Cest le comte, celui doat je vous ai parle, et qai doit épouser madame. douarte. Je TOUS laisse donc; il pourrait me parler de son procès *, vous savez ce que je vous ai dit là-dessus , et il est inutile que je le voie. <u son.) SCÈNE IV, LE COMTE, MARTON, LB COMTB» Bovjoim, Marton. Vous voilà donc revenu , monsieur ? LE COMTE. Oui. On m*a dit qu'Araminte se promenait dans le jardin \ et je viens d'apprendre de sa mère une chose qui me chagrine. Je lui avais retenu un intendant , qui devait aujourd'hui entrer chez elle *, et cependant elle en a pris un autre , qui ne plaît point à la mère et dont nous n'avons rien à espérer. MAETON. Nous n'en devons rien craindre non plus, mon«sieur. Allez, ne vous inquiétez point ^ c'est un galant homme, et si la mère n'en est pas contente, c'est un peu de sa faute. Elle a débuté tantôt par le brusquer d'une manière si outrée, Fa traité si mal, qu'il n'est \

ACTE II, SCÈNE IV. 237 pas étonnant qu'elle ne Fait point gagné. Imaginezyous qu'elle Fa querellé de ce qu'il était bien fait. LE COIITX. Ne serait-ce point lui que je viens de voir sortir d'avec vous ? MÀHTOV. Lui-même. LE COMTE. U a bonne mine, en effet, et n'a pas trop Tair de ce qu'il est. MAUTOn. Pardonnez - moi , monsieur; car il est honnête homme. LE COMTE. N'y aurait- il pas moyen de raccommoder cela? Araminte ne me hait pas, je pense; mais elle est lente à se déterminer; et, pour achever de la résoudre, il ne s'agirait plus que de lui dire que le sujet de notre discussion est douteux pour elle. Elle ne voudra pas soutenir l'embarras d'un procès. Parlons à cet intendant ; s'il ne faut que de l'argent pour le mettre dans nos intérêts, je ne l'épargnerai pas. MARTOK. Oh, non! ce n'est point un homme à mener par là ; c'est le garçon de France le plus désintéressé. LE COMTE, Tant pis ; ces gens-là ne sont bons à rien. mautoh. Laissez-moi faire.

The text on this page is estimated to be only 25.59% accurate

228 LES FAUSSES CONFIDENCES, SCÈNE V. LE COMTE,
ARLEQUIN, MARTON. ARLEQUIN. L Mademoiselle , voilà on homme
qui en demande i autres savez-vous qui c'est ? / M A R ! t O N 9
brusquement. Et qui est cet autre? A quel homme en veut-il ? ARLEQUIN.
Ma foi, je n'en sais rien \ c'est de quoi je m'informe à vous. 'KAKvV>N.
Fais-le entrer. ARLEQUIN, rappelant i au la coulisse. Eh ! le garçon ,
venez ici dire votre affaire, en tort) SCÈNE VI LE COMTE, MARTON,
LE GARÇON. MARTON. Qui cherchez-vous? LE GARÇON.
Mademoiselle, je cherche un certain monsieur à qui j'ai à rendre un portrait
avec une boîte qu'il nous a fait faire. Il nous a dit qu'on ne la remît qu'à
lui-même, et qu'il viendrait la prendre^ mais comme mon père est obligé de
partir demain pour un petit voyage, il m'a envoyé pour la lui rendre , et on
m'a

ACTE II, SCÈNE VL ^9 dit que je saurais de ses nouvelles ici. Je le connais de vue, mais je ne sais pas son nom. MARTOK. N'est-ce pas vous, monsieur le comte? LE COMTE. Non, sûrement. X.B GÀHÇOlf. Je n'ai point affaire à monsieur, mademoiselle ; c'est une autre personne. MAETOn. Et chez qui vous a-t-on dit que vous le trouveriez? LE GÀEÇOir. Chez un procureur qui s'appelle monsieur Remy. LE COMTE. Âh! n'est-ce pas le procureur de madame? montrez-nous la boîte. LE GAHÇOlf. Monsieur, cela m'est défendu. Je n'ai ordre de la donner qu'à celui à qui elle est ^ le portrait de la dame est dedans. LE COMTE. Le portrait d'une dame! Qu'est-ce que cela signifie? Serait-ce celui d'Araminte? Je vais tout à l'heure savoir ce qu'il en est. (u ton.)

230 LES FAUSSES CONFIDENCES, SCÈNE VIL MARTON,
LE GARÇON. M ARTON. Vous avez mal fait de parler de ce portrait
devant lui. Je sais qui vous cherchez; c'est le neveu de monsieur Remy , de
chez qui vous venez. LE GARÇON. Je le crois aussi , mademoiselle.
MÀRTOir. Un grand homme qui s'appelle monsieur Dorante. LE GARÇ09.
Il me semble que c'est son nom. MARTOM. Il me Ta dit ; je suis dans sa
confiance. Avez-vous remarqué le portrait ? LE GARÇOZI. Non \ je n'ai
pas pris garde à qui il ressemble. MAR.T0N. Eh bienl c'est de moi qu'il
s'agit. Monsieur Dorante n'est pas ici , et ne reviendra pas sitôt. Vous n'avez
qu'à me remettre la boîte; vous le pouvez en toute sûreté ; vous lui ferez
même plaisir. Vous voyez que je suis au fait. LE GARÇOir. C'est ce qui me
paraît. La voilà, mademoiseUe.

The text on this page is estimated to be only 27.56% accurate

ACTE II, SCENE VIII. a3i Ayez donc , je vous prie , le soin de la loi rendre quand il sera revenu.. MÀ11T09. Oh ! je n y manquerai pas. LB GARÇON* Il y a encore une bagatelle qu'il doit dessus; mais je tâcherai de repasser tantôt; et» s'il n'y était pas, vous auriez la bonté d'achever de payer. MAftTOH. Sans difficulté. Allez, (a pan. >Voici Dorante. (An gardon.) Retirez-vous vite. SCÈNE VIII. MARTON, DORANTE. MA HT OH y aa moment tcale et joyeuse. Ce ne peut être que mon portrait. Le charmant homme ! Monsieur Remy a raison de dire qu'il y avait quelque temps qu'il me connaissait. DO&AHTE. Mademoiselle y n'avez - vous pas va ici quelqu'un qui vient d'arriver ? Arlequin croit que c^est moi qu'il demande. MAHTOH^ le regardant aTec teodrewe. Que VOUS êtes aimable, Dorante! je serais bien injuste de ne pas vous aimer. Allez, soyez en repos : l'ouvrier est venu , je lui ai parlé, j'ai la bolle, je la tiens. DORANTE. J'ignore»...

The text on this page is estimated to be only 29.65% accurate

232 LES FAUSSES CONFIDENCES, MARTOH. Point de mystère -, je la tiens , vous dk-je , et je ne m'en fâche pas. Je vous la rendrai quand je Faurai vue. Retirez-vous ; voici madame avec sa mère et le comte : c'est peut-être de cela qu'ils s'entretiennent. Laissez-moi les calmer là-dessus , et ne les attendez pas. DORANTE, «B iVn allant et mot. Tout a réussi ^ elle prend le change à merveille. SCÈNE IX. ARAMINTE, LE COMTE, MTM ARGANTE, MARTON. ARAXISTE. Martov , qu'est-ce que c'est qu'un portrait dont monsieur le comte me parle, qu'on vient d'apporter ici à qudqu'un qu'on ne nomme pas, et qu'on soupçonne (!tre le mien? Instruisez-moi de cette histoire-là. MARTOU , d'ua air rêveur. Ce n'est rien, madame^ je vous dirai ce que c'est. Je Tai démêlé après que monsieur le comte a été parti ; il n'a que ùire de s'alarmer. Il n'y a rien là qui vous intéresse. LE COMTE. Comment le savez-vous, mademoiselle? vous n'avez point vu le portrait. MARTOI?. N'importe; c'est tout comme si je l'avais vu. Je sais qui il regarde -, n'en soyez point en peine.

The text on this page is estimated to be only 28.45% accurate

ACTE H, SCENE IX. 233 LE COMTE. Ce qu'il y a de certain ,
c'est un portrait de femme; et o est ici qu'on vient chercher la personne qui
Fa fait faire, à qui on doit le rendre^ et ce n'est pas moi. HARTOir. D'accord.
Mais quand je vous dis que madame n'y est pour rien, ni vous non plus.
•ARAVINTE. Eh bien ! si vous êtes instruite , dites-nous donc de quoi il est
question ^ car je Veux le savoir. On a des idé€9 qui ne me plaisent point]
Parlez. , Opi^ ceci a un air de mystère qui est désagréable. Il ne faut
pourtant pasivous fâcher^ ma fiUe. Monsieur le comte vous aime^^et un
peu de jalousie, même in*juste , ne messied pas à un amant. LE COMTE.
Je ne suis jaloux que de l'inconnu qui ose se donner le plaisir d'avoir le
portrait de madame. ARÀMinTE, vireneat. Comme il vous plaira,
monsieur; mais j'ai entendu ce que vous vouliez dire, et je crains un p^u ce
caractère d'esprit-là. fh bien, Marton? MARTOir. Eh bien , madame , voilà
bien du bruit ! c'est mon portrait. LE COMTE. Votre portrait ?

The text on this page is estimated to be only 27.83% accurate

a34 LES FAUSSES CONFIDENCES, MAUTON. Oui, le mien.
Eh! pourquoi non, s'il vous plait? Il ne faut pas. tant se récrier. M[^]
ARGAWTE. ê Je suis assez comme monsieur le comte v la chose me paraît
singulière. xAatos». Ma foi, madame, sans vanité, on en peint tous les jours,
et des plus hupées, qui ne me valent pas. ÂBAMIUTB. Et qui est-ce qui a
fait cette dépense-là pour vous? MAATOZf. Un très * aimable homme qui
m'aime, qui a de la délicatesse et des sentimens , et qui me recherche ; et
puisqu'il faut vous le nommer , c'est Dorante. ARAMIlfTS. Mon intendant?
MARTOir.. Lui-même. Le fat, avec ses sentimens! AAAXXNTE,
bnuqnemeot. Eh ! vous nous trompez. Depuis qu'il est ici, a-t-il eu le temps
de vous faire peindre? HAKTOZf. Mais, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il me
connaît. AU A MIN TE, viv0inenl. Donnez donc.

ACTE II, SCENE IX. 235 M^aETOLF. Je n'ai pas encore ouvert la boîte ; mais c'est moi que TOUS y allez voir.

(AramtnteVottTre,tousregaraent.) LE COMTE. Eh ! je m'en doutais bien, c'est madame. XARTOir. Madame !.« Il est vrai, et me voilà bien loin de mon compte! (a ptrt.) Dubois avait raison tantôt. ARAMIIIÏTE, à part. Et moi, je vois clair, (a HartonO Par quel hasard avezvous cru que c'était vous ? MARTOH. Ma foi, madame, toute autre que moi s'y serait trompée.

Monsieur Remy me dit que son neveu m'aime , qu'il veut nous marier ensemble ^ Dorante est présent , et ne dit point non ; il refuse devant moi un très-riche parti ; l'oncle s'en prend à moi , me dit que j'en suis cause. Ensuite vient un homme qui apporte ce portrait, qui vient chercher ici celui à qui il appartient; je l'interroge ; à tout ce qu'il répond, je reconnais Dorante. C'est un petit portrait de femme ; Dorante m'aime jusqu'à refuser sa fortune pour moi. Je conclas donc que c'est moi qu'il a fait peindre. Ai -je eu tort ? J'ai pourtant mal conclu. J'y renonce-, tant d'honneur ne m'appartient point. Je crois voir toute l'étendue de ma méprise , et je me tais.

236 LES FAUSSES CONFIDENCES, ARAMIIITE. Ah ! ce n'est pas là une chose bien difficile à deviner. Vous faites le fâché, rétonné, monsieur le comte > il y a quelque malentendu dans les mesures que vous avez prises ^ mais vous ne m'abusez point ; c'est à vous qu'on apportait le portrait. Un homme dont on ne sait pas le nom, qu'on vient chercher ici, c'est vous, monsieur, c'est vous. K A R T O n , â*ua air s^rieux. Je ne crois pas. m"* aegàwte. Oui , oui , c'est monsieur ^ à quoi bon vous en défendre ? Dans les termes où vous en êtes avec ma fdle, ce n'est pas là un si grand crime -, allons , convenez-en. LE COMTE, froaderneBl. Non , madame , ce n'est point moi , sur mon honneur. Je ne connais pas ce monsieur Remy. Comment aurait* on dit chez lui qu'on aurait de mes nouvelles ici ? Cela ne se peut pas. m"* ARGAKTE, d*an air pensif. Je ne faisais pas attention à cette circonstance. AKAMINTE. Bon ! qu'est - ce que c'est qu'une circonstance de plus ou de moins ? Je n'en rabais rien. Quoi qu'il en soit, je le garde ^ personne ne l'aura. Mais, quel bruit entendons-nous ? Voyez ce que c'est , Marton.

ACTE II, SCÈNE X. 237 SCÈNE X. ARAMINTE, LE COMTE,
M^{re} ARGANTE, MARTON, DUBOIS; ARLEQUIN. ARLEQUIN y en-
trant. Tu es un plaisant magot ! MAETON. À qui en avez-vous donc,
vous autres? DUBOIS. Si je disais un mot, ton maître sortirait bien vite.
ARLEQUIN. Toi ? Nous nous soucions de toi et de toute ta race de canaille,
comme de cela. DUBOIS. Comme je te bâtonnerais[^] sans le respect de
madame! ARLEQUIN. Arrive, arrive. La voilà, madame. ARAMINTE.
Quel sujet avez-vous donc de quereller ? De quoi s'agit-il ? m^{re}*
ARGANTE. Approchez , Dubois. Apprenez - nous ce que c'est que ce mot
que vous diriez contre Dorante [^] il serait bon de savoir ce que c'est.
ARLEQUIN. Prononce donc ce mot.

238 LES FAUSSES CONFIDENCES, ARÀMXKTE. Tais-toi ^
laisse-le parler. DUBOIS. U y a une heure qu'il me dit mille invectives,
madame. ARLEQUIN. Je soutiens les intérêts de mon maître, je tire des
gages pour cela , et je ne souffrirai pas qu'un ostrogoth menace mon maître
d'un mot \ j'en demande justice à madame. m"" argaitte. Mais , encore une
fois , sachons ce que veut dire Dubois par ce mot ; c'est le plus pressé.
ARLEQUIN. Je le défie d'en dire seulement une lettre. DUBOIS. C'est par
pure colère que j'ai fait cette menace , madame ^ et voici la cause de la
dispute. En arrangeant l'appartement de monsieur Dorante , j'y ai vu par
hasard un tableau où madame est peinte , et j'ai cm qu'il fallait l'oter, qu'il
n'avait que faire là , qu'il n'était point décent qu'il y restât ; de sorte que j'ai
été pour le détacher ; ce butor est venu pour m'en empêcher , et peu s'en est
fallu que nous ne nous soyons battus. ARLEQUIN. Sans doute ^ de quoi
t'avises-tu d'ôter ce tableau qui est tout -à - fait gracieux , que mon maître
considérerait

ACTE II, SCÈNE XI. aSg il n y avait qu'un moment, avec toute la satisfaction possible ? Car je Tavais vu qui Tavait contemplé de tout son cœur -, et il prend fantaisie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit cet honnête homme. Voyez la malice ! Ote-lui quelque autre meuble , s'il en a trop \ mais laisse-lui cette pièce, animal. DUBOIS. Et moi y je te dis qu'on ne la laissera point, que je la détacherai moi -même , que tu en auras le dé«menti, et que madame le voudra ainsi. ABAKIITTE. Eh! que m^importe? Il était bien nécessaire de faire ce bruit-là pour un vieux tableau qu'on a mis là par hasard , et qui y est resté. Laissez - nous. Cela vailt-il la peine qu'on en parle ? h"^ lAGAUrTE, d*iin ton aigre. Vous m'excuserez , ma fille ; ce n'est point là sa place , et il n'y a qu'à l'ôter. Votre intendant se passera bien de ses contemplations. ▲ RAMIIfTE, Mariant d'na Air nill eu r. Oh ! vous avez raison, je ne pense pas qu'il les regrette. (A àri«qmn«i&D«bou.) Retirez-vous tous deux. SCÈNE XL ARAMINTE, LE COMTE, M~ ARGANTE, MARTON. LE COMTE, d^uD ton railleat. Ce qui est de sûr, c'est que cet homme d'affaireslà est de bon goût.

a4o LES FAUSSES CONFIDENCES, AHÂMINTE)

ironiquemcDl. Oui, la réflexion est juste. Effectivement, il est fort extraordinaire qu'il ait jeté les yeux sur ce tableau ! m"* argakte. Cet homme-là ne m'a jamais plu un instant, ma fiUe^ vous le savez, j'ai le coup d'œil assez bon, et je ne Faime pas. Croyez -moi, vous avez entendu la menace que Dubois a faite en parlant de lui*, j'y reviens encore , il faut qu'il ait quelque chose à en dire. Interrogez-le \ sachons ce que c'est. Je suis persuadée que ce petit monsieur-là ne vous convient point -, nous le voyons tous ; il n'y a que vous qui n'y prenez pas garde. M A R T O N , négligemment. Pour moi , je n'en suis pas contente. ARAMIIIfTE, riant in>niqii«in«nl. Qu'est - ce donc que vous voyez , et que je ne vois point? Je manque de pénétration ^ j'avoue que je m'y perds. Je ne vois pas le sujet de me défaire d'un homme qui m'est donné de bonne main , qui est un homme de quelque chose, qui me sert bien, et que trop bien peut-être. Voilà ce qui n'échappe pas à ma pénétration , par exemple. m"" AE6A»TE. ' Que vous êtes aveugle ! ARAMIKTE, d'un air jouriant. Pas tant^ chacun a ses lumières. Je consens, au resle , d'écouter Dubois -, le conseil est bon , et je

ACTE II, SCÈNE XL a4i l'approuve. Allez , Marton , allez lui dire que je veux lui parler. S'il me donne des motifs raisonnables de renvoyer cet intendant assezi hardi pour regarder un tableau, il ne restera pas long- temps chez moi ; sans quoi , on aura la bonté de trouver bon que je le garde , en attendant qu'il me déplaie à moi. M** AIL&AiffTE) TWeneot. Eh bien ! il vous déplaira ; je ne vous en dis pas davantage , en attendant de plus fortes preuves. LE COMTE. Quant à moi , madame, j'avoue que j'ai craint qu'il ne me servît mal auprès de vous, qu'il ne vous inspirât l'envie de plaider, et j'ai souhaité par pure tendresse qu'il vous en détournât. Il aura pourtant beau faire, je déclare, que je renonce à tout procès avec vous ; que je ne veux pour arbitres de notre discussion que vous et vos gens d'affaires, et que j'aime mieux perdre tout que de rien disputer. m"^ ▲ K g à n T E , â*ttn ton décisif. Mais où serait' la dispute? Le mariage terminerait tout , et le vôtre est comme arrêté. LE COMTE. Je garde le silence sur Dorante. Je reviendrai simplement voir ce que vous pensez de lui] et si vous le congédiez , comme je le présume , il ne tiendra qu'à vous de prendre celui que je vous offrais, et que je retiendrai encore quelque temps. m''' argante. Je ferai comme monsieur *, je né vous parlerai plus 5. 16

The text on this page is estimated to be only 21.61% accurate

2 {2 LES FAUSSES CONFIDENCES, de rien non plus ^ vans
m'accuseriez de vision, et vo-^ tre entêtement finira stns notre secours. Je
compte beaucoup sur Dubois que void , et avec lequel nous vous laissons.
SCÈNE XII. DUBOIS, ARAMINTE. DUBOIS. O» m^a dit que vous
vouliez me parler, madame* A&Atll»T£. Viens ici ; tu es lûen împradenl ,
Dubois, bien in* discret. Moi qui ai si bonne opinion de toi , tu n'as guère
d'attention pour ce que je te dis. Je t'avais recommande de te taire sur le
diapitre de Dorante ^ tu en sais les conséquences ridicules , et tu me l'avais
promis. Pourquoi donc avoir prise, sur ce misérable tableau , avec un sot
qui fait un vacarme épouvantable , et qui vient ici tenir des discours tout
propres à donner 'des idées que je serais au désespoir qu'on eût? DUBOIS.
Ma foi ! madame , j'ai cru la chose sans conséquence , et je n'ai agi
d'ailleurs que par un mouvement de respect et de zèle. ARAVIlfTE,
d*uBairyif. Eh ! laisse là Ion zèle ^ ce n'est pas celui que je veux, ni celui
qu'il me faut. C'est de ton silence que j'ai besoin pour me tirer de l'embarras
où je suis , et

The text on this page is estimated to be only 26.04% accurate

ACTB II, SCÈNE XII. a43 où tu m'as jetée toi-même ; car sans toi je ne saurais pas que cet homme- là m'aime, et je n'aurais que faire d'y regarder de si près. DtJBOXS. l'ai bien senti que j'avais tort. ÀRAMIlfTE. Passe encore pour la dispute ; mais pourquoi s'écrier : Si je disais un mot? Y a-t-il rien de plus mal à toi? DUBOIS. C'est encore une suite de C0 zi^e mal entendu. . » AAAIIIIITE.. EkbicËi! tais -toi doue) tais- Ko ^ je TOvdrais pouvoir te faire oublier ce cfiie to m'as dit. DVJHOIS. Oh ! je suis bien corrigé. ÀRAMIlfTE. C'est ton étourderie qui me force actuellement de te parler , sous prétexte de t'interroger sur ce que tu sais de lui. Ma mère et monsieur le comte s'attendent que tu vas m'en apprendre des choses étonnantes ; quel rapport leur ferai-je à présent? PUBOIS. Ah ! il n'y a rien de plus facile à raccommo~~der~~ \ ce rapport sera que des gens qui le connaissent m'ont dit que c'était un homme incapable de l'emploi qu'il a chez vous, quoiqu'il soit fort habile, au moins-, ce n^est pas cela qui lui manque.

The text on this page is estimated to be only 26.34% accurate

a46 LES FAUSSES CONFIDENCES, une autre affaire \ mais il n'est lié qu'en mérite , et ce n'est pas assez. Vraiment non ; Toi les usages. Je ne sais pas comment je le traiterai; je n'en sais rien, je verrai. nuBois. Eh bien ! madame a un si beau prétexte. Ce portrait que Marton a cru être le sien , à ce qu'elle m'a dit... AllàMI9TE. Eh ! non , je ne saurais l'en accuser ^ c'est le comte qui l'a fait faire. DUBOIS. Point du tout , c'est de Dorante *, je le sais de lui-même ; et il y travaillait encore il n'y a que deux mois, lorsque je le quittai. ARAMITTE. Va-t'en ; il y a long-temps que je te parle. Si on me demande ce que tu m'as appris de lui, je dirai ce dont nous sommes convenus. Le voici *, j'ai envie de lui tendre un piège. DUBOIS. Oui, madame \ il se déclarera peut-être, et tout de suite je lui dirais : Sortez. ABAMITTE. Laisse-nous.

The text on this page is estimated to be only 23.86% accurate

ACTE II, SCÈNE XIII. 247 SCÈNE XIII. DORANTE,
ARAMINTE, DUBOIS. D U B O-I S f lortaol , «t «d pMcanl anprèi èè
D«m»t« , et rapitUncnl. Il m'est impossible de l'instruire ; mais qu'il se
déeouvre ou non, lesthoses ne peuvent aller que bien. BORANTE. Je viens,
madame, vous demander votre protection. Je suis dans le chagrin et dans
Finquiétude \ j'ai tout quitte pour avoir Thonneur d'être à vous ^ je vous
suis plus attaché que je ne puis vous le dire ^ on ne saurait vous servir avec
plus de fidélité ni de désintéressement*, et cependant je ne suis pas sûr de
rester. Tout le monde ici m'en veut, me persécute et conspire pour me faire
sortir. J'en suis consterné ; je tremble que vous ne cédiez à leur inimitié pour
moi , et j'en serais dans la dernière affliction. ▲ HAMINTE, d*uD(oDdoui.
Tranquillisez - VOUS ^ vous ne dépendez point de ceux qui vous en
veulent ; ils ne vous ont encore fait aucun tort dans mon esprit, et tous leurs
petits complots n'aboutiront à rien ; je suis la maîtresse. DORANTE, d'un
air inquiet. Je uai que votre appui, madame. A RAM in TE. . U ne vous
manquera pas -, mais je vous conseille une chose 5 ne leur paraissez pas si
alarmé, vous leur feriez

248 LES FAUSSES CONFIDENCES» douter de votre capacité; et il leur semblerait que vous m'auriez beaucoup d'obligation de ce que je vous garde. DORANTE Us ne se tromperaient pas, madame; c'est une bonté qui me pénètre de reconnaissance. ARAMINTEB. A la bonne heure ; mais il n'est pas nécessaire qu'ils le croient. Je vous sais bon gré de votre attachement et de votre fidélité ; mais dissimulez-en une partie ; c'est peut-être ce qui les indispose contre vous. Vous leur avez refusé de m'en faire accroire sur le chapitre du procès ; conformez-vous à ce qu'Us exigent; regagnez - les par là , je vous le permets. L'événement leur persuadera que vous les avez bien servis ; car toute réflexion faite » je suis déterminée à épouser le comte. pORANTE, d'ontoutfmn. Déterminée , madame ? ARAMINTE. Oui , tout-à-fait résolu. Le comte croira que vous y avez contribué ; je le lui dirai même , et je vous garantis que vous resterez ici ; je vous le promets. (A part.) Il change de couleur. DORANTE. Quelle différence pour moi, madame ! ARAMINTEy d'an air délibéré. Il n'y en aura aucune. Ne vous embarrassez pas , et

The text on this page is estimated to be only 27.20% accurate

ACTE II, SCÈNE XIII. 249 écrivez le billet que je vais vous dicter; il y a tout ce qu'il faut sur cette table. Et pour qui, madame?

ARAMINTTE. Pour le comte, qui est sorti d'ici extrêmement inquiet, et que je vais surprendre bien agréablement par le petit mot que vous allez lui écrire en mon nom. (Dorante reste rêveur, et, par distraction, ne va point à la table.) lui « . VOUS n'allez pas à la table ? A quoi rêvez-vous ? DORANTE, toujours « lui rattr. Oui » madame. ARAMINTTE, à part, pendant qu'il m place. U ne sait ce qu'il fait ; voyons si cela continuera. DORANTE, à part, cherchant du papier. Ah ! Dubois m'a trompé. ARAMINTTE pourtourant. Êtes-vous prêt à écrire ? dorante. Madame, je ne trouve point de papier. ARAMINTTE, allant elle-même. Vous n'en trouvez point ! en voilà devant vous. DORANTE. Il est vrai. ARAMINTTE. Écrivez. « Hâtez-vous de venir, monsieur-, voire tt mariage est sur... » Avez-vous écrit?

The text on this page is estimated to be only 25.87% accurate

aSo LES FAUSSES CONFIDENCES, DOKAKTE. Comment ,
madame ? ▲ nAMINTE. Vous ne m*écoulez donc pas ? a Votre mariage
est a sûr, madame veut que je vous Técrive, et vous a attend pour vous le
dire. » (à p«rt.) H souffre, mais il ne dit mot] esl-ce quHl ne parlera pas ? «
N^attribuez « point cette résolution à la crainte que madame u pourrait
aVoir des suites d*Qn procès douteux. » DORANTE. Je vous ai assuré que
vous le gagneriez, madame. Douteux ! il ne Test point. ARAMIITB.
N'importe, achevez. « Non, monsieur. Je suis a chargé de sa part de vous
assurer que la seule juste tice qu'elle rend à votre mérite la détermine. »
DORANTE, à part. Gel ! je suis (lerdu. (Haut.) Mais , madame, vous
n'aviez aucune inclination pour lui. ARAMINTE. Achevez, vous dis-je... «
Qu'elle rend à votre méu rite la détennine. » Je crois que la main vous
tremble ; vous paraissez changer. Qu'est-ce que cela signifie ? Vous trouvez-
vous mal ? DOR ATS'TE. Je ne me trouve pas bien, madame.

The text on this page is estimated to be only 23.82% accurate

ACTE II, SCENE XIV. 25i AHÂMIVTE. Qaoi ! si subitement ! cela est singulier. Pliez la lettre et mettes : « À monsieur le comte Dorimont. » Vous direz à Dubois qu'il la lui porte, (a pan.) Le cœur me bat. U n*y a pas encore là de quoi le convsdncre. DOUANTE, 4 part. Ne serait-ce point aussi pour m'éprouver ? Dubois ne m*a averti de rien. SCÈNE XIV. ARAMINTE, DORANTE, MARTON. MAHTOir. Je suis bien ^ise, madame, de trouver monsieur ici ; il vous confirmera tout de suite ce que j'ai à vous dire. Vcms avez oflEert en différentes occasions de me roariet, madame; et jusqu'Ud je ne me suis pmnt trouvée disposée à profiter de vos bontés* Aujourd'hui monsieur me recherche \ il vient même de refuser un parti infinimeni plus riche , et le tout pour moi ; du moins me Ta-t-il laissé croire, et il est à propos qu'il s'explique ; mais comme je ne veux dépendre que de vous , c'est de vous, aussi, madame, qu'il faut qu'il m'obtienne. Ainsi , monsieur , vous n'avez qu'à parler à madame. Si elle m'accorde à vous, vous n'aurez point de peine à m' obtenir de moi-même. (En««ori.)

The text on this page is estimated to be only 27.12% accurate

s52 LES FAUSSES CONFIDENCES, SCÈNE XV. DORANTE, ARAMINTE. » Cette folle ! (H«at.) Je suis charmée de ce qu'elle vient de m* apprendre. Vous avez fait là un très-bon choix ^ c'est une fille aimable et d'un excellent caractère. DORANTE^ d^uaalr^Wtu. Hélas I madame , je ne songe point à elle. ARAMIHTK. Vous ne songez point à elle l Elle dit que vous Talmez, que vous l'aviez vue avant de venir ici. D.OaAUTJS, trUtoment. « C'est une. erreur où monsieur Remy l'a jetée sans me consulter^ et je n'ai point osé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en est de même de ce riche parti qu^elle croit que je refuse k cause d'elle ^ et je n'ai nulle part à tout cela. Je suis hors d'état 'de donner mon* cœur à personne^ je l'ai perdu pour jamais, et la pltis briUante de toutes les fortunes ne me tenterait pas. ARAHIIfTE. Vous avez tort. ^ fallait désabuser Marton.. DORANTE. Elle vous aurait peut - être empêchée de me recevoir , et mon indijSérence lui en dit assez.

The text on this page is estimated to be only 27.70% accurate

A<;TE II, SCENE XV. a53 A&àMIKTE. Mais dans la situation où vous êtes, quel intét^ aviez-vous d'entrer dans ma maison, et de la préférer à une autre ? DORANTE. Je trouve plus de douceur à être chez vous, madame. ÀRAMISTE. Il y a^ quelque chose d'incompréhensibie dans tout ceci! Voyez -vous souvent la personne que vous aimez ? DORAVTK, toujoon aliaUa. Pas souvent à mon gré , madame *, et je la verrais à tout instant , que je ne croirais pas la voir assez. ARAM,INTE, à part. Il a des expressions d*une tendresse ! (Haut.) Estelle fiUe ? A-t-elle été mariée ? DORANTE. Madame , elle est veuve. A.RAMIITE. Et ne devez - vous pas F épouser ? Elle vous aime, sans doute ? DORANTE. Hélas ! madame , elle ne sait pas seulement que je Tadore. Eiccusez Temportement du terme dont je me sers. Je ne saurais presque parler d'elle qu'avec transport. ARAMINTE. Je ne vous interroge que par étonnement. Elle

The text on this page is estimated to be only 28.31% accurate

a54 LES FAUSSES CONFIDENCES, ignore que vous raîme2 , dites-vous , et vous lui sacri* fiez votre fortune ! Viùlà de Fincroyable. GomBient , avec tant d*amour, avez«Vous pu vous taire ?Oa essaie de se faire aimer, ce me semble; cela est naturd et pardonnable. doaaut'E. Me préserve le ciel d'oser concevoir la plus légère espérance ! Être aimé, moi ! non , madame. Son état est bien au-dessus du mien. Mon respect ne condamne an silence ^ et je moarraî , du moins , sans avoir eu le malheur de lui déplaire. Te n' imagine point de femme qui mérite d'inspirer \me passion si étonnante , je n'en imagine point. Elle est donc au-dessus de toute comparaison ? DOHASTE. Dispensez-moi de la louer, madame; je m'égarerais en la peignant. On ne connaît rien de si beau ni de si aimable qu'elle ; et jamais elle ne me parle , ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente. ARÀMINTE baissant les yeux. Mais votre conduite Uesse la raison. Que prétendez-vous, avec cet amour pour une personne qui ne saura jamais que voos l'aimez? Cela est him bizarre. Que prétendez-v#us ? DORANTE. Le plaisir de la voir, et quelquefois d'être avec elle , est tout ce que je me propose.

The text on this page is estimated to be only 23.09% accurate

ACTE II , SCÈNE XV. a55 AKÀMINTE. Avec elle ! Oubliez*
voas que vous êles ici ? Je veux dire avec son portrait , quand je ne la vois
point. ARAMINTE. Sdb portrait ? est-ce que vous Tavez fait faire ?
DORANTE. Non , madame ; mais j'ai , par amusement, appris à peindre, et
je Tai peinte moi-même. Je me serais privé de son portrait, si je n'avais pu
Tavoir que par le secours d'un autre. ARAHIMTE, ifnrt. U faut le pousser à
bout, (nint.) Montrez * moi ce portrait. DOSANTE. Daignez m'en
dispenser, madame ^ quoique mon amour soit «ans ^pérance , je n*en dois
pa)s moins un «ecret inviolable à Tobjet aime. ARAMXNTE. Il m'en est
tombé un par basard entre les mains \ on Ta trouvé ici. (Homnotu botie.)
Voyez si ce ne serait point celui dont il s'agit. Cela ne se peut pas.
ARAMIKTE, ouvrant la Ijotte. U est vrai que la chose sçrait assez
extraordinaire -, examinez.

The text on this page is estimated to be only 26.21% accurate

:t56 LES FAUSSES CONFIDENCES, DOAASTE. Ah ! madame, songez que j'aurais perdu mille fois la vie avant d'avouer ce que le hasard vous découvre. Comment pourrai-je expier?... (Il M jcU« k set genoux.) araminte. Dorante , je ne me fâcherai point. Votre égarement me fait pitié. Revenez-en ; je vous le pardonne. M A & T O 9 , paratl et «VofaiC Ah! (Dorante m lève vite.) AEAlftlHTE. Âh ciel ! c est Marton ! Elle vous a vu. DORANTE, feignant 4*êlre iéeontwié. Non , madame , non \ je ne crois pas. Elle n'est point entrée. ARAMIlfTE. Elle vous a vu, vous dis -je. Laissez -moi , allezvous^ n \ vous m'êtes insupportable. Rendez-moi ma lettre. (Qnanau en puti.) Voilà pourtant ce que c'est que de l'avoir gardé ! SCÈNE XVI ARAMINTE, DUBOIS. DUBOIS. DoRAHTE s'est-il déclaré , madame ? et est-il nécessaire que je lui parle ? ARAMIlfTE. Non^ il ne m'a rien dit. Je n'ai rien vu d'appro

.«î »*"i ACTE II, SCENE XVII. 257 chant à ce que tu m'as conté
; et qu'il n'en soit plus question^ ne t'en mêle plus. (EUeson.) DUBOIS.
Voici l'affaire dans sa crise. SCÈNE XVII. DUBOIS, DORANTE.
DORANTE. *' Ah ! Dubois. DUKOIS. Retirez- vous. DOUAUTE. Je ne
sais qu'augurer de la conversation que je -^t viens d'avoir avec elle.
DUBOIS. Â quoi songez-vous ? Elle n'est qu'à deux pas : voulez-vous tout
perdre ? ^ t DORANTE. ^ Il faut que tu m'édaircisses... DUBOIS. Allez
dans le jardin. DORANTE. D'un doute... DUBOIS. Dans le jardin , vous
dis-je ^ je vais m'y rendre. DORANTE. Mais... 5. 17 ■A \ J J

The text on this page is estimated to be only 10.55% accurate

358 LES FAUSSES CONFIDENCES, DtJBOIS.]e ne vous
c'coute plus. DOBtBTB. Je orains plus que jamais. Fin DU SECOND
ACTE.

The text on this page is estimated to be only 18.79% accurate

ACTE UI, SCÈNE I. 35g ACTE III. SCÈNE I. DORANTE,
DUBOIS. DUBOIS. JNoH, vous dis-je ; ne perdons point de temps. La
lettre est-elle prête? DOBINTE, l(IdI maiiinDi. Oui , la voilà } et j'ai mis
dessus : rue du Figuier. DUBOIS. Vous êtes bien assuré qu'Arlequin ne
connaît pas ce quartier-là ? DOBAHTE. Il m'a dit que non. DDBOIS. Lui
avez-vous bien recommandé de s'adresser à Marton ou à moi pour savoir ce
que c'est? DOSANTE. Sans doute , et je le lui recommanderai encore.
DUBOIS. Allez donc la lui donner j je me charge du reste auprès de
Marton, que je vais trouver. DOBtUTE. Je t'avoue que j'hésite un peu.
N'allons-nous pas

The text on this page is estimated to be only 19.23% accurate

aGo LE5 FAUSSES CONFIDENCES, trop vite avec Aramiilc?
Dans l'agitation des mouvemens où elle est, veux-tu encore lui donner
l'embarras de voir subitement cclater l'aventure? nu B o I s. Oh! oui! point
de tjuarlier. Il faut l'achever pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sait plus ce
qu'elle fait. "Ne voyez-vous pas bien qu'elle triche avec moi , qu'elle me fait
accroire que vous ne lui avez rien dit? Âh ! je lui apprendrai à vouloir me
soulHer mon emploi de confident, pour vous aimer en fraude. DOUANTE.
Que j'ai souficiert dans ce dernier entretien ! Puisque tu savais qu'elle voulait
me faire déclarer, que ne m'en avertissais-tu par quelques signes? DtBOIS.
Cela aurait été joli , ma foi! Elle ne s'en serait point aperçue, n'est-ce pas?
Et d'ailleurs, votre douleur n'en a paru que plus vraie. Vous repwitez-vous
de l'elTet qu'elle a produit? Monsieur a souffert! Parbleu ! il me semble que
cette aventure-ci mérite un peu d'inquiétude. D o n A K XE. Sais-tu bien ce
qui arrivera? Qu'elle prendra son parti, et qu'elle me renverra tout d'un coup.
Je l'en défie. U est trop tard ; l'heure du courage est passée ; il faut qu'elle
nous ppouse. DORAHTE, Prends-y garde-, lu vois que sa mère la fatigue.

ACTE III, SCENE I. 261 DUBUIS. lia serais bien fâché qu'elle la
laissât en repos. DORANTE. Elle est confuse de ce que Marton m'a surpris
à ses genoux. DUBOIS, Âh ! vraiment des confusions ! Elle n'y est pas ;
elle va en essayer bien d'autres ! C'est moi qui , voyant le train que prenait
la conversation , ai fait venir Marton une seconde fois. DOnAWTF.
Âraminte pourtant m'a dit que je lui étais insupportable. DUBOISr Elle a
raison. Voulez -vous qu'elle soit de bonne humeur avec un homme qu'il faut
qu'elle aime en dépit d'elle? Cela est- il ag^réable? Vous vous emparez de
son bien, de son cœur; et cette femme ne crierait pas! Allez vile, plus de
raisonnements : laissezvous conduire. DORAKTB. Songe que je l'aime ^ et
que, si notre précipitation réussit mal , tu me désespères. DUBOIS. Ah ! oui
, je sais bien que vous l'aimez 5 c'est à cause de cela que je ne vous écoute
pas. Êtes- vous to état de juger de rien? Allons, allons, vous vbus moquez -,
laissez faire un homme de sang -froid. Partez, d'au

The text on this page is estimated to be only 17.25% accurate

a6a LES FAUSSES CONFIDENCES, taat plus que voici Marton qui vient à propos , et que je vais tâclier d'amuser, en atteuilant que vous envoyiez Arlequin. (DDnmcKri.j SCÈNE II. DUBOIS, MARTON. Je te clicrcliais. DVBOIS. Qu'y a-l-il pour votre service , mademoiselle î" MiKTOD. Tu me l'avais bien dit, Dubois. DUBOIS. Quoi donc ? Je ne me souviens plus de ce que c'est. MAUTOS. Que cet intendant osait lever les yeux sur madame. DUBOIS. Ah! oui; vous parlez de ce regard que je lui vis jeter sur elle. Oh! jamais je ne l'ai oublié. Cette oeillade-là ne valait rien. Il y avait quelque chose dedans qui n'ûtait pas dans l'ordre. Oh! ça, Dubois, il s'agit de faire sortir cet homme-ci. DUBOIS. Pardi! tant qu'on voudM; je ne m'y épargne pas. i

The text on this page is estimated to be only 19.88% accurate

ACTE III, SCÈNE II. a63 J'ai déjà dit Ji madame qa'oa m'avait assuré qu'il n'eatendait pas les affaires. MIHTOH. Mais est-<:e là tout ce que tu sais de lui ? C'est de la part de madame Aidante et de M. le comte que je te parle; et nous aTous peur que tu n'aies pas tout dit à madame, on qu'elle ne cache ce qae c'est. Ne noas déguise rien } tu n'en seras pas iSchë. DUBOIS. Ma foi '. je ne sais que son insuffisance , dont j'ai instruit madame. mautoh. Ne-dis»mule point. DVBOtS.' Mot, nn dissimulé! moi, garder un secrel! Vous avez bien trouvé votre homme ! En fait de discrétion, je mériterais d'être femme. Je vous demande pardon de la comparaison; mais c'est pour vous mettre l'esprit en repos. MABTON. Il est certain qu'il aime madame. DUBOIS. 11 n'en faut point douter; je lui en ai même dil ma pensée à elle. M&RTOn. Et qu'a-t-elle répondu? DUBOIS. Que j'étais un sot. Elle est si prévenue!...

The text on this page is estimated to be only 20.08% accurate

264 l'Es FAUSSES CONFIDENCES, MÂBTOH. Prévenue & un point que je n'oserais le dire, Dubois[^]. DDBOIS. Oh! le diable n'y perd rien v ni moi non plus; car je TOUS entends. KAKTON. Tu as la raine d'c» savoir plus que moi là-dessus. DUBOIS. Oh ! point du tout , je tous jure. Mais , k propos , il vient tout à l'heure d'appeler Arlequin pour lui donner une lettre. Si nous pouvions la saisir, peut[^]tre en saurions-nous davantage. MIRTOK. Une lettre ! oui-dà j ne négligeons rien. Je vais de ce pas parler à Arlequin , s'il n'est pas encore parti. DUBOIS. Vous n'irez pas loin. Je crois qu'il vient. SCÈNE ni. MARTON, DUBOIS, ARLEQUIN. ARLEQUIH, nijiBI DubDil' âb! te voilà donc, mal bâti. DUBOIS. Tenez ; n'est-ce pas là une belle figuré pour se moquer de la mienne? MAKTO>. Que veux-tu , Arlequin ? i

ACTE III, SCÈNE III. 265 ARLEQUIN. Ne sauriez-vous pas où demeure la rue du Figuier, mademoiselle ? MARTON.. Oui. ARLEQUIN. Cest que mon camarade, que je sers, m'a dit de porter cette lettre à quelqu'un qui est dans cette rue , et comme je ne la sais pas , il m'a dit que je m'en informasse à vous ou à cet animal-là ; mais cet animal* là ne mérite pas que je lui parle, sinon pour l'injurier. J'aimerais mieux que le diable eût emporté toutes les rues, que d'en savoir une par le moyen d'un malotru comme lui. DUBOIS, ■ Marlon , k patl. Prenez la lettre. (Haut.) Non, non, mademoiselle, ne lui enseignez rien ^ qu'il galope. ARLEQUIN. Veux- tu te taire ? MARTON, ncgligcmmcnt. Ne l'interrompez donc point , Dubois. Eh bien ! veux-tu me donner ta lettre? Je vais envoyer dans ce quartier-là, et on la rendra à son adresse. ARLEQUIN. Ah ! voilà qui est bien agréable. Vous êtes une fille de bonne amitié , mademoiselle. DUBO IS, s*cD allant. Vous êtes bien bonne d'épargner de la peine à ce fainéant-là.

The text on this page is estimated to be only 15.24% accurate

366 LES FAUSSES CONFIDENCES, AnLEQi; iN. Ce malhonnOte ! Va, va trouver le tableau, pour voir comme il se moque de toi. MARTON, Kulex'cgAilis'ùiNe lui réponds rien ; donne ta lettre. AULEQUIN. Tenez, mademoiselle ; vous me rendez un service qui me fait grand bien. Quand il y aura à trotter pour votre serviable personne, n'ayez point d'autre postillon que moi. MÀtlTOH. Elle sera rendue exactement. AnLEQDIH. Oui , je vous recommande l'exactitude ^ cause de monsieur Dorante, qui mt^rile toutes sortes de fidélités. mauton, i [.un. L'indigne ! Anl.£QUin, l'initllM. Je suis votre serviteur éternel. MAIITOH, Adieu. AltLEtJUN, ii.'>xDiBt. Si vous le rencontrez , ne lui dites point qu'un autie galope à ma place, di mn.)

ACTE III, SCÈNE IV. 267 SCÈNE IV. M- ARGANTE, LE
COMTE, MARTON. MARTON. Je suis seule. Ne disons mot que je
n'aie vu ce que ceci contient. m^r* ARGANTE. Eh bien ! Marton, c'est vous
a^ris de Dubois ? M^r* ARGANTE. Rien, que ce que vous saviez déjà,
madame \ et ce n'est pas assez. m^r* ARGANTE. Dubois est un coquin qui
nous trompe. LE COMTE. Il est vrai que sa menace signifiait quelque
chose de plus. m^r* ARGANTE. Quoi qu'il en soit, j'attends monsieur Remy
, que j'ai envoyé chercher^ et s'il ne nous défait pas de cet homme-là , ma
fille saura qu'il ose l'aimer; je Tai résolu. Nous en avons les présomptions
les plus fortes ; et ne fût-ce que par bienséance , il faudra bien qu'elle le
chasse. D'un autre côté , j'ai fait venir l'intendant que monsieur le comte lui
proposait. Il est ici , et je le lui présenterai sur-le-champ. MARTON. Je
doute que vous réussissiez , si nous n'apprenons rien de nouveau ; mais je
tiens peut - être son congé ,

The text on this page is estimated to be only 14.90% accurate

i68 LES FAUSSES CONFIDENCES, moi qui vous parle... Voici monsieur Remy : je n'ai pas \& temps de vous en dire davantage , et je vais m'cclaircir. (ElU » faar «orllr.) SCÈNE V. M. REM\, M" ARGANTE, LE COMTE, MARTON. H. REMY, BUirtai.<|uiKKlirc. RoKioDii , ma nièce ^ puisque enfiû il faut que vous la soyez. Savez-vous ce qu^on me veut ici ? MtlItTON, hrui>|DciDC>iU Passez , monsieur, et cherchez votre nièce ailleurs ; je n'^me point les mauvais ptaisans. (Eiii»n.} M. REMY. Voilà une petite fiUe bien incivile. (insiiimeArfinu.) On m*a dit de votre part de venir ici, madame^ de quoi est-il donc queslitm ? m"" ARCAKTE, c1'uDlriDr»felie. Ah l c'est donc vous , monsieur le procureur? M. REMY. Oui , madame ; je vous garantis que c'est moi-même. m"" AltGANTB. El de quoi vous êtes-vous avisé, je vous prie , de lions embarrasser d'un intendant de votre façon ? M. REMY. Et par quel hasard madame y Irouve-l-cle à redire ?

ACTE m, SCENE V. 269 m"* argante. c'est que nous nous serions bien passés du présent que vous nous avez fait. ;kl. REMY. Ma foi ! madame , s'il n est pas à voire goût , vous êtes bien difficile. m"* argante. C'est votre neveu, dit-on ? Tn.» RE BK X • Oui , madame. m"* argaute. Eh bien ! tout votre neveu qu'il est , vous nous ferek un grand plaisir de le retirer. M. REM Y. Ce n'est pas à vous que je l'ai donné. MTM" ARGAITTE. Non; mais c'est à nous quil déplaît, à moi et à monsieur le comte que voilà , et qui doit épouser ma fdle. M. REM Y, élevant la voix. Celui - ci est nouveau ! Mais , madame , dès qu'il n est pas à vous , il me semble qu'il n'est pas essentiel qu'il vous plaise. On n'a pas mis dans le marché qu'il vous plairait; personne n'a songé à cela ; et^ pourvu qu'il convienne à madame Âraminte, tout le monde doit être content. Tant pis pour qui ne l'est pas. Qu'est-ce que cela signifie ? m"** arca«te. Mais vous avez le ton bien rauque, monsieur Remy.

The text on this page is estimated to be only 20.50% accurate

2^o LES FAUSSES CONFIDENCES, H. hekv. Ma foi, vos complifliens ne sont pas propres à l'adoncir, madame Ârgante. LE COMTE. Doucement, monsieur le procureur, doucement; il me paraît que tous avez tort. M. ItEMV. Comme vous voudrez, monsieur le comte, comme vous voudrez ; mais cela ne vous regarde pas. Vous savez bien que je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; et nous n'avons que faire ensemble, pas la moindre chose. LE COMTE. Que vous me connaissiez ou non , il n'est pas si peu essentiel que vous le dites que votre neveu plaise à madame. Elle n'est pas étrangère dans la maison. H. REMT. Parfaitement (étrangère pour cette affaire-ci , monsieur ; on ne peut pas plus étrangère. Au surplus, Dorante est un homme d'honneur , connu pour tel , dont j'ai ri)pondu, dont je répondrai toujours, et dont madame parle ici d'une manière choquante. m''' argamte. Votre Dorante est un impertinent. M. HEMV. Bagatelle ! ce mol-là ne signifie rien dans votre bouche.

ACTE III, SCÈNE Vt. 171 m"" ÀnCAKTE. Dans ma bouche ! A
qui parle donc ce petit praticien ^ monsieur le comte? Est-ce que vous ne lui
imposerez pas silence ? M. REMY. Comment donc ! m'imposer silence ! à
moi , procureur ! Savez-vous bien qu'il y a cinquante ans que je parle ,
madame Argante ? m"* argante. U y a donc cinquante ans que vous ne
savez ce que vous dites. SCÈNE VI. ARAMINTE, M" ARGANTE, M.
REMY, LE COMTE. ARAMINTE. Qu'y a - 1 * il donc ? On dirait que vous
vous querellez. M • RE "M. Y • Nous ne sommes pas fort en paix , et vous
venez très à propos, madame. Il s'agit de Dorante; avezvous sujet de vous
plaindre de lui ? ARAMINTE. Non, que je sache. M* REMY. , Vous êtes-
vous aperçue qu'il ait manque de probité?

The text on this page is estimated to be only 20.64% accurate

2,2 LES FAUSSES CONFIDENCES, AKiMiKTE, Lui ? non vraiment. 3e ne le connais que pour un homme très-estimable. M. KEMV. Au discours que madame en tient, ce doit pourtant être un fripon, dont il faut que je t'en délivre ; et on se passerait bien du présent que je t'en ai fait ; et c'est un impertinent qui déplaît à madame, qui déplaît à monsieur qui parle en qualité d'époux futur^e et k cause que je le défends, on veut me persuader que je radote. ARAMINTE, r(Hd*in<nt. On se jette là dans de grands excès. Je n'y ai point de part, monsieur. Je suis bien éloignée de vous traiter si mal. A l'égard de Dorante, la meilleure justification qu'il y ait pour lui, c'est que je le garde. Mais je venais pour savoir une chose, monsieur le comte ; il y a là-bas un homme d'affaires que vous avez amené pour moi. On se trompe apparemment ? le' COUTE. Madame, il est vrai qu'il est venu avec moi ; mais c'est madame Argante... m"" Ane ante. Attendez, je vais répondre. Oui, ma fille, c'est moi qui ai prié monsieur de le faire venir pour remplacer celui que vous avez, et que vous allez mettre dehors ; je suis sûre de mon fait. J'ai laissé dire votre procureur, au reste j'en ai amplifié.

The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

ACTE III, SCENE VI. 273]tf. REMY. Courage ! m"*

ARGANTE, virement/ Paix j vous avez assez parlé. (A Araminte.) Je n'ai point dit que son neveu fat un fripon. Il ne serait pas impossible qu'il le fût ^ je n'en serais pas étonnée. M. REMY. Mauvaise parenthèse ^ avec votre permission \ supposition injurieuse et tont-à-fait hors d'œuvre. m"* àrgante. Honnête homme , soit ^ du moins n'a-t-on pas encore de preuve du contraire , et je veux croire qu'il Test. Pour impertinent et très-impertinent, j'ai dit qu'il en était un, et j'ai raison. Vous dites que vous le garderez \ vous n'en ferez rien. ARAMINTE, froulemcnt. Il restera , je vous assure. m"* argante. Point du tout ^ vous ne sauriez. Seriez- vous d'humeur à garder un intendant qui vous aime ? u. R E ICx . Eh ! à qui voulez-vous donc qu'il s'attache? A vous , à qui il n'a pas affaire ? ARAMINTE. Mais, en effet, pourquoi faut-il que mon intendant me haïsse ? m"* argante. Eh ! non •, point d'ëqaivoquQ. Quand je vous dis 5. 18

The text on this page is estimated to be only 29.69% accurate

5,74 LES FAUSSES ONFIDENCES, qu'il vous aime, j'entends qu'il est amoureux de vous, en bon français j'qn'ij est ce qu'on appelle amoureux; qu'il soupire pour vous ^ que vous êtes l'objet secret de sa tendresse. Dorante ? ARAMIKTE^ riant. L'objet secret de sa tendresse ! Oh ! oui, très-secret, je pense. Ah ! ah ! je ne me croyais pas si dangereuse à voir. Mais dès que vous devinez de pareils secrets, que ne devinez-vous que tous mes gens sont comme lui ? Peut-être qu'ils m'aiment aussi; que sait-on ? Monsieur Remy, vous qui me voyez assez souvent, j'ai envie de deviner que vous m'aimez aussi. M. REM Y. Ma foi, madame, à l'âge de mon neveu, je ne m'en tirerais pas mieux qu'on dit qu'il s'en tire. m"" argamtk. Ceci n'est pas matière à plaisanterie, ma fille. U n'est pas question de votre monsieur Remy -, laissons là ce bonhomme, et traitons la chose un peu sérieusement. Vos gens ne vous font pas peindre; vos gens ne se mettent point à contempler vos portraits^; vos gens n'ont point l'air galant, la mine donoereose* M. REMY, à Araminte. J'ai laissé passer le bonhomme à cause de vous, au moins ^ mais le bonhomme est quelquefois bfotal. ARAMINTE. En vérité, ma mècf, vous seriez la première à vous

ACTE III, SCÈNE VIL 275 moquer de moi , si ce que vous me
 dites me faisait la moindre impression. Ce serait une enfance à moi que de
 le renvoyer sur un pareil soupçon. Est-ce qu'on ne peut me voir sans
 m'aimer ? Je n'y saurais que faire ^ il faut bien m'y accoutumer, et prendre
 mon parti là-dessus. Vous lui trouvez Tair galant , dites -vous? Je n'y avais
 pas pris garde , et je ne lui en ferai point un reproche. Il y aurait de la
 bizarrerie à se fâcher de ce qu'il est bien fait. Je suis d'ailleurs comme tout
 le monde j j'aime assez les gens de bonne mine. SCÈNE VIL ARAMINTE,
 M^m ARGANTE, M. REM Y, LE COMTE, DORANTE. DORANTE. Je
 vous demande pardon, madame, si je vous inter* romps. J'ai lieu de
 présumer que mes services ne vous sont plus agréables \ et dans la
 conjoncture présente , il est naturel que je sache mon sort. MTM* An G AN
 TE, troaiquemenl. Son sort! Le sort d'un intendant; que cela est beau 1 lA*
 R EML Y. Et pourquoi n'aurait-il pas un sort ? ARAMINTE, d*aD air vtñ
 sa mère. Voilà des emportemens qui m'appartiennent. (ADoranu.) QucUe
 est ccttc coujecturc 9 monsieur , et le motif de votre inquiétude ?

276 LES FAUSSES CONFIDENCES, DORANTE. Vous le savez , madame. Il y a quelqu'un ici que TOUS avez eiïvoyé chercher pour occuper ma place. ARÀMINTE. Ce quelqu'un-là est fort mal conseillé. Désabusezvous -, ce n'est point moi qui Fai fait venir. DORANTIE. Tout a contribué à me tromper, d'autant plus que mademoiselle Marton vient de m'assurer que dans une heure je ne serais plus ici. ▲ RÀMIHTE. Marton vous a tenu un fort sot discours. m"* argante. Le terme est encore trop long -, il devrait en sortir tout à Fheure. M. REM Y, à par». Voyons par où cela finira. ARAMINTE. Allez 9 Dorante , tenez-vous en repos. Fussiez-vous rhomme du monde qui me convint le moins , vous resterez. Dûis cette occasion - ci , c'est à moi - même que je dois cela. Je me sens offensée du procédé qu'on a avec moi , et je vais faire dire à cet homme d'affaires qu'il se retire. Que ceux qui Font amené sans me eonsulter le remmènent, et qu'il n'en soit plus parlé.

The text on this page is estimated to be only 23.55% accurate

ACTE III, SCÈNE VII^t 277 V SCÈNE VIII. ARAMINTE, M-
ARGANTE, M. REMY, LE COMTE, DORANTE, MARTON. MARTON,
rroUlemcnt. Ne vous pressez pas de le renvoyer, madame. Voilà une lettre
dé recommandation pour lui , et c'est mon* sieur Dorante qui Ta écrite^
ARAMIIIiTE. Comment ! X kifiTOSi) dunnaill la IciUe au cpmle. Un
instant, madame^ cela mérite d'être écouté. La lettre est de monsieur, vous
dis-je. LE COMTE lit haut. « Je TOUS coDJare, mon cher ami, d'être
demain sur tt. ks neuf heures du matin chez vous. J^aî bien des cho« ses à
vous dire ; je crois que je vais sortir de chez la « dame que vous savez ; elle
ne peut plus ignorer la mal« heureuse passion que j'ai prise pour elle , et
dont je ne M guérirai jamais. m''' augante. De la passion ! entendez-vous,
ma fille? LE COMTE Ut. « Un misérable ouvrier que je n'attendais pas est
venu « ici pour m'apporter la boîte de ce portrait que j'ai fait <c d'elle. m"*
argante. C'est-à-dire que le personnage sait peindre.

The text on this page is estimated to be only 22.86% accurate

2^8 LES FAUSSES CONFIDENCES, LE COMTE lit. N J'étais absent ; il Ta laissée à une fille de la maisoB^ m"* a B g a NTE y k Marto». Fille de la maison ^ cela vous regarde. LE COMTE lil. « On a soupçonné que ce portrait m'appartenait. Ainsi « je pense qu'on va tout découvrir, et qu'avec le chagrin « d'être renvoyé et de perdre le plaisir de voir tous les « jours celle que j'adore...» M*** ARGAWTE^ Que j'adore ! ah ! que j'adore ! LE COMTE m. « J'aurai encore celui d'être méprisé d'elle. m"* argante. Je crois qu'il n'a pas mal deviné celui-là, ma fille. LE COMTE Ul. « Non pas à cause de la médiocrité de ma fortune, sorte H de mépris dont je n'oserais la croire capable.... m"* argaïcte. Eh ! pourquoi non ? LE comte lit. « Mais seulement k cause du peu que je vauz auprès « d'elle , tout honoré que je suis d6 l'estime de tant d'hon-^ « nêtes gens. m"* argante. > Et en vertu de quoi Testament-ils tant ?

The text on this page is estimated to be only 29.39% accurate

ACTE III, SCÈNE VIII. 279 LE COMTE Kt. M Auquel cas je n'ai plus que faire à Paris. Vous êtes « à la veille de vous embarquer, et je suis déterminé à « vous suivre. » M** A.ltUANXK. Bon voyage au galant. M. REMY. Le beau motif d'embarquement ! m"* aroante. Eh bien ! en avez-vous le cœur net , ma fdle ? LE COMTE. L'éclaircissement m'en paraît complet. ARAMIICTE, 9 Doraole. Quoi ! cette lettre n'est pas d'une écriture contrefaite ? vous ne la niez point ? DORANTE. Madame. . . ARAMINTE. Retirez-*vous. (Ooramo sou.) M. REMY. Eh bien ! quoi ? c'est de l'amour qu'il a ; ce n'est pas d'aujourd'hui que les belles personnes en donnent-, et tel que vous le voyez, il n'en a pas pris pour toutes celles qui auraient bien voulu lui en donner. Cet amour-là lui coûte quinze mille livres de rente , sans compter les mers qu'il veut courir 3 voilà le mal \ car, au reste , s'il était riche , le personnage en vaudrait

The text on this page is estimated to be only 16.04% accurate

280 LES FAUSSES CONFIDENCES, bien an autre-, U pourcftit bien dire qu'il adore. (CooiRriaiit midui. ArpMt.) Accomiuodez-TQUs, aa reste; je suis votre serviteur, madame, (ii «cto M&BTOn. Fera-4-OD moater lIntendaut que monsieur le comte a amené , madame ? abakihte. N'entendnii-je parler que d'intendant ? Allez-vousen ; vDus prenez mal votre temps pour me faire des questions. (HiThm Krt.] h"* ARGINTE. Mais, ma fille, elle a raison. C'est monsieur le comte qui vous en répond -, il n'y a qu'à le preodre. AHIWINTC Et mol je n'en veux point. Est<e k cause qu'il vient de ma part , madame ? IRÂMIHTE. Voas Jtes le maître d'interpréter, moaùeur; mais je n'ea veux point. LE COMTE. Vous vous expliquez là-dessus d'un air de vivacité qui m*étonne. m"* argàhtb, Mab, eneiTet, je ne vous reconnais pas. Qu'est-ce qui vous fôcbe ? ARAHINTE. Tout j on s'y est mal pris ; il y a dans tout ceci des

ACTE m, SCENE JX. 281 façons si désagréables , des moyens si
ofiensans , que tout m'en choque. H*"® A R GANTE, étonna. On ne vous
entend point. LE COMTE» Quoique je n'aie aucune part à ce qui vient de se
passer, je ne m'aperçois que trop , madame , que je ne suis pas exempt de
votre mauvaise humeur , et je serais fâché d'y contribuer davantage par ma
pré*sence. M**' ARGANTB. Non, monsieur *, je vous suis. Ma fille, je
retiens monsieur le comte -, vous allez venir nous trouver apparemment?
Vous n'y songez pas, Âraminte; on ne sait que penser. (Madame Argante son
arec le comte.) SCÈNE IX. ARAMINTE, DUBOIS. DUBOIS. EiffFnr,
madame,. à ce que je vois, vous en voilà délivrée. Qu'il devienne tout ce
qu'il voudra , à présent. Tout le monde a été témoin de sa folie, et vous
n'avez plus rien k craindre de sa douleur \ il ne dit mot. Au reste, je viens
seulement de le rencontrer plus mort que vif, qui traversait la galerie pour
aller chez lui. Vous, auriez trop ri de le voir soupirer; il m'a pourtant fait
pitié-, je l'ai vu si défait, si pâle et si triste , que j'ai eu peur qu'il ne se
trouvât mal.

The text on this page is estimated to be only 29.21% accurate

282 LES FAUSSES CONFIDENCES, À KAMINTE y rui ac Va
pai rega>dé jusque-là, et qui a toujours rêvé, dit d'un Ion baut> Mais, qu'on
sdlle donc voir. Quelqu'un Ta-t-il suivi? que ne le secouriez - vous ? faut -il
tuer cet homme ? DUBOIS. J'y^ai pourvu, madame ; j'ai appelé Arlequin ,
qui ne le quittera pas \ et je crois d'ailleurs qu'il n'arrivera rien *, voilà qui
est fini. Je ne suis venu que pour vous dire une chose, c'est que je pense qu
il demandera à vous parler, et je ne conseUle pas à madame de le voir
davantage ; ce n'est pas la peine. A. R A M I M TE , sècbein«nl. Ne vous
embarrassez pas ; ce sont mes affaires. DUBOIS. En un mot , vous en êtes
quitte , et cela parle moyen de cette lettre qu'on vous a lue, et que
mademoiselle Marton a tirée d'Arlequin par mon avis. Je me suis douté
qu'elle pourrait vous être utile , et c'est une excellente idée que j'ai eue là ;
n'est-ce pas, madame? ARAMIZ^TTE, Croideincnl. Quoi ! c'est à vous que
j'ai l'obligation de la scène qui vient de se passer ? DUBOIS, librement.
Oui, madame. AKAMINTE. Méchant valet! ne vous présenter plus devant
moi.

ACTE III, SCENE X. 283 DUBOIS) comme ëtonne. Hëlas !
madame , j'ai cru bien faire, x ARAMIIIfTE. Allez , malheureux ! il fallait
m'obëir. Je vous avais dit de ne plus vous en mêler; vous m'avez jetée dans
tous les dësagréments que je voulais éviter. C'est vous qui avez répandu tous
les soupçons qu^on a eus sur son compte -, et ce n'est pas par attachement
pour moi que vous m'avez appris qu'il m'aimait*, ce n'est que par le plaisir
de faire du mal. Il m'importait peu d'en être instruite *, c'est un amour que
je n'aurais jamais su 9 et je le trouve bien malheureux d* avoir eu affaire à
vous , lui qui a été votre maître , qui vous affectionnait, qui vous a bien
traité , qui vient , tout récemment encore , de vous prier à genoux de lui
garder le secret. Vous Tassassinez, vous me trahissez moi-même. H faut que
vous soyez capable de tout. Que je ne vous voie jamais , et point de
réplique. DUBOISf à part. Allons, voilà qui est parfait, (ii ton en riam.)
SCÈNE X. ARAMINTE, MARTON. MAATONy triste. La manière dont
vous m'avez renvoyée il n'y a qu'un moment, me montre que je vous suis
désagréable, madame^ et je crois vous faire plaisir en vous demandant mon
congé.

The text on this page is estimated to be only 16.09% accurate

284 LES FAUSSES CONFIDENCES, ARAMI>Te, froiilciiirnl.
Je VOUS le ilonne. Votre intentioD est- elle que je sorte dès aujourd'hui,
madame ? AlitMIKxE. Comme vous voudrez. M AUTOfl. Celte aventure-ci
est bien triste pour moi !" A n A M I K T E. Oh! point d'explication, s'il vous
plaît.. MAnTon. le suis au désespoir. ARAMinTE, »cc impaticoch Est-ce
que vous êtes fSchée de vous en aUer? Eh bien! restez, mademoiselle,
restez^ j'y consens; mais finissons. Après les bienfaits dont vouam'avea
combla, que ferais -je auprès de vous, à présent que je vous suissuspecte , et
que j'ai perdu toute votre confiance ? AltAMinTE. Mais que voulez-vous
que je vous confie ? Inventerai-je des secrets pour vous les dire ? mautom.
Il est pourtant vrai que vous me rcnvoyei , madame ; d'où vient ma disgrâce
?

V. ACTE III, SCÈNE X. 285 ARAMINTE. Elle est dans votre imagination. Vous me demandez votre congé , je vous le donne. mautok. Âh ! madame, pourquoi m'avez- vous exposée au malheur de vous déplaire P J'ai persécuté par ignorance Thomme du monde le plus aimable, qui vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. ARAMIIIfTE, àptit. Hélas ! MARTON. Et à qui je n'ai rien à reprocher ^ car il vient de me parler. J'étais son ennemie, et je ne la suis plus. U m'a tout dit. Il ne m'avait jamais vue ; c'est monsieur Remy qui m'a trompée, et j'excuse Dorante. ARAMINTE. A la bonne heure. MARTO«. Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hasard d'aimer un homme qui n'est pas fait pour moi , qui est digne de vous , et que j'ai jeté dans une douleur dont je suis pénétrée ? ARAMINTE, d'an ton doux. Tu l'aimais donc, Marton '? ' Tu l'aimai» done, Marton ? Que de Tëritë et que de passion dans ce mot ai simple! Que de mots dans cette pièce, et qae de scènes auraient me'ritë la même remarque ! Mab U aurait fallu des notes à chaque page , et il faut qu'un éditeur étite le ridicule de toujours louer.

The text on this page is estimated to be only 16.12% accurate

aSti LES FAUSSES CONFIDENCES, MAR-rOM. LaissoD3-U
mes sentimens. Rendez-moi votre amitié comme je l'avais, et je serai
contente. AKAMINTE. Ah ! je te la rends tout entière. HAHTOB,
laiUiaMlamaiD. Me voilà consolée. Non , Martoa ; ta ne l'es pas encore. Tu
pleures, et tu m'attendris. MABTON. N'y prenez point garde. Rien ne m'est
si cher que vous. ÀRAHINTE. Va , je prétends bien te faire oublier tous tes
chagrins. Je pense que voici Arlequin. SCÈNE XL ARAMmTE, MARTON,
ARLEQUIN. ARÂMINTE. Que veux-tu? AnLEQUIlt, plianal «l
HdgloUBl. J'aurais bien de la peine k vous le dire ; car je suis dans une
détresse qui me coupe entièrement la parole, k cause de la trahison que
mademoiselle Marton m'a faite. Ah ! quelle ingratitude perBdie l mabtoh.
Laisse là ta perfidie , et nous dis ce que tu veux.

The text on this page is estimated to be only 28.04% accurate

ACTE m, SCENE XIL 287 ARLEQUIN. Ah ! cette pauvre lettre !
Quelle escroquerie ! ARAMIKTE. Dis donc ? ARLEQUIN. Monsieur
Dorante vous demande à genoux qu'il vienne ici vous rendre compte des
paperasses qu'il a eues dans les mains depuis qu'il est ici. Il m'attend à la
porte où il pleure. MARTON. Dis-lui qu'il vienne. ' ARLEQUIN. Le voulez
' vous , madame ? car je ne me fie pas à elle. Quand on m'a une fois affronté
, je n'en reviens point. M A RT 0 N I d*an air triste cl allcndri. Parlez-lui)
madame ^ je vous laisse. ARLEQUIN, quand Marton est partie. Vous ne me
répondez point , madame ? ARAMINTE. Il peut venir. (Arlequin sort.
SCENE XII. DORANTE, ARAMINTE. ARAMINTE. APPROCHEZ ,
Dorante. DORANTE. Je n'ose presque paraître devant vous. * 1 ^ t »

The text on this page is estimated to be only 16.95% accurate

388 LES FAUSSES CONFIDENCES, Ah ! je n'ai guère plus d'assurance que lui. (Hmi.) Pourquoi vouloir me rendre compte de mes papiers ? Je m'en fie bien k vous. Ce n'est pas là - dessus que j'aurai à me plaindre. Madame... j'ai autre clioseàdire... jesuis siinlerdil, si tremblant, que je ne saurais parler. AKAMITITE, iparLairciimiilinn. AH ! que je crains la fm de tout ceci ! DORAKTB, «mu. Un de vos fermiers est venu tantôt , madame. iBAMIBTE, emtK. Un de mes fermiers ?... cela se peut. DOHAHTE. Oui , madame... il est venu. ABAMIHTE, loujourtdmiic. Je n'en doute pas. DOBABTE, «mu. Et j'ai de l'aident à vous remettre. AnAMIKTE. Ah ! de l'argent... nous verrons. DOnAHTE. Quand il vous plaira, madame, de le recevoir. AltAMINTE. Oui.. je le recevrai... vous me le donnerez, tipinj Je oc sais ce que je lui répons.

ACTE III, SCENE XII. 289 DORANTE. Ne serait-il pas temps de vous rapporter ce soir ou demain) madame? Demain, dites -vous? Comment tous garder jusque-là , après ce qui est arrive ? DORANTEy plaintivement. De tout le temps de ma vie que je vais passer loin de vous, je n'aurais plus que ce seul jour qui m'en serait précieux. ARAMINTE. Il n'y a pas moyen , Dorante \ il faut se quitter. On sait que vous m'aimez , et Ton croirait que je n'en suis pas fâchée. DORANTE. .Hélas ! madame, que je vais être à plaindre ! ARAMINTE. Âh ! allez, Dorante , chacun a ses chagrins. DORANTE. J'ai tout perdu ! J'avais un portrait, et je ne l'ai plus* ARAMINTE. A quoi vous sert de l'avoir? vous savez peindre. DORANTE. Je ne pourrai de long - temps m'en dédommager. D'ailleurs, celui - ci m'aurait été bien cher ! Il a été entre vos mains, madame. 5. 19

The text on this page is estimated to be only 24.28% accurate

'^'. » "• ago LES FAUSSES CONFIDENCES, ÀRÀMIMTB.
Mais voas n*êtes pas raisonnable^ t DORANTE. Ah ! madame , je vais être
éloigné de vous. Vous serez assez vengeance^ n'ajoutez rien à ma douleur.
ARAMIÎTE. Vous donner mon portrait! songez -toqs que ce serait avouer
que je vous aime ? DORANTE. Que vous m* aimez , madame ! Quelle idée
! qui pourrait se Fimaginer ? AE A MIS TE , d*aa ton vif tt uff. Et voilà
pourtant ce qui m'arrive. DOSANTE, M jetant à set genoux. Jeine meurs !
ARAMINTE. Je ne sai^ plus où je suis. Modérez votre joie ^ levez -vous,
Dorante. DOUANTE Mlè?c,etaittettdfMPfiiti Je ne la mérite pas , cette joie
qui me transporte, je ne la mérite pas , madame. Vous allez me Fôter ^ mais
n*importe \ il faut que vous soyez instruite. ARAMINTE, «tonnée.
Comment ! que voulez<-vous dire ? DORANTE. Dans tout ce qui se passe
chez vous , il n'y a rien

ACTE III, SCÈNE XII. 291 de vrai que ma passion , qui est infinie , et que le portrait que j'ai fait. Tous les incidens qui sont arrivés , partent de l'industrie d'un domestique qui savait mon amour, qui m'en plaint, qui, par le charme de l'espérance , du plaisir de vous voir, m'a , pour ainsi dire , forcé de consentir à son stratagème \ il voulait me faire valoir auprès de vous. Voilà , madame , ce que mon respect, mon amour et mon caractère ne me permettent pas de vous cacher. J'aime encore mieux regretter votre tendresse que de la devoir à l'artifice qui me l'a acquise. J'aime mieux votre haine que le remords d'avoir trompé ce que j'adore. ÀRAMIITE, le regardant quelque temps sans parler. Si j'apprenais cela d'un autre que de vous , je vous haïrais sans doute ; mais l'aveu que vous m'en faites vous-même , dans un moment comme celui-ci , change tout. Ce trait de sincérité me charme , me paraît incroyable { et vous êtes le plus honnête homme du monde. Après tout^ puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est point blâmable. U est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner lorsqu'il a réussi. DORANTE. Quoi ! la charmante Àraminte daigne me justifier! Voici le comte avec ma mère; ne dites mot, et laissez-moi parler.

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

krv 29a LES FAUSSES CONFIDENCES, SCÈNE XIII.

DORANTE, ARAMINTE, LE COMTE, M- ARGANTE. M A R'G A N rs ,
Toytttt Doranie. Quoi ! le voilà encore ? ARAMINTE, froidemMit. Oui 9
ma mère. (Aa comte.) Monsieur le comte, il était question de mariage entre
vous et moi, et il n'y faut plus penser. Vous mérite^ qu'on vous aime^ mon
cœur n'est point en état de vous rendre justice , et je ne suis pas d'un rang
qui vous convienne. ,me AllGAlfTE. Quoi donc ! que signifie ce discours ?
LE COMTE. Je vous entends , madame , et sans Tavoir dit à ma^
damecmootrmmnadameArgante), je sougcais à mc retirer. J'ai devine tout.
Dorante n^est venu chez vous qu*à cause qu'il vous aimait \ il vous a pilu ;
vous voulez lui faire sa fortune \ voilà tout ce que vous alliez dire.
ARAMINTE. Je n'ai rien à ajouter. M*"* ARGANTE, outrée. La fortune 4
cet homme^là ! LE CÛ^TE, trUlement. Il n'y a plus que notre discussion ,
que nous règle- ,

The text on this page is estimated to be only 28.75% accurate

ACTE III, SCÈNE XIIL 2g3 rons à Tamiable. J'ai dit que je ne
.plaiderais point, et je tiendrai parole. ABAMINTE. Vous êtes bien
généreux. Envoyez-moi quelqu'un qui en décide ,. et ce sera assez. Ji"*
ÂRGANTB. Âh l la belle chute! ah ! ce maudit intendant I Qu'il soit votre
mari tant qu'il vous plaira ^ mais il ne sera jamais mon gendre..
ARAMIIVTE. Laissons passer sa colère , et finissons, çlu lorteot j •TiJ
DUBOIS. Ouf ! ma glcnre m'accable. Je mériterais bien d'appeler cette
femme-là ma bru. ARLEQUIN. Pardi ! nous nous soucions bien de ton
tableau à présent! L'original nous en fournira bien d'autres copies^ ' <<i FIN
DES FAUSSES CONFIDENCES.

The text on this page is estimated to be only 14.04% accurate

M .-.w ••r LA JOIE IMPRÉVUE, COMÉDIE EN UN ACTE ET
EN PROSE, Rcprrsctnce pour la première fois par les comédiens iUlicns ,
le 7 juillet 1738. ?:

The text on this page is estimated to be only 4.00% accurate

i f

jl? »* •«•«••« ♦•«•»»•«« »»B« »W< JUGEMENT SUR LA
 JOIE IMPRÉVUE. Si jamais écrivain se montra inégal et journalier, c'est à
 comp sûr Marivaux. Il existe entre quelques-uns de ses écrits une telle
 disparate , qu'on ne les pourrait croire sortis de la même plume , si Ton n'en
 avait d'ailleurs des preuves irréfragables. Quelle distance, en effet, du
 roman de Marianne à celui du Don Quichotte Moderne! et dans ce dernier,
 comme on est surpris de trouver, au milieu de tant d'aventures
 déraisonnables et communes, l'intéressant épisode d'Oriante ! La Joie
 Imprévue ne causera pas un moindre étonnement à qui viendra de lire les
 deux si jolies pièces dont elle est précédée dans ce volume, ainsi que dans
 l'ordre des temps , la Mère Confidente et les Fausses confidences. On y
 remarquera toutefois quelques traits heureux, mais qui ne suffisent pas pour
 pallier le peu d'intérêt du sujet. Avoir choisi un sujet ingrat, voilà quel a été
 bien souvent le plus grand tort de Marivaux, quand il n'a pas réussi. Une
 fois abusé par son imagination , il s'est attaché à son erreur ; il en a subi et
 développé toutes les conséquences , parce qu'il avait trop de finesse d'esprit
 pour ne pas les apercevoir toutes; enfin, il n'a pu s'arrêter cpi'après* avoir
 épuisé les fausses richesses d'une matière inféconde en beautés réelles et
 simples! N'est-ce pas ce

The text on this page is estimated to be only 17.86% accurate

3y8 JUGEMENT qtù lui est arriv^^ par exemple, pour le Don Quichotte? U lui est Tenu un jour h l'esprit que les romaos i grand .l ppareil de sentimens , comme les rêvaient La Calprenède et mademoiselle de Scudà^, pouvaient prêter à une parodie plaisante : il s'est mis de tout cœur à cette oeuvre d'iosi\nde moquerie, et ne nous a pas fait grâce du plus mince (k'tail que lui ait fourni sa mémoire. Il nous a donc fallu iliîvorer la reproduction complète , mais non comique (c'était chose impossible) , d'ouvrages fastidieux , que nous avons eu le bonheur d'oublier. Ici la même chose l'ît arrivée ; c'est pour s'être £pris d'une idée où il a cm voir l'étoffe d'un acte, qu'il nous a donné une faible et lanfjuissante comédie. En effet, voyei de quoi il s'agit, et ci: que c'est que ceUe Joie Imprévue qui ne doit tomber .lUX deux principaux intéressés qu'au bout de vingt-deux -.ccnet. Damon est vena à Paris pour acheter une charge , et s'est logé dans un hôtel garni. Il y a vu la fille d'une iiiiadame Dorville, jeune personne dont il est devenu amoureux , sans se douter que c'est précisément celle iiii'on liù destine en mariage. Madame Dorville ignore, • 1() son côté, que Damon est le prétendu agréé par cUeiiième pour ConsUnce. Aussi le vent- elle écarter : elle ■ commence à être inquiète de ses assiduités atqirès de sa idle. Mais elle apprend par une lettre, que Damon avait ijûgligé d'abord de lui remettre, et qu'il tient d'Oison , sun père ; elle apprend , dis-je , qu'elle a affaire A na futur ;;tindre : elle cesse donc de le repousser. Elle lui cache toutefois les vues qu'on a sur lui ; elle a pour but, en cela , <ic complaire à Orgon, qui vent se ménager, écrit-il, le [ilaisir de paraître obliger son 61s, eo consentant & son mariage avec celle qu'il aime : singulier caprice de vieiU

The text on this page is estimated to be only 17.52% accurate

S0R LA JOIE IMPRÉVUE. 399 lard, qui seul retardera la[^]oie des deux amims, et la rendra impréme ponr etix, non pour le spectateur, ce qui eût été pourtant plus essentiel. Orgoa a bien eu encore d'autres fantaisies : pareiemple, de partir tnco[^]n/ro après son fls , d'arriver en même temps que lui & Paris , de rester quinze joun à épier ses démarches , quand il aurait dd conclure au plus vite l'alliance qu'il a tant \ cœai; enfin de le laisser perdre an jea la moitié delà, v.ilour de sa charge, qu'il loi a fait compter lui-même par un banquier ; le tout , sans doute, pour lui donner une leçon salutaire, comme s'il pouvait ignorer, à son âge, qu'il vaut raienx prévenir de pareilles fautes que d'avoir à en corriger celui qui les a commises. Nous ne pousserons pas plus loin nos observations. Cete pièce , établie sur une donnée trè[^]légcrc , ne serait plus lue avec plaisir, malgré quelques détails spirituels et deux ou trois scènes comiques, si nous en donnions une analyse complète. L'historien du 7[^]dtre-/[^]aiien, quoiqu'il s'éLcn de assez longaementd'ordinaïresurdes bluettes ou des farces encore moins importantes, n'a point fait mention de la Joie Imprévue.

The text on this page is estimated to be only 8.34% accurate

PERSONNAGES. M. ORGOTI, MADABIE DOHVILLE.
CONSTANCE, fille de nudame Dorrille. DAMON, fils de M. Orgon, amant
de O LE CHEVALIER. LISETTE, luîvaate de CoosUnce. PASQDIN, nlet
de Damoa. 1 Iji scioe est & Paris, daos uo jardia qui coramuDiquek un
liôtel garai.

The text on this page is estimated to be only 23.62% accurate

LA JOIE IMPRÉVUE. SCÈNE I. DAMON, PASQUIN.
(Daq^OQ paraît irUte.) PASQtriNy tnivani ton maître, el d*aa ton
doulonroux , «n motncni aprit qu*iU aont sur le ibëatre. Fasse le del ,
monsieur , que votre chagrin vous pro-fite , et vous apprenne à mener une
vie plus raison^ nable ! DAUOK. Tais4oi, laisse^moi seul. PASQUIir» Non,
monsieur; il faut que je vous parler cela est de conséquence. DAHOIf. De
quoi s'agit-il donc? •PASQUIN. U y a quinze jours que vous êtes à Paris..»
DAMOn. Abrège. PASQUIN. Patience. Monsieur votre père vous a envoyé
pour acheter une charge : l'argent de cette charge était en

The text on this page is estimated to be only 21.00% accurate

30a LA JOIE IMPRÉVUE, tici entre les mains de votre banquier, de qui tous avez déjà reçu la moitié, que vous ayez jouée et perdue; ce qui fait, par conséquent, que vous ne pouvez plus avoir que la moitié de votre charge j et voilà ce qui est terrible. DAUOH. Est-ce là tout ce que tu as à me dire ? PABQUIR. Doucement, monsieur; c'est qu'actuellement j'ai une charge aussi, moi, laquelle est de veiller sur votre conduite et de vous donner mes conseils. Pasquiii, me dit mon oncle votre père la veille de notre départ, je connais ton zèle, ton jugement et ta prudence; ne quitte jamais mon fils, sers-lui de guide, gouverne ses actions et sa tête ; regarde-le comme un dépôt que je te confie. Je le lui promis bien, je lui en donnai ma parole : je me fondais sur votre conduite, et je me suis trompé. Votre conduite, vous la voyez, elle est détestable ; mes conseils^ vous les avez méprisés^ vos fonds sont entamés, la moitié de votre argent est partie -, et voilà mon dépôt dans le plus déplorable état du monde. Il faut pourtant que j'en rende compte ; et c'est ce qui fait ma douleur. DAHOR. Tu conviendras qu'il y a plus de malheur dans tout ceci que de ma faute. En arrivant à Paris, je me mets dans cet hôtel garni ; j'y vois un jardin qui est commun à une autre maison; je m'y promène; j'y rencontre le chevalier, avec qui, par hasard, je lie

SCÈNE L 3o3 conversation ; il loge au même hôtel ^ nous mangeons à la même table. Je vois que tout le monde joué après dîner; il me propose d^en faire autant ^ je joue, je gagne d'abord ; je continue par compagnie , et insen* siblement je perds beaucoup , sans aucune inclination pour le jeu. Voilà d*où cela vient; mais ne t'inquiète point \ je ne veux plus jouer qu'une fois pour regagner mon argent; et j'ai un pressentiment que je se-* rai heureux. PASQtJIN. Ah ! monsieur , quel pressentiment ! Soyez sûr que c'est le diable qui vous parle à l'oreille. DAMON. Non y Pasquin ; on ne perd pas toujours ; je veux me remettre en état d'acheter la charge en question , afin que mon père ne sache rien de ce qui s'est passé. Au surplus j c'est dans ce jardin que j'ai connu l'aimable Constance ; c'est ici où je la vois quelquefois , où je crois m' apercevoir qu'elle ne me hait pas ; et ce bonheur est bien au-dessus de toutes mes pertes. PASQUIV. Oh ! quant à votre amour pour elle , j'y consens , j'y donne mon approbation. Je vous dirai même que le plaisir de voir Lisette qui la suit a extrêmement adouci les afflictions que vous m'avez données ; je n'aurais pu les supporter sans elle. U n'y a qu'une chose qui m'intrigue ; c'est que la mère de Constance , quand elle se promène ici avec sa fille , et que vous les abordez , ne me paraît pas fort touchée de votre

The text on this page is estimated to be only 14.08% accurate

5o4 LA JOIE IMPRÉVCE, compagnie ^ sa mine s'aOonge. Tai
peur qu'elle ne vous troare un ëtooidi. Yons êtes pooitant un assez jdi garçon
, assez bien fait ; mais , de temps en temps , Yoos avez dans yolre air je ne
sais quoi... qm inair^ qœraiL... mie tête l^èie....yo«is entendez bien? El ces
létes-Ià ne sont pas da goût des mères. OAX09, Qœ vent dire cet
impertinent ?«.. Mais qoi est-œ qni vient par œtte antre Jlée du jardin ?
rASQriH. Cest peat-êlre ce fripon de cheralîer qm vient dierdier le reste de
votre aigent. DAlfOS. Prends garde & œ qne In dis, et avance pour vinr qni
c*esL SCÈNE IL LE CfïEVAUER, DAMON, PASQUIN. LE
CHBVALIEK* On est ton nuâtre, Fasqnin ? rASQuis. n est softi, monâenr.
LE CBEVALIEE. Soiti ! Qi ! je le vois qui se promette. D*oà vient est-ce
qne tn me le caches ? FASQirilf, Je lais toot ponrle mieaz.

SCENE IL 3o5 LE CHEVALIER* ' Bonjour, Damon. Ce valet ne
youlait pas que je vous visse. Est-ce que vous avez affaire ? DAMON. Non
-, c'est qu'il me rendait quelque compte qui ne presse pas. PASQUIIif. C'est
que je n'aime pas ceux qui gagnent l'argent de mon maître. LE
CtlEVALIEB* n le gagnera peut-être une autre fois. PASQUIK. Tarare !
DAMOli, àPaïquin. Tais-toi. LE CHEVALtEA. Laissez-le dire ; je lui sais
bon grë de sa méchante humeur, puisqu'elle vient de son zèle. PASQUIK.
Ajoutez, de ma prudence. DAM ON, & Pasqaitt. Finiras-tu ? LE
CHEVALIER. Je n'y prends pas garde. Je vais dîner en ville , et je n'ai pas
voulu partir sans vous voir. ^ BAMOir. Ne reviendrez- vous pas ce soir ici
pour être au bal? 5. 20

308 LA JOIE IMPRÉVUE, PASQUIN. Il n'y a point de mal à dire que vous perdrez, quand c'est la vérité. LE CHEVALIER^, Voilà un insolent valet. PASQUIN, saisi regarder. Cela n'empêchera pas qu'il ne perde. LE CHEVALIER. Adieu , jusqu'au revoir, (n »ort.) DAMOZr. Ne me manquez donc pas. PASQUIN. Oh que non ! il vise trop juste pour cela. SCÈNE III. PASQUIN, DAMON. OAMOIf. Il faut avouer que tu abuses furieusement de ma patience. Sais-tu la valeur des mauvais discours que tu viens de tenir, et qu'à la place du chevalier, je refuserais de jouer davantage ? PASQUIN. C'est que vous avez du cœur 5 et lui de l'adresse. DAltOIf. Mais pourquoi t'oblines - tu à soutenir qu'il gagnera?

SCENE III. 3og PASQUIN. C'est qu'il voudra gagner. DAMOIF.
T'a-t-on dit quelque chose de lui? T'a-t-on donné quelque avis ? PASQUIN.
Non; je n'e» ai point reçu d'autre que de sa mine^ Cest elle qui m'a dit tout
le mal que j'en sais. DAMON. Tu extravagues. fasquin. Monsieur, je m'y
ferais hacher. U n'y a point d'honnête homme qui puisse avoir ce v^age^là.
Lisette, en le voyant ici, en convenait hier avec moi. DAMON. Lisette ?
Belle autorité ! PASQUI^N. Belle autorité ! C'est pourtant une fille qui , du
premier coup d'œil, a senti tout ce que je valais. DAMON, rianU Âh ! ah !
ah ! Tu me donnes une grande idée de sa pénétration. Je vais chez mon
banquier \ c'est aujourd'hui jour de poste. Ne t'éloigne pas. PASQUIH.
Arrêtez , monsieur. On nous a interrompus ; je ne vous ai pas quand je veux
\ et mes ordres portent aussi , attendu cette légèreté d'esprit dont je vous ai

310 LA JOIE IMPRÉVUE, parle, que je tiendrai la main à ce que tous exécutiez tout ce que monsieur votre père vous a dit de faire -, et voici un petit agenda où j'ai tout écrit, (ii m.) c(Liste des articles et commissions recommandés par <(monsieur Orgon à monsieur Damon son fils aine , « sur les déportemens, faits, gestes, et exactitude c(duquel il est enjoint à moi Pasquin , son serviteur, « d'apporter mon inspection et contrôle. » DAMON, riant. Inspection et contrôle ! PASQUIN. Oui , monsieur, ce sont mes fonctions-, c'est comme qui dirait , gouverneur. DAMON. Achève, PASQUIN. Premièrement. « Aller chez monsieur Lourdain^ « banquier, recevoir la somme de...)> Le cœur me manque , je ne saurais la prononcer. La belle et copieuse somme que c'était ! Nous n'en avons plus que les débris. Vous ne vous êtes que trop ressouvenu d'elle, et voilà l'article de mon mémoire le plus maltraité. DAMON. Finis, ou je te laisse. Secondement. « Le pupille ne manquera pas de se « transporter chez monsieur Raffle , procureur, pour ((lui remettre des papiers. »

SGÈJ^E m. 3ii DAMOIf. Passe ; cela est fait. PASQUIIf.

Troisièmement. « Aura soin le sieur Pasquin de « presser le sieur Damon. » DAUOir. Parle donc y maraud ^ avec ton sieur Danion. PÀSQUIIf.. Style de précepteur. •• a De presser le sieur Damon « de porter une lettre à l'adresse de madame... » Attendez... ma foi y c'est « madame Dorville, rue Ga« late 'y » dans la rue où nous sommes. DAMON. Madame Dorvillé ! Est-ce là le nom de l'adresse ? je ne Tavais seulement pas lue. Eh ! parbleu ! ce serait donc la mère de Constance^ Pasc[uin ? VASQUIIf. C'est elle-même, sans doute, qui loge dans cette maison, d'où elle passe dans le jardin de votre hôtel. Voyez ce que c'est ! faute d'exactitude, nous néglignons la lettre du monde la plus importante, et qui va nous donner accès dans la maison. DAMOIf. J'étais bien éloigné de penser que j'avois en main quelque chose d'aussi favorable. Je ne l'ai pas même sur moi, cette lettre, que je ne devais rendre qu'à loisir. Mais par où mon père connaît-il madame Dor

312 LA JOIE IMPRÉVUE, PASQUIN. Oh ! pardi , depuis le temps qu'il vit , il a eu celui de faire des connaissances. DAHON, Tu me fais plaisir de me rappeler cette lettre. Voilà de quoi m'introduire chez madame Dorville , et j'irai la lui remettre au retour de chez mon banquier. Je pars] ne t'écarte pas. PASQUIN, dhiQ lontriil». Monsieur, comme tous rapporterez le reste de votre argent, je vous demande en grâce que je te voie avant que vous le jouiez \ je serais bien aise de lui dire adieu. Je me moque de ton pronostic. SCÈNE IV. DAMON, LISETTE, PASQUIN. DAHOZI , i*eD «IUdI , rencontre Lisette qui arme. Ah ! te voilà, Lisette ? ta maîtresse viendra -t- elle tantôt se promener ici avec sa mère? LISETTE, Je crois que oui , monsieur. Lui parles-tu quelquefois de moi ? LISETTE. Le plus souvent c'est eUe qui me prévient.

SCÈNE V, 3i3 DAMOir. Que tu me charmes ! Adieu , Lisette ;
continue , je te prie, d'être dans mes iatërêts. (luon.) SCÈNE V. LISETTE,
PASQUIN. PÀSQUIIf, s^approcbant de LielU. BoKjouB, ma fdie;
bonjour, mon cœur; serviteur à mes amours. LISETTE, le rfpoassani on
peu. Tout doucement. PASQTTIN. Qu est*ce donc, beauté de mon âme?
D'où te vient cet air grave et rembruni ? LISETTE. Cest que j'ai à te parler,
et que je rêve. Tu dis que tu m'aimes , et je suis en peine de savoir si je fais
bien de te le rendre, pasquin. Mais , ma mie , je ne comprends pas votre
scrupule. N'êtes - vous pas convenue avec moi que je suis aimable ?
LISETTE. Parlons sérieusement; je n'aime point les amours qui
n'aboutissent à rien. PASQUIir. Qui n'aboutbsent à rien ! Pour qui me
prends-tu donc ? Veux-tu des sûretés ?

314 LA JOIE IMPREVUE, LISETTE. J'entends qu'il me faut un mari , et non pas un. amant. PASQUIN. Pour ce qui est d'un amant , avec un mari comme moi , tu n'en auras que faire. LISETTE. Oui) mais si notre mariage ne se fait jamais \ si madame Dorville , qui ne connaît point ton maître , marie sa fille à un autre» comme il y a toute apparence ? Il y a quelques jours qu'il lui échappa qu'elle avait des rues; et c'est sur quoi nous raisonnions tantôt, Constance et moi; de façon qu'elle est fort inquiète; et, de temps en temps, nous sommes toutes deux tentées de tous laisser là. PASQUIN. Mal peste ! gardez-vous-en bien. Je suis d'avis même que nous vous donnions , mon maître et moi , chacun notre portrait, que vous regarderez, pour vaincre la tentation de nous quitter. LISETTE. Ne badinez point. J'ai charge de ma maîtresse de l'interroger adroitement sur de certaines choses. Il s'agit de savoir ce que tout cela peut devenir, et non pas de s'attacher imprudemment à des inconnus qu'il faut quitter , et qu'on regrette souvent plus qu'ils ne valent. PASQUIN. M'amour , un peu de politesse dans vos réflexions.

SCÈNE V, 3i5 LISETTE. Tu sens bien qu'il serait désagréable d'être obligée de donner sa main d'un côté , pendant qu'on laisserait son cœur d'un autre. Ainsi voyons ^ tu dis que ton maître a du bien et de la naissance. Que ne se propose-t-il donc? Que ne nous fait-il donc demander en mariage ? Que n'écrit-il à son père qu'il nous aime , et que nous lui convenons ? PASQUIN. Eh ! morbleu! laisse -nous donc arriver à Paris. A peine y sommes-nous. Il n'y a que huit jours que nous nous connaissons... Encore, comment nous connaissons - nous ? Nous nous sommes rencontrés , et voilà tout. LISETTE. Qu'est-ce que cela signifie, rencontrés? PASQUIN. Oui , vraiment -, ce fut le chevalier avec qui nous étions , qui aborda la mère dans le jardin ^ ce qui continue de notre part : de façon que nous ne sommes encore que des amans qui s'abordent, en attendant qu'ils se fréquentent. Il est vrai que c'en est assez pour s'aimer, mais non pas pour se demander en mariage, surtout quand on a des mères qui ne voudraient pas d'un gendre de rencontre. Pour ce qui est de nos parens , nous ne leur avons , depuis notre arrivée , écrit que deux petites lettres , où il n'a pu être question de vous, ma fdle. A la première, nous ne savions pas seulement que vos beautés étaient au monde \ nous

316 LA JOIE IMPRÉVUE, ne l'avons su qu'une heure avant la seconde. Mais à la troisième, on mandera qu'on les a vues ; et à la quatrième, qu'on les adore.. Je défie qu'on aille plus vite, LISETTE. Je crains que la mère, qui a ses desseins, n'aille plus vite encore. PASQUIN, d'un air adroit. En ce cas-là, si vous voulez, nous pourrions aller encore plus vite qu'elle. LISETTE, fuyant. Oui; mais les expéditions ne sont pas de notre goût *, et en particulier, je congédierais, avec un soufflet ou deux, le coquin qui oserait me le proposer. PASQUIN. S'il n'y avait que le soufflet à essayer, je serais volontiers ce coquin - là ; mais je ne veux point du congé. LISETTE.. Achéons -, dis-moi, cette charge que doit avoir ton maître est-elle achetée ? PASQUIN. Pas encore ; mais nous la marchandons. LISETTE, d'un air incrédule et tout riaillant. Vous la marchandez ? PASQUIN. Sans doute; t'imagines-tu qu'on achète une charge

SCÈNE V. 3i7 considérable comme on achète un ruban? Toi qui parles, quand tu fais Templette d'une étoffe, prends-tu le marchand au mot ? On te surfait , tu rabats ^ tu te retires, on te rappelle-, et à la fin, on lâche la main de part et d'autre \ et nous la lâcherons , quand il en sera temps.

LISETTE, d'un air iocrtfJulc. Pasquin , est -il réellement question d'une charge ? Ne me trompes-tu pas ? PÀSQUIK. Allons , allons , tu te moques \ je n'ai point d'autre réponse à cela que te de montrer ce minois, (ii montre ton viiage.) Cette face d'honnête homme que tu as trouvée si belle et si pleine de candeur. . . LISETTE. Que sait-on ? ta physionomie vaut peut-être mieux que toi ? PASQtTill. Non , ma mie , non -, on n'y voit qu'un échantillon de mes bonnes qualités. Tout le monde en convient; informez-vous. LISETTE. Quoi qu'il en soit , je conseille à ton maître de faire ses diligences. Mais voilà quelqu'un qui paraît avoir envie de te parler. Adieu, nous nous reverrons tantôt. (Elle sort.)

318 LA JOIE IMPREVUE, SCÈNE VI. M. ORGON, PASQUIN.

PASQUIN j'comidtfraut monsieur Orgon , qui de loin Tobserve.

J'ÔTEKAis mon chapeau à cet homme -là, si je ne m'en empêchais pas ,
tant il ressemble au père de mon maître. (HonnentOrgonserapproch*.)

Mais, ma foi il lui ressemble trop, c'est lui-même.

(AUaotaprètmontienrOrgonD.) Monsieur, monsieur Orgon ! ORGON. Tu as
donc bien de la peine à me reconnaître , faquin ! PASQUIN, A part. Ce
début-là m'inquiète... (Haut.) Monsieur, comme vous êtes ici , pour ainsi
dire, en fraude, je vous prenais pour une copie de vous-même , tandis que
l'original était en province. ORGON. Eh ! tais-toi , maraud , avec ton
original et ta copie. PASQUIN. Monsieur , j'ai bien de la joie à vous voir \
mais votre accueil est triste : vous n'avez pas l'air aussi serein qu'à votre
ordinaire. M. ORGON. Il est vrai que j'ai fort sujet d'être content de ce qui
se passe.

SCÈNE VI. 3t9 PASQDIN. Ma foi , je n'en suis pas plus content que vous. Mais vous saviez donc nos aventures ? M. ORGOIf. Oui , je les sais , oui. Il y a quinze jours que vous êtes ici, et il y en a autant que j'y suis» Je partis le lendemain de votre départ , je vous ai rattrapés en chemin , je vous ai suivis jusqu'ici , et vous ai fait observer depuis que vous y êtes. C'est moi qui ai dit au banquier de ne délivrer à mon fils qu'une partie de l'argent destiné à l'acquisition de sa charge , et de le remettre pour le reste; on m'a appris qu'il a joué , et qu'il a perdu. Je sors actuellement de chez mon banquier; j'y ai laissé mon fils qui ne m'y a pas vu, et qu'on va achever de payer : mais je ne laisserai pas le reste de la somme à sa discrétion ; et j'ai dit qu'on l'amusât pour me donner le temps de venir te parler. PÀSQUIN. Monsieur, puisque vous savez tout, vous savez sans doute que ce n'est pas ma faute. K. ORGOIf. Ne devais -tu pas parler à Damon, et tâcher de le détourner de son extravagance ? Jouer contre le premier venu un argent dont je lui avais marqué l'emploi ! PASQUIIf. Ah ! monsieur, si vous saviez les remontrances que je lui ai faites! Ce jardin -ci m'en est témoin ; il m'a

320 LA JOIE IMPRÉVUE, vu pleurer , monsieur : mes larmes apparemment ne sont pas touchantes , car votre fils n'en a tenu compte ; et je conviens avec vous que c'est un étourdi, un évaporé , un libertin qui n'est pas digne de vos bontés. M. OR G ON. Doucement ; il mérite les noms que tu lui donnes , mais ce n'est pas à toi à les lui donner. PASQTJIN. Hélas ! monsieur , il ne les mérite pas non plus , et je ne les lui donnais que par complaisance pour votre colère et pour ma justification : mais la vérité est que c'est un fort estimable jeune homme y qui n'a joué que par politesse , et qui n'a perdu que par malheur. jif. ORGON. Passe encore s'il n'avait point d'inclination pour le jeu. PÂSQTIIIf. Eh ! non , monsieur : je vous dis que le jeu l'ennuie \ il y bâille, même en y gagnant. Vous le trouverez un peu changé : car il vous craint, il vous aime. Oh ! cet enfant-là a pour vous un amour qui n'est pas croyable. M. ORGON. Il me l'a toujours paru \ et j'avoue que jusqu'ici je n'ai rien vu que de louable en lui. Je voulais achever de le connaître : il est jeune , il a fait une faute, il n'y a rien d'étonnant, et je la lui pardonne, pourvu

SCENE VI. 321 qu'il la sente ; c'est ce qui décidera de son caractère. Ce sera un peu d'argent qu'il m'en coûtera-, je ne le regretterai point, si son imprudence le corrige. PASQUIIf. Oh ! voilà qui est fait , monsieur : je vous le ga« rantis rangé pour le reste de sa vie , il m'a juré qu'il ne jouerait plus qu'une fois. H. ORGON. Comment donc ! il veut jouer encore? PA8QT7IN. Oui, monsieur, rien qu'une fois , parce qu'il vous aime; il veut rattraper son argent, afin que vous n'ayez pas le chagrin de savoir qu'il l'a perdu : il n'y a rien de si tendre ; et ce que je vous dis là est exactement vrai. IC. ORGON. Est-ce aujourd'hui qu'il doit jouer ? PÀSQUIZf. Ce soir même , pendant le bal qu'on doit donner ici , et où se doit trouver un certain chevalier qui lui a gagné son argent , et qui est homme à lui gagner le reste. M. ORGOH. C'est donc pour ce beau projet qu'il est aUé chez le banquier ? PASQUIN. Oui, monsieur. 5* 21

32a LA JOIE IMPRÉVUE, M. ORGO». Le chevalier et lui seront-ils masqués ? PASQUIN. Je n'en sais rien ^ mais je crois qu'oui , car il y a quelques jours qu'il y eut ici un bal où ils Tétaient tous deux. Mon maître a même encore son domino vert qu'il a gardé pour ce bal - ci ; et je pense que le chevalier , qui loge au même hôtel , a aussi gardé le sien qui est jaune. M. OKGON. Tâche de savoir cela bien précisément , et viens m'en informer tantôt à ce café attendant l'hôtel, où tu me trouveras \ j'y serai sur les six heures du soir. PASQUIN. Et moi , vous m'y verrez à six heures frappantes. M. O R G O N , tirant une lettre de u poche. Garde- toi, surtout, de dire à mon fils que je suis ici ^ je te le défends , et remets-lui cette lettre comme venant de la poste. Mais ce n'est pas là tout : on m'a dit aussi qu'il voit souvent dans ce jardin une jeune personne qui vient s'y promener avec sa mère ^ est-ce qu'il l'aime ? PASQUIr. Ma foi , monsieur , vous êtes bien servi ; sans doute qu'on vous aura parlé aussi de ma tendresse..., n'estil pas vrai ? X. ORGOlf. Passons , il n'est pas question de toi.

SCÈNE VI. 323 PASQUIN. C'est que nos déesses sont
camarades. M. ORGON. N'est-ce pas la fille de madame Dorville ?
PASQUIN. Oui , celle de mon maître. M. ORGON. Je la connais cette
madame Dorville et il faut que mon fils ne lui ait pas rendu la lettre que je
lui ai écrite , puisqu'il ne la voit pas chez elle. PASQUIN. Il l'avait oubliée
, et il doit la lui remettre à son retour. Mais , monsieur , cette madame
Dorville est-elle bien de vos amies ? M. ORGON. Beaucoup. PASQUIN,
encore et car Monsieur Orgon. Ah , que vous êtes charmant !
Pardonnez mon transport, c'est l'amour qui le cause; il ne tiendra qu'à vous
de faire notre fortune. M. ORGON. C'est à quoi je pense. Constance et
Damon doivent être mariés ensemble. PASQUIN, enchanté. Cela est
adorable ! M. ORGON. Sois discret , au moins.

The text on this page is estimated to be only 27.29% accurate

324 LA JOIE IMPRÉVUE, PA8QIJIN. Autant qu'amoureux. H. OROON. Souviens- toi de tout ce que je t'ai dit. Quelqu^ⁿ vient , je ne veux pas qu'on me voie , et je me retire avant que mon fils arrive. PASQtJIlf y quand M. Orgon s'en va. C'est Lisette , monsieur ; voyez qu'elle a bonne mine! IC. ORGOŖ y s«[«] retoornant. Tais- toi. (Il sort) SCÈNE VIL PASQUIN, LISETTE. PASQUIH, àpan. Allohs f modérons - nous. LISETTE) d'un air itfrteax et triste. Je te cherchais. PA8QTTIN, d*^{*}an air souriant. Et moi j'avais envie de te voir. LISETTE. Regarde-moi bien , ce sera pour long -temps ; j'ai ordre de ne te plus voir. PASQUIr, d*^{*}anairbftdiii. Ordre ! LISETTE. Oui , ordre , oui : il n'y a point à plaisanter.

The text on this page is estimated to be only 28.78% accurate

SCENE Vir. 325 PÀSQUXZfy toujours riant. Et dis -moi , auras-tu de la peine à obéir? LISETTE. Et dis-moi » à ton tour , un animal qui me répond, sur ce ton-là mérite- 1- il qu'il m'en coûte ? PASQUINy tonjoun riant. Ta es fâchée de ce que je ris ? LI S E T T E y le regardant. La cervelle t'aurait -elle subitement tourné, par hasard ? PASQVIN. Point du tout Je n'eus jamais tant de bon sens-, ma tête est dans toute sa force. LISETTE. C'est donc la tête d'un grand maraud. Ah , L'indigne ! PASQUIN. Ah , quelles délices! Tu ne m'as jamais rien dit de si touchant. LISE TT E, le conttdtfranl. La maudite race que les hommes ! J'aurais juré qu'il m'aimait. PASQUIZf , riant. Bon , t' aimer! je t'adore. LISETTE. Écoute -moi, monstre, et ne réplique plus. Tu diras à ton maître , de la part de madame Dorville,

326 LA JOIE IMPRÉVUE, qu'elle le prie de ne plus parler à Constance ^ que c'est une liberté qui lui déplaît , et qu'il s'en abstiendra y s'il est galant homme : ce dont l'impudence du valet fait que je doute. Adieu. PASQUI5. Oh! j'avoue que je ne me sens pas d'aise , et cependant tu t'abuses : je suis plein d'amour, là, ce qu'on appelle plein : mon cœur en a pour quatre , en vérité ; tu le verras. LISETTE) B*arréUnt. Je le verrai ? Que veux-tu dire ? PASQUIK. Je dis que tu verras*, oui, ce qu'on appelle voir.... Prends patience. LISETTE, comme i part. Tout bien examiné , je lui crois pourtant l'esprit en mauvais état. SCÈNE VIII. LISETTE, PASQUIN, DAMON. DAMON. Ah ! Lisette , je te trouve à propos. LISETTE. Un peu moins que vous ne pensez. Ne me retenez pas , monsieur ; je ne saurais rester : votre homme sait les nouvelles, qu'il vous les dise.

SCÈNE VIII. 327 FA5Q17IN, riant. Ha , ha, ha. Ce n'est rien , c'est qu'elle ^ des ordres qui me divertissent. Madame Dorville s'emporte , et prétend que nous supprimions tout commerce avec elle 'y notre fréquentation dans le jardin n'est pas de son goût, dit -elle. Elle s' imagine que nous lui de* plaisons, cette bonne femme ! DÀMON. Comment ? LISETTE. Oui, monsieur : voilà ce qui le réjouit ^ il n'est plus permis à Constance de vous dire le moindre mot. On vous prie de la laisser en repos ; vous êtes proscrit^ tout entretien nous est interdit avec vous; et même , en vous parlant , je fais actuellement un crime. DAMON, i PasqtHii. Misérable ! et tu ris de ce qui m'arrive. P ASQUIN. Oui, monsieur, c'est une bagatelle. Madame Dorville ne sait ce qu'elle dit, ni de qui elle parle. Je vous retiens ce soir à souper chez elle. Votre vin estil bon , Lisette ? DAMON. Tais -toi, faquin^ tu m'indignes. LIS ETT E , à part, ù Djnion. Monsieur , ne lui trouvez -vous pas dans les yeux quelque chose d'égaré?

The text on this page is estimated to be only 27.13% accurate

328 LA JOIE IMPRÉVUE, PASQUIN, à Damoa', en liant. Elle me croit timbré , n'est-ce pas ? LISETTE. Voici madame que je vois de loin se promener. Adieu, monsieur, je vous quitte, et je vais la joindre. [EUe aort. PMquin bat da piad saos parler*) SCÈNE IX. DAMON, PASQUIN. D A V O N , M parUot k InUnéme». Que je suis à plaindre ! PASQUIN, froUementi Point du tout-> c^est une erreur. DAM ON. Va-t'en, va-t'en : il faut effectivement que tu sois ivre ou fou. PASQUIN, stfrieasemeot. Erreur sur erreur. Où est votre lettre pour cette madame Dorville? DAMON. Ne t'en embarrasse pas. Je vais la lui remettre , dès que j'aurai porté mon argent chez moi. Viens , suis-moi. PASQUIN, froidement. Non) je vous attends ici. Allez vite , nous nous amuserions l'un et l'autre , et il n'y a point de temps à perdre. Tenez , prenez ce paquet que je viens de recevoir du facteur, il est de votre père, c Damoa prend u Icdro , et l'en Ta en regardant Pasqnin.)

SCENE X. 32g SCÈNE X. M-DORVILLE, CONSTANCE,
LISETTE^ PASQUIN. PASQUIR, lenl. Nos gens s'approchent, ne
bougeons, (n chaotc.) La , la, rela. M"^ DORVILLE, iLUettt. Avez-vous
parlé à ce garçon de ce que je vous ai dit? LISETTE. Oui , madame.
FASQUIH, Minant madame Dorville. Par ce garçon, n'est-ce pas moi que
vous entendez, madame ? Oui : je sais ce dont il est question, et j'en ai
instruit mon maître. Mais ce n'est pas là votre dernier mot, madame *, vous
changerez de sentiment, je prends la liberté de vous le dire : nous ne
sommes pas si mal dans votre esprit. m"* doeville. Vous êtes bien hardi,
mon ami ^ allez , passez votre chemin. PASQUIN , doucement. Madame, je
vous demande pardon*, mais je ne passe point , je reste , je ne vais pas plus
loin. m"* DORVILLE. Qu'est-ce que c'est que cetimpertinent-là ? Lisette,
dites*lui qu'il se retire.

330 LA JOIE IMPRÉVUE, LISETTE y en priant Païqaiiii. Eh! va-t'en, mon pauvre Pasquin, je t'en prie. (A part.) Voilà une démente bien étonnante!(Et à ta maîtresse.) Madame, c'est qu'il est un peu imbécille. PASQUIN, loiiriat froidement* Point du tout: c'est seulement que je sais dire la bonne aventure. Jamais madame ne séparera sa fille et mon maître. Ils sont faits pour s'aimer; c'est l'avis des astres et le vôtre. m""

DOA VILLE. Va-t'en. (Regardant Consuace.) Ils sont ués pour s'aimer l Ma fille, vous aurait-il entendu dire quelque chose qui ait pu lui donner cette idée ? Je me persuade que non ; vous êtes trop bien née pour cela.

CONSTANCE, timide et tristement. Assurément, ma mère. m"*

dorville. C'est que Damon vous aura dit, sans doute, quelques galanteries ?

constance. Mais, oui. LISETTE. C'est un jeune homme fort estimable. m""

dorville. Peut-être même vous a-t-il parlé d'amour ? CONSTANCE, teWremint. Quelques mots approchants.

SCÈNE X. 33i LISETTE. Je ne plains pas celle qui Tépousera.
If" DOEVILLE, à LUelle. Taisez-vous. (a Gonsunc«.) Et vous en avez
badiné ? CONSTANCE. Comme il s'expliquait d'une façon très-
respectueuse, et de Tair de la meilleure foi -, que , d'ailleurs , j'étais le plus
souvent avec vous , et que je ne prévoyais pas que vous me défendriez de le
voir, je n'ai pas cru devoir me fâcher contre un si honnête homme. M*""
DORVILLE, d'an air mystérieux. Constance, il était temps que vous ne le
vissiez plus. PASQUIN, de loin. Et moi, je dis que voici le temps qu'ils se
verront bien autrement. m"* dorville. Retirons - nous , puisqu'il n'y a pas
moyen de se défaire de lui. PASQUIN , à part. OÙ est cet étourdi qui ne
vient point avec sa lettre ?

The text on this page is estimated to be only 28.20% accurate

332 • LA JOIE IMPEÉVDE, SCÈNE XL M- DORVILLE,
CONSTANCE, LISETTE, PASQUIN, DAMON, qui arrête madame
Don^Ule, comme elle s'en va, et la salue, la lettre à la main, sans lui rien
dire, M** DOKYILLB. Monsieur, vous êtes instruit de mes intentions, et f
espérais que vous y auriez plus d'égard. Retirezvous, Constance. DÀMOir.
Quoi ! Constance sera privée du plaisir de se promener, parce que j'arrive !
M** DORVILLE. Il n'est plus question de se voir, monsieur ^ j'ai des vues
pour ma fille qui ne s'accordent plus avec de pareilles galanteries.
ciLCoMunce.) Retirez-vous donc. COHSTAlfGE. Voilà la première fois
que vous me le dites, (eiu fn et retoarae la télé.) PASQUIZf , àD»moa.
Allons , vite , ' la lettre. DÀMON. Je suis si mortifié du trouble que je cause
ici , que je ne songeais pas à vous rendre cette lettre , madame. (Il lai
prtfsenle U lettre.) M** DORVILLE. A moi , monsieur -, et de quelle part,
s'il vous plail ?

SCÈNE XL 333 D'AUOÏf. De mon père, madame. IPASQUIN.
Oui -, d'un gentilhomme de votre ancienne connaissance. » LISETTE y k
Pasquin, pendant que madame Dorville ouvre le paquet. Tu ne m'as rien dit
de cette lettre. P'ASQUIN, vite. Il e t'abaisse point à parler à un fou. H*^*
DOEVILLE, k part, en regardant P'asquin. Ce valet n'est pas si extravagant.
(▲ Damono Monsieur, cette lettre me fait grand plaisir; je suis charmée
d'apprendre des nouvelles de monsieur votre père. LISETTE, à P'asquin. Je te
fais réparation. DAM ON. Oserais -je me flatter que ces nouvelles me
seront un peu favorables ? m"* dorville. Oui , monsieur ; vous pouvez
continuer de nous voir , je vous le permets -, je ne saurais m'en dispenser
avec le fils d'un si honnête homme. LISETTE , à part , à P'asquin. A
merveille , Pasquin. P'ASQTJIf , J^part, i Lit«U». Non; j'extravague.

The text on this page is estimated to be only 27.64% accurate

334 ^A JOIE IMPRÉVUE, .m* M DOnVILLB, àDamou.

Cependant , les vues que j'avais pour ma fille subsistent toujours, et plus que jamais, puisque je la marie incessamment. DÀMON. Qu entends-je ? LISETTE, i part, à Pasqutn. Je n'y suis plus. PASQUIW. J'y suis toujours. m"* dor ville. Suivez-moi dans cette autre allée , Lisette ; j'ai à vous parler, (à Damon.) Monsieur, je suis votre servante. DÀM0 9, (risteraent. Non, madame, il vaut mieux que je me retire pour vous laisser libre. (Pasqmn «t Damon tonenl.) SCÈNE xir. M- DORVILLE, LISETTE. LISETTE. Hélas ! vous venez de le désespérer. m"* DORVILLE. Dis-moi-le naturellement, ma fiUe a-t-elle de l'inclination pour lui ? LISETTE. Ma foi , tenez , c'est lui qu'elle choisirait , si elle était sa maîtresse.

SCENE XIL 335 m"* dorville. Il me parait avoir du mérite.

LISETTE. Si vous me consultez, je lui donne ma voix \ je le choisirais pour moi. m"* dorville. Et moi je le choisis pour elle. LISETTE. Tout de bon?

m"* dorville. • C'est positivement à lui que je destinais Constance.

LISETTE. Voilà quatre jeunes gens qui seront bien contents. m"* dorville.

Quatre ! Je n'en connais que deux. LISETTE. Si fait : Pasquin et moi nous sommes les deux autres. m"* dorville. Ne dis rien de ceci à ma fille , non plus qu'à Damon, Lisette. Je veux les surprendre, et c'est aussi l'intention du père qui doit arriver incessamment , et qui me prie de cacher à son fils, s'il aime ma fille, que nous avons dessein d'en faire mon gendre. Il se ménage, dit-il, le plaisir de paraître obliger Damon en consentant à ce mariage.

LISETTE. Je vous promets le secret. Il faut que Pasquin soit

336 LA JOIE IMPRÉVOE, instruit, et qu'il ait eu ses raisons pour
m* avoir tu ce qu'il sait. Je ne m'étonne plus que mes injures l'aient tant
diverti -, je lui ai donné la comédie , et je prétends qu'il me la rende. m"*
doeville» Rappelez Constance. LISETTE. La voici qui vient vous trouver,
et je vais vous aider à la tromper. SCÈNE XIIL M- DORVILLE,
CONSTANCE, LISETTE. m"*** dorville. Approchez, Constance. Je disais à
Lisette que je vais vous marier. LISETTE, d*an ton froid. Oui ; et depuis
que madame m'a confié ses desseins, je suis fort de son sentiment. Je trouve
que le parti vous convient. C O If s TA If G E , aTee une col«r« contrtiote.
Ce ne sont pas là vos affaires. LISETTE. Je dois m'intéresser à ce qui vous
regarde *, et puis on m'a fait l'honneur de me communiquer les choses.
CONSTANCE, & part, i Lisette , en lui faiwnt la moue. Vous êtes jolie !

The text on this page is estimated to be only 27.64% accurate

SCÈNE XIII. m"* do r ville. 337 Qu'avez - vous , ma fille ? Vous me paraissez triste. G0I7STANCE. U y a des momens où Ton n'est pas gai. LISETTE. Qui est-ce qui n'a pas l'humeur inconstante ? CONSTÀUCE , toujours piquée. Qui est-ce qui vous parle ? LISETTE. Eli ! mais je vous excuse. m"* doryille. A l'aigreur que vous montrez , Constance , on dirait que vous regrettez Damon Vous ne répondez rien? CONSTANCE. Mais je l'aurais trouvé assez à mon gré, si vous me l'aviez permis ^ au lieu que je ne connais pas l'autre. LISETTE. Allez , si j'en crois madame , l'autre le vaut bien. C O N STÀ N C E , à part , N Lisette. Vous me fatiguez. m"* dorvillb. Damon vous plaît, ma fille? je m'en suis doutée^ vous l'aimez. CONSTANCE. Non , ma mère -, je n'ai pas osé. 5. 22

338 LA JOIE IMPRÉVUE, LISETTE. Quand elle Taimerait, madame, Tons connaissez sa soumission , et vous n avez point de résistance à craindre. CONSTANCE , à ptrt, I Lisette. Y a-t-il rien de plus méchant que vous ? m"* dorvillb. Ne dissimulez point , ma fille -, on peut ou hâter ou retarder le mariage dont il s'agit. Parlez nettement. Est-ce que vous aimez Damon? CONSTANCE, tittUenent et héiitast. Je ne Fai encore dit à personne. LISETTE y froicleBient. Je suis pourtant une personne , moi. CONSTANCE. Vous mentez : je ne vous ai jamais dit que je Faimais y mais seulement qu il était aimable. Vous m^en avez dit mille biens vous-même \ et puisque ma mère veut que je m'explique avec franchise « j'avoue qu'il m'a prévenue en sa faveur. Je ne demande pourtant pas que vous ayez égard à mes sentimens , ils me sont venus sans que je m'en aperçusse. Je les aurais com* battus 9 si j'y avais pris garde, et je tâcherai de les surmonter, puisque vous me Fordonnez. U aurait pu devenir mon époux, si vous F aviez voulu ^ il a delà naissance et de la fortune \ il m'aime beaucoup , ce qui est avantageux en 'pareil cas, et ce qu'on ne rencontre pas toujours. Celui que vous me destinez

SCENE Xill. 339 feindra peut-être plus d'amour qu'il n'en aura^ je n'en aurai peut-être point pour lui, quelque envie que j'aie d'en avoir : cela ne dépend pas de nous. Mais n'importe, mon obéissance dépend de moi. Vous rejetez Damon , vous préférez l'autre 5 je l'épouserai. La seule grâce dont j'ai besoin, c'est que vous m'accordiez du temps pour me mettre en état de vous obéir d'une manière moins pénible. LISETTE. Bon ! quand vous aurez vu le futur , vous ne serez peut-être pas fâchée qu'on expédie ^ et mon avis n'est pas qu'on recule. CONSTANCE. Ma mère, je vous conjure de la faire taire : elle abuse de vos bontés \ il est indécent qu'un domestique se mêle de cela. M*** DORVILLE , en s'en allant. Je pense pourtant comme elle ; il sera mieux de ne pas différer votre mariage. Adieu ^ promenez-vous , je vous laisse. Si vous rencontrez Damon, je vous permets de souffrir qu'il vous aborde. Vous me paraissez si raisonnable, que ce n'est pas la peine de vous rien défendre là-dessus. (Eiiesort.)

I I 34© LA JOIE IMPRÉVUE, SCÈNE XIV. CONSTANCE,
LISSETTE. LISSETTE) a*an air pUÎMOt. En vëiitë , Toilà une mère fort
raisonnable *, aussi elle a un très* bon procédé. COHSTÀlfGE. Faites vos
réflexions à part , et point de conversation ensemble. LISSETTE. A la bonne
heure \ mais je n aime point le silence , je vous en avertis. Si je ne parle, je
m'en vais -, vous ne pourrez rester seule , il faudra que vous vous retiriez y
et vous ne verrez point Damon. Ainsi , discourons : faites-vous cette petite
violence. CONSTÀlfCE, •oapiranc. Ah ! eh bien! parlez , je ne vous en
empêche pas ; mais ne vous attendez pas que je vous réponde. LISSETTE.
Ce n'est pas là mon compte ; il faut que vous mè répondiez. COZfSTANCE,
oatrëe. J'aurai le chagrin de me marier au gré de ma mère ^ mais j'aurai le
plaisir de vous mettre dehors. LISSETTE. Point du tout. COUSTANCE. Je
serai pourtant la maîtresse.

The text on this page is estimated to be only 29.39% accurate

\ SCENE XV. 341 Cest à cause de cek que vous me garderez-
CONSTANCE, soupitaiit. Ah , quel mauvais sujet ! Allons , je ne veux plus
me promener, vous n'avez qu'à me suivre. LISETTE y riant. Ha , ha !
partons. SCÈNE XV: DAMON, CONSTANCE, LISETTE. DAMOff ,
accoannt. Ah ! Constance , je vous revois donc encore ! Auriez^vous part à
la défense qu'on m'a faite? Je me meurs de douleur! Lisette, observe de
grâce sima-* dame Dorville ne vient point. (Lisette ne booge.)
CONSTANCE.. * Ne vous adressez point à elle , Damon ; elle est votre
ennemie et la mienne. Vous dites que vous m'aimez , vous ne savez pas
encore que j'y suis sensible ; mais le temps nous presse, et je vous l'avoue.
Ma mère veut me marier à un autre que je hais, quel qu'il soit. LISETTE, se
retournant. Je gage que non« CONSTANCE, i Luette. Je vous défends de
m'interrompre (ADAMon.). Sur tout ce que vous m'avez dit, vous êtes un
parti con

The text on this page is estimated to be only 27.21% accurate

342 LA JOIE IMPRÉVUE, vénérable. Votre père a sans doute quelques amis à Paris; allez les trouver, engagez -les à parler k ma mère. Quand elle vous connaîtra mieux , peut-être vous préférera-t-elle. DAMON. Ah ! madame , rien ne manque à mon malheur. LISETTE. Point de mouvement , croyez -moi \ tout est fait, tout est conclu \ je vous parle en amie. CONSTANCE. Laissez-la dire , et continuez. D A M O N , jû mootniit une lettre. Il ne me servirait k rien d'avoir recours à des amis -, on VOUS a promise d'un côté , et on m'a engagé d'un autre : voici ce que m'écrit mon père, (n ut.) « J'arrive incessamment à Paris, mon fils. Je compte « que les affaires d^ votre charge sont terminées, et que « je n'aurai plus qu'à remplir un engagement que j'ai « pris pour vous, et qui est de ternÛDer votre mariage « avec une des plus aimables filles de Paris* Adieu. » LISETTE. Une des plus aimables filles de Paris 1 Votre père s'y connaît, apparemment? DAMOIV. Eh ! n'achevez pas de me désoler. COMSTAIRCE, undremenl. Quelle conjoncture! Il n'y a donc plus de ressource, Damon ?

SCENE XVI. 345 nion as-ta de ma cervelle ? Me loges-ta toujours aux Petites-Maisons l LISETTE. Non, au lieu d'être fou , tu ne seras plus que sot. PASQUIZr. * Moi , sot ! Je ne suis pas tourne dans ce goût-là -, tu me menaces de Timpossible. LISETTE. Ce n'est pourtant que Taffaire d'un instant. Tiens, tu t'imagines que je serai à toi : point du tout ^, il faut que je t'oublie, il n'y a plus moyen de te conserver. PA8QXJIN. Tu n'y entends rien , moitié de mon âme. . LISETTE. Je te dis que tu te blouses , mon butor. PASQUIV. Ma poule , votre ignorance est comique. LISETTE. Benêt , ta science me fait pitié ; veux - tu que je te confonde ? Damon devait épouser ma maîtresse , suivant la lettre qu'il a tantôt remise à madame Dorville de la part de son père *, on en était convenu, n'est- il pas vrai ? PASQUIN. Mais effectivement, je sens que ma mine s'allonge. As-tu commerce avec le diable ? U n'y a que lui qui puisse t'avoir révélé cela.

' 346 LA JOIE IMPRÉVUE, LISETTE. Il m'a rëyéélé un secret de miuce valeur, car tont est changé; votre lettre est venue trop tard; madame Dorviile ne peut plus tenir parole, et Constance et moi nous sommes toutes deux arrêtées pour d'autres. PASQVIir. Tu m'anéantis ! LISETTE. Es-tu sot, à présent ? Tu en as du moins l'air. PASQUIN. J'ai l'air de ce que je suis. LISETTE, rianl. Âh! ah! ah ! ah!... PASQUIIf. Tu m'assommes ! tu me poignardes ! je me meurs l j'en mourrai ! LISETTE. Tu es donc fôché de me perdre ? Quelles délices ! PASQUIN. Âh ! scélérate , ah ! masque ! LISETTE. Courage ! tu ne m'as jamais rien dit de si touchant. PASQUIN. Girouette ! LISETTE. Â merveille, tu régales bien ma vanité; mais écoute, Pasquin, fais -moi encore un plaisir. Celui

SCÈNE XVI. 347 que j'ëpouse à ta place est jaloux; ne te montre plus. PASQUIN, outré. Quand je l'aurai étranglé , il sera le maître. LISETTE^ riant. Tu es ravissant ! PASQUIN. Je suis furieux; ôte ta cornette, que je te batte. LISETTE. Oh ! doucement ; ceci est brutal. PASQUIN. Allons ; je cours vite avertir le père de mon maître. LISETTE. Le père de ton maître ? Est-ce qu'il est ici ? PASQUIN. L'esprit familier qui t'a dit le reste, doit t' avoir dit sa secrète arrivée. LISETTE. Non; tu me l'apprends, nigaud. PASQUIN. Que m'importe? Adieu, vous êtes à nous, vos personnes nous appartiennent ; il faut qu'on nous en fasse la délivrance, ou que le diable vous emporte , et nous aussi. LISETTE, rarréUnt. Tout beau , ne dérangeons rien ; ne va point faire de sottises qui gêteraient tout peut-être. Il n'y a pas le mot de ce que je t'ai dit ; la lettre en question est

348 LA JOIE IMPRÉVUE, toujours bonne , et les conventions tiennent) c'est ce que m'a confié madame Dorville , et je me suis divertie de ta douleur, pour me venger de la scène de tantôt. PASQUIN. Ah ! je respire. Convenons que nous nous aimons prodigieusement ; aussi le méritons-nous bien. LISETTE. A force de joie y. tu deviens fat.. Il se fait tard y tu me diras une autre fois pourquoi ton maître se cache : voici Theure où Ton s'assemble dans la salle du bal ^ madame Dorville m'a dit qu'elle y mènerait Constance, et je vais voir si elles n'auront pas besoin de moi. PASQUIN, ranrélant. Attends , Lisette ; vois-tu ce domino jaune qui arrive? C'est le chevalier qui \ient pour jouer avec mon maître , et qui lui gagnerait le reste de son argent; je vais tâcher de l'amuser, pour l'empêcher d'aller joindre Damon ; mais reviens, si tu peux, dans un instant pour m'aider à le retenir. LISETTE. Tout à l'heure , je te rejoins -, il me vient une idée, et je t'en débarrasserai , laisse-moi faire.

The text on this page is estimated to be only 29.55% accurate

SCÈNE XVII. 349 SCÈNE XVII. PASQUIN, M. ORGON, en domino pareil à celui que, suivant l'instruction de Pasquin, doit porter le chevalier. ORGON au moment démasqué, en entrant. Voici Pasquin. Aa domino que je porte, il me prendra pour le chevalier. PASQUIN. Ah ! vraiment, celui-ci n'avait garde de manquer. X. ORGON contrefaisant sa voix. OÙ est ton maître ? PASQUIN. Je n'en sais rien ; et en quelque endroit qu'il soit, il ferait mieux de s'y tenir, il y serait mieux qu'avec vous ; mais il ne tardera pas : attendez. X. ORGON. Tu es bien brusque. PASQUIN. Vous êtes bien alerte, vous. X. ORGON. Ne sais-tu pas que je dois jouer avec ton maître ? PASQUIN. Ah ! jouer. Cela vous plaît à dire-, ce sera lui qui jouera ^ tout le hasard sera de son côté, toute la fortune du vôtre : vous ne jouez pas, vous ^ vous gâchez.

352 LA JOIE IMPREVUE, LE GBEVÀLICR. Cest peut-être son banquier qui Fa remis. PASQUIn. Oh ! non , monsieur ; il a la somme comptée en bel et bon or; je Tai vue : ce sont des louis tout frais battus , qui ont une mine. . . . (i pan.) Quel appétit je lui donne! (HaDt.)Et vous, monsieur le chevalier, êtesvous bien riche? LE CHEVALIER. Pas mal^ et, suivant ta prédiction, je le serai encore davantage. PASQUIN. Non. Je viens de tirer votre horoscope, et je m'étais trompé tantôt : mon maître perdra peut-être, mais vous ne gagnerez point. LE CHEVALIER. Qu'est*ce que tu veux dire ? PASQtJIN. Je ne saurais vous l'expliquer ; les astres ne m'en ont pas dit davantage ; ce qu'on lit dans le del est écrit en si petit caractère ! LE CHEVALIER. * • Et tu n'es pas , je pense , un grand astrologue. pasquiiv. Vous verrez, vous verrez. Tenez, je déchiffre encore qu'aujourd'hui vous devez rencontrer sur votre chemin un fripon qui vous amusera , qui se moquera de vous , et dont vous serez la dupe.

The text on this page is estimated to be only 29.01% accurate

SCÈNE XIX. 353 LE CHEVALIER. Quoi I qui gagnera mon argent ? PASQUIN. Non \ mais qui vous empêchera d'avoir celui de mon maître. LE CHEVALIER. % ais-toi , mauvais bouQbn. PA8QUIN* J'aperçois aussi , dans votre étoile , un domino cpi vous portera malheur ^ il sera cause d'une méprise qui vous sera fatale. LE CHÊVALIER|
•ërieusement. Ne vois-tu pas aussi dans mon étoile , que je pourrais me fâcher contre toi ? PASQUIN. Oui , cela y est encore ; mais je vois qu'il ne m'en arrivera rien. LE CHEVALIER. Prends-y garde. C'est peut - être le petit caractère qui t'empêche d'y lire des coups de bâton. Laisse là tes contes ^ ton maître ne vient point , et cela m'impatiente. P A s Q C I If , froid«m enu Il est même écrit que vous vous impatienterez. LE CHEVALIER. Parle j t'a-t-il assuré qu'il viendrait? PA8QUIN. Un peu de patience. 5. 23

354 LA JOIE IMPRÉVUE, LE CHEVALIER. C'est que je n'ai qu'un quart d'heure à lui donner. PASQUIN. M ale peste ! le mauvais quart d'heure ! LE CHEVALIER. Je vais toujours l'attendre dans le cabinet de la salle. FASQUIN. Eh ! non , monsieur ^ j'ai ordre de rester ici avec vous. SCÈNE XX. PASQUIN, LE CHEVALIER, LISETTE. LISETTE, matqatfe. Monsieur le chevalier, je vous cherche pour vous dire un mot. Une belle dame , riche el veuve , et qui est dans une des salles du bal , voudrait vous parler. ' LE chevalier. A moi? LISETTE. A vous - même. Cet entretien - là peut vous mettre en jolie posture. Il y a long-temps qu'on vous connaît] on est sage *, on vous aime *, on a vingt-cinq mille livres de rente, et vous pouvez mener tout cela bien loin. Suivez*moi. PASQUIN, à part. C'est Lisette. (Haut.) Monsieur, vous avez donne parole à mon maître ; il va venir avec un sac plein

SCÈNE XX. 355 d'or , et cela se gagne encore plus vite qu'une femme. Que la veuve attende. LISETTE. Qu'est-ce que c'est donc que cet impertinent qui vous retient ? Venez. (Eiie u prend par u maio.) PÂSQUIIVy prenant aussi le cheralier par le bras. Soubrette d'aventurière , vous ne l'aurez point *, votre action est contre la police. LISETTE, en colère. Comment ! soubrette d'aventurière ! on insulte ma maîtresse-, et vous le souffrez , et vous ne venez pas ! je vais dire à madame de quelle façon on m'a reçue.^ LB CHBV ALI EH, la retenant. Un moment. C'est un coquin qui ne m'appartient point. Tais-toi, insolent. PASQtJlR, Mais , songez donc au sac. LISETTE. Je rougis pour madame , et je pars. f PASQUIN. Pour épouser madame , il faut du temps ^ pour acquérir cet or, il ne faut qu'une minute. LISETTE, en colère. Adieu , monsieur. LE CH£VALIEIl« Arrêtez , je vous suis, c a Pasqnin.) Dis à ton maître que je reviendrai.

The text on this page is estimated to be only 27.38% accurate

356 LA JOIE IMPRÉVUE, PASQUIN le précédant à quatre, et
toat bat. Je vous avertis qu'il y a ici d'autres joueurs qui le guettent. LE
CHEVALIER* ^^ ! que ne vient-il ? Marchons. ' SCÈNE XXL M.
ORGON, DAMON, PASQUIN, LISETTE, LE CHEVALIER. D A M O If I
démuquë. Ah ! le maudit coup ! LE CHEVALIER. Eh ! d'où sortez-vous
donc ? Je vous attendais. DAMON. Que vois-je ? Ce n'est donc pas contre
vous que j'ai joué ? LE CHEVALIER. Non ; votre fourbe de valet m'a dit
que vous n'étiez pas arrivé. (A Pasquin.) Tu m'amusais donc ? PASQUIN.
Oui , pour accomplir la prophétie. LE CHEVALIER. Damon , je ne saurais
rester ; une affaire m'appelle ailleurs. (A elle.) Conduisez-moi. LISETTE,
se démasquant. Ce n'est pas la peine ^ je vous amusais aussi, moi. (Elle se
retire.)

SCÈNE XXL 357 DAMON, à M. Orgon, l'assassine. A qui donc ai-je eu l'honneur ? Qui êtes-vous , masque ? Que TOUS impose ? Vous n'avez point à vous plaindre, j'ai joué avec honneur. Assurément. Mais , après tout ce que j'ai perdu , vous ne sauriez me refuser.- de jouer encore cent louis sur ma parole ^ M. ORGON. Le ciel m'en préserve ! Je n'irai point vous jeter dans l'embarras où vous seriez , si vous les perdiez. Vous êtes jeune, vous dépendez apparemment d'un père*, je me reprocherais de profiter de l'étourdissement où vous êtes , et d'être , pour ainsi dire , le complice du désordre où vous voulez vous jeter. J'ai même regret d'avoir tant joué ; votre âge , et la considération de ceux à qui vous appartenez , devaient m'en empêcher. Croyez -moi , monsieur ^ vous me paraissez un jeune homme plein d'honneur , n'altérez point votre caractère par une aussi dangereuse habitude que l'est celle du jeu , et craignez d'affliger un père, à qui je suis sûr que vous êtes cher. DAMON. , Vous m'arrachez des larmes , en me parlant de lui ^ mais je veux savoir avec qui j'ai joué. Êtes-vous digne du discours que vous me tenez ? M. ORGON, se démasquant. Jugez-en vous-même.

358 LA JOIE IMPRÉVUE, DÂMOfly se jetaol à Ms geaofliv. Ah ! mon père , je vous demande pardon. LE CHEVALIER, i part. Son père l M. ORGON, rcleraotsoa fiU. J'oublie tout, mon fils ; si cette scène-ci vous corrige , ne craignez rien de ma colère. Je vous connais , et ne vexxx vous punir de vos fautes qu^en vous donnant de nouveaux témoignages de ma tendresse ^ ils feront plus d'effet sur votre cœur que mes reproches. D À M O V , M rejetant è ses genoos. Eh bien ! mon père , laissez-moi encore vous jurer à genoux que je suis pénétré de vos bontés ; que vos ordres , que vos moindres volontés me seront désormais sacrés ; que ma soumission durera autant que ma vie, et que je ne vois point de bonheur égal à celui d'avoir un père qui vous ressemble. LE CHEVALIER, «M. OrgoD. Voilà qui est fort touchant; mais j'allais lui donner sa revanche -, j'offre de vous la donner à vous-même. M. ORGON. On n'en a que faire, monsieur. Mais , qui vient à nous ?(LecheTaUeriort.)

SCÈNE XXII. 359 SCÈNE XXII. M- DORVILLE,
CONSTANCE, M. ORGON, DAMON, LISETTE, PASQUIN. m"*
DORYILLE, àContUne«. ÀLLons, ma fille, il est temps de se retirer. Que
vois-je ? monsieur Orgon ! M. ORGON. Oui, madame , c'est moi-même ; et
j'allais dans le moment me faire connaître \ je m^^tais fait un plaisir de vous
surprendre. m"* DORVILLE. Ma fiUe y saluez monsieur \ il est le père de
Fëpoux que je vous destine. COirSTAIVCE. Non y ma mère ; vous êtes trop
bonne pour me le donner ;. et je suis obligée de dire naturellement à
monsieur que je n'aimerai point son fds. DAMON. Qu entends-je ? M.
ORGON. Après cet aveu-là, madame, je crois qu'il ne doit plus être
question de notre projet. m"* DORVILLE. Plus que jamais ^ je vous assure
que votre fils Fëpousera. CONSTANCE. Vous me sacrifierez donc, ma
mère ?

360 LA JOIE IMPRÉVUE, SCÈNE XXII. M. ORGON. Non certes
, c'est à quoi madame Dorville voudra bien que je ne consente jamais.
Allons, mon fils; je vous croyais plus heureux; retirons - nous, (a madame
Dorriiie.) Demain, madame, j'aurai l'honneur devons voir chez vous, ik
oamon.) Suivez-moi. CONSTANCE. Damon ! mais ce n'est pas de lui que
je parle. DAMON. Âh , madame ! M. OKGON. Quoi ! belle Constance ,
ignoriez-vous que Damon est mon fils ? CONSTANCE. Je ne le savais pas.
J'obéirai donc. M^{TM'} DORVILLE. Vous voyez bien qu'ils sont assez
d'accord. Ce n'est pas la peine de rentrer dans le bal, je pense; allons souper
chez moi. M. ORGON, lui donnant la main. Allons , madame. PASQUIN, k
Liscite. Je demandais tantôt si votre vin était bon ; c'est moi qui vais t'en
dire des nouvelles. FIN DE LA JOIE IMPRÉVUE.

The text on this page is estimated to be only 14.62% accurate

LES SINCÈRES, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE ,
Représentée pour la première fois par les comédiens italiens , le 13 janvier
1739.

JUGEMENT SUR LES SINCÈRES. C'est une rare et belle chose que d'être sincère; mais il est plus rare et plus beau de savoir supporter chez les autres la sincérité qui nous montre nos imperfections : Ton peut même dire que cette vertu , si elle n'est adroitement tempérée de réserve, risquera toujours de faire plus de mal que de bien. Mais entre un homme et une femme qui s'aiment, elle se gardera de jamais s'immiscer en tiers , si elle ne veut effaroucher l'amour. La réputation de sincérité est un avantage précieux dont un amant pourra se servir auprès de sa maîtresse, pour doubler le prix de ses éloges : qu'il s'en tienne toutefois à sa réputation et ne cherche point à la justifier; l'amour se soutient par l'illusion , et n'a pas de plus grand ennemi que la vérité. Pourquoi deux époux ne restent-ils pas toujours dans le premier enchantement qu'ils croyaient éterniser? Pour bien des causes , qu'on me permettra de ne pas énumérer, d'autant plus qu'elles peuvent se réduire toutes à une seule : ils ont bientôt fait réciproquement la découverte de leurs défauts, et ils n'ont pu se cacher qu'ils avaient fait cette découverte humiliante pour l'un et pour l'autre; tout a pu leur révéler, leur silence, aussi bien que de franches explications. Sachons donc un peu dissimuler, même dans le ma

364 JUGEMENT riage, s'il est possible, et hors du mariage, à plus forte raison. Après le bonheur d'être aveugle , il reste encore la ressource de le paraître , pour ne pas empoisonner soi-même le peu de plaisirs incomplets qui ont été accordés à l'homme sur la terre. « Donnez une rose à un enfant, a dit Bernardin de Saint-Pierre : d'abord il en jouit, bientôt il veut la connaître. Il l'examine, puis il en détache les feuilles l'une après l'autre , et quand il en. connait l'ensemble il n'a plus de rose. » C'est une folie, sans doute; mais quelle plus grande folie, si cette rose était douée de sentiment et susceptible de colère , de lui dire : Je sais maintenant ce que c'est que la rose que nous admirons ! Ainsi font beaucoup de gens , ainsi font les Sincères^ dont Marivaux nous va peindre l'engouement, les que-* relies et la rupture : et, convenons -en d'avance ^ leur exemple ne corrigera personne. La marquise et Ergaste se font tous deux montrer au doigt dans le monde pour leur sincérité, dont toutefois le caractère ne laisse pas d'être différent. La marquise est vaine, envieuse, caustique; elle ne semble dire la vérité aux autres que pour humilier leur orgueil : elle s'estime trop pour leur témoigner quelque estime. Ergaste, au premier abord , paraît être franc et vrai avec plus de sim* plicité ; mais on s'aperçoit aisément qu'il court après la réputation d'homme sincère, pour avoir quelque chose qui le distingue du commun des hommes ; c'est par là qu'il veut être estimé et avoir le droit de s'estimer lui-même : du reste, incapable d'aucune méchanceté, et disant tout uniment ce qu'il voit, sans amertume comme sans indulgence. Ces deux personnages se sont rencontrés, et se sont pris l'un pour l'autre d'une belle et subite passion : ils

SUR LES SINCÈRES. 365 croient s'aimer pour leur sincérité ; mais c'est que jusque-là ils n'ont pas eu occasion d'en faire preuve l'un à l'égard de l'autre. Leurs gens trouveront moyen de les brouiller , car ib y ont intérêt. Frontin a courtisé précédemment une suivante d'Araminte, et voudrait voir cette dame enlever Ergaste à la marquise ; Lisette a jeté les yeux sur le valet d'un certain Dorante , que , selon elle , la marquise devrait préférer. Que faire cependant pour rompre l'union si bien assortie , en appar^ce, des deux sincères? Lisette et Frontin, en présoice de Dorante et d'Araminte, affectent des airs méprisants, l'un pour la marquise, l'autre pour Ergaste. Dorante et Araminte prennent vivement le parti de ces deux personnes qu'ils aiment encore, quoique infidèles* Au milieu de cette grande discussion survient Ergaste, dont Frontin invoque le témoignage par cette question perfide : « La plus belle femme du monde , est-ce la marquise ? >» Son maître lui répond que la marquise est plutôt aimable que belle , et que , sans aller plus loin , Araminte a les Uaits plus réguliers. Dans une conversation qu'il ne tarde pas à avoir avec la marquise , Ergaste convient franchement qu'il a aimé une autre femme avant elle, et autant qu'elle; il lui fait plusieurs aveux non moins naïfs, lui parie de la beauté d' Araminte, et la pousse enfin à s'écrier avec dépit : « Quand on a le goût faux , c'est une triste qualité que d'être sincère ! » Lisette vient à propos pour raconter à sa maîtresse qu'elle a été mise par Frontin beaucoup audessous d' Araminte pour la beauté; qu'Ergaste a extrêmement loué l'avis de ce Paris en livrée ; que Dorante seul l'a réfuté avec chaleur : Lisette, comme de raison, exagère les torts de celui qu'elle veut écarter. La marquise reste en tête-à-tête avec Ergaste et lui énumère , à son

366 JUGEMENT ioar, et avec moins de mesure (car elle est femme et offensée), tons les défiaCs qui le rendent haïssable. Les deux sincères se quittent furieux, et n'osant le paraître, habi-* tués qu'ils sont à s'applaudir mutuellement de leur sincérité. On prévoit dè9-4ors qu'Araminte consolera Ergaste des rigueurs de la marquise , qui donnera sa main à Dorante. Cette pièce est plutôt un proverbe qu'une comédie. Peu on point d'action , une intrigue faiblement nouée et dont on entrevoit tout d'abord le dénouement; mais, en revanche j une donnée principale aossi vraie que neuve , des détails spirituels, quelques situations plaisantes, et, ce qui est pins rare chez Marivaux comme chez la plu* part de nos auteurs comiques, plusieurs mots d'un naturel parfait ; voilà des qualités et des imperfections avec lesquelles il était paiement possible de tomber t>u de réussir. Aussi les Sincères furent- ils très- bien accueillis le premier jour, et moins bien ensuite. On peut expliquer cette contradiction du public. Le premier jour , le parterre se composait uniquement, à cette époque, des meilleurs juges : ils auront su gré à l'auteur de tous les mérites de bon ton et de bon goût qui distinguent sa l^ère esquisse de mœurs , et lui auront pardonné de n'y avoir pas rais plus d'action. Le lendemain et les autres jours , ce tort n'aura pu être racheté aux yeux du nouveau public par des qualités trop fines et trop délicates pour le frapper; l'auteur aura été jugé et sifflé par la tourbe dont l'argent seul est bon, par le clerc qui peut, pour quinze sous, traiter de visigoths tous les vers de Corneille, Encore un mot. De notre temps, quel est le jour où est prononcé sur une pièce l'arrêt qu'on ne devra pas réformer? A la première représentation viennent bien en->

SUR LES SINCÈRES. 367 core les amateurs éclairés ; mais derrière enx siègent les souteneurs à gages , dont l'autorité bruyante étouffe dans un long et unanime applaudissement tout suffrage impartial. Le lendemain, arrive la foule moutonnaire, pour qui d'ordinaire un succès du premier jour est chose sacrée. Reste donc le temps seul pour fiiire justice des mauvais ouvrages y qui s'éteignent et meurent de leur belle mort, quand le public trop patient commence à périr d'ennui.

The text on this page is estimated to be only 22.64% accurate

PERSONNAGES. LA MARQUISE. DORANTE. ARAMINTE.
ERGASTE. LISETTE, suivante de la marquise. FRONTIN, valet
d'Ergaste. La scène se passe à la campagne » ches la marquise.

LES SINCERES. »t*4 SCÈNE I. LISETTE, FRONTIN. (lit
«oirtnt diacttffi d^nn e&lé.) LISETTE. Ah ! mons Frontin , puisque je vous
trouve , vous m'épargnez la peine de parler à votre maître de la part de ma
maîtresse. Dites-lui qu'actuellement elle achève une lettre qu'elle voudrait
bien qu'il envoyât à Paris porter avec les siennes ; entendez-vous ? Adieu.
(Elle a*ea va , paît t'arréle.) FEOUTINy jkpart. Serviteur. On dirait qu'elle
ne se soucie point de moi \ je pourrais donc me confier a elle : mais la voilà
qui s'arrête. LISETTE, & part. n ne me retient point , c'est bon signe. (Haot,
k Fro&uoo Allez donc. FRONTIIV. n n'y a rien qui presse ^ monsieur a
plusieurs lettres à écrire, à peine commence-t-il la première. Ainsi soyez
tranquille. LISETTE. "Mais il serait bon de le prévenir, de crainte... 5. 24

370 LES SINCÈRES, FROWTHIÎ. Je n'en irai pas un moment plus tôt *, je sais mon' compte. LISETTE. Oh ! je reste donc pour prendre mes mesures , suivant le temps qu'il vous plaira de prendre pour vous déterminer. FAONTIÎf, Àpftrl. Ah ! nous y voilà ^ je me doutais bien que je ne lui étais pas indifférent ; cela était trop difficile, (i lucuc.) De conversation , il ne faut point en attendre , je vous en avertis \ je m'appelle Frontin le taciturne. LISETTE. Bien vous en prend , car je suis muette. FRONTIIV. Coiffée comme vous l'êtes , vous aurez de la peine à le persuader. LISETTE. Je me tais cependant. FRONTIN. Oai , vous vous taisez en parlant. LISETTE, 4 part. Ce garçon-là ne m'aime point *, je puis me fier à lui. FRONTIN. m Tenez , je vous vois venir ; abrégeons. Gomment m trouvez-vous ? LISETTE. Moi ! je ne vous trouve rien.

SCENE r. 371 FROWTXW. Je dis : Que pensez-vous de ma figure ? LISETTE. De votre figure ? mais est-ce que vous en avez une? je ne la voyais pas ; auriez-vous par hasard dans Tesprit que je songe à vous? FHOKTIN. Cest que ces accidens-là me sont si familiers. LISETTE, riant. Ah ! ah ! ah ! vous pouvez vous vanter que vous êtes pour moi tout comme si vous n'étiez pas au monde. Et moi, comment me trouvez -vous K mon tour? FROIfTIN. Vous venez de me voler ma réponse. LISETTE. Tout de bon ? FRONTIf. Vous êtes jolie, dit-on. LISETTE. Le bruit en court. FRONTIN. Sans ce bruit-là, je n'en saurais pas le moindre mot. LISETTE , joyeuM. Grand-merci ! vous êtes mon homme ^ voilà oe que je demandais. FRONTIH , iojenz. Vous me rassurez , mon mérite m'avait fait peur.

372 LES SINCÈRES, LISETTE, mot. On appelle cela avoir peur de son ombre. FROHTIH. Je voudrais pourtant de votre part quelque chose de plus sûr que TindifTérance ; il serait à souhaiter* que vous aimassiez ailleurs. LISETTE. Monsieur le fat , j'ai votre affaire. Dubois , que monsieur Dorante a laissé à Paris , et auprès de qui vous n êtes qu un magot , a toute mon inclination; prenez seulement garde à vous. FRONTIN. "" Marton , l'incomparable Marton , qu'Àraminte n'a pas amenée avec elle , et devant qui toute soubrette est plus ou moins guenon , est la souveraine de mon cœur. I/I5ETTE. Qu'elle le garde. Grâce au ciel, nous voici en état de nous entendre pour rompre l'union de nos maîtres. FRONTia. Oui , ma fille : rompons , brisons , détruisotis ; c'est à quoi j'aspirais. LISETTE. Us s'imaginent sympathiser ensemble , à cause de leur prétendu caractère de sincérité. froutizt. Pourrais-tu me dire au juste le caractère de ta maîtresse?

SCÈNE I. 373 LISETTE-. n y a bien dès choses dans ce portrait-là. En gros,, je te dirai qu'elle est vaine , envieuse et caustique ^ elle est sans quartier sur vos défauts , vous garde le secret sur vos bonnes qualités \ impitoyablement muette à cette égard, et muette de mauvaise humeur -, fière de son caractère sec et formidable qu'elle appelle austérité de raison : elle épargne volontiers ceuxqui tremblent sous elle, et se contente de les entretenir dans la crainte. Assez sensible à Tamitié pourvu qu'elle y prime, il faut que son amie soit sa sujette, et jouisse avec respect de ses bonnes grâces : c'est vous qui l'aimez , c'est elle qui vous le permet; vou^ êtes à elle, vous la servez, et elle vous voit faire. Généreuse d'ailleurs, noble dans ses façons *, sans son esprit qui la rend méchante, elle aurait le meilleur cœur du monde : vos louanges la chagrinent, dit-elle*, mais c'est comme si elle vous disait, Louez-moi encore du chagrin qu'elles me font. FRONTIN. Ah ! l'espiègle. LISETTE. Quant à moi , j'ai là-dessus une petite manière qui l'enchanté \ c'est que je la loue brusquement, du ton dont on querelle-, je boude eu la louant, comme si je la grondais d'être louable : et voilà surtout l'espèce d'éloges qu'elle aime, parce qu'ils n'ont pas l'air d'être flatteurs , et que sa vanité hypocrite peut les savourer sans indécence. C'est moi qui l'ajuste et qui la

374 ^^S SINCÈRES, coiffe. Dans les*premiers jours je tâchai de faire de mon mieux j je déployai tout mon savoir faire. Eh ! mais, Lisette , finis donc, me disait-elle , tu y regardes de trop près *, tes scrupules m'ennuient. Moi , j'eus la bêtise de la prendre au mot , et je n'y fis plus tant de façons ^ je Texpédiais un peu aux dépens des grâces. Oh ! ce n'était pas là son compte : aussi me brusquait-elle ; je la trouvais aigre , acariâtre. Que vous êtes gauche ! laissez-moi ; vous ne savez ce que vous faites. Ouais , dis-je , d'où cela vient -il? je le devinai : c'est que c'était une coquette qui voulait l'être sans que je le susse, et qui prétendait quç je le fusse pour elle; son intention, ne voas déplaie, était que je fisse violence à la profonde indifférence qu'elle affectait là-dessus. Il fallait que je servisse sa coquetterie sans la connaître ; que je prisse cette coquetterie sur mon compte, et que madame eût tout le bénéfice des friponneries de mon art, sans qu'il y eut de sa faute. FEONTIN. Ah ! le bon petit caractère pour nos desseins ! LISETTE. Et ton maître? FROKTIW. Oh! ce n'est pas de même *, il dit ce qu'il pense de tout le monde , mais il n'en veut à personne : ce n'est pas par malice qu'il est sincère , c'est qu'il a mis son affection à se distinguer par là. Si , pour paraître franc , il fallait mentir , il mentirait : c'est un homme qui vous demanderait volontiers , non pas , m'estimez

SCÈNE I. 375 vous? mais, êtes -vous étonné de moi? Son but n'est pas de persuader qu'il vaut mieux que les autres, mais qu'il est autrement fait qu'eux , qu'il ne ressemble qu'à lui. Ordinairement, vous fâchez les autres en leur disant leurs défauts -, vous le chatouillez, lui , vous le comblez d'aise en lui disant les siens , parce que vous lui procurez le rare honneur d'en convenir -. aussi personne ne dit-il tant de mal de lui que lui-même \ il en dit plus qu'il n'en sait. A son compte , il est si imprudent , il a si peu de capacité , il est si borné , quelquefois si imbécille : je l'ai entendu s'accuser d'être avare , lui qui est libéral ^ sur quoi on lève les épaules , et il triomphe. Il est connu partout pour un homme de cœur, et je ne désespère pas que quelque jour il ne dise qu'il est poltron ; car plus les médisances qu'il fait de lui sont grosses , et plus il a du goût à les faire, à cause du caractère original que cela lui donne. Voulez-vous qu'il parle de vous en meilleurs termes que de son ami -, brouillez- vous avec lui, la recette est sûre : vanter son ami , cela est trop peuple -, mais louer son ennemi, le porter aux nues , voilà le beau ! Je te l'achèverai par un trait. L'autre jour, uA homme contre qui il avait un procès presque sûr vint lui dire : Tenez , ne plaidons plus \ jugez vous-même , je vous prends pour arbitre , je m'y engage. Là-dessus voilà mon homme qui s'allume de la vanité d'être extraordinaire; le voilà qui pèse, qui prononce gravement contre lui , et qui perd son procès pour gagner la réputation de s'être condamné

376 LES SINCÈRES, lui-même : il fut huit jours enivré du bruit que cela fit dans le monde. X.XSBTTE. Ah ça! profitons de leur marotte , pour les brouiller ensemble; inventons, s'il le faut; mentons ; peut-être même nous en épargneront-ils la peine. FEONTIlf. Oh ! je ne me soucie pas de cette épargne-là : je mens fort aisément, cela ne me coûte rien. LISETTE. C'est-à-dire que vous êtes né menteur ; chacun a ses talents. Ne pourrions-nous pas imaginer d'avance quelque matière de combustion toute prête? nous sommes gens d'esprit. FROIVTIIr. Attends , je rêve. LISETTE. Chut ! voici ton maître. FEOLF TXN. Allons donc achever ailleurs. . LISETTE. Je n'ai pas le temps-, il faut que je m'en aille. FROZFTIIlf. Eh bien ! dès qu'il n'y sera plus , auras-tu le temps de revenir? je te dirai ce que j'imagine. LISETTE. Oui ; tu n'as qu'à te trouver ici dans un quart d'heure. Adieu.

SCÈNE II. 377 FRONTIN. Eh ! à propos , puisque voilà Ergaste ,
parle*lui de la lettre de madame la marquise. LISETTE. ' Soit. SCÈNE II
ERGASTE, FRONTIN, LISETTE. FRONTIN. Monsieur , Lisette a un mot
à tous dire. LISETTE. Oui j monsieur. Madame la marquise vous prie de
n'envoyer votre commissionnaire à Paris, qu après qu'elle lui aura donne
une lettre. ERGASTEj «'arréUnt. Hem! LISETTE y haussant le ton. Je vous
dis qu elle vous prie de n'envoyer votre messenger qu'après qu'il aura reçu
une lettre d'elle. ERGASTE. Qu'est-ce qui me prie? LISETTE, plosbaut. '
C'est madame la marquise. ERGASTE^ Ah ! oui , j'entends. LISETTE,
àFrontin. Cela est bien heureux ! Heu ! le haïssable homme!

The text on this page is estimated to be only 29.31% accurate

378 LES SINCÈRES, FROVTIZr, iLUelle. Conserve -lui ces bons sentimens; nous en ferons quelque chose. (UsortaTcc ruetteo SCÈNE 111. ARAMINTE, ERGASTE, ré^anu ▲ RAMIlfTE. Me voyez-vous, Ergasle? E E G À'ST E , tonjonn réT«nt. Oui ; voilà qui est fini, vous dis-je; j entends. ▲ RAMIICTE. Qu entendez-vous ? ERGASTE. Ah ! madame , je vous demande pardon \ je croyais parler à Lisette. ▲ RAMIlfTE. Je venais à mon tour rêver dans cette salle. ERGASTE. J y étais à peu près dans le même dessein. ARAMINTE. Souhaitez - vous que je vous laisse seul et que je passe sur la terrasse ? cela m'est indifférent. ERGASTE. Comme il vous plaira , madame. ARAMINTE. Toujours de la sincérité 5 mais avant que je vous

SCÈNE III. 379 quitte, dites -moi , je vous prie, à quoi vous rêvez tant \ serait-ce à moi par hasard ? ERGÂSTE. Non, madame. ahamihte. Est-ce à la marquise? eugàste. Oui, madame. AHAMINTB. Vous Taimez donc ? ERGÂSTE. Beaucoup. AEAMIUTE. Et le sait-elle ? ERGASTE. Pas encore^ j'ai différé jusqu'ici de le lui dire.. ARAMINTE. Ergaste , entre nous , je serais fondée à vous appeler infidèle. ERGASTE. Moi , madame ? ARAMINTE. Vous-même ; il est certain que vous m'aimiez avant de venir ici. ERGASTE. Vous m'excuserez, madame. ARAMINTE. 3'avoue que vous ne me l'avez pas dit; mais vous avez eu des empressemens pour moi ; ils étaient même fort vifs.

380 LES SINCERES, SRGÂSTE-. Cela est vrai. ▲ RAMIIfTE.

Et si je ne vous avais pas amené chez la marquise , vous m^aimeriez actuellement. ERGASTE. Je crois que la chose était immanquable.

A.&AHI1ÎTK. Je ne vous blâme point; je a'ai riera à disputer à la marquise, elle l'emporte sur moi. ERGASTE. Je ne dis pas cela \ votre figure ne le cède, pas à la sienne. ARAMINTE. Lui trouvez-vous plus d*esprit qu'à moi ? ERGASTE. Non ; vous en avez pour le moins autant qu'elle.

ARAMIÎTE. En quoi me la préférez- vous donc? ne m^en faites point mystère. ERGASTE. Cest que, si elle vient à m'aimer, je m'en fierai plus à ce qu'elle me dira qu'à ce que vous m'auriez dit. ARAMIZfTE. Comment ! me croyez-vous fausse ? ERGASTE. Non ; mais vous êtes si gracieuse , si polie !

SCENE IV. 38i ARAIf INTE. Eh bien ! est-ce un défaut ?

ERGAST£« Oui; car votre douceur naturelle et votre politesse m'auraient trompé -, elles ressemblent à de Finclination. ÂEAHINTE. Je n ai pas celte politesse et cet air de douceur avec tout le monde : mais il n est plus question du passé ; voici la marquise ; ma présence vous génèrait , et je vous laisse. Je suis content de tout ce qu eUe m'a dit ; elle m'a parlé assez uniment. SCÈNE IV. LA MARQUISE, ERGASTE. LA MARQUISE, Ah ! vous voici , Ergaste? je n en puis plus! j'ai le cœur affadi des douceurs de Dorante que je quitte ; je me mourais déjà des sots discours de cinq ou six personnes d'avec qui je sortais, et qui me sont ve* nues voir. Vous êtes bien heureux de ne vous y être pas trouvé. La sotte chose que l'humanité ! qu'elle est ridicule ! que de vanité ! que de duperies ! que de petitesse ! et tout cela , faute de sincérité de part et d'autre. Si les hommes voulaient se parler franche

384 L[^]S SINCÈRES, marquez mes gestes et mes attitudes ;
voyez mes grâces dans tout ce que je fais , dans tout ce que je dis ^ voyez
mon air fin , mon air leste , mon air cavalier , mon air dissipé*, en voulez-
vous du vif, du fripon , de Fagréablement étourdi? en voilà. Il dirait
volontiers à tous les amans : n'est-il pas vrai que ma figure vous chicane ? à
leurs maîtresses : où en serait votre fidélité, si je voulais ? à l'indifférente :
vous n'y tenez point ; je vous réveille , n'est-ce pas ? à la prude : vous me
lorgnez en dessous ? à la vertueuse : vous résistez à la tentation de me
regarder? à la jeune fille : avouez que votre cœur est ému ? U n'y a pas
jusqu'à la personne âgée , qui, à ce qu'il croit^ dit en elle-même en le voyant
: Quel dommage que je ne sois plus jeune ! ERGASTE, rUnt, Ah, ah , ah !
je voudrais bien que le personnage vous entendit. LA HAEQUISE. Il
sentirait que je n'exagère pas d'un mot. Il a parlé d'un mariage qui a pensé se
conclure pour lui, mais que trois ou quatre femmes jalouses, désespérées et
méchantes , ont trouvé sourdement le secret de faire manquer. Cependant il
ne sait pas encore ce qui arrivera : il n'y a que les parens de la fille qui se
soient dédit*, mais elle n'est pas de leur avis. U sait de bonne part qu'elle
est triste , qu'elle est changée ; il est même question de pleurs ^ elle ne Ta
pourtant vu que deux fois. Et ce que je vous dis là , je vous le rends un peu
plus clairement qu'il ne l'a conté. Un fat se doute

SCÈNE IV. 385 toujours un peu qu'il Test; et, comme il a peur qu'on ne s'en doute aussi , il biaise, il est fat le plus modestement qu'il lui est possible ; et c'est justement cette modestie-là qui rend sa fatuité sensible. ERGASTE y riant. Vous avez raison. LA XAHQUISE. A côté de lui était une nouvelle mariée, d'environ trente ans, de ces visages d'un blanc fade, et qui font une physionomie longue et sotté -, et cette nouvelle épousée, telle que je vous la dépeins , avec ce visage qui, à dix ans , était antique , prenait des airs enfantins dans la conversation ^ vous eussiez dit d'une petite fille qui vient de sortir de dessous Faile de père et mère. Figurez-vous qu'elle est étonnée de la nou* veauté de son état ; elle n'a point de contenance assurée ; ses innocens appas sont encore tout confus de son aventure. Elle n'est pas encore bien sûre qu'il soit honnête d'avoir un mari^ elle baisse les yeux y quand on la regarde \ elle ne croit pas qu'il lui soit permis de parler , si on ne l'interroge -, elle me faisait toujours une inclination de tête , en me répondant , comme si elle m'avait remerciée de la bonté que j'avais de faire comparaison avec une personne de son âge ^ elle me traitait comme une mère , moi qui suis plus jeune qu'elle : ah , ah , ah ! ERGASTE. Ah , ah , ah ! il est vrai que , si elle a trente ans , elle est à peu près votre aînée de deux.

5. 25

The text on this page is estimated to be only 25.27% accurate

386 IES SINCÈRES, LA MI&QUISE. De près de trois» s'il vous plaît '. ERGASTE) riaot. Est-ce là tout ? LA MAEQVISE. Non \ car il faut que je me venge de tout Teniaï que m'ont donné ces originaux. Yis-à-vis de la petite fille de trente ans , était une assez grosse et grande femme de cinquante à cinquante-cinq ans, qui nous étalait glorieusement son embonpoint , et qui prend répaïseur dé ses diarmes pour de la beauté. Elle est veuve , fort riche , et il y avait auprès d'elle un jeune homme , un cadet qui n'a rien » et qui s'épuise en platitudes pour lui faire sa cour. On a parlé du der* nier bal de l'Opéra : J'y étais, a-t-elle dit, et j'y trompai mes meilleurs amis \ ils ne me reconnurent point. Vous ! madame , a-t-il repris , vous n'êtes pas reconnaissable ! Ah t je vous en défie \ je vous reconnus du premier coup d'œil à votre air de tête. Eh ! comment cela I monsieur ? Oui , madame , à je ne sais quoi de noble et d'aisé qui ne pouvait appartenir qu'à vous ^ et puis vous ôtâtes un gant \ et comme , grâce au ciel y nous avons une main qui ne ressemble guère à d'autres , en la voyant je vous nommai. Et cette main ' De près de troU ans , s'il vous pUh. Cette Inrosque réplique de la marquise fait déjà pressentir qa^Ergaste fera mal d'être trop sincère aTec elle. Il est inutile, au reste, de signaler au lecteur la Teritc si spirituelle et si malicieuse des dÎTers portraits que trace en courant la marquise. G^est là le style de la bonne comédie.

SCÈNE IV. 387 sans pair, si vous Taviez vue, monsieur , est assez blanche, mais large, ne vous déplaie , mais charnue , mais bovyrsoufflée , mais courte, et tient au bras le mieux nourri que j'aie vu de ma vie. Je vous en parle savamment; car la grosse dame au grand air de tête prit long - temps du tabac pour exposer cette main unique, qui a de Tëtofie pour quatre, et qui finit par des doigts d'un^ grosseur, d'une brièveté , à la différence de ceux de la petite fille de trente ans qui sont comme des filets, EUGÀSTE, riant. Dn peu de variété ne gâte rien, LA MARQUISE. Notre cercle finissait par un petit homme qu'on trouvait si plaisant, si sémillant, qui ne dit rien et qui parle toujours ; c'est-à-dire qu'il a l'action vive , l'esprit froid et la parole éternelle. H était auprès d'un homme grave qui décide par monosyllabes, et dont la compagnie paraissait faire grand cas-, mais, à vous dire vrai , je soupçonne que tout son esprit est dans sa perruque : elle est ample et respectable , et je le crois fort borné quand il ne l'a pas. Les grandes perruques m'ont si souvent trompée, que je n'y crois plus. ERGASTfi, riast. Il est constant qu'il est de certaines têtes sur lesquelles elles en imposent. LA MARQUISE. Grâce au Ciel , la visite a été courte ; je n'aurais pu

388 LES SINCÈRES, la soutenir long-temps, et je viens respirer avec vous. Quelle différence de vous à tout le monde ! Mais dites; sérieusement, vous êtes donc \m peu content de taoi ? EBGÀ8TS. Plus que je ne puis dire. LA MARQUISE. Prenez garde, car je vous crois à la lettre. Vous répondrez de ma raison là-dessus] je vous Tabandonne. ergAste. Prenez garde aussi de m^estimer trop. LA XABQUISE. Vous , Ergaste ? vous êtes un homme admirable. Vous me diriçz que je suis parfaite, que je n*en appellerais pas ; je ne parle pas de la figure , entendezvous? ERGASTE. Oh ! de celle-là , vous vous en passeriez bien -, vous Tavez de trop. LA MARQUISE. Je Tai de trop? avec quelle simplicité il s'exprime ! vous me charmez, Ergaste, vous me charmez.... A propos; vous envoyez à Paris : dites à votre homme qu*il vienne chercher une lettre que je vais achever. ERGASTE. Il n'y a qu'à le dire à Frontin que je vois. Frontin !

SCÈNE VI. 389 SCÈNE V. FRONTIN, ERGASTE, LA
MARQUISE. FRONXIIr. Monsieur ? ERGASTE. Suivez madame ; elle va
vous remettre une lettre , que vous remettrez à celui que je fais partir pour
Paris. FROWTINII est lui - même chez madame qui attend la lettre. LA
MARQUISE. Il Faura dans un moment. J'aperçois Dorante qui se promène
là -bas , et je me sauveERGASTE. Et moi je vais.faire mes paquets. SCÈNE
VI. FRONTIN, LISETTE. FROZftIN. Ils me paraissent bien satisfaits tous
deux. Oh ! n'importe 9 cela ne saurait durer. LISETTE. Eh bien! me voilà
revenue \ qu as-tu imagine? frou tin. Toutes réflexion& faites, je conclus
qu'il faut d'abord commencer par nous brouiller lou\$ deux^

Sgo LES SINCÈRES, LISETTE. Que veux-tu dire ? à quoi cela nous mènera-^t-il ? FROVTIZr. Je n'en sais encore rien , je ne saurais t'expliquer mon projet \ j'aurais de la peine à me Texpliquer à moi-même : ce n'est pas un projet; c'est une confusion d'idées fort spirituelles qui n'ont peut-être pas le sens commun y mais qui me flattent. Je verrai clair à mesure \ à présent je n'y vois goutte. J'aperçois pourtant en perspective des discordes , des quereUes , des explications y des rancunes. Tu m'accuseras , je t'accuserai; on se plaindra de nous; tu auras mal parlé, je n'aurai pas mieux dit. Tu n'y comprends rien; la chose est obscure : j'essaie , je hasarde , je te conduirai et tout ira bien; m'entends-tu un peu ? LISETTE. Oh l belle demande ! cela est si clair ! FEONTIN. Paix ; voici nos gens qui arrivent : tu sais le rôle que je t'ai donné; obéis ^ j'aurai soin du reste. SCÈNE VIL DORANTE, ARAMINTE, LISETTE, FRONTIN. AEAMINTE. Ah ! c'est vous, Lisette? nous avons cru qu'Ergaste et la marquise se promenaient ici[^].

SCÈNE VII 391 LISETTE. Non , mais nous parlions d'eux , (a Donaie.) à votre profit. DOEAZfTB. Â mon profit ! et que peut-on faire pour moi ? La marquise est à la veille d'épouser Ergaste pi y a du moins lieu de le croire , à l'empressement qu'ils ont Tun pour l'autre. FRONTIH. Point du tout ; nous venons tout à l'heure de rompre ce mariage , Lisette et moi , dans notre petit conseil. ARAMINTE. Sur ce pied-là, vous ne vous aimez donc pas » vous autres ? LI8ETXE. On ne peut pas moins. FEONTIN. Mon étoile ne veut pas que je rende justice à mademoiselle. LISETTE. Et la mienne veut que je rende justice à monsieur. FROZf TIN. Nous avons déjà conclu d'affaire avec d'autres , et madame loge chez elle la petite personne que j'aime. ÂUAMINTE. Quoi ! Marton ?

393 LES SINCERES, FEOITTIir. Vous Tavez dit , madame ; mon amoar est de sa façon. Quant à mademoiselle, son cœur est allé à Dubois ; c'est lui qui le possède. DORANTE. J'en serais charme , Lisette. LISETTE. Laissons-là ce détail. Vous aimez toujours ma maitresse; dans le fond elle ne vous haïssait pas, et c'est vous qui Tépouserez , je vous la donne. FROM TIM. Et c'est madame à qui je prends la lihertë de transporter mon maître. ARAMINTE, riaot. Vous me le transportez , Frontin ? Et que savezvous si je voudrais de lui ? LISETTE. Madame a raison ; tu ne lui ferais pas là un grand présent. ARAMIBTE. Vous parlez fort mal, Lisette : ce que j'ai répondu à Frontin ne signifie rien contre Ergaste , que je regarde comme un des hommes les plus dignes de l'attachement d'une femme raisonnable. LISETTE , d'an tOQ ironique. A la bonne heure ^ je le trouvais un homme fort

SCÈNE VII. 393 ordinaire , et je vais le regarder comme un homme fort rare. FRONTIK. Pour le moins aussi rare que ta maîtresse , soit dit sans préjudice de la reconnaissance que j'ai pour la bonne chère que j'ai faite chez elle. DOAAIITE. Halte-là, faquin ; prenez garde à ce que vous direz de madame la marquise. FHOLÏTIIf. Monsieur , je défends mon maître. LISETTE. Voyez donc cet animal! c'est bien à toi à parler d'elle : tu nous fais là une belle comparaison. FROKTIN , criant. Qu'appelles-tu une comparaison ? ▲ RÀMIIfTE. Allez , Lisette ; tous êtes une impertinente avec vos airs méprisants contre un homme dont je prends le parti ; et votre maîtresse elle-même me fera raison du peu de respect que vous avez pour moi. LISETTE. Pardi ! voilà bien du bruit pour un petit mot! c'est donc le Phënix, monsieur Ergaste? FRONTIir. Ta maîtresse en est-elle un plus que nous ?

394 I^ES SINCÈRES, DOAAIf TS. Paix , vous dis-je. (Listttc
florL) FROHTIN. Monsieur , je suis indigne : qu'est-ce donc que sst
maîtresse ?qui la relève tant au-dessus de mon maître? On sait bien qu'elle
est aimable -, mais il 7 en a encore de plus belles, quand ce ne serait que
madame. DORANTE, haut. Madame n'a que faire là-dedans , maraud ; mais
je te donnerais cent coups de bâton , sans la considération que j'ai pour ton
maître. SCÈNE VIII. DORANTE, FRONTIN, ERGASTE, ARAMINTE.
EHOASTE. (Qu'est - ce donc , Dorante ? il me semble que tu cries ? est-ce
ce coquin-là qui te Ũche ? DOLL AH TE. C'est un insolent. EKGÀSTE.
Qu'as-tu donc fait, malheureux? FRONTIir. Monsieur, si la sincérité loge
quelque part, c'est dans votre cœur. Parlez; la plus belle femme du monde
est-ce la marquise ? j

SCÈNE IX. 395 SAGÂSTE. Non; qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie^ là, butor? la marquise est aimable et non pas belle. FEONTIN, joyeas. Comme on ange ! ERGISTE. Sans aller pjus loin , madame a les traits plus réguliers qu'elle. FROlfTIlf. Tai prononce de même sur ces deux articles , et monsieur s'emporte ; il dit que sans tous la dispute finirait sur mes épaules. Je vous laisse mon bon droit à soutenir, et je me retire avec votre suffrage. SCÈNE IX. ERGASTE, DORANTE, ARAMINTE. EEGASTE^riaoU Quoi ! Dorante , c'est là ce qui t'irrite ? A quoi songes -tu donc? Eh ! mais je suis persuadé que la marquise elle-même ne se pique pas de beauté; elle n'en a que faire pour être aimée. DORANTE. Quoi qu'il en soit , nous sommes amis. L'opiniâtreté de cet impudent m'a choqué ; et j'espère que tu voudras bien t'en défaire ; et s'il le faut, je t'en ferai prier par la marquise, sans lui dire ce dont il s'agit. EBGASTÉ. Je te demande grâce pour lui , et je suis sûr que la

The text on this page is estimated to be only 26.66% accurate

3g6 LES SINCÈRES, marquise te le demandera elle-même. Au reste , j*étais venu savoir si vous n'avez rien à Paris ^ ou j'envoie ua de mes gens qui va partir. Peut-il vous être utile ? ÂHAMINTE. Je le chargerai d'un petit billet , si vous le voulez bien. EUGA'STE) luidonoantlamain. Allons , madame ^ vous me le donnerez à moi-même. (La marquau« arrifo-aa moment qnHlt torteot.) / SCÈNE X. LA MARQUISE, ERGASTE, ARAMIISTE, DORANTE. LA MARQUISE. Eh I OÙ allez-vous donc, tous deux ? ERGASTE. Madame va me remettre un billet pour être porté à Paris; et je reviens ici dans le moment, madame. SCÈNE XI. DORANTE, LA MARQUISE. (Après s*être regardes et avoir gardtf uo grand silence.) LA MARQUISE. Eh bien! Dorante, me promènerai -je avec un muet ? DORANTE. Dans la triste situation où me met voire indifie

SCÈNE XL 397 rence pour moi , je n'ai rien à dire» et je ne sais que soupirer. LA MARQUISE, tvitlemeot. Une triste situation et des soupirs ! que tout cela est triste ! que vous êtes à plaindre ! mais soupirez- vous , quand je n'y suis point , Dorante ? J'ai dans Tesprit que vous me gardez vos langueurs. DORAlfTE. Eh ! madame, n'abusez point du pouvoir de votre beauté ; ne vous suffit-il pas de me préférer un rival ? pouvez - vous encore avoir la cruauté de railler un homme qui vous adore ? LA HARQUISE. Qui m'adore ! l'expression est grande et magnifique assurément ; mais je lui trouve un défaut , c'est qu'elle me glace ; et vous ne la prononcez jamais , que je ne sois tentée d'être aussi muette qu'une idole. DORANTE. Vous me désespérez^ fut -il jamais d'homme plus maltraité que je le suis? fut- il de passion plus méprisée? LA MARQUISE. Passion! j'ai vu ce mot- là dans Cyrus ou dans Cléopâtre. Eh ! Dorante, vous n'êtes pas indigne qu'on vous aime j vous avez de tout, de l'honneur, de la naissance , de la fortune, et même des agrémens. Je dirai même que vous m'auriez peut-être plu 3 mais je n'ai jamais pu me fier à votre amour ^ je n'y ai point

3g8 LES SINCÈRES, de foi, vous Tezagérez trop; il révolte la simplicité de caractère que vous me connaissez. M'aimez-y on a beaucoup ? ne m'aimez -vous guère ? faites- vous semblant de m'aimer? c'est ce que je ne saurais décider» Eh ! le moyen d'en juger mieux, à travers toutes les emphases ou toutes les impostures galantes dont vous envdop[^]pez vos discours ? Je ne sais plus que soupirer, dite»* vous. Y a-t-il rien de si plat ? Un homme qui aime une femme raisonnable ne dit point : Je soupire; ce mot n'est pas assez sérieux pour lui , pas assez vrai ; il dit : Je vous aime ; je voudrais bien que vous m'aimassiez ; je suis bien mortifié que vous ne m'aimiez pas 'j voilà tout, et il n'y a que cela dans voti*e cœur non plus. Vous n'y verrez, ni que vous m'adorez, car c'est parler en poète ; ni que vous êtes désespéré , car il faudrait vous enfermer; ni que je suis cruelle , car je vis doucement avec tout le monde { ni peut-être que je suis belle, quoiqu'à tout prendre , il se pourrait que je le fusse ; et je demanderai à Ergaste ce qui en est; je compterai sur ce qu'il me dira, il est sincère. C'est par là que je Testime; vous me rebutez par le contraire. DORANTE, TivemenL Vous me poussez à bout. Mon cœur est plus croya[^]ble qu'un misanthrope qui voudra peut - être passer pour sincère à vos dépens , et aux dépens de la sin* cérité même.'Â mon égard, je n'exagère point ; je dis que je vous adore, et cela est vrai; ce que je sens pour vous ne s'exprime que par ce mot- là. J'appelle aussi mon amour une passion , parce que c'en est une ;

SCÈNE XII. 3gg je dis que votre raillerie me désespère , et je ne dis rien de trop ; je ne saurais rendre autrement la douleur que j'en ai ; et s'il ne faut pas m'enfermer , c'est que je ne suis qu'affligé et non pas insensé. Il est encore vrai que je soupire et que je me meurs d'être méprisé : oui, je m'en meurs ' , oui , vos railleries sont cruelles] elles me pénètrent le cœur , et je le dirai toujours. Adieu , madame ; voici Ergaste , cet homme si sincère, et je me retire. Jouissez à loisir de la froide et orgueilleuse tranquillité avec laquelle il vous aime. LÀ MARQUISE, le voyant sVn aller. Il en faut convenir; ces dernières fictions- ci sont assez pathétiques.

SCÈNE XII. LA MARQUISE, ERGASTE. ERGASTE. Je suis charmé de vous trouver seule , marquise « , je ne m'y attendais pas. Je viens d'écrire à mon frère à Paris ; savez-vous cç que je lui mande? ce que je ne vous ai pas encore dit à vous-même. LA MARQUISE. Quoi donc ? ERGASTE. Que je vous aime. LA MARQUISE, mol. Je le savais -, je m'en étais aperçue.

400 LES SINCÈRES, ERGASTE. Ce n'est pas là tout; je lui
marque encore une chose. LA MÂKQUISE. Qui est?... ERGASTE. Que je
croyais ne vous pas déplaire. LA MARQUISE. Toutes vos nouvelles sont
donc vraies? ERGASTE» Je vous reconnais à cette réponse franche. LA
MARQtJISE. Si c'était le contraire, je vous le dirais tout aussi uniment.
ERGASTE. A ma première lettre , si vous voulez, je manderai tout net que
je vois épouserai bientôt. LA MARQUISE. Eh ! mais , apparemment.
ERGASTE. Et comme on peut se marier à la campagne , je pourrai même
mander que c'en est fait. LA MARQUISE, rianU Attendez, laissez-moi
respirer. En vérité, vous allez si vile que je me suis crue mariée. ERGA5TE.
C'est que ce sont de ces choses qui vont tout de suite , quand on s'aime.

SCÈNE XIL 4oi IsJL MARQUISE. Sans difficulté; mais, dites-moi, Ergaste , vous êtes homme vrai ; qu'est - ce que c'est que votre amour ? car je veux être véritablement aimée. BRGÀSTE. I Vous avez raison j aussi vous aimé-je de tout mon cœur. LA MARQUISE. Je vous crois ; n*avez - vous jamais rien aimé plus que moi ? ergastë. Non , foi d'homme d'honneur ^ passe pour autant une fois en ma vie. Oui , je pense bien avoir aimé autant ; pour plus , je n'en al pas l'idée j je crois même que cela ne serait pas possible. LA MARQUISE» Oh ! très-possible , je vous en réponds *, rien n'empêche que vous n'aimiez encore davantage ^ je n'ai qu'à être plus aimable et cela ira plus loin; passons. Laquelle de nous deux vaut le mieux de celle que vous aimiez ou de moi ? brgastë. Mais ce sont des grâces différentes ; elle en avait infiniment. LA MARQUISE. C'est**à-dire un peu plus que moi. ERGASTE. Ma foi , je serais fort embarrassé de décider làr dessus. 5. 26

40a ^ LES SINCERES, Là MARQUISE. Et moi y non \ je
prononce. Votre incertitude dëdde; comptez aussi que vous Taimiez plus
que moi. eugaste. Je n^en crois rien. Là MARQUISE, riant. Vous rêvez.
N'aime - 1 - on pas toujours les gens à proportion de ce qu'ils sont aimables
? et dès qu'elle Tétait plus que je ne le suis, qu'elle avait plus de grâces, il a
bien fallu que vous Taimassiez davantage. ERGASTE. Elle avait plus de
grâces ! mais c'est ce qui est indécis y et si indécis, que je penche à croire
que vous en avez bien autant. LA MARQUISE. Oui? penchez-vous,
vraiment? cela est considérable ; mais savez-vous à quoi je penche, moi ?
ERGASTE. Non. LA MARQUISE. A laisser là cette égalité si équivoque^
elle ne me tente point ; j'aime autant la perdre que de la gagner, en vérité.
ERGASTE. Je n'en doute pas \ je sais votre indifférence là-dessus *, d'autant
plus que si cette égalité n'y est point, ce serait de si peu de chose ! LA
MARQUISE, Tiremtnt. E«core ! eh ! je vous dis que je n'en veux point, que

SCÈNE X.II. 403 j'y renonce. A quoi sert d'éplucher ce qu'elle a de plus, ce que j'ai de moins ? ne vous travaillez plus à nous évaluer ; mettez - vous l'esprit en repos \ je lui cède ^ j'en ferai un astre, si vous voulez. ERGASTE By riant. Ah ! ah ! ah ! votre hadinagè me charme ; il en sera donc ce qu'il vous plaira. L'essentiel est que je vous aime autant que je l'aimais. LA MARQUISE. Vous me faites bien de la grâce ^ quand vous en rabattriez , je ne m'en plaindrais pas. Continuons , vos naïvetés m'amuse ; elles sont de si bon goût ! Vous avez paru , ce me semble , avoir quelque inclination pour Araminte ? ERGASTE. Oui ; je me suis senti quelque envie de Taimer ; mais la difficulté de pénétrer ses dispositions m'a rebuté. On risque toujours de se méprendre avec elle , et de croire qu'elle est sensible quand elle n'est qu'honnête^ et cela ne me convient point. LA MARQUISE, ironiquement. Je fais grand cas d'elle. Comment la trouvez-vous ? à qui de nous deux, amour à part, donneriez -vous la préférence ? ne me trompez point. ERGASTE. Oh ! jamais, et voici ce que j'en pense : Araminte a de la beauté -, on peut dire qae c'est une belle femme.

404 LES SINCÈRES, LA MARQUISE. Fort bien. Et quant à moi, à cet égard-là, je n'ai qu'à me cacher, n'est-ce pas ? ERGASTE. Pour vous, marquise, vous plaisez plus qu'eUe. LA MARQUISE, à part, en riant. J'ai tort \ je passe retendue de mes droits. Ah ! le sot homme ! qu'il est plat. Ah ! ah ! ah ! ERGASTE. Mais de quoi riez-vous donc ? LA MARQUISE. Franchement, c'est que vous êtes un mauvais connaisseur, et qu'à dire vrai, nous ne sommes belles ni l'une ni l'autre. ERGASTE. Il me semble cependant qu'une certaine régularité de traits... LA MARQUISE. visions, vous dis-je; pas plus belles l'une que l'autre. De la régularité dans les traits d'Araminte ! de la régularité ! vous me faites pitié ! et si je vous disais qu'il y a mille gens qui trouvent quelque chose de baroque dans son air ? ERGASTE. Du baroque à Araminte ! LA MARQUISE. Oui, monsieur, du baroque ; mais on s'y accoutume,

SCENE XIL 4o5 et Yoïik tout^ et quand je vous accorde que nous
n'avons pas plus de beauté Tune que Tautre ^ c'est que je ne me soucie
guère de me faire tort ^ mais croyez que tout le monde la trouvera encore
plus éloignée d'être belle que moi» tout effroyable que vous me faitesv
ERGÂSTK« Moi ! je vous fais effroyable ? LA MARQUISE. Mais il le
faut bien , dès que je suis au-dessous d'eUe. SRGÂ8TE. J'ai dit que votre
partage était de plaire plus qu'elle. hk MARQUISE. Soit, je plais,
davantage; mais je commence par faire peur. ERGASTE. Je puis m'être
trompé ; cela m'arrive souvent; je réponds de la sincérité de mes sentimens,
mais je n'en garantis pas la justesse. LA MARQUISE. A la bonne heure*,
mais quand on a le. goût faux, c'est une triste qualité que d'être sincère.
ERGASTE. Le plus grand défaut de ma sincérité , c'est qu'elle est trop forte.
LA MARQUISE. Je ne vous écoute pas \ vous voyez de travers. Âiusi

^ 4oG LES SINCÈRES, changeons de discours et laissons là
Âraminte. Ce n'est pas la peine de tous demander ce que vous pensez de la
différence de nos esprits ; vous ne s[^]avez pas ERGÀSTE. Quant à vos
esprits , le vôtre me paraît Uen vif, bien sensible , bien délicat. LA
MABQUISB. Vous biaisez ; c'est vain et emporté que vous voulez dire.
SCÈNE XIII. LA MARQUISE, ERGASTE, LISETTE. LA MÀUQUISC*.
Mais que vient faire ici Lisette ? A qui en voulezvous ? LISETTE. A
monsieur, madame. Je viens vous avertir d'une chose, monsieur. Vous savez
que tantôt Frontin a ose dire à Dorante même qu' Araminte était beaucoup
plus belle que ma maîtresse ? LA MARQUISE. Quoi ! qu'est- ce donc,
Lisette? est-ce que nos beautés ont déjà été débattues ? LISETTE. Oui,
madame-, et Frontin vous mettait bien audessous d' Araminte, elle présente
et moi aussi.

SCÈNE XIII. 407 LA MARQUISE. Elle présente ! qui répondait ? LISETTE. Qui laissait dire. LA MARQUISEy riant. Eh ! mais , conte-moi donc cela \ comment ! je suis en procès sur d'aussi grands intérêts , et je n'en savais rien ! di bien ? LISETTE. Ce que je veux apprendre à monsieur, c'est que Frontin dit qu'il est arrivé dans le temps que Dorante se fâchait, s'emportait contre lui en faveur de madame. LA MARQUISE. Il s'emportait, dis-tu? toujours en présence d'Araminte? LISETTE. I Oui , madame : sur quoi Frontin dit donc que vous êtes arrivé, monsieur; que vous avez demandé à Dorante de quoi il se plaignait , et que , l'ayant su , vous avez extrêmement loué son avis, je dis l'avis de Frontin ; que vous y avez applaudi , et déclaré que Dorante était un flatteur ou n'y voyait goutte. Voilà cç que cet effronté publie, et j'ai cru qu'il était à propos de vous informer d'un discours qui ne convient ni à vous ni à madame. LA MARQUISE, riant. Le rapport de Frontin est-il exact , monsieur ?

The text on this page is estimated to be only 28.35% accurate

408 LES SINCÈRES, ERGASTE. C'est un sot, il en dit beaucoup trop : il est faux que je Taie applaudi ou loué ; mais comme il ne s'agissait que de la beauté, qu'on ne saurait contester à Araminte , je me suis, contenté de dire froidement que je ne voyais pas qu'il eût tort. LA ne A R QUI SE y d^ui âir criUqae et stfâeiuc. U est vrai que ce n'est pas là applaudir; ce n est que confirmer, qu'appuyer la chose. ERGASTE. Sans doute. LA XARQUISE.. Toujours devant Araminte? ERGASTE. Oui; et j'ai même ajouté, par une estime particulière pour vous , que vous seriez de mon avis vous-même*. LA MARQUISE. Ah ! VOUS m'excuserez ; voilà où l'oracle s'est trop avancé. Te ne justifierai point votre estime : j'en suis fâchée ', mais je connais Araminte, et je n'irai point confirmer aussi une décision qui lui tournerait la tête , car eUe est si sotte ! Je gage qu'elle vous aura cru , et il n'y aurait plus moyen de vivre avec elle. Laissez-^ nous , Lisette.

SCENE XIV. 409 SCÈNE XIV. LA MARQUISE, ERGASTELA
MARQUISE. Monsieur^ TOUS m'avez rendu compte de votre cœur ; il est
juste que je vous rende compte du mien. ERGASTE. Voyons. LA
MARQUISE. Ma première inclination a été mon mari , qui valait mieux
que vous , Ergaste , soit dit sans rien ôter de Testime que vous
mentez. ERGASTE. Après , madame. LA MARQUISE. Depuis SSL mort,
je me suis senti, il y a deux ans, quelque sorte de penchant pour un étranger
qui demeura peu de temps à Paris , que je refusai de voir, et que je perdis de
vue ; homme à peu près de votre taille, ni mieux ni plus mal fait; de ces
figures passables, peut- être un peu plus remplie, un peu moins fluette, un
peu moins déçamée que la vôtre. ERGASTE. Fort bien. Et de Dorante, que
m'en direz -vous , madame ? LA MARQUISE. Qu'il est plus doux, plus
complaisant; qu'il a la

410 LES SINCERES, mine un peu plus distinguée , et qu'il pense plus modestement de lui que vous -, mais que vous plaisez davantage. Et GASTE. Tai tort aussi, très-tort^ mais ce qui me surprend , c'est qu'une figure aussi chétive que la mienne , qu'un homme aussi défigurable, aussi revêche, aussi fortement infatué de lui-même, ait pu gagner votre cœur. LA MARQUISE. Est-ce que nos cœurs ont de la raison ? U entre tant de caprices dans les inclinations ! ERGASTE. u vous en a fallu des plus déterminés pour pouvoir » m'aimer avec de si terribles défauts, qui sont peut-être vrais , dont je vous suis obligé de m'avertir, mais que je ne savais guère. LA MARQUISE. Eh ! savais-je , ifioi , que j'étais vaine , laide et mutine? Vous me l'apprenez, et je vous rends instruction pour instruction. i ' ERGASTE. ! Je tâcherai d'en profiter *, tout ce que je crains, c'est qu'un homme aussi commun, et qui vaut si ^ peu , ne vous rebute, LA MARQUISE, froids. Eh{ dès que vous pardonnez à mes désagréments, il est juste que je pardonne à la petitesse de votre mérite. ^y

SCENE XIV. 4ii ERGASTE. Vous me rassurez. LA MARQUISE, ipart. Personne ne viendra-t-il me délivrer de lui ? ergastk. Quelle heure est-il ? LA marquise. Je crois qu'il est tard. ERGASTE. Ne trouvez-vous pas que le temps se brouille ? LA MARQUISE. Oui ', nous aurons de Forage. (Ils fontquelqae temps sans parler.) ERGASTE. Je suis d'avis de vous laisser ; vous me paraissez rêver. LA MARQUISE. Non \ c'est que je m'ennuie -, ma sincérité ne vous choquera pas. ERGASTE. Je vous en remercie , et je vous quitte \ je suis votre serviteur. LA MARQUISE. Allez, monsieur... A propos, quand vous écrirez à voire frère, n'allez pas si vite sur les nouvelles de notre mariage. ERGASTE. Madame , je ne lui en dirai plus rien.

412 LES SINCÈRES, SCÈNE XV. LA MARQUISE^ un
momentseule; LISETTE. LA MARQUISE, aeale. Ah ! je respire. Quel
homme avec son imbécille sincérité ! Assurément , s'il dit vrai , je ne suis
pas une jolie personne. LISETTE. Eh bien ! madame, que dites-vous
d'Ergaste ? E^til assez étrange ? LA MARQUISE. Eh mais, après tout, peut-
être pas si étrange, Lisette^ je ne sais plus quen penser moi-même. Il a peut-
être raison. Je me mé&e de tout ce qu'on m'a dit jusqu'ici de flatteur pour
moi, et surtout de ce que m'a dit ton Dorante que tu aimes tant , et qui doit
être le plus grand fourbe , le plus grand menteur avec ses adulations. Ah !
que je me fais bon gré de Favoir rebuté ! LISETTE. Fort bien ! c'est-à-dire
que nous sommes tous des aveugles. Toute la terre s'accorde à dire que vous
êtes une des plus jolies femmes de France , je vous épargne le mot de belle ,
et toute la terre en a menti. LA MARQUISE. Mais , Lisette , est - ce qu'on
est sincère ? toute la terre est polie...

SCÈNE XV. 4i3 LISETTE. Oh ! vraiment, oui^ le témoignage d'un hypocondre est bien plus sûr. LA XÀRQUISE. I Il peut se tromper, Lisette -, mais il dit ce qu'il voit. LISETTE. OÙ a-t-il donc pris des yeux ? Vous m'impatientez ^ je sais bien qu'il y a des minois d'un mérite incertain, qui semblent jolis aux uns , et qui ne le semblent pas aux autres -, et si vous aviez un de ceux-là , qui ne laissent pas de distinguer beaucoup une femme , j'excuserais votre méfiance. Mais le vôtre est charmant ; petits et grands , jeunes et vieux, tout en convient, jusqu'aux femmes; il n'y a qu'un cri là - dessus. Quand on me donna à vous^ que me dit -on ? Vous allez servir une dame charmante. Quand je vous vis , comment vous trouvai-je ? charmante. Ceux qui viennent ici, ceux qui vous rencontrent, comment vous trouvent - ils ? charmante. A la ville, aux champs, c'est le même écho -, partout charmante. Que diantre ! y a - 1 - il rien de plus confirmé , de plus prouvé , de plus indubitable ? LÀ MARQUISE. Il est vrai qu'on ne dit point cela d'une figure ordinaire ; mais tu vois pourtant ce qui m'arrive ? LISETTE, en colère. Pardi ! vous avez un furieux penchant à vous rabaisser ; je n'y saurais tenir ; la petite opinion que vous avez de vous est insupportable.

The text on this page is estimated to be only 26.82% accurate

4i4 l'Es SINCÈRES, LA XARQDISE. Ta colère me divertit, LISETTE. Tenez, il vous est venu tantôt compagnie ; il y avait des hommes et des femmes. Tétais dans la salle d'en bas , quand ils sont descendus -, j'entendais ce qu'ils disaient] ils parlaient de vous , et précisément de beauté, d'agréments. LA MARQUISE. En descendant '? LISETTE. Oui , en descendant ; mais il faudra que votre misanthrope les redresse , car ils étaient aussi sots que moi. ^ LA MARQUISE. Et que disaient-ils donc? LISETTE. Des bêtises \ ils n'avaient pas le sens commun ; c'étaient des yeux fins, un regard vif, une bouche, un sourire, un teint, des grâces! enfin des visions, des chimères. LA MARQUISE. Et ils ne te voyaient point ? ■ En descendant? Quel t'air parfait de naturel ! La maîtresse enivrée d'un câlog si flatteur et voulant dissimuler sa joie, affecte un« indifférence » qui a laissé son attention se fixer principalement sur la circonstance la moins importante du récit de Lisette.

SCENE XVI 4i5 LISETTE. Oh ! vous me feriez mourir \ la porte était fermée sur moi. LA. MARQUISE. Quelqu'un de mes gens pouvait être là ; ce n'est pas par vanité, au reste, que je suis en peine de savoir ce qui en est 5 car est-ce par là qu'on vaut quelque chose ? non ; c'est qu'il est bon de se connaître. Mais voici le plus hardi de mes flatteurs. LISETTE. U n'en est pas moins outré des impertinences de Frontin dont il a été témoin. SCÈNE XVI LA MARQUISE, DORANTE, LISETTE. LA MAUQUISE. Eh bien ! monsieur, prétendez - vous que je vous passe encore vos soupirs, vos je vous adore, vos enchantemens sur ma personne? Venez -vous encore m'entretenir de mes appas? J'ai interrogé un homme vrai pour achever de vous connaître ; j'ai vu Ergaste : allez savoir ce qu'il pense de moi ^ il vous dira si je dois être contente du sot amour -propre que vous m'avez supposé par toutes vos exagérations. LISETTE. Allez , monsieur ^ il vous apprendra que madame est laide.

416 LES SINCÈRES, DOMALFTE. Comment ? LISETTE. Oui ,
laide -, c'est une nouvelle découverte ; à la vérité , cela ne se voit qu'avec
les lunettes d'Ergaste. L'XAEQUISE. U n'est pas question de plaisanter;
peu m'importe ce que je suis à cet égard; ce n'est pas l'intérêt que j'y prends
qui me fait parler : pourvu que mes amis me croient le cœur bon et l'esprit
bien fait, je les quitte du reste. Mais qu'un homme que je voulais estimer,
dont je voulais être sûre, m'ait regardée comme une femme dont il croyait
que ses flatteries démonteraient la petite cervelle , voilà ce que je lui
reproche. DORANTE, Ttrent. Et moi, madame, je vous déclare que ce
n'est plus ni vous ni vos grâces que je défends. Vous êtes fort libre de penser
de vous ce qu'il vous plaira , je ne m'y oppose point ; mais je ne suis ni un
adulateur ni un visionnaire, j'ai les yeux bons, j'ai le jugement sain, je sais
rendre justice , et je soutiens que vous êtes une des femmes du monde la
plus aimable, la plus touchante ; je soutiens qu'il n'y aura point de
contradiction là- dessus ; et tout ce qui me fôche en le disant, c'est que je ne
saurais le soutenir sans faire Téloge d'une personne qui m'outrage, et que je
n'ai nulle envie de louer. LISETTE. Je suis de même ; on est fôché du bien
qu'on dit d'eUe.

SCÈNE XVI. 417 LA MARQUISE. Mais, comment se peut-il qu'Ergaste me trouve diDbrme , et tous charmante ? Comment cela se peut-il ? C'est pour votre honneur que j'insiste , les sentimens varient - ils jusque-là ? Ce n'est jamais que du plus au moins qu'on diffère \ mais du bl^nc au noir , du tout au rien, je m*y perds. DOBANTE, TÎTement. Ergaste est un extravagant^ la tête lui tourne ; cet esprit-là ne fera pas bonne fin. LISETTE. Lui ? je ne lui donne pas six mois sans avoir besoin d'être enfermé. DOEAHTE. Parlez , madame *, car je suis piqué ; c'est votre sincérité que j'interroge. Vous êtes-vous jamais présentée nulle part, au spectacle, en compagnie, que vous n'ayez fixé les yeux de tout le monde , qu'on ne vous y ait distinguée ? LA MARQUISE. Mais... qu'on ne m'ait distinguée.... DORANTE. Oui, madame, oui ^ je m'en fierai à ce que vous en savez \ je ne vous crois pas capable de me tromper. LISETTE* Voyons comment madame se tirera de ce pas-ci \ il faut répondre. 5. 27

418 LES SINCÈRES, LA MARQUISE. Eh bien ! j'avoue que la question m'embarrasse. DORABTE. Eh ! morbleu ! madame , pourquoi me condamnezvous donc ? • LA MAIQVISE. Mais cet Ergaste ? LISETTE. Mais cet Ergaste est si hypocondre , qu'il a l'extravagance de trouver Araminte mieux que vous. DOEAHTE. Et cette Araminte est si dupe, qu'^elieen est émue, qu'elle se rengorge et s'en estime plus qu'à Fordinaire. LA MAIQVISE. Tout de bon ? cette pauvre petite femme ! ah ! ah ! ah ! ah !... Je voudrais bien voir Pair qu'elle a dans sa nouvelle fortune -, elle est donc bien gonflée ? DOEANTE. Ma foi, je l'excuse ^ il n'y a point de femme, en pareil cas, qui ne se redressât aussi bien qu'elle. LA XARQOISE. Taisez - vous , vous êtes un fripon ^ peu s'en faut que je ne me redresse aussi, moi. DORANTE. Je parle d'elle, madame, et non pas de vous. LA XAHQT7I8B. U est vrai que je me sens obligée de dire, pour votre

SCÈNE XVI. 419 justification , qu'on a toujours mis quelque différence entre elle et moi ; je ne serais pas de bonne foi , si je le niais ; ce n'est pas qu'elle ne soit aimable. DORAITTÇ. Très-aimable ^ mais en fait de grâces il y a bien des degrés. LA MARQUISE. J'en conviens ; j'entends raison quand il faut. DOEANTE. Oui , quand on vous y force. LA MARQUISE. Eh ! pourquoi est-ce que je dispute ? ce n'est pas pour moi , c'est pour vous ^ je ne demande pas mieux que d'avoir tort pour être satisfaite de votre caractère. DORABTE. Ce n'est pas que vous n'ayez vos défauts \ vous en avez, car je suis sincère aussi, moi , sans me vanter de l'être. LA MARQUISE, ^toan^t. Ah ! ah ! mais vous me charmez , Dorante ; je ne vous connaissais pas. Eh bien ! ces défauts , je veux que vous me les disiez, au moins \ voyons. DORAHTE. Oh ! voyons. Est-il permis , par exemple , avec une figure aussi distinguée que la vôtre, et faite au tour, est-il permis de vous négliger quelquefois autant que vous le faites ?

420 LES SINCÈRES, LA MARQUISE. Que voulez - vous ?
c'est distraction, c'est souvent pur oubli de moi-même. DORANTE. Tant
pis-, ce matin encore vous marchiez toute courbée , pliée en deux comme
une femme de quatrevingts ans, et cela avec la plus belle taille du monde.
LISETTE. Oh ! oui ; le plus souvent cela va comme cela peut. LA
MARQUISE. Eh bien ! tu vois , Lisette ; en bon français, il me dit que je
ressemble à une vieille, que je suis contrefaite, que j'ai mauvaise façon \ et
je ne m'en fâche pas, je Ten remercie. D'où vient ? c'est qu'il a raison et qu'il
parle juste. DORANTE. J'ai eu mille envies de vous dire comme aux enfans
: Tenez-vous droite. LA MARQUISE. Vous ferez fort bien. Je ne vous
rendais pas justice. Dorante \ et encore une fois il faut vous connaître. Je
doutais même que vous m'aimassiez , et je résistais à mon penchant pour
vous. DORANTE. Ah ! marquise ! LA MARQUISE. Oui , j'y résistais ;
mais j'ouvre les yeux , et tout à

SCÈNE XVII. 42r Fheure vous allez être venge. Ecoutez -moi ,
Lisette; le notaire d'ici est actuellement dans mon cabinet qui m'arrange des
papiers. Allez lui dire qu'il tienne tout prêt un contrat de mariage, (a
Donne.) Voulez - vous bien qu'il le remplisse de votre nom et du mien ,
Dorante ? DORA If TE 9 laibaitantU mtÎD. Vous me transportez j madame !
LA MARQUISE. Il y a long-temps que cela devrait être fait. Allez , Lisette,
et approchez-moi cette table-, y a-t-il dessus tout ce qu'il faut pour écrire ?
LISETTE. Oui , madame ^ voilà la table ^ et je cours au notaire. LA
MARQUISE. N'est-ce pas Aramînte que je vois ? que vient-eUe nous dire ?
' SCÈNE XVII. ARAMINTE, LA MARQUISE, DORANTE. ARAMIHTE,
cnrianl. Marquise , je viens rire avec vous d'un discours sans jugement ,
qu'un valet a tenu et dont je sais que vous êtes informée. Je vous dirais bien
que je le désavoue*, mais je pense qu'il n'en est pas besoin. Vous me faites
apparemment la justice de croire que je me

422 LES SINCÈRES, connais, et que je sais à quoi m'en tenir sur pareille folie. LA MARQUISE. De grâce , permettez - moi d'écrire un petit billet qui presse; il n'interrompra point notre entretien. AEAMINTE. Que je ne vous gêne point. LA MARQUISE, écrivant. Ne parlez-vous pas de ce qui s'est passé tantôt devant vous , madame? AEAMINTE. De cela même. LA MARQUISE. Eh bien ! il n'y a plus qu'à vous féliciter de votre bonne fortune. Tout ce qu'on y pourrait souhaiter de plus, c'est qu'Ergaste fût un meilleur juge. • ARAMINTE. C'est donc par modestie que vous vous méfiez de son jugement) car il vous a traitée plus favorablement que moi \ il a décidé que vous plaisiez davantage, et je changerais bien mon partage contre vous. LA MARQUISE. Oui-dà; je sais qu'il vous trouve régulière, mais point touchante ; c'est- à- dire , que j'ai des grâces et vous des traits ^ mais je n'ai pas plus de foi à mon partage qu'au vôtre; je dis le vôtre (eiie w Ut* «pràt avo&r pUtf MO]»iu«o, parce qu'entre nous nous savons que nous ne sommes belles ni l'une ni l'autre.

SCÈNE XVIII. 4^e23 ▲ RAXINTE. Je croirais assez la moitié de ce que vous dites. LÀ MARQUISE, pUiMoUnt. La moitié! DORANTE, \les interrompaal. Madame, vous faut-il quelqu'un pour donner votre billet? souhaitez-vous que j'appelle? LÀ MARQUISE, k Araminte. Non; je vais le donner moi-même; pardonnez si je vous quitte, madame^ j'en agis sans façon. SCÈNE XVIII. ERGASTE, ARAMINTE. ER6ASTE. Jb ne sais si je dois me présenter devant vous., ARAMINTE. Je ne sais pas trop si je dois vous regarder moimême \ mais d'où vient que vous hésitez? ERGASTE. Cest que mon peu de mérite et ma mauvaise façon m'intimident; car je sais toutes mes vérités, on me les a dites. ARAMINTE. J'avoue que vous avez bien des défauts. ERGASTE. Auriez-vous le courage de me les passer?

4a4 LES SINCERES, AaAMZNTB. Vous êtes un homme si particulier ! ERGISTE. D*accord. ÀRIXINTB. Un enfant sait mieux ce qu'il vaut, se connaît mieux que vous ne vous connaissez. ERGÂSTE. Ah ! que me voilà bien ! IRAMIRTE. Défiant sur le bien qu'on vous veut jusqu'à en être ridicule. ERGÂSTE. C'est que je ne mérite pas qu'on m'en veuille. ARÀXX1ÎT8. Toujours concluant que vous déplaitez. ERGA8T1S. Et que je déplirai toujours. ARAMINTE. Et par-là toujours ennemi de vous-même : en voici une preuve ; je gage que vous m'aimiez , quand vous m'avez quittée ? ERGASTE. Cela n'est pas douteux. Je ne l'ai cru autrement que par pure imbécillité. aramiute. Et qui plus est , c'est que vous m'aimez encore , c'est que vous n'avez pas cessé d'un instant.

The text on this page is estimated to be only 26.65% accurate

SCENE XIX. 4⁵ ERGASTE. Pas d'une minute. SCÈNE XIX. ARAMINTE, ERGASTE, LISETTE. • LI SETTB y donnant an billet à Ergatte. Tekez, monsieur, voilà ce qu'on vous envoie. ERGASTE. De quelle part? LISETTE. De celle de ma msdtresse. ERGASTE. Eh ! où est-elle donc ? LISETTE. Dans son cabinet, d'où elle vous fait ses compliments. ERGASTE. Dites-lm que je les lui rends dans la salle où je suis. LISETTE. Ouvrez , ouvrez. ERGASTE, lisant. « Yous n'êtes pas au fait de mon caractère ; je ne sois « peut-être pas mieux an fait du vôtre. Quittons- nous , « monsieur, actuellement; nous n'avons point d'autre « parti à prendre. » ERGASTE, rtndant U billet. Le conseil est bon. Je vais dans un moment l'assurer de ma parfaite obéissance.

The text on this page is estimated to be only 27.92% accurate

426 LES SINCÈRES, LISETTE. Ce n'est pas la peine-, vous
Fallez voir paraître, et je ne suis envoyée que pour vous préparer sur votre
disgrâce. SCÈNE XX.. ERGASTE, ARAMINTE. EBGÀ8TE. Madame ,
j'ai encore une chose à vous dire. AEAXIHTE. Quoi donc? SEGA8TB. Je
soupçonne que le notaire est là-dedans qui passe un contrat de mariage;
n'écrit-il rien en ma faveur? AEAMIVTE. En votre faveur! mais vous
êtes bien hardi ; vous avez donc compté que je vous pardonnerais ? N
BEGASTB. Je ne le mérite pas. aeaminte. Cela est vrai, et je ne vous aime
plus ; mais quand le notaire viendra , nous verrons.

The text on this page is estimated to be only 28.55% accurate

SCÈNE XXI. 427 SCÈNE XXI. LA MARQUISE, ERGASTE,
ARAMINTE, DORANTE, LISETTE, FRONTIN. LA MARQUISE.

Ergaste, ce que je vais vous dire vous surprendra peut-être*) c'est que je me
marie : n'en serez -vous point fâché ? BRGASTB. Eh ! madame , non ;
mais à qui ? LA MARQUISE. (A Frontin.) Ce que vous
voyez vous le dit. BRGASTB. Ah ! Dorante, que j'en ai de joie ! LA
MARQUISE. Notre contrat de mariage est passé. BRGASTB. C'est fort
bien fait. (A Araminte.) Madame, dirai- je aussi que je me marie ? LA
MARQUISE. Vous vous mariez ! à qui donc ? ARAMINTE, étonné, la regardant.
Ergaste. Tenez •, voilà de quoi répondre. BRGASTB, lui baissant la main.
Ceci vous l'apprend, marquise. On me fait grâce, tout fluet que je suis.

428 LES SINCÈRES, LA. Xi&QUISB, atccjoM. Quoi ! c'est
Araminte qae voas épousez ? ARÂmiTTE. Notre contrat était presque passé
ayant le vôtre. ERGÂSTE. Oui^ c'est madame que j*aime, que j'aimais, et
que j'ai toujours aimée, qui plus est. LÀ MARQUISE. Ah ! la comique
aventure ! je ne vous aimais pas non plus , Ei^te , je ne vous aimais pas ; je
me trompais, tout mon penchant était pour Dorante. DOaAnTB, lui praiftnt
U main. Et tout mon cœur ne sera jamais qu'à vous. BE G A STE , reprenaat
la main d*Anminta. Et jamais vous ne sortirez du mien. LA MARQUISE,
rianU Ah ! ah ! ah ! nous avons pris un plaisant détour pour arriver là.
Allons , belle Araminte , passons dans mon cabinet pour signer, et ne
songeons qu'à nous réjouir. FRONTIK. Enfin nous voilà délivrés l'un de
l'autre ; j'ai envie de t'embrasser de joie. LISETTE. Non *, cela serait trop
fort pour moi j mais je te per

The text on this page is estimated to be only 22.23% accurate

SCÈNE XXI. 429 mets de baiser ma main , pendant que je
dëtoome la tête. FIIOVTIIf) M cachant arec ion chapeau. Non 'j voilà mon
transport passé , et je te salue en détournant la mienne. FIN DES
SINCERES.

The text on this page is estimated to be only 9.00% accurate

The text on this page is estimated to be only 8.39% accurate

L'ÉPREUVE , GOMÉDIB EN UN ACTE ET EN PROSE,
Refirsteitiée pcmr It première fois par les conédiciis italiens , le 19
novembre 1740.

JUGEMENT SUE L'ÉPREUVE. A quoi bon éprouver une femme qu'on aime et dont on croit être aimé ? De deux choses l'une. Ou l'épreuve détruira la croyance flatteuse dont on pouvait jouir ; et l'on ne devra s'en prendre qu'à soi-même , car on aura fait naître pour sa maîtresse une tentation de faillir qu'elle n'aurait peut-être jamais rencontrée si vive ni si attrayante. Ou l'épreuve confirmera les motifs que l'on avait de se croire heureux ; mais albi*s de nouveaux sujets de méfiance ne manqueront pas de surgir de la nature même de ce caractère qui avait accueilli un premier soupçon ; et l'on n'aura rien fait par une première ni par une seconde épreuve , il faudra recommencer toujours sur nouveaux frais. Ajoutez à cela que l'objet aimé , s'il est flatté de causer une inquiétude jalouse , alors qu'il est lui-même dans toute l'ardeur de la passion , peut néanmoins en garder un souvenir qui devienne amer et irritant , dès qu'à l'amour aura succédé en lui le refroidissement , puis la réflexion. Marivaux n'y a pas regardé de si près, et sans s'occuper des conséquences , il a voulu simplement analyser les senmens d'une jeune fille naïve et tendre que l'on met à l'épreuve. Il a rempli cette tâche avec sa délicatesse et sa finesse accoutumées. Lucidor , fils d'un riche négociant qui lui a laissé plus 5. 28

434 JUGEMENT de cent mille livres de rente , était venu visiter une terre achetée pour lui par son homme d'affaires. Il y est tombé malade et a été soigné par une madame Argante et sa fille, jeune personne dont il est devenu amoureux. Mais cette madame Argante , demi-bourgeoise et demi-campagnarde , n'est que la concierge du château. Avant donc d'offrir sa main et sa fortune à Angélique, Lucidor, qui d'ailleurs n'a pas encore prononcé le mot d'amour et s'en est tenu aux protestations d'amitié et de reconnaissance , veut savoir s'il est aimé pour lui-même ou pour ses cent mille livres de rente. Cela peut faire question. Il déclare à Angélique que , pour la payer de ses soins et de ses bontés , il a résolu de la marier à un de ses amis, homme d'une grande fortune , qui a la singulière fantaisie de n'exiger dans sa future épouse que des grâces, de la beauté et des vertus. Au portrait qu'il fait de cet original» Angélique croit s'apercevoir qu'il s'agit de lui <- même , et elle accepte , sans trahir toutefois entièrement son secret. Quel désappointement, lorsqu'elle voit qu'il s'agissait véritablement d'un tiers pour prétendu ! et quel prétendu ! C'est Frontin , laquais habillé en richard , mandé exprès de Paris par son maître. Elle le refuse , elle se désespère, et voudrait haïr Lucidor. Survient alors Biaisé , autre prétendant , qui la presse de prononcer enfin sur son sort en termes clairs et positifs. Ce Biaisé , soit dit en passant , est le caractère le plus comique et aussi le plus neuf de la pièce. Fermier aisé du village , il aime d'abord Angélique , ou plutôt les cinq mille livres qu'elle doit avoir en mariage , et il est fâché d'apprendre qu'il arrive de Paris un rival pour lui trop redoutable. Mais Lucidor lui promet douze mille livres pour le dédommager , s'il échoue ; et le voilà console , le

SDR L'ÉPREUVE. 435 voilà désireux d'échouer. Il est toutefois obligé , c'est la condition qui lui est imposée par Lucidor, de courtiser Angélique , de travailler à lui plaire. On sent combien sa position est plaisante. Biaisé vient donc , afin de remplir un devoir rigoureux , presser Angélique de se déclarer ; et celle-ci se déclare pour lui , uniquement par dépit de ce qu'il l'a compromise et déconcertée , en affirmant qu'elle aime Lucidor. Biaisé alors cherche à s'excuser et allègue qu'il n'est pas assez riche pour madame Argante qui le refusera. Lucidor lève encore cet obstacle par la ■ promesse de vingt mille livres en faveur de ce mariage. Mais voici qu'Angélique ne veut plus épouser Biaisé , s'il a la lâcheté , dit-elle y d'accepter ce présent de noces. Le pauvre fermier sera forcé , non sans regretter les vingt mille livres , de retourner à Lisette qu'il a toujours préférée. Lucidor, resté seul avec Angélique, touché de sa douleur, avoue qu'il l'aime , obtient d'elle le même aveu et tombe à ses genoux. C'est un peu tard ; et jusqu'à ce qu'il en vienne-là , l'on ne peut ^'empêcher de remarquer avec Lisette que ce M. Lucidor est un grand marieur de filles. A peine peut-il justifier son étrange conduite par ces mots qui lui échappent dans la scène d'explication : Hélas ! Angélique , sans la haine que vous m'avez déclarée , et qui m'a paru si vraie, si naturelle , j'allais me proposer moi^ même. Cette pièce eut beaucoup de succès , et le méritait. Elle est la dernière qui ait été donnée au Théâtre -Italien par Marivaux. Elle est restée au courant du répertoire du Théâtre-Français , et il en est peu que l'on voie plus souvent et avec plus de plaisir.

The text on this page is estimated to be only 20.11% accurate

' PERSONNAGES. MADAME ARGANTE. ANGÉLIQUE, sa fille. LISETTE, saivante. LUGIDCm, aniaDt d'Angélique. FRONTIN, valet de Lucidor. M* BLAISE, Jeune fermier du village. La scène se Jpasse à la campagne , dans une terre appartenant depuis peu à Lucidor.

The text on this page is estimated to be only 25.41% accurate

L'ÉtREUVE. mm SCENE I. LUCIDOR, FRONTIN, en bottes et en habit de mattre. LUGIDOR. ðiif TROUS dans cette salle. Tu ne fais donc que d'arjiver ? Je viens de mettre pied à terre à la première hôtellerie du village ; j'ai demande le chemin du château, suivant Fordre de votre lettre; et me voilà dans Tëquipage que vous m'avez prescrit. De ma figure qu'en dites-vous? (Um reioorne.) Y Tecounaissez-vous votTC valet de chambre , et n'ai-je pas Tair un peu trop seigneur? LUGIDOR. Tu es comme il faut. A qui t'es-ta adressé ea en^ trant? Fnosrjiir. Je n'ai rencontré qu'un petit garçon dans la cour, et vous avez paru. A présent, que voulez-vous faire de moi et de ma bonne mine? LÛCÎDOa. Te proposer pour époux à une très-aimable fille. 'j

438 L'EPREDVE, feoutin. Tout de bon! ma foi, monsieur, je soutiens que vous êtes encore plus aimable qu'elle. LtJCIDOR. Eh ! non , tu te trompes \ c'est moi que la chose regarde. FEONTIN. En ce cas-là je ne soutiens plus rien. LUCIDOR. Tu sais que je suis venu ici il y a près de deux mois , pour y voir la terre que mon homme d'affaires m'a achetée. J'ai trouve dans le château une madame Ârgante, qui en était comme la concierge , et qui est nne petite bourgeoise de ce pays -ci. Cette bonne dame a une fille qui m'a charmée; et c'est pour elle que je veux te proposer. FROUTIN, rÎMt. I Pour cette fille que vons aimez ! la confidence est gaillarde I Nous serons donc trois ? Vous traitez cette affaire-ci comme une partie de piquet. LUCIDOA. Écoute-iftou donc, j'ai desëéin de Tépouser moimême. FKOZfTAlf* Je vous entends bien, quand je l'aurai épousée. JLUCiDOIlé Me laisseras-tu dire? Je te présenterai sur le pied

SCÈNE I. 439 d'un homme riche et mon ami , afin de voir si elle m'aimera assez pour te refuser. FBONTIN. Ah ! c'est une autre histoire *, et cela étant , il y a une chose qui m'inquiète. LUGIDOR. Quoi? FROMTIN. C'est qu'en venant, j'ai rencontré près de l'hôtellerie une fille qui ne m'a pas aperçu, je pense, qui causait sur le pas d'une porte, mais qui m'a bien la mine d'être une certaine Lisette que j'ai connue à Paris il y a quatre ou cinq ans, et qui était à une dame chez qui mon maître venait souvent. Je n'ai vu cette lisette-là que deux ou trois fois ; mais comme elle était jolie, je lui en ai conté tout autant de fois que je l'ai vue ; et cela vous grave dans l'esprit d'unç fiUe. 1.VC1DOE. Mais, vraiment, il y en a une chez madame Argante de ce nom-là , qui est du village , qui y a toute sa famille , et qui a passé en effet quelque temps à Paris avec une dame du pays. FEOHTIZr* Ma foi , monsieur , la friponne me reconnaîtra : il y a de certaines tournures d'homme qu'on n'oublie point. LUCIDOR. Tout le remède que j'y sache , c'est de payer d'ef

The text on this page is estimated to be only 27.85% accurate

44o UÉPREDVE, fronterie et de lui persuader qu'elle se trompe.
FKOIIfTIIf. Oh ! pour de reffronterie , je suis en fonds. LUCIDOR. N'y a-t-il pas des hommes qui se ressemblent tant, qu'on s*y méprend ? FRONTIS. Allons, je ressemblerai , voilà tout -, mais dites-moi, monsieur, souffririez-vous un petit mot de représentation? LUCIDOR. Parie. FROIiTIN. Quoique à la fleur de votre âge , vous êtes toat-à-fait sage et raisonnable ; il me semble pourtant que votre projet est bien jeune. LUCIDOR, facbp. Hein? FROIITIIf. Doucement. Vous êtes le fils d'un riche négociant qui vous a laissé plus de cent mille livres de renie, et vous pouvez prétendre aux plus grands partis. Le minois dont vous parlez est-il fait pour vous appartenir en légitime mariage? Riche comme vous êtes, on peut se tirer de là à meilleur marché, ce me semble. LUCIDOn. Tais-toi ; tu ne connais point celle dont tu parles. Il est vrai qu'Angélique n'est qu'une simple bour

SCÈNE I. 44i geoise de campagne^ mais originairement elle me vaut bien, et je n'ai pas rentêtement des grandes alliances. Elle est d'ailleurs si aimable, et je démêle, à travers son innocence, tant d'honneur et tant de vertu en elle^ elle a naturellement un caractère si distingué, que, si elle m'aime, commç je le crois, je ne serai jamais qu'à elle. FKONTIM.
Comment! si elle vous aime? Est-ce que cela n'est pas décidé ? LVCIDOR.
Non \ il n'a pas encore été question du mot d'amour entre elle et moi : je ne lui ai jnmais dit que je l'aime, mais toutes mes façons n'ont signifié que cela ; toutes les siennes n'ont été que des expressions du penchant le plus tendre et le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après mon arrivée , j'ai été même en quelque danger^ je l'ai vu inquiété,' alarmée, plus changée que moi ; j'ai vu des larmes couler de ses yeux, sans que sa mère s'en aperçût. Et, depuis que la santé m'est revenue, nous continuons de même; je l'aime toujours, sans le lui dire ; elle m'aime aussi, sans m'en parler, et sans vouloir cependant m'en faire un secret : son cœur simple, honnête et vrai n'en sait pas davantage. FRONTI2I. Mais vous, qui en savez plus qu'elle, que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant? il ne gêterait rien.

The text on this page is estimated to be only 24.94% accurate

444 L'EPREOVE, je vians tout justement vous prier de m*En
gratifier d'une. LUGIDOR. Voyons. X* BLÀISE. Vous savez bian ,
monsieur , que je fréquente chez madame Argante^ et sa fille Angélique allç
e^t gentille , au moins. LUCIDOR. Assurément. M* BLÀISS, riuL Eh ! eh !
eh ! C'est , ne vous déplaie , que je vourais avoir sa gentillesse en mariage.
LUCIDOR. Vous aimez donc Angélique ? M* BLAISE. Ah ! cette criaturé-
là m'aflfolle ; j*en pars si peu d'esprit que j'ai. Quand il fait jour , je pense à
elle; quand il fait nuit, j'en rêve. Il faut du remède à ça, et je vians envars
vous à celle fin , par voûte moyen , pour l'honneur et le respect qu'en vous
porte ici , sauf voûte grâce , et si ça ne vous torne pas à importunité , de me
favoriser de queuques bonnes paroles auprès de sa mère, dont j'ai itou
besoin de la faveur. Je vous entends) vous souhaitée que j'ei^age
in»dame'Argante à vous donner sa fille. Et Angélique vous aime-l-elle ? »

SCÈNE II. 445 M* BLAISE. Oh ! dame, quand par fois je li conte ma chance, aile rit de tout son cœur, et me plante là. Cest bon signe , n'est-ce pas ? LUCIDOR. Ni bon, ni mauvais. Au surplus, comme je crois que madame Argaute a peu de bien , que vous êtes fermier de plusieurs terres, fils de fermier vous-même... m' BLAISE. Et que je sis encore une jeunesse-, je n ons que trente ans, et d'humeur folichonne , un Roger - Bontemps. LUCIDOR. Le parti pourrait convenir, sans une difficulté. M* BLAISE. LaqueuUe ? LUCIDOR. Cest qu'en revanche des soins que madame Argante et toute sa maison ont eus de moi pendant ma maladie, j'ai songé à marier Angélique à quelqu'un fort riche, qui va se présenter, qui ne veut précisément épouser qu'une fille de campagne, de famille honnête , et qui ne se soucie pas qu'elle ait du bien. X* BLAISE. Morgue ! vous me faites là un vilain tour avec voûte avisement, monsieur Lucidor; via qui m'est bian rude , bian chagrinant et bian traître. Jarnigué ! soyons bons, je l'approuve; mais ne'foulons par/ j

446 L'ÉPREUVE, sonne ^ je sis voûte prodiain autant qu'un autre , et ne faut pas peser sur sti-ci , pour allègèr sti-là. Moi qui avais tant de peur que vous ne mouriez \ c'était bian la peine de venir vingt fois demander : Comment va- \ t-il , comment ne va-t-il pas? V'ia-t-il pas une sank qui m'est bien chanceuse , après vous avoir mené moi-même sti-là qui vous a tiré deux fois du sang, et ^ qui est mon cousin, afin que vous le sachiez, mon propre cousin - germain ! Ma mère était sa tante y et i jami ! ce n'est pas bian fait à vous. I LUCIDOE. Votre parenté avec lui n'ajoute rien à Tobligatioa que je vous ai. M* BLAISE. Sans compter que c'est cinq bonnes miUe livres que vous m'ôtez comme un sou, et que la petite aura en mariage. LTJCIDOR. Calmez- vous ; est-ce cela que vous en espérez ? Eh bien ! je vous en donne douze pour en épouser une autre et pour vous dédommager du chagrin que je vous fais. M* BLAISE, étonné. Quoi ! douze mille livres d'argent sec ? LUCIDOR. Oui , je vous les promets, sans vous ôter cependant la liberté de vous présenter pour Angélique ; au contraire , j'exige même que vous la demandiez à madame

SCÈNE II. 44, Argante 5 jeTexige, entendez-vous? Car si vous plaisez à Angélique , je serais très-fâché de la priver d'un homme qu'elle aimerait. M BLAISEjse froUant les jeux de sorpiise. Eh mais ! c'est comme un prince qui parle ! Douze mille livres ! Mes bras m'en tombont. Je ne saurais ine ravoir. Allons , monsieur, boulez-vous là , que je me prosterne devant vous , ni pus ni moins que devant un prodige. LUCIDOR. Il n'est pas nécessaire -, point de complimens , je vous tiendrai parole. M* BLÀISE. Après que j'ons été si mal appris , si brutal ! Eh ! dites-moi, roi que vous êtes, si, par aventure, Angélique me chérit , j'aurons donc la femme et les douze mille francs avec ? LUCIDOR. Ce n'est pas tout-à-fait cela : écoutez-moi -, je prétends, vous dis -je, que vous vous proposiez pour Angélique, indépendamment du mari que je lui offrirai. Si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien ; si elle vous refuse , les douze mille francs sont à vous. M* BLÀISE. Aile me refusera , monsieur , aile me refusera \ le ciel m'en fera la grâce , à cause de vous qui le désirez.

448 L'ÉPREUVE, LUCIDOR. Prenez garde -, je vois bien qu'à cause des douze mille francs , vous ne demandez déjà pas mieux que d'être refuse. M* BLAISE. Hélas ! peut-être bien que la somme m'êtourdit un pHit brin ; j'en sis friand , je le confesse ; aile est si consolante ! LUCIDOR. Je mets cependant encore une condition à notre marche ; c'est que vous feigniez de Fempressement pour obtenir Angélique , et que vous continuiez de paraître amoureux d*elle. M* BLAISE. Oui, monsieur, je serons fidèle à ça^ mais j'ons bonne espérance de n'être pas digne d'elle -, et mémementj'avons opinion, si aile osait, qu'aile vous aimerait pus que parsonne. LUCIDOR. Moi ? maître Biaisé. Vous me surprenez ; je ne m'en suis pas aperçu, vous vous trompez. En tout cas, si elle ne veut pas de vous, souvenez-vous de lui faire ce petit reproche-là. Je serais bien aise de savoir ce qui en est, par pure curiosité. M* BLAISE. En n'y manquera pas \ en li reprochera devant vous, drès que monsieur le commande.

SCÈNE IL 449 LUCIDOR. Et comme je ne vous crois pas mal à propos glorieux, vous me ferez plaisir aussi de jeter vos vues sur Lisette, que, sans compter les douze mille francs, vous ne vous repentirez pas d'avoir choisie \ je vous en avertis. M* BLAISE. Uëlas ! il n'y a qu'à dire : en se revirera itou sur elle, je Taimerai par mortification. LUCIDOR. J'avoue qu'elle sert madame Argante^ mais elle n'est pas de moindre condition que les autres filles du village. M^ BLAISE. Eh ! voirement, aile en est née native. LUCIDOR. Jeune et bien faite d'ailleurs. m' BLAISE. Charmante. Monsieur verra l'appétit que je prends déjà pour elle. LUCIDOR. Mais je vous ordonne une chose \ c'est de ne lui dire que vous l'aimez qu'après qu'Angélique se sera expliquée sur votre compte ^ il ne faut pas que Lisette sache vos desseins auparavant. IkCr' BLAISE. t Laissez faire à Biaise ^ en li parlant , je li dirai des 5. 29

450 L'ÉPREUVE^ propos où elle ne comprenra rin. La v'ia. Vous
plaît-il que je m'en aille ? LUCIDOR. Rien ne vous empêche de rester.
SCÈNE III. LUCIDOR, M* BLAISE, LISETTE. LISETTE. Je viens
d'apprendre , monsieur , par le petit garçon de notre vigneron , qu'il vous
était arrivé une visite de Paris. LUCIDOR. Oui \ c'est un de mes amis qui
vient me voir. LISETTE. Dans quel appartement du château souhaitez-vous
qu'on le loge ? LUCIDOR. Nous verrons, quand il sera revenu de rbôtellerie
où il est retourné. Où est Angélique , Lisette? LISETTE. Il me semble
Tavoir vue dans le jardin, qui s'amusait à cueillir des fleurs. LUCIDOR, ea
montrant inatlre Biase. Voici un homme qui est de bonne volonté pour elle
, qui a grande envie de Tépouser \ et je lui demandais si elle avait de
Finclination pour lui. Qu'en pensez-vous ?

SCÈNE III. 45i M* BLÀISE. Oui^dequel avis êtes -vous
touchant ça, belle brunette , m'amie ? LISETTE. Eh ! mais autant que j'en
puis juger, mon avis est que , jusqu'ici , elle n'a rien dans le cœur pour vous.
M* BLÀISE. Rian du tout ? C'est ce que je disais. Que mademoiselle
Lisette a de jugement ! LISETTE. Ma réponse n'a rien de trop flatteur; mais
je ne saurais en faire une autre. M BLÀISE, cavallèremeDi. Stelle-là est
belle et bonne, et je m'y accorde. J'aime qu'on soit franc; et en effet, quel
mérite avons-je pour li plaire à cette enfant? LISETTE. Ce n'est pas que
vous ne valiez votre prix , monsieur Biaise \ mais je crains que madame
Argante ne vous trouve pas assez de bien pour sa fiUe.* M* BLÀISE, riaot.
Ça est vrai , pas assez de bian. Pus vous allez , mieux vous dites. LISETTE.
Vous me faites rire avec votre air joyeux. LUCIDOB. C'est qu'il n'espère
pas grand'chose.

45a L'ÉPREUVE, M* BLAÏSE. Oui, y'ia ce que c'est ^ et pis tout ce qui vianl, je le prends, {k LUette.) Le biau brin de fille que vous êtes! LISETTE. La tête lui tourne , ou il y a là quelque chose que je n'entends pas. M* BLilSE. Stapendant, je me bailleraï bian du tourment pour avoir Angélique, et il en pourra venir que je l'aurons, ou bian que je ne l'aurons pas: Faut mettre les deux pour deviner juste. LISETTE, rUnt. Vous êtes un très-grand devin ! LUCIDOH. Quoi qu'il en soit, j'ai aussi un parti à lui offrir, mais un très -bon parti. Il s'agit d'un homme du monde ; et voilà pourquoi je m'informe si elle n'aime personne. LISETTE. Dès que vous vous mêlez de l'établir, je pense bien qu'elle s'en tiendra là. LUCIDOR. Adieu , Lisette ^ je vais faire un tour dans la grande allée. Quand Angélique sera venue , je vous prie de m'en avertir. Soyez persuadée, à votre égard, que je ne m'en retournerai point à Paris, sans récompenser le zèle que vous m'avez marqué.

SCÈNE IV. 453 LISETTE. Vous avez bien de la bonté , monsieur.
LXJCIDOIL, à Biaise, en t'en aHanl, et à pari. Ménagez vos termes avec
Lisette, maître Biaise. M* BLAISE. Aussi fais-je^ je n'y mets pas le sens
commun. SCÈNE IV. M« BLAISE, LISETTE. LISETTE. Ce monsieur
Lucidor a le meilleur cœur du monde. M* BLAISE. Oh ! un cœur
magnifique , un cœur tout d'or. Au surplus y comment vous portez - vous ,
mademoiselle Lisette ? LISETTE 9 riaat. Eh ! que voulez-vous dire avec
votre compliment , maître Biaise? Vous tenez depuis un moment des
discours bien étranges. M* BLAISE. Oui, j'ons des manières fantasques, et
ça vous étonne, n'est-ce pas? Je m'en doute bian. cKipar rëflnion.) Que
VOUS étcs agriable ! LISETTE. Que VOUS êtes original avec votre
agréable ? Comme il me regarde ! En vérité, vous extravaguez.

454 L'ÉPREUVE, M* BLAISE. Tout au contraire; c'est ma prudence qui vous contemple. LISETTE. Eh bien ! contemplez , voyez. Ai-je aujourd'hui le Tisage autrement fait que je Favais hier? m" BLIISE. Non) c'est moi qui le vois mieux que de coutume ; il est tout nouviau pour moi. LISETTE, voaUot i*ea all^r. Eh ! que le del vous bénisse. M* BLIISE, rarrétant. Attendez donc. LISETTE. Eh ! que me voulez-vous ? C'est se moquer que de vous entendre. On dirait que vous m'en contez. Je sais bien que vous êtes un fermier à votre aise , et que je ne suis pas pour vous. De quoi s*agit-il donc? M* BLAISE. De m'acouter sans y voir goutte , et de dire à part vous : Ouais ! faut qu'il y ait un secret à ça. LISETTE. Et à propos de quoi un secret ? Vous ne me dites rien d'intelligible. M* BLAISE. Non ; c'est fait exprès , c'est résolu.

SCENE IV. 455 LISETTE. Voilà qui est particulier. Ne recherchez «vous pas Angélique ? Ça est itou conclu. LISETTE. Plus je rêve , et plus je m'y perds. m"* BLAISEI Faut que vous vous y perdiais. LISETTE. Mais pourquoi me trouver si agréable ? Par quel accident le remarquez - vous plus qu'à Tordinaire ? Jusqu'ici vous n'avez pas pris garde si je l'étais ou non. Croirai-je que vous êtes tombé subitement amoureux de moi ? Je ne vous en empêche pas. M* BLAISEf f ite el vÎTement. Je ne dis pas que je vous aime. LISETTE. Que dites* vous donc ? M* BLAISE. / Je ne vous dis pas que je ne vous aime point ^ ni l'un ni l'autre ^ vous m'en êtes témoin. J'ons donné ma parole, je marche droit en besogne, voyez* vous! Il n'y a pas à rire à ça, je ne dis rin ; mais je pense, et je vais répétant que vous êtes agriable ! LISETTE, étonnée , le regardant. Je vous regarde à mon tour. Si je ne me figurais pas

456 L'ÉPREUVE, que vous êtes timbré , en vérité , je soupçonnerais que vous ne me haïssez pas. M* BLAISE. Oh ! soupçonnez , croyez , persuadez - vous -, il n^ aura pas de mal, pourvu qu'il n'y s^it pas de ma faute, et que ça vienne de vous toute seule, sans que je vous aide. LISETTE. Qu'est-ce que cela signifie? M* BLAISE. Et même, à vous permis de m'aimer, par exemple -, j'y consens encore. Si le cœur vous y porte , ne vous retenez pas ^ je vous lâche la bride Jà-dessus; il n'y aura rien de perdu. LISETTE. Le plaisant compliment ! Eh ! quel avantage en tirerais-je ? M* BLAISE. Oh ! dame , je suis bride ^ mais ce n'est pas comme vous ^ je ne saurais parler plus clair. Voici venir Angélique. Laissez-moi lui toucher un petit mot d'affection , sans que ça empêche que vous soyez gentille. LISETTE. Ma foi , votre tête est dérangée , monsieur Blaise -, je n'en rabats rien.

SCENE V. 457 SCÈNE V. ANGÉLIQUE, LISETTE, M' BLAISE.
ÀNGÉLIQXJEy un boaqnel A la main. BoNJoun, monsieur Biaise. Est-il
vrai , Lisette, qu'il est venu quelqu'un de Paris pour monsieur Lucidor?
LISETTE. Oui, à ce que j'ai su. ANGÉLIQUE. Dit-on que ce soit pour
Temmener à Paris qu'on est venu ? LISETTE. C'est ce que je ne sais pas -,
monsieur Lucidor ne m'en a rien appris. M* BLAISE. Il n'y a pas
d'apparence -, il veut auparavant vous marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.
ANGÉLIQUE. Me marier, monsieur Biaise! Et à qui donc, s'il vous plaît ?
m' blaise. La parsonne n'a pas encore de nom. LISETTE. Il parle vraiment
d'un très-grand mariage ; il s'agit d'un homme du monde ; et il ne dit pas qui
c'est , ni d'où il viendra.

The text on this page is estimated to be only 25.83% accurate

458 L'ÉPREUVE, A. HÉLÈNE, d'un air coarcté et d'effroi.
D'un homme du monde qu'il ne nomme pas ? LISETTE. Je vous rapporte
ses propres termes. ANGÉLIQUE. Eh bien ! je n'en suis pas inquiète ^ on le
connaîtra tôt ou tard. M^r BLAISE. Ce n'est pas moi , toujours.
ANGÉLIQUE. Oh ! je le crois bien. Ce serait là un beau mystère ! vous
n'êtes qu'un homme des champs , vous. M^r BLAISE. Cependant j'ose mes
prétentions aussi \ mais je ne me cache pas , je dis mon nom , je me montre ,
en publiant que je suis amoureux de vous. Vous le savez bien. (^ Lisette lève
l'épée.) ANGÉLIQUE. Je l'avais oublié. M^r BLAISE. Me voilà pour
vous en aviser derechef. Vous souciez-vous un peu de ça , mademoiselle
Angélique ? (L'entrepreneur.) ANGÉLIQUE. Hélas ! guère. M^r BLAISE.
Guère ! C'est toujours quelque chose. Prenez -y

stiEJXj!! VI. 459 garde , au moins \ car je vais me douter, sans façon , que je vous plais. ANGÉLIQUE. Je ne vous le conseille pas , monsieur Biaise] car il me semble que non. H* BLAISE. Âh ! bon ça^ v*là qui se comprend. C*est pourtant fâcheux y voyez-vous! ça me chagraine; mais n'importe , ne vous gênez pas; je reviendrai tantôt pour savoir si vous désirez que j'en parle à madame Argante , ou s'il faudra que je m'en taise. Ruminez ça à part vous, et faites à votre guise. Bonjour. (ALUette.à part.) Que vous êtes avenante ! LISETTE, en cclère. Quelle cervelle ! SCÈNE VL LISETTE, ANGÉLIQUE. ANGÉLIQUE. Heureusement , je ne crains pas son amour. Quand il me demanderait à ma mère, il n*en sera pas plus avancé. LISETTE. Lui ! c'est un conteur de sornettes , qui ne convient pas à une fille comme vous. ANGÉLIQUE. Je ne l'écoute pas. Mais dis-moi , Lisette, monsieur Lucidor parle donc sérieusement d'un mari ?

460 L'ÉPREUVE, LISETTE. Mais d'an mari .distingaé^ d'un établissement cod* sidérable. ANGÉLIQUE. Très-considérable , si c'est ce que je soupçonne. LISETTE. Eh ! que soupçonnez^vous ? ANGÉLIQUE. Oh ! je rougirais trop, si je me trompais. LISETTE. Ne serait - ce pas lui , par hasard , que vous vous imaginez être Thomme en question , tout grand seigneur qu'il est par ses richesses ? ANGÉLIQUE. Bon , lui ! je ne sais pas seulement moi - même ce que je veux dire. On rêve , on promène sa pensée, et puis c'est tout. On le verra , ce mari ; je ne l'épouserai pas sans le voir. LISETTE. Quand ce ne serait qu'un de ses amis, ce serait toujours une grande affaire. A propos , il m'a recommandé d'aller l'avertir, quand vous seriez venue ; et il m'attend dans l'allée. ANGÉLIQUE. Eh ! va donc. A quoi t'amuses - tu là ? Pardi ! tu fais bien les commissions qu'on te donne ! Il n'y sera peut-être plus.

SCENE VII. 46i LISETTE. Tenez , le voilà lui-même. SCÈNE
VIL ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE. LUCIDOR. Y a-t-il long-temps
que vous êtes ici , Angélique ? ANGÉLIQUE. Non , monsieur \ il n*y a
qu'un moment que je sais que vous avez envie de me parler, et je la
querellais de ne me Tavoir pas dit plus tôt. LUCIDOE. Oui -, j'ai à vous
entretenir d'une chose assez importante. LISETTE. Est-CQ en secret ? M'en
irai-je ? LUCIDOB. Il n'y a point de nécessité que vous restiez.
AHGÉLIQUE. Aussi bien je crois que ma mère aura besoin d'elle.
LISETTE. Je me retire donc.

46a L'ÉPREUVE, SCÈNE VIII. LUCIDOR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, en riant. A quoi songez-vous donc en me considérant si fort?

LUCIDOR. Je songe que vous embellissez tous les jours. ANGÉLIQUE. Ce

n'était pas de même, quand vous étiez malade. A propos , je sais que vous aimez les fleurs , et je pensais à vous aussi en cueillant ce petit bouquet ;

tenez , monsieur, prenez-le. LUCIDOR. Je ne le prendrai que pour vous le

rendre \ j'aurai plus de plaisir à vous le voir, ANGÉLIQUE, prenant le

bouquet. Et moi , à cette heure que je l'ai reçu , je l'aime mieux

qu'auparavant. LUCIDOR. Vous ne répondez jamais rien que d'obligeant.

ANGÉLIQUE. Ah ! cela est si aisé avec de certaines personnes] mais que

me voulez-vous donc ? LUCIDOR. Vous donner des témoignages de

l'extrême amitié

SCENE VIII. 463 que j'ai pour tous, à condition qu'avant tout, vous m'instruisez de l'état de votre cœur. ANGÉLIQUE. Hélas ! le compte en sera bientôt fait. Je ne vous en dirai rien de nouveau ; ôtez notre amitié que vous savez bien , il n'y a rien dans mon cœur, que je sache 'j je n'y vois qu'elle. LUCIDOR. Vos façons de. parler me font tant de plaisir, que j'en oublie presque ce que j'ai à vous dire. ANGÉLIQUE. Comment faire ? Vous oublierez donc toujours , à moins que je ne me taise ^ je ne connais point d'autre • secret. LUCIDOR. Je n'aime point ce secret-là ^ mais poursuivons. Il n'y a encore environ que sept semaines que je suis ici. ANGÉLIQUE. Y a - 1 - il tant que cela ? Que le temps passe vite ! Après ? LUCIDOR. Et je vois quelquefois bien des jeunes gens du pays qui vous font la cour. Lequel de tous distinguez-vous parmi eux ? Confiez -moi ce qui en est, comme au meilleur ami que vous ayez. ANGÉLIQUE. Je ne sais pas , monsieur, pourquoi vous pensez que

464 L'ÉPREUVE, j'en distingue. Des jeunes gens qui me font la cour ! Est - ce que je les remarque ? est-ce que je les vois ? Us perdent donc bien leur temps. LUCIDOR. Je vous crois , Angélique. ▲ ANGÉLIQUE. Je ne me souciais d'aucun , quand vous êtes venu ici et je ne m'en soucie pas davantage depuis que vous y êtes , assurément. LUCIDOR. Êtes-vous aussi indifférente pour maître Baise , ce jeune fermier qui veut vous demander en mariage , à ce qu'il m'a dit ? ▲ ANGÉLIQUE. U me demandera en ce qu'il lui plaira \ mais , en un mot , tous ces gens-là me déplaisent depuis le premier jusqu'au dernier^ principalement lui, qui me reprochait l'autre jour que nous nous parlions trop souvent tous deux, comme s'il n'était pas bien naturel de se plaire plus en votre compagnie qu'en la sienne. Que cela est sot ! LUCIDOR. Si vous ne haïssez pas de me parler, je vous le rends bien , ma chère Angélique \ quand je ne vous vois pas , vous me manquez , et je vous cherche. ANGÉLIQUE. Vous ne cherchez pas long- temps ^ car je reviens bien vite , et ne sors guère.

SCENE VIII. 465 LUCIDOR. Quand vous êtes revenue , je suis content. ANGÉLIQUE. Et moi , je ne suis pas mélancolique. LUCIDOR. Il est vrai , je vois avec joie que voire amitié répond à la mienne. ANGÉLIQUE. Oui; mais malheureusement vous n'êtes pas de notre viUage, et vous retournerez peut-être bientôt à votre Paris , que je n'aime guère. Si j'étais à votre place, il me viendrait plutôt chercher que je n'irais le voir* LUCIDOm* Eh ! qu'importe que j'y retourne ou non , puisqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y soyons tous deux ! ANGÉLIQUE. Tous deux , monsieur Lucidor ! Eh I mais, contezmoi donc comme quoi. LUCIDOR. Cest que je vous destine un mari qui y demeure. ANGÉLIQUE. Est - il possible ? Ah ça , ne me trompez pas , au moins; tout le cœur me bat : loge-t-il avec vous? LUCIDOR. Oui , Angélique ; nous sommes dans la même maison. 5. 3o

466 L'ÉPREUVE, ANGÉLIQUE. Ce n'est pas assez ; je n'ose encore être bien aise en toute confiance. Quel homme est-ce ? LUCIDOR. Un homme très-riche. ANGÉLIQUE. Ce n'est pas là le principal. Après ? LUCIDOR. Il est de mon âge et de ma taille. ▲ ICGÉLIQUE. Bon : c'est ce que je voulais savoir. LUCIDOR. Nos caractères se ressemblent-, il pense comme moi. ANGÉLIQUE. Toujours de mieux en mieux. Que je l'aimerai ! LUCIDOR. C'est un homme tout aussi uni , tout aussi sans façon que je le suis. ANGÉLIQUE. Je n'en veux point d'autre. LtJGIDOR. Qui n'a ni ambition , ni gloire ^ et qui n'exigera de celle qu'il épousera que son cœur. ANGÉLIQUE, riant. Il l'aura, monsieur Lucidor, il l'aura ^ il l'a déjà ; je l'aime autant que vous , ni plus ni moins.

The text on this page is estimated to be only 29.43% accurate

SCÈNE VIII. 467 LUCIDOR. I Vous aurez le sien , Angélique , je vous en assure \ je le connais -, c'est tout comme s'il vous le disait lui-même. ANGÉLIQUE. Eh ! sans doute -, et moi je réponds aussi comme s'il était là. LUCIDOR. Âh ! que de l'bumeur.dont il est vous alle% le rendre heureux ! ANGÉLIQUE. Ah ! je vous promets bien qu'il ne sera pas heureux tout seul. LUCIDOR. Adieu , ma chère Angélique -, il me tarde d'entretenir votre mère et d'avoir son consentement. Le plaisir que me fait ce mariage ne me permet pas de différer davaotage; mats avant que je vous quitte , acceptez de moi ce petit présent de noce que j'ai droit de vous offrir, suivant l'usage et en qualité d'ami ; ce sont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris. ANGÉLIQUE. Et moi je les prends, parce qu'ils y retourneron t avec vous , et que nous serons ensemble ^ mais il ne fallait point de bijoux : c'est votre amitié qui est le véritable. LUCIDOR. Adieu , belle Angélique^ votre mari ne tardera pas à paraître.

The text on this page is estimated to be only 28.01% accurate

468 L'ÉPREUVE, ANGÉLIQUE. Courez donc^ afin qu^il vienne plus vite. SCÈNE IX. ANGÉLIQUE, LISETTE. LISETTE. Eh bien! niademoiseUe , êtes-vous instruite? A qui vous marie -t-on? ANGÉLIQUE. A lui , ma chère Lisette , à lui - même , et je Fattends. LISETTE. A lui, dites- vous? Et quel est donc cet homme qui s'appelle hd par excellence? Est-ce qu'il est ici? ANGÉLIQUE. Et tu as dû le rencontrer -, il va trouver ma mère» LISETTE. Je n'ai vu que monsieur Lucidor, et ce n'est pas lui qui vous épouse. ANGÉLIQUE. Et si fait; voilà vingt fois que je te le répète. Si tu savais comme nous nous sommes parlé , comme nous nous entendions bien sans qu'il ait dit : c'est moi ! mais cela était si clair , si clair, si agréable, si tendre ! LISETTE. Je ne l'aurais jamais imaginé. Mais le voici encore.

The text on this page is estimated to be only 23.93% accurate

SCÈNE X. 4(^9 I SCÈNE X. LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE, ANGÉLIQUE. LUCIDOR. Je reviens, belle Angélique; en allant chez votre mère, j'ai trouvé monsieur qui arrivait; et j'ai cru qu'il n'y avait rien de plus presse que de vous l'amener : c'est lui, c'est ce mari pour qui vous êtes si favorablement prévenue , et qui , par le rapport de nos caractères , est en effet un autre moi-même. Il m'a apporté aussi le portrait d'une jeune et jolie personne qu'on veut me faire épouser à Paris. (uitimpcéMote.) Jetez les yeux dessus : comment le trouvez-vous ? ANGÉLIQUE, d'un air moaranl, la repousta. Je ne m'y connais pas. LUCIDOn. Adieu, je vous laisse ensemble, et je cours chez madame Argante. (ii •'•pprocbe d*die) Êtes-vous contente? (AngAiqae, mil lai répondre, tire U boîte aux bijoux , et la lui rend sant le regarder : elle la meldana sa main ; et il «'arrête comme surpris et sans la lui fairo reprendre } après quoi il sort.)

The text on this page is estimated to be only 25.13% accurate

470 L'ÉPREUVÉ, SCÈNE XL ANGÉLIQUE, FRONTIN,
LISSETTE. (Angélique reste immobile, L'écritelle tourne autour d'elle Froulin avec
surprise, et Frontin paraît embarrassé.) FRONTIN. Mademoiselle,
étonnante immobilité où je vous vois intimide extrêmement mon
inclination naissante^ vous me découragez tout-à-fait, et je sens que je
perds la parole. LISSETTE. Mademoiselle est immobile» vous muet^ et moi
stupéfaite : j'ouvre les yeux, je regarde, et je n'y comprends rien. ▲
ANGÉLIQUE, trépidant. Lisette, qui est-ce qui l'aurait cru? LISSETTE. Je ne
le crois pas, moi qui le vois. FRONTIN. Si la charmante Angélique daignait
seulement jeter un regard sur moi, je crois que je ne lui ferais point de peur,
et peut-être y reviendrait-elle : on s'accoutume aisément à me voir^ j'en ai
l'expérience^ essayez-en. ANGÉLIQUE, sans le regarder. Je ne saurais; ce
sera pour une autre fois. Lisette, tenez compagnie à monsieur. Je lui
demande pardon, je» ne me sens pas bien j'étouffe, et je vais me retirer
dans ma chambre.

SCÈNE XII. 471 SCÈNE XII. LISETTE, FRONTIN. FROIFFTILF
9 à part. Mon mérite a manqué son coup. LISETTE 9 à part C'est Frontin,
c'est lui-même. FRONTIN, les prenant par le bras à part Voici le plus fort de ma
besogne ici. Ma mie » que dois-je conjecturer d'un aussi langoureux
accueil? (Elle n'attend pas, et le regarde. Il continue.) Eh bien !
réponds donc. Allez- vous me dire aussi que ce sera pour une autre fois?
LISETTE. Monsieur, ne t'ai-je pas vu quelque part? FRONTIN. Comment
donc! Ne t'ai-je pas vu quelque part? Ce village-ci est bien familier.
LISETTE, à part les premiers mots. Est-ce que je me tromperais?...
Monsieur, excusez-moi ^ mais, n'avez-vous jamais été à Paris chez une
madame Dorman , où j'étais ? FRONTIN. Qu'est-ce que c'est que madame
Dorman ? Dans quel quartier ? LISETTE. Du côté de la place Maubert ,
chez un marchand de café, au second.

The text on this page is estimated to be only 28.36% accurate

472 L'ÉPREUVE, FRONTIN» Une place Maubert , une madame Dormon , un second ! Non , mon enfant , je ne connais point cela * , et je prends toujours mon café chez moi. LISETTE. Je ne dis plus mot ^ mais j*avoue que je vous ai pris pour Frontin, et il faut que je me fasse tonte la violence du monde pour m'imaginer que ce n'est point lui. FROSTIIF. Frontin ! mais c'est un nom de valet. LISETTE. « Oui, monsieur; et il m*a semblé que c'était toi.... que c'était vous, dis-je. FROKTIIF. Quoi ! toujours des tu et des toi ! vous me lassez à la fin. LISETTE, J'ai tort ; mais tu lui ressembles si fort!... Eb l monsieur, pardon. Je retombe toujours. Quoi! tout de bon, ce n'est pas toi?... Je veux dire , ce n'est pas vous? mOWTIW, ri»nt. Je crois que le plus court est d'en rire moi-même. Allez , ma fille , un homme moins raisonnable et de moindre étoffe se fâcherait ; mais je suis trop au-dessus de votre méprise , et vous me divertiriez beaucoup, si ce n'était le désagrément qu'il y a d'avoir une pbysion<h

SCÈNE XII 4:3 mie commune aYCC ce coquin-]à. La nature pouvait se passer de lui donner le double de la mienne , et c'est un affront qu'elle m'a fait \ mais ce n'est pas votre faute : parlons de votre maîtresse. LISETTE. Oh ! monsieur, n'y ayez point de regret ^ celui pour qui je vous prenais est un garçon fort aimable , fort amusant , plein d'esprit , et d'une très-jolie figure. FROITTIIT. J'entends bien , la copie est parfaite. LISETTE. Si parfaite que je n'en reviens point , et tu serais le plus grand maraud... Monsieur, je me brouille encore j la ressemblance m'emporte. FRONTIV. Ce n'est rien ; je commence à m'y faire : ce n'est pas à moi que vous parlez. LI 8ETTE. Non , monsieur ; c'est à votre copie, et je voulais dire qu'il aurait grand tort de me tromper-, car je voudrais de tout mon cœur que ce fût lui^ je crois qu'il m'aimait, et je le regrette. FRONTIÎT. Vous avez raison , il en valait bien la peine, u part.) Que cela est flatteur ! LISETTE. Voilà qui est bien particulier : à chaque fois que vous parlez , il me semble l'entendre.

474 L'ÉPREUVE, FEOLFTIN. Vraiment y il n'y a rien là de
surprenant; dès qu'on se ressemble, on a le même son de voix, et volontiers
les mêmes inclinations. Il vous aimait, dites-vous; et je ferais comme lui,
sans Textreme distance qui nous sépare. LISETTE. Hélas! je me réjouissais
en croyant Tavoir retrouvé. FRONTIN, à part U premier mot. Heu!.... Tant
d'amour sera récompensé, ma belle enfant, je vous le prédis. En attendant,
vous ne perdrez pas tout; je m'intéresse à vous; je vous rendrai service. Ne
vous mariez point sans me consulter. LISETTE. Je sais garder un secret.
Monsieur, dites-moi si c'est toi FEONTIIR, en s'en eUent. Allons, vous
abusez de ma bonté; il est temps que je me retire. (k part) Ouf, le rude
assaut ! SCÈNE XIII. LISETTE, un moment seule; M.^ BLAISE.
LISETTE. Je m'y suis pris de toutes les façons, et ce n'est pas lui sans doute
; mais il n'y a jamais rien eu de pareil. Quand ce serait lui, au reste; maître
Biaise est bien un autre parti, s'il m'aime.

SCÈNE XIII. 475 M* BLAISE. Eh bien ! fiUelte , à quoi en sois -
je avec Angélique? LISETTE. I Au même état où vous étiez tantôt. M*
BLAISE, en mot. Eh ! mais , tant pire , ma grande fille. LISETTE. Ne me
direz -vous point ce que peut signifier le tant pis que vous dites en riant?
M* BLAISE. C'est que je ris de tout, mon poulet. LISETTE. En tout cas,
j'ai un avis à vous donner; c'est qu^Angélique ne paraît pas disposée à
accepter le mari que M. Lucidor lui destine, et qui est ici; et que si , dans
ces circonstances , vous continuez à la rechercher, apparemment vous
l'obtiendrez. M* BLAISE, tristement. Croyez-vous ? Eh ! mais, tant mieux.
LISETTE. Oh! VOUS m'impatientez avec vos tant mieux si tristes, vos tant
pis si gaillards, et le tout en m'appelant ma grande fille et mon poulet ; il
faut ^il vous plaît, que j'en aie le cœur net. M. Biase, pour la dernière fois,
est-ce que vous m'aimez?

The text on this page is estimated to be only 26.61% accurate

4^6 L'ÉPREUVE, M* BLAISE. Il n'y a pas encore de réponse à ça. LISETTE. Vous vous moquez donc de moi ? M® BLAISE. Ylk une mauvaise pensée. LISETTE. Avez -vous toujours dessein de demander Angélique en mariage ? M* BLAISE. Le micmac le requiert. LISETTE. Le micmac ! Et si on vous la refuse , en serez-vous fâché? M* BLAISE, riant. Oui-dà. LISETTE. En vérité, dans Fincertitude où vous me tenez de vos sentimens y que voulez-vous que je réponde aux douceurs que vous me dites? Mettez-vous à ma place. M* BLAISE. Boutez-vous à la mienne. LISETTE. Eh ! quelle est-elle? car si vous êtes de bonne foi , si effectivement vous m'aimez.... M** BLAISE, riant. Oui, je suppose...

SCÈNE xiiir. 477 LISETTE. Vous jugez bien que je n'aurai pas le cœur ingrat: M* BLAISE, riant. Hë , hë, hé.... Lorgnez -moi un peu, que je voie si ca est Vrai. » LISETTE. Qu'en ferez -vous ? M* BLAISE. Hë,hë... Je le garderai. La gentille enfant! Queu dommage de hisser ça dans la peine ! LISETTE. Quelle obscurité ! Voilà madame Ârgaote et monsieur Lucidor -, il est apparemment question du mariage d'Angélique avec Tamant qui lui est venu. La mère voudra qu'elle l'épouse, et si elle obéit, comme elle y sera peut- être obligée , il ne sera plus nécessaire que vous la demandiez. Ainsi retirez-vous , je vous prie. M* BLAISE. Oui ; mais je sis d'obligation aussi de revenir voir ce qui en est , pour me comporter à l'avenant. LISETTE, Hkchëe. i I Encore! Oh ! votre énigme est d'une impertinence qui m'indigne. M* BLAISE, rbnl et s'en allant. C'est pourtant douze mille francs qui vous fâchent. LISETTE, It voyanl alltr. Douze mille francs! Où va-t-il prendre ce qu'il

478 L'ÉPREUVE, dit là! Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela. SCÈNE XIV. M- ARGANTE, LUCIDOR, FRONTIN, LISETTE. M[^]* AEG AS TE y en entrant , à Frontin. En ! monsieur , ne vous rebutez point -, il n'est pas possible qu'Angélique ne se rende y il n'est pas possible. (A Lurette.^ Lisette , TOUS étiez présente quand monsieur a tu ma fille ; est-il vrai qu'elle ne tait pas bien reçu ? Qu'a-t-elle donc dit ? Parlez -, a-t-il lieu de se plaindre? LISETTE. If on, madame; je ne me suis point aperçue de mauvaise réception; il n'y a eu qu'un étonnement naturel à une jeune et honnête fille , qui se trouve , pour ainsi dire , mariée dans la minute : mais pour le peu que madame la rassure et s'en mêle , il n'y aura pas la moindre difficulté. LUCIDOR. Lisette a raison , je pense comme elle. m^{""}* àhgaste. Eh ! sans doute ; elle est si jeune et si innocente ! frontin. Madame , le mariage en impromptu étonne l'innocence y mais ne l'afflige pas ; et votre fille est allée se trouver mal dans sa chambre.

SCÈNE XIV. 479 m"* a r gante. , Vous verrez , monsieur, vous verrez... Allez, Lisette , dites-lui que je lui ordonne de venir tout à Theure. Amenez-la ici ^ partez. (AFromio.) Il faut avoir la bonté de lui pardonner ces premiers mouyemen&là , monsieur , ce ne sera rien. (Lisette sort.) FROWTIK. Vous avez beau dire , on a eu tort de m'exposer à cette aventure*ci ; il est fâcheux à un galant homme , à qui tout Paris jette ses fdles à la tête, et qui les refuse toutes, de venir lui-même essuyer les dëdains d'une jeune citoyenne de village, à qui on ne demande précisément que sa figure en mariage. Votre fille me convient fort, et je rends grâces à mon ami de me Favor retenue \ mais il fallait , en m'appelant , me tenir sa main si prête et si disposée, que je n'eusse qu'à tendre la mienne pour la recevoir \ point d'autre cérémonie. LUCIDOn. Je n'ai pas dû deviner l'obstade qui se présente. m"* argante. Eh ! messieurs , un peu de patience \ regardez-la , dans cette occasion^ci , comme un en&nt.

The text on this page is estimated to be only 26.04% accurate

480 L'ÉPREDVE, SCÈNE XV. LUCIDOR, FRONTIN,
ANGÉLIQUE, LISETTE, M- ARGANTE. m"* ARGANTE. • Approchez ,
mademoiselle , approchez \ n'éles-vous pas bien sensible à Thonneur que
vous fait monsieur de venir vous épouser, maigre votre peu de fortune et la
médiocrité de votre état ? prohtik* Rayons ce mot d'honneur \ mon amour et
ma galanterie le désapprouvent. M*"* A&GÀIfTE. Non , monsieur ; je dis
la chose comme elle est. Répondez , ma fille. ▲ HGÉ LIQTT £. Ma
mère.... m"*' ÀRGAIITE. Vite donc. FRONTIS. Point de ton d'autorité ,
sinon je reprends mes bottes et monte à cheval. (AÀog^iqae.) Vous ne
m'avez pas encore regardé , fiUe aimable ; vous n'avez point encore vu ma
personne; vous la rebutez sans la connaître; voyez-la pour la juger. ▲
nGÉLIQtJB. Monsieur. ... MTM* argautb. Monsieur ! ma mère ! levez la
tête.

The text on this page is estimated to be only 27.61% accurate

SCÈNE XV. 48t FROlftIN. Silence, maman ^ YQÎlà une réponse entamée; tldETTE. Vous êtes trop heureuse j mademoiselle : il faut que vous soyez née coiffée; AIYGÉLIQÛÈ) viveirfent. En tout cas , je ne suis pas née babillarde. Vous n'en êtes que plus rare. Allons, mademoi^ selle ^ reprenez haleine^ et prononcez. M*' ARGANTE* Je dévore ma colère. LUCIDOLI; Que je suis mortifié ! FRONTIN, i Angélique. Courage ! encore un effort pour achever. ANGÉLIQUE. Monsieur, je ne vous connais point. FROUTINé La connaissance est si tôt faite en mariage ^ c est un pays où Ton va si vite... m"* argantb. Comment? étourdie , ingrate que vous êtes ! FRONTIW. Ah ! ah ! madame Argante , vous avez le dialogue d'une rudesse insoutenable. 5. 3i

The text on this page is estimated to be only 26.29% accurate

48a L'EPREUVE, M*** ABGàVTE. Je sors ^ je ne pourrais pas me retenir; mais je la dëshërite , si elle continue de répondre aussi mal aux obligations que nous vous avons » messieurs. Depuis que monsieur Lucidor est ici , son séjour n*a été marqué pour nous que par des bienfaits. Pour comble de bonheur, il procure à ma fille un mari tel qu^elle ne pouvait pas l'espérer, ni pour le rang ni pour le mérite.... LISETTE. Tout doux 'j appuyez légèrement sur le denùer. M** À&OÀirTE, tn t'ai allant. Et , merci de ma vie ! qu*elle Taccepte , ou je la renonce. SCÈNE XVI. LUCIDOR, FRONTIN, ANGËUQUE, LISETTE. LISETTE. En vérité , mademoiselle , on ne saurait vous excuser. Attendez-vous qu'il vienne un prince ? FEOIffTlir. Sans vanité , voici mon apprentissage en fait de refus ; je ne connaissais pas cet affront-Jà. LUCIDOK. Vous savez, belle Angélique, que je vous ai d'abord consultée sur ce mariage ; je n'y ai pensé que

SCÈNE XVI 48 par zèle pour vous, et tous m'en avez paru
^atisfait. ANGÉLIQUE. Oui, monsieur, votre zèle est admirable*, c'est la
plus belle chose du monde -, j'ai tort, je suis une étourdie ; mais laissez -
moi dire. A cette heure que ma mère n'y est plus, et que je suis un peu plus
hardie, il est juste que je parle à mon tour, et je commence par vous, Lisette
\\ c'est que je vous prie de vous taire, entendez « vous ? Il n'y a rien ici qui
vous regarde : quand il vous viendra un mari, vous en ferez ce qu'il vous
plaira, sans que je vous en demande compte ; et je ne vous dirai point
sottement, ni que vous êtes née coiffée, ni que vous êtes trop heureuse, ni
que vous attendez un prince, ni d'autres propos aussi ridicules que vous
m'avez tenus, sans savoir ni quoi, ni qu'est-ce. PAONTIN. Sur sa part, je
devine la mienne. ▲ KÉLIQUE. La vôtre est toute prête, monsieur. Vous
êtes honnête homme, n'est-ce pas ? FRONTIN* C'est en quoi je brille.
ANGÉLIQUE* Vous ne voudrez pas causer du chagrin à une fille 't^ vous a
jamais fait de mal ? Cela serait cruel et

484 L'ÉPREUVE, FKOjrTIN* Je suis rhomme du monde le plus humain ^ Vos pareilles en ont mille preuves. Cest bien fait. Je vous dirai donc, monsieur, que je serais mortifiée , s'il fallait vous aimer; le cœur me le dit ; on sent cela. Non que vous ne soyez foFt aimable I pourvu que ce ne soit pas moi qui vous aime. Je ne finirai point de vous louer, quand ce sera pour une autre. Je vous prie de prendre en bonne part ce que je vous dis là ; j*y vais de tout mon cœur. Ce n'est pas moi qui ai été vous chercher, une fois; je ne songeais pas à vous ; et si je Favais pu , il ne m'en aurait pas plus coûté de vous crier : Ne venez pas! que de vous dire : Allez- vous-en.

FRONTIN. Comme vous me le dites ? ▲ NGÉLIQtJÉ. Oh ! sans doute , et le plus tôt sera le mieux. Mais que vous importe? Vous ne manquerez pas de filles. Quand on est riche, on en a tant qu^on veut, à ce qu'on dit; au lieu que naturellement je n'aime pas Fargent; j'aimerais mieux en donner que d'en prendre , c'est là mon humeur. FROlftI». Elle est bien opposée à la mienne. A quelle heure voulez-vous que je parte ? ANGÉLIQUE. Vous êtes bien honnête; quand il vous plaira , je ne

The text on this page is estimated to be only 26.93% accurate

SCÈNE XVII. 485 vous retiens point : il est tard à cette heure ; mais il fera beau demain. FKOUTIN^ k Lucidor. Mon grand àmi, voilà ce qu'on appelle un congé bien conditionné , et je le reçois , sauf vos conseils qui 9ie régleront là -dessus cependant. Ainsi, belle ingratitude , je dis adieu encore mes derniers adieux. ANGÉLIQUE. Quoi ! monsieur, ce n'est pas fait ? Pardi ! vous avez bon courage ! (Et quana u en parti.) Votre ami n'a guère de cœur \ il mç demande à queUe heure il partira , et il reste. »

SCÈNE XVII. LUCIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE. Luqmo.R. Il n'est pas si aisé de vous quitter, Angélique; mais je vous débarrasserai de lui.

LISETTE. Quelle perte! uahomme qui lui faisait sa fortune! LUCIDOR. Il y a des antipathies insurmontables. Si Angélique est dans ce ca&-là , je ne m'étonne point de son refus, et je ne renonce pas.au projet de l'établir avantageusement. ▲hgélique. > Eh! monsieur, ne vous en mêlez pas. Il y a des gens qui ne font que nous porter guignon.

The text on this page is estimated to be only 27.48% accurate

486 L'ÉPREUVE, LTJCIDOR, Vous porter guignon avec les
iatentions qae f ai ! Et qu avez-YOus à reprocher à mon amitié ?
ANGÉLIQUE, kpvl. Son amitié ? Le méchant homme ! tUCIDOR. Diles-
moi de qaoi tous vous plaignez, AHCÉLIQ17C. Moi , monsieur, me
plaindre ! Et qui est-ce qui y songe ? Où sont les reproches que je vous fais?
Me voyez - vous fichée ? Je suis très - contente de vous ; vous en agissez on
ne peut pas mieux. Comment donc ! vous m^otTrez des maris tant que j*en
voudrai ; vous m'en faites venir de Paris , sans que j'en demande -, y a-t-il
rien de plus obligeant, de plus officieux? Il est vrai que je laisse là tous vos
mariages ', mais aussi il ne faut pas croire, à cause de vos rares bontés,
qu'on soit obligée, vite et vite, de se donner au premier venu que vous
attirerez de je. ne sais où, et qui arrivera tout botté pour m' épouser sur votre
parole \ il ne faut pas croire cela. Je suis fort reconnaissante , mais je ne suis
pas idiote. LUCIDOR. Quoi que vous en disiez, vos discours ont une
aigreur que je ne sais à quoi attribuer, et que je ne mérite point. LISETTE.
Ah ! j'en sais bien la cause , moi \ si je voulais parler.

The text on this page is estimated to be only 29.33% accurate

SCÈNE XVII. 487 ANGÉLIQUE. Hem ! Qu'est-ce que c'est que cette science que vous avez ? Que veut-elle dire ? Écoutez, Lisette, je suis naturellement douce et bonne ; un enfant a plus de malice que moi ^ mais si tous me fâchez , vous m'entendez bien ? je vous promets de la rancune pour mille ans. LUCIDOR. Si vous ne vous plaignez pas de moi, reprenez donc ce petit présent que je vous avais fait, et que vous m'avez rendu sans me dire pourquoi. ANGÉLIQUE. Pourquoi ? C'est qu'il n'est pas juste que je Taie. Le mari et les bijoux étaient pour aller ensemble ^ et en rendant Fun , je rends Tautre. Vous voilà bien embarrassé -, gardez cela pour cette charmante beauté dont on vous a apporté le portrait. LUCIDOR. Je lui en trouverai d'autres -, reprenez ceux-ci. ANGÉLIQUE. Oh ! qu'elle garde tout, monsieur -, je les jetterais. LISETTE. Et moi je les ramasserai. LUCIDOR. C'est-à-dire que vous ne voulez pas que je songe à vous marier ; et que , malgré ce que vous m'avez dit tantôt , il y a quelque amour secret dont vous me faites mystère.

The text on this page is estimated to be only 20.76% accurate

488 L'ÉPREUVE, AÏGÉLIQUE. £b mais ! cela se peut bien ; oui
, monsieur, voilà ce que c'est; j'en ai pour un homme d'ici ; et c[uand je n'en
aurais pas , j'en prendrais tout exprès d'unain pour aToir un mari à ma
fantaisie. SCÈNE XVIII. ANGÉLIQUE, LUCIDOR, LISETTE., M*
BLAISE, V* B.LÂISE. Je requiers la permission d'interrompre, pour avoir
la déclaration de votre dernière volonté , mademoiselle \ retenez-vous votre
amoureux nouveau venu? ANGÉLIQUE. Non; laissez-moi. M^ BLAISE.
Me retenez-vous , moi ? ANGÉLIQUE. Non. X* BLAISE. Une fois , deux
fois , me voulez-vous i^ ANGÉLIQUE. L'insupportable homme !
LISETTE. Êtes-vous sourd , maître Blaise ? Elle vous l'a dit que pon.

SCÈNE xvni. 489 M*" BLAISE, iLitetle. Oai , m'amie. Ah ça ! monsieur, je vous prends à témoin comme quoi je Faime j comme quoi aile me repousse ; que, si elle ne me prend pas, c'est sa faute , et que ce n'est pas sur moi qu'il en faut jeter Tendosse. (iLiteti«èpart.) Bonjour, poulet. (Pai>àtoiu.) Au demeurant , ça ne me surprend point : mademoiselle Angélique en refuse deux \ aile en refuserait trois ; aile en refuserait un boissiau *, il n'y en a qu'un qu'aile envie; tout le reste est du fretin pour elle, hormis monsieur Lucidor, que j'ons deviné drës le commencement. ANGÉLIQUE, oulrte. Monsieur Lucidor ! m' blaise. Li-même. N'ons-je pas vu que vous pleuriez quand il fut malade , tant vous aviez peur qu'il ne devint mart? LUCIDOR. Je ne croirai jamais ce que vous dites-là. Angélique pleurait par amitié pour moi. ANGÉLIQUE. Comment ! Ne le croyez pas ; vous ne seriez pas un homme de bien de le croire. M'accuser d'aimer, à cause que je pleure , à cause que je donne des marques de bon cœur ! Eh mais ! je pleure tous les malades que je vois, je pleure pour tout ce qui est en danger de mourir. Si mon oiseau mourait devant moi , je pleurerais. Dira-t-on que j'ai de l'amour pour lui?

490 L'ÉPREUVE, LISETTE. Passons, passons là-dessus \ car, à vous pader franchement , je Tai cru de même» AU CÉLIQTTE. .Quoi ! TOUS aussi , Lisette ? Vous m^accablez , vous me déchirez. Eh! que tous ai -je fait? Quoi! un homme qui ne songe point à moi , qui veut me marier à tout le monde , je Taimerais -, moi , qui ne pourrais pas le soutrrir, s'il m'aimait; moi qui ai de Tincllnatlon pour un autre? Tai donc le cœur bien bas, bien misérable! Ah ! que FaOront qu'on me fait m*est sensible ! LUCIDOR. ' Mais en vérité, Angélique , vous n'êtes pas raisonnable^ ne voyez - vous pas que ce sont nos petites conversations qui ont donné lieu à cette folie qu'on a rêvée, et qu'elle ne mérite pas votre attention ? ÀSGÉLIQUE. Hélas ! monsieur, c'est par discrétion que je ne vous ai pas dit ma pensée \ mais je vous aime si peu , que, si je ne me retenais pas, je vous haïrais, depuis ce mari que vous avez mandé de Paris. Oui, monsieur, je vous haïrais; je ne sais trop même si je ne vous hais pas -, je ne voudrais pas jurer que non ; car j'avais de l'amitié pour vous, et je n'en ai pins. Sontce là des dispositions pour aimer? LUCIDOR^ Je suis honteux de la douleur où je vous vois. Avez

The text on this page is estimated to be only 26.75% accurate

SCÈNE XVIII 491 vous besoin de vous défendre ? Dès que vous en aimez un autre , tout n'est-il pas dit ? M^r BLAISE. Un autre galant ? Aile serait , morgé ! bien en peine de le montrer. ▲ KÉLIQUE. En peine? Eh bien! puisqu'on m'obstine, C'est justement lui qui parle, cet indigne. Je Tai soupçonné* Moi! LISETTE. Bon ! cela n'est pas vrai. AltGÂLIQVB. Quoi! je ne sais pas l'inclination que j'ai ! Oui , c'est lui i je vous dis que c'est lui ! M^r BLAISE. Ah ça, mademoiselle, ne badinons point-, ça n'a ni rime ni raison. Par ma foi, est-ce ma personne qui vous a pris le cœur? ANGÉLIQUE. Oh ! je l'ai assez dit. Oui, c'est vous, malhonnête que vous êtes ! si vous ne m'en croyez pas , je ne m'en soucie guère. U' BLAISE. Eh ! mais , jamais vôtre mère n'y consentira.

The text on this page is estimated to be only 26.18% accurate

492 i;épreuve, ANGÉLIQUE* Vraiment, je le sais bien. 'M* BLAISE. Et pis , vous m'avez rebuté d'abord : j'^aî compté là-dessus, moi; je sis arrangé autrement. ANGÉLIQUE^ Eh bien ! ee sont vos affaires. H* BLAISE. On n'a pas un cœur qui Ta et qui vient comme une girouette \ faut être fille pour ça. On se fi,e à des refus. ANGÉLIQUE. Oh ! accommodez-vous , benêt. M* BLAISE. Sans compter que je ne sis pas riche. vu CI DO a. Ce n'est pas là ce qui embarrassera, et j'applanirai tout, puisque vous avez le bonheur d'être aimé, maître Biaise ; je donne vingt milb francs en faveur de ce mariage. Je vais en porter la parole à madame Ârgante, et je reviens dans le moment vous en rendre la réponse. ANGÉLIQUE. Gomme on me .persécute! LUCIDOR. Adieu, Angélique*, j'aurai enfin la satisfaction de vous avoir mariée selon votre cœur, quelque chose qu'il m'en coûte.

The text on this page is estimated to be only 23.97% accurate

SCÈNE XIX. 4g3 ÂVOÈtliiVt. Je crois que cet hommé-Ul me
fera mourir de dtagrin. SCÈNE XIX. M- BLAISE, ANGÉLIQUE,
LISSETTE. LISSETTE. Qb monsieur Lùcidor est un grand matiettr de filles!
A quoi vous déterminez- vous, maître Biaise ? X* B LAI SB) aprèf troir
réTtf. Je dis qii'ous êtes toujours bian jolie, mais que (:es vingt mille francs
vous font grand tort« LISSETTE. Hûm ! le vilain procédé ! ANGÉLIQUE^
d*Dii air UaguiiMDt. Est-ce que vous aviez quelque dessein pour elle ? M*
BLAISE. Oui, je n'en fkis pas le fin. ANGÉLIQUE, d« m^me. Sur ce pied-
là , vous ne m'aimez pas. M* BLAISE. Si fait dà : ça m'avait un peu quitté ;
mais je vous r'aime chèrement à cette heure. ANGÉLIQUE, de némtf. A
cause de vingt mille francs?

The text on this page is estimated to be only 28.53% accurate

494 rÉPRÉUVE, X* BLÂISB. A cause de vous , et pour Tamour d'eut« ÂHGÉLIQUE. Vous avez donc intention de les recevoir ? X* BLAI8B, Pargué! À voûte avis? ANGÉLIQUE. ' Et moi je vous déclare que, si vous les prenez, je ne veux point de vous. H* BLÂISB. En ved bian d'un autre ! ▲HGÉLIQUB* n y aurait trop de lâcheté à vous de prendre de l'argent d'un homme qui a voulu me marier à un autre-, qui m'a offensée en particulier, en croyant que je l'aimais , et qu'on dit que j'aime moi-même. LISETTE. Mademoiselle a raison; j'approuve tout-à-fait ce qu'elle dit Êi. H* BLÂISE. Mais accoutez donc le bon sens : si je ne prends pas les vingt mille francs, vous me pardrez, vous ne m'aurez point , voûte mère ne voura point de moi. ANGÉLIQTTE. Eh bien! si elle ne veut point de vous, je vous laisserai.

SCÈNE XX. 495 M BLAISE, 40imtg|, Est-ce votre dernier mot?
▲ ICGÉXIQUE. Je ne changerai jamais. IC* BLÂI8E. Ah ! me velà biau
garçon ! SCÈNE XX. LUCIDOfV, M' BLAISE, ANGÉLIQUE, LISETTE.
LUCIDOR. Voms mère consent à tout, beUe Angélique; j*en ai sa parole; et
votre mariage avec maître Biaise est conclu, moyennant les vingt mille
francs que je donne. Ainsi vous n'avez qu*à venir tous deux Ten remercier.
m' blaise. Point du tout. Il y a un autre vartigo qui la tiant ; aUe a de
l'aversion pour le magot de vingt mille francs, à cause de vous qui les
délivrez : aile ne veut point de moi si je les prends , et je veux du magot
avec eUe. ANGÉLIQUE, s'en allant. Et moi, je ne veux plus de qui que ce
soit au monde. LtJCIDOR. Arrêtez, de grâce, chère Angélique. Laissez-
nous, vous autres.

The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

496 L'ÉPREUVÉ, M^r B L A I S B y prenaol LiteUe looi le liras ,
k LaciJor. Noute premier marché tiant-il toujoars ? LUGIDOE. Oui , je
vous le garantis. V.[^] BLÀiSB. Que le ciel vous conserve en joie ! (a. tueat.)
Je vous fiance donc, fillette, SCÈNE XXI. LUCIDOR, ANGÉLIQUE.
LUCIDOR. Vous pleurez , Angélique ? ANGÉLIQUE. C'est que ma itière
sera fichée ; et puis j'ai eu assez de confusion pour cela. LUGIDOR. A
regard de votre mère , ne vous en inquiétez pas; je la calmerai. Mais me
laisserez-vous la douleur de n'avoir pu vous rendre heureuse?
ANGÉLIQUE. Oh ! voilà qui est fiini ; je ne veux rien d'un homme qui m'a
donné le renom que je l'aimais toute seule. LUGIDOE* Je ne suis point
l'auteur des idées qu'on a eues làdessus. ANGÉLIQUE. [^] On ne m'a point
entendue me vanter que vous m'ai

SCÈNE XXI. 497 miez, quoique je Teusse pu croire aussi bien que vous, après toutes les amitiés et toutes les manières que ' vous avez eues pour moi depuis que vous êtes ici; je . . n'ai pourtant pas abusé de cela. Vous n'en avez pas)^ agi de même, et je suis la dupe de ma bonne foi.

LUGIDOa. Quand vous auriez pensé que je vous aimais , quand vous m'auriez cru pénétré de Tamour le plus tendre, I vous ne vous seriez pas trompée. (Angélique ici redouble aet pleurs.) Et pour achever de vous ouvrir mon cœur, je vous avoue que je vous adore, Angélique.

ANGÉLIQUE. Je n'en sais rien ; mais si jamais je viens à aimer quelqu'un , ce ne sera pas moi qui lui chercherai des filles en mariage *, je le laisserai plutôt mourir garçon. LUCIDOR. Hélas! Angélique, sans la haine que vous m'avez déclarée, et qui m'a paru si vraie, si naturelle, j'allais me proposer moi-même. Mais qu'avez-vous donc encore à soupirer ? ANGÉLIQUE.

Vous dites que je vous hais, n'ai-je pas raison? Quand il n'y aurait que ce portrait de Paris qui est dans votre poche. LUCIDOR. Ce portrait n'est qu'une feinte-, c'est celui d'une sœur que j'ai, ANGÉLIQUE. Je ne pouvais pas deviner. 5» 32

The text on this page is estimated to be only 20.28% accurate

498 L'ÉPREUVE, LUCIDOR. Le Toici , Angélique \ et je vous le
donne. ANI&ÉLIQTJE. Qu'en ferai-je , si vous n'y êtes plus ? Un portrait ne
guérit de rien. LUCIDOE. Et si je restais , si je vous demandais voire main,
à nous ne nous quitions de la vie ? AliGÉLIQUB. Voilà du moins ce qu'<m
appelle parler cela. LUCIDOR. Vous m'aimez donc? Ai-je jamais fait autre
chose ? LUCIDOR, 8« meUanl tout-* -fait k genoa x. Vous me traqsporiez ,
Angélique, SCÈNE XXIL LES PRÉCÉDENS, FRONTIN, LISETTE, M*
BLAISE, M»»«ARGANTE. M** ARGANTE. £h bien! monsieur-, mais que
vois > je? Vous êtes aux genoux de ma fille, je pense? LUCIDOR. Oui ,
madame ; et je Fépouse dès aujourd'hui , si vous y consentez.

SCENE XXII. 499 m"* ARGASiE, chttmie. m Vraiment, que de reste, monsieur; c'est bien de Thonneur à nous tous; et il ne manquera rien à la joie où je suis, si monsieur (montnot Fromin), qui est votre ami , demeure aussi le nôtre. FRONTIir. Je suis de si bonne composition , que ce sera moi qui vous verserai à boire à table, (a Uaette.) Ma reine, puisque vous aimez tant Frontin , et que je lui ressemble, j'ai envie de Têtre. LISETTE. Ah ! coquin , je t'entends bien \ mais tu Tes trop tard. m' blaisb. Je ne pouvons nous quitter ; it y a douze mille francs qui nous suivent. m"" argàitte. Que signifie donc cela? LUCIDOR. Je vous l'expliquerai tout à l'heure. Qu'on fasse venir les violons du village, et que la journée finisse par des danses * . ■ Et que la journée Jùisêe par des danses. Nous donnons ici le vaudeville qui terminait k pièce. On ne le trouve point dans les éditions précédentes de Marivaux.

The text on this page is estimated to be only 21.73% accurate

The text on this page is estimated to be only 20.25% accurate

. • • .<* ' I DIVERTISSEMENT. 5oi Soit fille , soit femme , soit
yeuve j Vous croyez prendre j et Ton Toas prend. ^ Gardez-TOQS d'un cœur
qui se rend A la première épreuve. Ah! que Thymen paratt charmant Quand
Tépoux est toujours amant ! Mais jusqu'ici la chose est neuTe : Que Ton
Terrait peu de maris, Si le sort nous avait permis De les prendre â Tëprenve
! FIN DE l'épreuve ET DU THÉÂTRE DE MAKIVÀUX.

The text on this page is estimated to be only 10.32% accurate

-4i' '^ • aegga^— ^s^Mgg— — B^s^gagMaTT*^— -laaaMa^
— esaggsj^BBte TABLE DES PIÈCES GONTEHUES DANS CE
VOLUME. la Méprise t LA MÈRE CONFIDENTE 65 LES FAUSSES
CONFIDENCES ^ 169 LA JOIE IMPRÉVUE 295 LES SINCÈRES 36i
L'ÉPREUVE 43r FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME. • » • •
• / •

